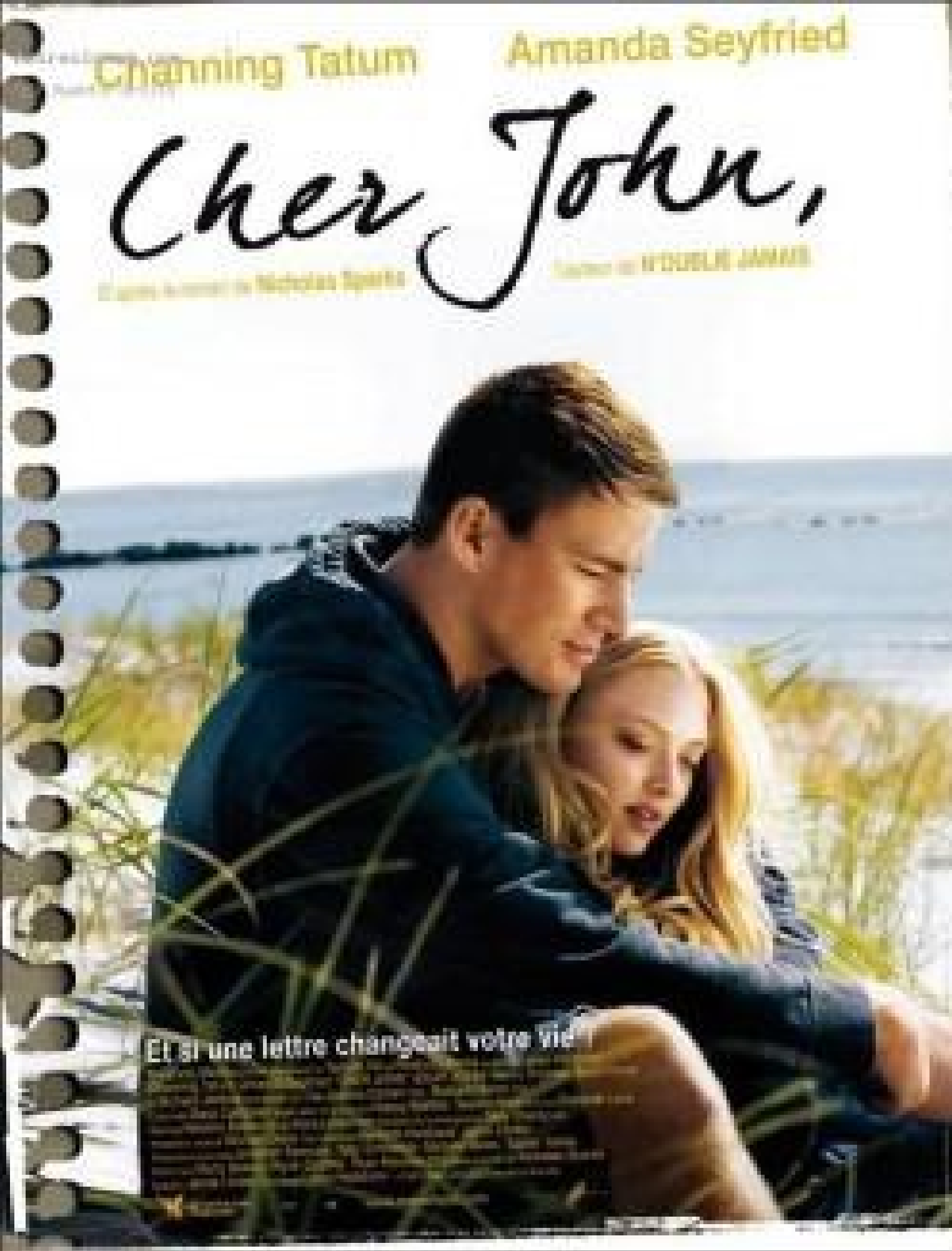
Channing Tatum

Amanda Seyfried

Chers John,



Channing Tatum

Amanda Seyfried

Cher John

D'après le roman de **Nicholas Sparks**

l'auteur de **N'OUBLIE JAMAIS**

RÉSUMÉ

Lorsque John Tyree, un soldat des forces armées en permission, et Savannah Curtis, une étudiante idéaliste, se rencontrent sur une plage, c'est le coup de foudre. Bien qu'appartenant à deux mondes différents, une passion absolue les réunit pendant deux semaines. John repart ensuite en mission et Savannah retourne à l'université, mais ils promettent de s'écrire et à travers leurs lettres enflammées, leur amour

ne fait que grandir. Chaque jour plus inquiète pour la sécurité de son bien-aimé, Savannah s'interroge. Alors que désirs et responsabilités s'opposent toujours plus, le couple lutte pour maintenir ses engagements. Quand une tragédie oblige John à rentrer, les deux jeunes gens se retrouvent face à leurs contradictions. John et Savannah vont découvrir si leur amour peut vraiment survivre à tout…

Traduction et mise en page par Issa.

PROLOGUE

Lenoir, 2006

Qu'est-ce que cela signifie d'aimer vraiment quelqu'un d'autre ?

Il fut un temps dans ma vie où j'ai pensé que je connaissais la réponse : cela signifiait que je me souciais de Savannah plus profondément que je me souciais de moi et que nous passerions le reste de notre vie ensemble. Elle m'a dit une fois que la clé du bonheur était des rêves réalisables, et les siens n'étaient rien hors de l'ordinaire. Mariage, famille…

l’essentiel. Cela signifiait que j’aurais un emploi stable, une maison avec une clôture blanche, et une mini-fourgonnette ou un VUS assez grand pour transporter nos enfants à l’école ou chez le dentiste, ou à la pratique de football ou aux récitals de piano. Deux ou trois enfants, elle n’a jamais été claire à ce sujet, mais mon intuition est que le moment venu, elle aurait suggéré que nous laissions la nature suivre son cours et que Dieu prendra la décision. Elle était comme ça – très croyante – et je suppose que cela faisait partie de la raison pour laquelle je suis tombé amoureux d’elle. Mais peu importe ce qui se

passait dans nos vies, je pouvais m'imaginer couché à côté d'elle dans notre lit à la fin de la journée, la serrant contre moi pendant que nous parlions et rions, perdus dans les bras de l'autre.

Cela ne semble pas tiré par les cheveux, n'est-ce pas ? Lorsque deux personnes s'aiment ? C'est ce que je pensais aussi. Et tandis qu'une partie en moi veut toujours croire que c'est possible, je sais que cela ne va pas arriver. Lorsque je partirai de nouveau d'ici, je ne reviendrai jamais.

Pour l'instant, cependant, je suis assis sur le côté d'une colline donnant sur son ranch et attends qu'elle

apparaisse. Elle ne sera pas en mesure de me voir, bien sûr. Dans l'armée, on apprend à se fondre dans votre environnement, et je l'ai bien appris, parce que je n'avais pas envie de mourir au milieu du désert irakien. Mais je devais revenir dans cette petite ville montagneuse de la Caroline du Nord pour savoir ce qui s'est passé. Quand une personne met une chose en mouvement, il y a un sentiment de malaise, presque de regret, jusqu'à ce que vous appreniez la vérité.

Mais je suis certain de ceci : Savannah ne saura jamais que je suis ici aujourd'hui.

Une partie de moi a mal à la pensée qu'elle soit si proche et pourtant si intouchable, mais son histoire et la mienne sont différentes maintenant. Ce n'était pas facile pour moi d'accepter cette vérité simple, parce qu'il fut un temps où nos histoires étaient les mêmes, mais c'était il y a six ans et deux services militaires. Il y a des souvenirs de nous deux, bien sûr, mais j'ai appris que les souvenirs peuvent avoir une présence physique, presque vivante, et en cela, Savannah et moi sommes différents maintenant. Si les siens dont des étoiles dans le ciel nocturne, les miens sont des espaces vides et hantés. Et

contrairement à elle, j'ai été accablé par les questions que je me suis posées à moi-même mille fois depuis la dernière fois que nous étions ensemble. Pourquoi l'ai-je fait ? Et le referais-je ?

C'était moi, vous voyez, qui a tout arrêté.

Sur les arbres autour de moi, les feuilles commencent à peine leur tour lent vers la couleur du feu, rougeoyant comme des coups d'oeil du soleil sur l'horizon. Les oiseaux ont commencé leur matinée à chanter et l'air est parfumé avec l'odeur de pin et de la terre; différent de la saumure et du sel de ma ville natale. Soudain,

la porte d'entrée s'ouvre et c'est alors que je la vois. Malgré la distance qui nous sépare, je me retrouve à retenir mon souffle, comme elle entre dans l'aube. Elle s'étire avant de descendre les marches du porche et tourne la tête de tous les côtés. Au-delà d'elle, le pâturage de chevaux miroite comme un océan de verdure, et ils font leur chemin qui mène vers elle. Un cheval hennit un message de salutation, imité par un autre, et ma première pensée est que Savannah semble trop petite pour se déplacer aussi facilement entre eux. Mais elle a toujours été à l'aise avec les chevaux, et ils ont toujours été à l'aise avec

elle. Une demi-douzaine de gourmands mangent l'herbe près du piquet de clôture, et Midas, son Arabe noir, se dresse sur un côté. J'ai monté avec elle une fois, heureusement sans blessure, et comme je m'accrochais pour ma chère vie, je me souviens avoir pensé qu'elle avait l'air si détendu en selle qu'elle aurait pu regarder la télévision. Savannah prend un moment pour saluer Midas. Elle frotte son nez pendant qu'elle lui chuchote quelque chose, elle tapote ses hanches, et quand elle se détourne, ses oreilles se dressent comme elle se dirige vers la grange.

Elle disparaît, surgit alors à nouveau,

portant deux seaux d'avoine, je pense. Elle accroche les seaux sur deux piquets de clôture, et quelques chevaux trottent vers eux. Quand elle recule pour laisser la place, je vois flotter ses cheveux dans la brise avant qu'elle ne récupère une selle et une bride. Alors que Midas mange, elle le prépare pour une promenade, et quelques minutes plus tard, elle le conduit au pâturage, vers les sentiers de la forêt, agissant exactement comme elle l'a fait il y a six ans. Je sais que ce n'est pas vrai – je l'ai vue de près l'an dernier et remarqué les premières fines rides commençant à se former autour de ses yeux –, mais

le prisme à travers lequel je l'ai vue reste pour moi immuable. Pour moi, elle aura toujours vingt et un ans et moi vingt-trois ans. J'avais été basé en Allemagne; je n'étais pas encore allé à Fallujah ou Bagdag, avant de recevoir sa lettre, que j'ai lue dans la gare de train à Samawah dans les semaines avant la campagne; je n'étais encore rentré à la maison malgré les événements qui ont changé le cours de ma vie.

Maintenant à vingt-neuf ans, je me questionne parfois sur les choix que j'ai faits. L'armée est devenue la seule vie que je connais. Je ne sais pas si je dois être heureux ou furieux à ce

sujet; la plupart du temps, je me trouve à aller dans les deux sens, en fonction de la journée. Quand les gens le demandent, je leur dis que je suis un fantassin et je le pense. Je vis toujours sur la base en Allemagne, j'ai peut-être mille dollars dans mes économies, et je n'ai pas eu de rencard au cours des dernières années. Je ne surfe plus beaucoup, mais pendant mes jours de permission, je monte ma Harley et je vais au nord ou au sud, selon mon humeur. Ma Harley était la meilleure chose que j'ai jamais achetée pour moi, quoiqu'elle m'a coûté une fortune là-bas. Elle me convient

depuis que je suis devenu un solitaire. La plupart de mes copains ont quitté le service, mais je serai sans doute renvoyé en Irak au cours des prochains mois. Du moins, ce sont les rumeurs qui circulent sur la base. Quand j'ai rencontré Savannah Lynn Curtis – pour moi, elle sera toujours ma Savannah Lynn Curtis – je n'aurais pu prévoir que ma vie aurait pris cette voie et que je ferais de l'armée ma carrière.

Mais je ne vais pas la rencontrer; c'est la seule chose qui rend ma vie actuelle si étrange. J'étais amoureux d'elle quand nous étions ensemble, puis plus profondément amoureux

d’elle pendant les années où nous étions séparés. Notre histoire a trois parties : un début, un milieu et une fin. Et bien que ce soit la façon dont toutes les histoires se déroulent, je ne peux toujours pas croire que la nôtre n’a pas duré éternellement.

Je réfléchis à ces choses et comme toujours, notre temps ensemble me revient. Je me trouve à me souvenir comment il a commencé, pour l’instant où ces souvenirs sont tout ce que j’ai laissé.

PARTIE I

CHAPITRE UN

Wilmington, 2000

Mon nom est John Tyree. Je suis né en 1977 et j'ai grandi à Wilmington, en Caroline du Nord, une ville qui se vante fièrement d'avoir le plus grand port de l'État avec une histoire longue et vivante, mais ce qui me frappe le plus maintenant, c'est que cette ville est née par accident. Bien sûr, le temps était superbe et les plages parfaites, mais elle n'était pas prête pour la vague de retraités Yankee du nord qui voulaient un endroit pas

cher pour passer leurs années dorées. La ville est située sur une pointe de terre relativement mince bordée par la rivière Cape Fear d'un côté et l'océan de l'autre. L'autoroute 17 – qui mène à Myrtle Beach et Charleston – coupe en deux la ville et sert de route principale. Quand j'étais gosse, mon père et moi pouvions nous rendre au quartier historique près de la rivière Cape Fear à Wrightsville Beach en dix minutes, mais depuis que des feux de circulation et des centres commerciaux ont été ajoutés, cela peut prendre maintenant une heure, en particulier les week-ends quand les

touristes arrivent. Wrightsville Beach, située sur une île au large de la côte, est à l'extrémité nord-est de Wilmington et non loin d'une des plages les plus populaires dans l'État. Les maisons le long des dunes sont ridiculement chères, et la plupart d'entre elles sont louées pendant tout l'été. Ces maisons en location peuvent être un appel romantique en raison de leur isolement et des chevaux sauvages, ou du célèbre vol d'Orville e t Wilbur sur leur appareil baptisé Flyer, mais laissez-moi vous dire que la plupart des gens qui vont à la plage pendant les vacances se sentent plus à l'aise quand ils peuvent trouver un

McDonald ou un *Burger King* à proximité, dans le cas où les petits ne sont pas trop friands de la cuisine locale et que vous voulez plus que deux ou trois choix quand il s'agit des activités en soirée.

Comme toutes les villes, Wilmington a ses quartiers riches et pauvres, et puisque mon père avait un emploi régulier – il s'occupait d'un itinéraire pour la livraison du courrier pour le bureau de poste – nous avons bien vécu. Pas génial, mais correct. Nous n'étions pas riches, mais nous avons vécu assez proche de la zone riche pour que je puisse suivre mes cours à l'un des meilleurs lycées de la ville.

Contrairement aux maisons de mes amis, cependant, la nôtre était vieille et petite; une partie du porche avait commencé à s'affaisser, mais la cour était grande. Il y avait un grand chêne dans la cour et quand j'avais huit ans, j'ai construit une cabane dans les arbres avec des bouts de bois que j'ai ramassés dans un chantier de construction. Mon père ne m'a pas aidé avec ce projet (s'il frappait un clou avec le marteau, cela pourrait être honnêtement appelé un accident); c'était la même chose quand j'ai appris à surfer. Je suppose que j'aurais dû réaliser combien j'étais différent de mon père, mais

cela montre juste le peu de connaissance qu'on a sur la vie lorsqu'on est un enfant.

Mon père et moi étions aussi différents que deux personnes pourraient l'être. Où il était passif et introspectif, j'étais toujours en mouvement et détestais être seul; tandis qu'il plaçait en haute estime l'éducation, l'école fut pour moi comme un club social avec les sports ajoutés. Il avait une faible posture et tendance à se traîner les pieds quand il marchait; je rebondissais d'ici à là, lui demandant toujours combien cela m'avait pris de temps pour courir d'un bout à l'autre de la rue. J'étais plus

grand que lui quand j'étais en huitième année et pouvait le battre au bras de fer un an plus tard. Nos caractéristiques physiques étaient complètement différentes, aussi. Alors qu'il avait les cheveux couleur sable, des yeux noisette et des taches de rousseur, j'avais les cheveux et des yeux bruns, et ma peau olive arborait un intense bronzage en mai. Nos différences frappaient certains de nos voisins tout aussi bizarres, ce qui fait un sens, je suppose, considérant le fait qu'il m'avait élevé seul. En vieillissant, j'entendais parfois chuchoter sur le fait que ma mère s'était enfuie quand j'avais moins

d’un an. Bien que j’ai soupçonné plus tard que ma mère avait rencontré quelqu’un d’autre, mon père ne m’a jamais confirmé cette hypothèse. Tout ce qu’il m’a dit était qu’elle avait compris qu’elle avait fait une erreur en se mariant si jeune et qu’elle n’était pas prête à être mère. Il n’avait ni dénigrement ni éloge pour elle, mais il faisait en sorte que je l’incluais dans mes prières, peu importe où elle était ou ce qu’elle avait fait. « Tu vas te souvenir d’elle » me disait-il parfois. À ce jour, je n’ai jamais prononcé un seul mot sur elle, et je n’ai aucun désir de le faire.

Je pense que mon père était heureux.

Je l'exprime comme ça parce qu'il montrait rarement des émotions. Les étreintes et les baisers étaient une rareté pour moi en grandissant et quand ça arrivait, ça me semblait souvent comme sans vie, quelque chose qu'il faisait parce qu'il sentait qu'il le devait, non pas parce qu'il le voulait. Je sais qu'il m'aimait par la façon dont il se consacrait à mes soins, mais il avait quarante-trois ans quand il m'a eu, et une partie de moi pense que mon père aurait été meilleur en étant un moine au lieu d'un parent. Il était l'homme le plus silencieux que j'ai jamais connu. Il posait peu de questions sur ce qui se

passait dans ma vie, et tandis qu'il se mettait rarement en colère, il plaisantait rarement, aussi. Il vivait pour la routine. Il me préparait des oeufs brouillés, des toasts et du bacon chaque matin et m'écoutait quand je lui parlais de l'école pendant le dîner qu'il avait également préparé. Il prévoyait les visites chez le dentiste deux mois à l'avance, payait ses factures le samedi matin, faisait la lessive le dimanche après-midi et quittait la maison chaque matin exactement à 7 h 35. Il était asocial et maladroit, et passait de longues heures seul chaque jour en laissant tomber des paquets et des liasses de

courrier dans les boîtes aux lettres le long de son itinéraire. Il ne sortait pas, ne passait pas non plus ses nuits le week-end à jouer au poker avec ses copains; le téléphone pouvait rester silencieux pendant des semaines. Quand il sonnait, c'était soit un mauvais numéro ou du télémarketing. Je sais combien cela a dû être dur de m'élever tout seul, mais il ne se plaignait jamais, même quand je le décevais.

Je passais la plupart de mes soirées seul. Après les devoirs terminés, mon père partait sans son repaire pour être avec ses pièces de monnaie. Ce fut sa grande passion dans la vie. Il

passait la plupart de son temps assis dans son repaire, étudiant un bulletin de marchand de monnaie surnommé le Greysheet et à essayer de trouver la prochaine pièce suivante qu'il devrait ajouter à sa collection. En réalité, c'était mon grand-père qui a commencé la collection de pièces de monnaie. Le héros de mon grand-père était un homme nommé Louis Eliasberg, un financier de Baltimore qui est la seule personne à avoir réuni la collection complète de pièces de monnaie des États-Unis, incluant toutes les dates et les marques de fabrication. Sa collection rivalisait, si elle ne la dépassait pas, la collection

Smithonian, et après la mort de ma grand-mère en 1951, mon grand-père est devenu obsédé par l'idée de construire une collection avec son fils.

Pendant les étés, mon grand-père et mon père voyageaient en train à l'assaut des diverses collections de pièces de monnaie de première main ou visitaient les différentes expositions de pièces de monnaie dans le Sud-est. Avec le temps, mon grand-père et mon père ont établi des relations avec des négociateurs de pièces de monnaie à travers le pays, et mon grand-père a dépensé une fortune en négociations au cours des années pour améliorer sa collection.

Contrairement à Louis Eliasberg, cependant, mon grand-père n'était pas riche – il possédait un magasin général à Burgaw qui a fait faillite lorsque le *Piggly Wiggly* a ouvert ses portes en ville – et n'a jamais eu la chance d'égaler la collection d'Eliasberg. Cependant, chaque dollar supplémentaire qui entrait allait aux pièces de monnaie. Mon grand-père portait la même veste depuis trente ans, conduisait la même voiture toute sa vie et je suis assez sûr que mon père est allé travailler pour le service postal au lieu d'aller à l'université parce qu'il n'avait pas un sou pour payer quoi que ce soit au-delà des

études secondaires. Il était un être étrange, c'est certain, mais c'était mon père. Tel père, tel fils, comme le dit le vieil adage. Lorsque le vieil homme est finalement décédé, il a précisé que sa maison soit vendue et l'argent récolté devait servir à acheter encore plus de pièces de monnaie, ce que mon père aurait probablement fait de toute façon.

Au moment où mon père a hérité de la collection, elle avait déjà beaucoup de valeur. Lorsque l'inflation a explosé et que l'or se vendait à 850 $ l'once, elle valait une petite fortune, plus que suffisant pour que mon économe de père puisse prendre sa

retraite à plusieurs reprises, puisqu'elle vaudrait moins d'un quart un siècle plus tard. Mais ni mon grand-père, ni mon père n'avaient été dans la collection pour l'argent; ils étaient dans cela pour la passion de la chasse et le lien que cela a créé entre eux. Il y avait quelque chose d'excitant de rechercher longtemps et durement une pièce de monnaie spécifique, pour finalement l'obtenir et négocier un bon prix. Parfois, une pièce de monnaie était abordable, d'autres fois, elle ne l'était pas, mais chaque pièce qu'ils ont ajoutée était un trésor. Mon père espérait partager la même passion avec moi, y compris

le sacrifice que cela exigeait. Mais en grandissant, j'ai dû dormir avec des couvertures supplémentaires en hiver et j'avais qu'une seule paire de chaussures par année; il n'y avait jamais d'argent pour mes vêtements, à moins qu'ils venaient de l'Armée du Salut. Mon père ne possédait même pas un appareil photo. La seule photo jamais prise de nous était à un salon de pièces de monnaie à Atlanta. Un négociateur nous a photographiés comme nous étions debout devant sa table et nous l'a envoyée. Pendant des années, elle était perchée sur le bureau de mon père. Sur la photo, mon père avait son bras autour de

mon épaule, et nous étions tous les deux rayonnants. Dans ma main, je tenais la pièce 1926-D du buffle, une pièce de monnaie que mon père venait d'acheter. Elle était parmi les pièces du buffle les plus rares et nous avons fini par manger des hot-dogs et des haricots pendant un mois, puisqu'elle avait coûté plus cher qu'il ne l'avait prévu.

Mais pendant un certain temps, je ne m'en faisais pas avec ces sacrifices, de toute façon. Quand mon père a commencé à me parler de pièces de monnaie – je devais être en première ou deuxième année à l'époque – il me parlait comme un égal. Qu'un adulte,

en particulier votre père, vous traite comme un égal est une chose grisante pour n'importe quel jeune enfant, et je baignais dans l'attention, absorbant l'information. À ce moment-là, je pouvais vous dire combien valait un Albatros Saint-Gaudens fabriqué en 1927 en comparaison de celle de 1924 et pourquoi un dixième d'un Barber de 1895 de la Nouvelle-Orléans avait dix fois plus de valeur que cette même pièce de monnaie fabriquée la même année à Philadelphie. Je le peux toujours, en passant.

Pourtant, contrairement à mon père, j'ai commencé à me distancer de cette

passion pour la collection de monnaies. C'était tout ce que mon père semblait être en mesure de parler, et après six ou sept ans de week-ends passés avec lui au lieu de mes amis, je voulais sortir. Comme la plupart des garçons, j'ai commencé à me soucier d'autres choses : le sport et les filles, les voitures et la musique, principalement vers l'âge de quatorze ans où je passais peu de temps à la maison. Mon ressentiment a commencé à croître. Peu à peu, j'ai commencé à remarquer des différences dans la façon que nous vivions quand je me comparais à la plupart de mes amis. Alors qu'ils

avaient de l'argent à dépenser pour aller au cinéma ou acheter une élégante paire de lunettes de soleil, je me retrouvais à chaparder dans les craques du canapé de l'argent pour m'acheter un hamburger chez *McDonald*. Tandis que plusieurs de mes amis recevaient une voiture à leur seizième anniversaire de naissance, mon père m'a donné un dollar Morgan 1883 en argent qui avait été fabriqué à Carson City. Les déchirures sur notre canapé usé ont été couvertes par une couverture et nous étions la seule famille que je connaissais qui n'avait pas de télévision câblée ou un four à micro-

ondes. Lorsque notre réfrigérateur est tombé en panne, il a en acheté un d'occasion qui avait le plus terrible ton de vert au monde, une couleur qui ne correspondait à rien d'autre dans la cuisine. J'étais gêné à l'idée que mes amis voient cela et j'en ai blâmé mon père. Je sais que c'était une façon assez merdique de se sentir misérable – si le manque d'argent me dérangeait tant que cela, j'aurais pu tondre les pelouses ou occuper divers petits boulots –, mais c'est ainsi que ça s'est passé. J'étais aussi aveugle qu'un escargot et muet comme un chameau, mais même si je vous dis que je regrette mon immaturité

aujourd'hui, je ne peux pas changer le passé.

Mon père a senti que quelque chose changeait, mais il était embarrassé quant à ce qu'il nous arrivait. Il a essayé, mais de la seule façon qu'il savait comment, la seule façon que son père savait. Il parlait de pièces de monnaie – c'était le seul sujet qu'il pouvait discuter avec facilité – et a continué de préparer mes petits-déjeuners et dîners; mais notre éloignement empirait au fil du temps. En même temps, je traînais avec des amis que je connaissais depuis toujours. Ils faisaient irruption dans des cliques, en s'appuyant

principalement sur les films qu'ils allaient voir ou les dernières chemises qu'ils s'achetaient au magasin, et je me suis trouvé à être à part d'eux. Baisez-les, pensai-je. Au lycée, il y a toujours un endroit pour tout le monde, et j'ai commencé à fréquenter le mauvais groupe, le groupe qui se foutait de tout, qui m'a laissé tomber comme un moins que rien. J'ai commencé à sécher les cours et fumer, et j'ai été suspendu pour m'être battu à trois reprises.

J'ai abandonné le sport, aussi. Je jouais au football et au basketball et j'ai dirigé les équipes jusqu'à ce que je sois étudiant en deuxième année et

bien que parfois mon père demandait comment ça allait quand je rentrais à la maison, il semblait inconfortable quand j'entrais dans les détails puisqu'il était évident qu'il ne savait pas grand-chose au sujet des sports. Il n'avait jamais pris pour une équipe de sa vie. Il est venu me voir jouer au basketball une fois pendant ma seconde année. Il était assis dans les gradins, un gars bizarre avec une calvitie naissance portant une veste de sport et des chaussettes qui ne correspondaient pas. Bien qu'il n'était pas obèse, ses pantalons pincés à la taille faisaient de lui comme s'il était enceinte de trois mois, et je savais

que je ne voulais rien à voir avec lui. J'étais gêné par la vision de lui et après le match, je l'ai évité. Je ne suis pas fier de moi pour cela, mais c'est ainsi que j'étais.

Les choses ont empiré. Pendant ma dernière année, ma rébellion a atteint un point culminant. Mes notes ont baissé en deux ans, en plus de la paresse et du manque d'intelligence (j'aime à penser), et plus d'une fois, mon père m'a surpris à rentrer tard dans la nuit avec une haleine sentant l'alcool. J'ai été escorté à la maison par la police après avoir été trouvé

lors d'une fête où les drogues et la boisson étaient évidentes, et quand mon père m'a cloué au sol, je suis parti habiter chez un ami pendant quelques semaines complètement enragé contre lui pour s'être mêlé de mes affaires. Il n'a rien dit à mon retour; au lieu de cela, des oeufs brouillés, des toasts et du bacon étaient sur la table comme d'habitude. J'ai passé avec peine mes cours et je soupçonne que l'école m'a laissé obtenir un diplôme simplement parce qu'il voulait me sortir de là. Je sais que mon père était inquiet et parfois, de sa propre manière timide, il abordait le sujet de l'université,

mais à ce moment-là, j'avais décidé de ne pas y aller. Je voulais un travail, je voulais une voiture, je voulais ces choses matérielles sans lesquelles j'avais vécu depuis dix-huit ans.

Je ne lui ai rien dit de tout cela jusqu'à l'été après la réception du diplôme, mais quand il s'est rendu compte que je n'avais pas appliqué à une université, il s'est enfermé dans son repaire pour le reste de la nuit et ne m'a rien dit en mangeant nos oeufs et bacon le lendemain suivant. Plus tard pendant ce soir-là, il a essayé de m'engager dans une autre discussion sur les pièces de monnaie, comme s'il appréhendait qu'il y avait

quelque chose de perdu entre nous.

– Te souviens-tu quand nous sommes allés à Atlanta et que tu as été celui qui a trouvé cette pièce tête de buffle que nous recherchions depuis des années ? a-t-il commencé. Celle avec qui nous avons été photographiés ensemble ? Je n'oublierai jamais combien tu étais excité. Cela m'a rappelé moi et mon père.

J'ai secoué la tête, toute la frustration de vivre avec mon père refaisant surface.

– Je suis malade et fatigué de t'entendre parler de pièces de monnaie ! lui ai-je crié. Je ne veux

plus jamais entendre parler d'elles à nouveau ! Tu devrais vendre cette maudite collection et faire autre chose. N'importe quoi d'autre.

Mon père n'a rien dit, mais à ce jour, je n'oublierai jamais son expression douloureuse quand il s'est enfin retourné et marcher en traînant les pieds vers son repaire. Je l'avais blessé et même si je me disais que je ne l'avais pas voulu, je savais que je mentais à moi-même. Par la suite, mon père m'a rarement abordé au sujet des pièces de monnaie. Ni moi. Cela a laissé un trou béant entre nous, nous laissant avec rien d'autre à nous dire. Quelques jours plus tard, je

me suis rendu compte que la seule photographie de nous deux avait disparu, comme s'il croyait que même le simple petit rappel des pièces de monnaie m'offenserait. À l'époque, cela aurait probablement été le cas, et même si je suppose que ça l'aurait été, le réaliser ne m'a pas du tout dérangé.

En grandissant, je n'avais jamais envisagé d'entrer dans l'armée. Malgré le fait que l'est de la Caroline du Nord est l'une des zones les plus militairement denses du pays – il y a sept bases en quelques heures de route de Wilmington – j'avais l'habitude de penser que la vie

militaire était pour les perdants. Qui voulait passer sa vie à recevoir des ordres par une bande de laquais en cheveux en brosse ? Pas moi, et à part des types du ROTC, pas beaucoup de personnes de mon école non plus. Au lieu de cela, la plupart des jeunes qui avaient été de bons étudiants sont allés à l'Université de la Caroline du Nord ou hors de l'État de la Caroline du Nord, tandis que ceux qui n'avaient pas été de bons étudiants sont restés derrière à glander d'un travail nul à l'autre, buvant de la bière et flânant en évitant à peu près tout ce qui pourrait exiger un minimum de responsabilité.

Je tombais dans la dernière catégorie. Quelques années après l'obtention de mon diplôme, je suis passé à travers une succession d'emplois, travaillant comme aide-serveur au *Outback Steakhouse*, déchirant des talons de billets au cinéma local, charger et décharger des boîtes au *Staples*, faisant cuire des pancakes au *Waffle House* et travailler comme guide touristique pour trouver deux ou trois endroits qui vendaient de la merde aux touristes en ville.

Je dépensais chaque centime que je gagnais, n'ayant aucun intérêt à monter les échelons dans l'entreprise et je finissais par me faire virer de

tous les emplois que j'ai eus. Pendant un certain temps, je ne m'en préoccupais pas. Je vivais ma vie. Je surfais jusque tard dans la nuit et dormais une partie de la journée, et puisque je vivais toujours à la maison, aucun de mes revenus n'a été nécessaire pour des choses comme le loyer, la nourriture, les assurances ou me préparer un avenir. Par ailleurs, aucun de mes amis ne faisait mieux que moi. Je ne me souviens pas d'avoir été particulièrement malheureux, mais après quelque temps, je suis juste devenu fatigué de ma vie. Pas la partie du surf – en 1996, les ouragans Bertha et Fran ont

frappé la côte et ont offert certaines des meilleures vagues depuis des années – et j'allais traîner au bar Leroy par la suite. J'ai commencé à réaliser que chaque nuit était la même. Je buvais des bières et tombait sur quelqu'un que j'avais connu à l'école, et ils me demandaient ce que je faisais et je leur répondais, et ils me racontaient ce qu'ils faisaient et ça ne prenait pas un génie pour comprendre que nous étions tous les deux sur un chemin menant vers nulle part. Même s'ils avaient un appartement, que je n'avais pas, je ne les ai jamais crus quand ils me disaient qu'ils aimaient leur travail

comme excavateurs de fossés, laveurs de vitres ou camionneurs, parce que je savais qu'ils n'occupaient pas le travail de leurs rêves. Je pouvais avoir été paresseux en classe, mais je n'étais pas stupide.

Je suis sorti avec des dizaines de femmes pendant cette période. Chez Leroy, il y avait toujours des femmes. La plupart étaient des relations sans lendemain. J'utilisais les femmes et je leur permettais d'être utilisé et j'ai toujours gardé mes sentiments pour moi. Il y a seulement une relation avec une fille nommée Lucy qui a duré plus de quelques mois et même si cela n'a pas pris longtemps pour que nous

nous éloignions inévitablement l'un de l'autre, je pensais que j'étais amoureux d'elle. Elle était étudiante à la UNC de Wilmington, avait un an de plus que moi et voulait aller travailler à New York après l'obtention de son diplôme.

– Je me soucie de toi, me dit-elle après notre dernière nuit ensemble. Mais toi et moi voulons des choses différentes. Tu pourrais faire tellement plus avec ta vie, mais pour une raison quelconque, tu te contentes de simplement flotter dans l'air.

Elle avait hésité avant de continuer.

– Mais plus que cela, je ne sais jamais ce que tu penses réellement de moi.

Je savais qu'elle avait raison. Peu de temps après, elle est partie en prenant l'avion sans se donner la peine de me dire au revoir. Un an plus tard, après avoir obtenu son numéro de téléphone de ses parents, je l'ai appelée et nous avons parlé pendant vingt minutes. Elle s'était fiancée à un avocat qu'elle épouser en juin.

Cet appel téléphonique m'a affecté plus que je ne le pensais. Puis il est venu le jour où j'ai été à nouveau virer et je suis allé me consoler chez Leroy, comme toujours. Les mêmes perdants étaient là, et j'ai soudain

réalisé que je n'avais pas envie de gaspiller une autre soirée en prétendant que tout dans ma vie allait bien. Au lieu de cela, j'ai acheté un pack de six bières et suis allé m'asseoir sur la plage. C'était la première fois depuis plusieurs années que j'ai réellement pensé à ce que je faisais avec ma vie et je me demandais si je devais prendre les conseils de mon père et obtenir un diplôme à l'université. J'étais sorti de l'école depuis si longtemps, cependant, que l'idée me semblait étrangère et ridicule. Appelez cela la chance ou la malchance, mais deux marines sont passés devant moi en

joggant. Jeunes et en forme, ils rayonnait de confiance. S'ils peuvent le faire, me suis-je dit, je peux le faire aussi.

J'ai réfléchi à cela pendant deux ou trois jours, mais à la fin, mon père a eu quelque chose à voir avec ma décision. Pas que je lui ai parlé de cela – bien sûr, nous ne nous parlions plus à ce moment-là. Je marchais vers la cuisine un soir et je l'ai vu assis à son bureau, comme toujours. Mais cette fois, je l'ai réellement étudié. Ses cheveux étaient pratiquement disparus, et le peu qu'il restait était devenu presque blanc. Il s'approchait de la retraite et j'ai été frappé par

l’idée que je n’avais pas le droit de continuer à le laisser tomber après tout ce qu’il a fait pour moi.

J’ai donc rejoint l’armée. Ma première pensée fut que je rejoindrais les Marines, car ils étaient ceux dont j’étais le plus familier. La plage de Wrightsville était toujours remplie de soldats du Camp Lejeune ou du Cherry Point, mais le moment venu, j’ai choisi l’armée. J’ai pensé qu’on allait me remettre un fusil de toute façon, mais ce qui a réellement conclu l’affaire, c’est que le recruteur des Marines déjeunait quand je suis arrivé et n’était pas immédiatement disponible, tandis que le recruteur de

l'armée – dont le bureau était juste en face de la rue, l'était. En fin de compte, la décision s'est révélée plus spontanée que prévu, mais j'ai signé sur la ligne pointillée pour un engagement de quatre ans et lorsque le recruteur a tapé mon dos et m'a félicité quand je sortais par la porte, je me suis demandé dans quoi je m'étais embarqué. C'était à la fin de 1997 et j'avais vingt ans.

Le Boot camp à Fort Benning était tout aussi misérable que je pensais qu'il le serait. Le tout semblait destiné à nous humilier et nous faire un lavage de cerveau afin de suivre les ordres sans avoir de doutes ni

rouspéter, mais je me suis adapté plus rapidement que beaucoup de gars. Une fois que j'ai passé à travers, j'ai choisi l'infanterie. Nous avons passé les mois suivants en faisant beaucoup de simulations dans des endroits comme la Louisiane ou le bon vieux Fort Bragg, où nous avons appris les meilleures façons de tuer des gens et briser des trucs; et après un certain temps, mon unité, dans le cadre de la Première Division de l'Infanterie – alias le Big Red One – a été envoyée en Allemagne. Je ne parlais pas un mot d'allemand, mais cela n'avait pas d'importance, puisque tous ceux avec qui je devais travailler parlaient

l’anglais. C’était facile au début, puis la vraie vie dans l’armée a commencé. J’ai passé sept mois dans les Balkans – d’abord en Macédonie en 1999, puis au Kosovo, où je suis resté jusqu’à la fin du printemps 2000. La vie dans l’armée de payait pas beaucoup, mais considérant qu’il n’y avait aucun loyer, aucune dépense alimentaire et rien pour dépenser mon salaire quand je l’avais, j’avais de l’argent à la banque pour la première fois. Pas beaucoup, mais assez.

J’ai passé ma première permission à la maison à m’ennuyer complètement. Ma deuxième permission fut passée à Las Vegas. Un de mes copains y avait

grandi, et trois d'entre nous sommes allés chez ses parents. J'ai dépensé à peu près tout ce que j'avais économisé. À ma troisième permission, après mon retour du Kosovo, j'avais désespérément besoin d'une pause et j'ai décidé de rentrer à la maison en espérant que l'ennui pendant ma visite suffirait à calmer mon esprit. En raison de la distance, mon père et moi nous sommes rarement parlés au téléphone, mais il m'écrivait des lettres qui ont toujours été postées le premier de chaque mois. Elles ne ressemblaient pas à celles que mes copains recevaient de leurs mères, leurs soeurs ou leurs

épouses. Rien de trop personnel, rien d'ambigu, et jamais un mot qui suggérait que je lui manquais. Il ne mentionnait jamais les pièces de monnaie. Au lieu de cela, il écrivait au sujet des changements dans le quartier et beaucoup de choses sur le temps; quand je lui ai écrit que j'avais participé à un échange de coups de feu assez violents lorsque j'étais dans les Balkans, il m'a écrit de nouveau pour me dire qu'il était heureux que j'aie survécu, mais sans plus. Je savais par la manière qu'il formulait sa réponse qu'il ne voulait pas entendre parler des choses dangereuses que je faisais. Le fait que j'étais en danger lui

faisait peur, alors j'ai commencé à omettre les choses effrayantes. Au lieu de cela, je lui envoyais des lettres sur la façon dont les services de garde étaient sans doute le travail le plus ennuyeux jamais inventé et que la seule chose excitante qu'il m'arrivait dans ces semaines-là était d'essayer de deviner combien de cigarettes l'autre garde allait fumer en une seule soirée. Mon père terminait chaque lettre avec la promesse qu'il écrirait de nouveau bientôt et qu'il ne me laissera jamais tomber. Il était, je l'ai depuis compris, un homme bien meilleur que je ne le serai jamais.

Mais j'ai grandi au cours des trois

dernières années. Oui, je sais, c'est comme le cliché qui dit qu'on passe de garçon à un homme. Mais tout le monde dans l'armée est forcé de grandir, en particulier si vous êtes dans l'infanterie comme moi. On vous confie de l'équipement qui coûte une fortune, d'autres placent leur confiance en vous et si vous échouez, la peine est beaucoup plus grave que d'être envoyé au lit sans dîner. Bien sûr, il y a beaucoup de paperasse et d'ennui, et tout le monde fume et ne peuvent finir une phrase sans sacrer, ont des boîtes de magazines osés sous le lit et vous devez répondre aux gars du ROCT fraîchement sortis de

l’université qui pensent que des fantassins comme moi ont des quotients intellectuels des hommes du Néandertal; mais vous êtes obligés d’apprendre la leçon la plus importante dans la vie, et c’est le fait que vous devez être à la hauteur de vos responsabilités, et vous feriez mieux de bien faire les choses. Lorsqu’on vous donne un ordre, vous ne pouvez pas dire non. Ce n’est aucunement exagéré de dire que nos vies sont en suspens. Une mauvaise décision et votre ami pourrait mourir. C’est ce fait rend le travail d’armée spécial. C’est la grosse erreur que beaucoup de gens quand ils se

demandent comment les militaires peuvent mettre leurs vies en suspens jour après jour ou comment ils peuvent se battre pour quelque chose pour lesquelles ils ne croit pas. Mais pas tout le monde. J'ai travaillé avec des soldats de tous les côtés de l'échiquier politique; j'en ai rencontré certains qui détestaient l'armée et d'autres qui voulaient en faire une carrière. J'ai rencontré des génies et des idiots, mais quand tout est dit et fait, nous faisons ce que nous faisons les uns pour les autres. Pour l'amitié. Pas pour le pays, pas pour le patriotisme, non pas parce que nous sommes programmés comme des

machines à tuer, mais à cause du gars à côté de vous. Vous vous battez pour votre ami, pour le garder en vie et il se bat pour vous, et tout ce qui concerne l'armée est construit sur ce simple principe.

Mais comme je l'ai dit, j'avais changé. Je suis entré dans l'armée en étant fumeur et j'ai presque craché mes poumons lors du camp d'entraînement, mais contrairement aux autres dans mon unité, j'ai cessé de fumer et je n'ai pas retouché à cela en plus de deux ans. Je modérais ma consommation d'alcool au point qu'une ou deux bières par semaine était suffisant, et je pouvais passer un

mois sans en boire aucune. Mon dossier était impeccable. J'avais été promu de soldat à caporal, puis, six mois plus tard, au grade de sergent, et j'ai appris que j'avais une aptitude à diriger. J'ai dirigé les hommes dans des échanges de coups de feu et mon équipe a été impliquée dans la capture de l'un des criminels de guerre les plus notoires dans les Balkans. Mon commandant m'a recommandé pour l'école des aspirants-officiers et je débattais si oui ou non j'allais devenir un officier, ce qui signifiait du travail de bureau et encore plus de paperasserie, et je n'étais pas sûr de le vouloir. Mis à

part le surf, que je n'avais pas exercé depuis mon entrée dans l'armée. Quand j'ai eu ma troisième permission, j'avais pris une vingtaine de kilos de muscles et éliminé la graisse superflue de mon ventre. Je passais la plupart de mon temps à courir, boxer et faire de l'haltérophilie avec Tony, un lutteur de New York qui criait toujours quand il parlait, jurait que la tequila était un aphrodisiaque et que j'étais de loin son meilleur ami dans l'unité. Il m'a parlé de me faire faire des tatouages sur les deux bras comme lui et chaque jour qui passait, le souvenir de qui j'avais été une fois était de plus en plus lointain.

Je lis beaucoup, aussi. Dans l'armée, vous avez beaucoup de temps pour lire, et les gens s'échangent des livres ou vous les empruntez à la bibliothèque jusqu'à ce que les couvertures soient presque effacées. Je ne veux pas vous donner l'impression que je suis devenu un intello, car je ne le suis pas. Je n'étais pas dans Chaucer, Proust, Dostoïevski ou n'importe quel autre de ces autres gars-là qui sont morts; je lis principalement des thrillers, des livres de Stephen King, et j'ai pris goût à C a r l Hiaasen parce que ses mots coulaient facilement et il m'a toujours fait rire. Je ne pouvais pas

m’empêcher de penser que si les écoles avaient attribué ces livres en classe d’anglais, nous aurions beaucoup plus de lecteurs dans le monde.

Contrairement à mes copains, je répugnais à toute perspective de compagnie féminine. Cela semble bizarre, n’est-ce pas ? Avec la force de l’âge, la testostérone travaille – qu’est-ce qui pourrait être plus naturel que de chercher à se soulager avec une femme ? Mais ce n’était pas pour moi. Bien que certains des gars que je connaissais sortaient et ont même épousé des filles du pays quand nous étions basés à Wurzburg,

j’avais entendu assez d’histoires pour savoir que ces mariages fonctionnaient rarement. L’armée était dure sur les relations en général – j’ai vu assez de divorces pour le confirmer – et même si je n’aurais pas détesté la compagnie de quelqu’un de spécial, cela n’est tout simplement jamais arrivé. Tony ne pouvait pas le comprendre.

– Tu dois venir avec moi, avait-il plaidé. Tu ne viens jamais.

– Je ne suis pas d’humeur à cela.

– Comment peux-tu pas être d’humeur ? Sabine jure que son amie est magnifique. Grande et blonde, et

elle aime la tequila.

– Amène Don. Je suis sûr qu'il voudrait y aller.

– Castelow ? Pas question. Sabine ne peut pas le supporter.

Je n'ai rien dit.

– Nous allons juste nous amuser un peu.

J'ai secoué la tête, pensant que je préférerais être seul que de revenir à la personne que j'avais été, mais je me demandais si je finirais aussi moine que mon père.

Sachant qu'il ne pourrait pas me faire changer d'avis, Tony n'a pas pris la

peine de cacher son dégoût en sortant de la pièce.

– Je ne te comprends juste pas, parfois.

Quand mon père est venu me chercher à l'aéroport, il ne m'a pas reconnu tout de suite et a presque sursauté quand je l'ai tapé sur l'épaule. Il semblait plus petit que dans mes souvenirs. Au lieu de m'offrir une étreinte, il a serré ma main et m'a interrogé sur le vol, mais ni l'un ni l'autre ne savait quoi dire, alors nous sommes sortis à l'extérieur.

C’était étrange et déroutant d’être de retour à la maison, et je me sentais mal, tout comme la dernière fois que j’ai eu une permission. Dans le stationnement, comme je jetais mon sac dans le coffre, j’ai repéré à l’arrière de son antique Ford Escort un autocollant qui disait aux gens de supporter nos troupes. Je ne savais pas exactement ce que cela signifiait pour mon père, mais j’étais heureux de le voir.

À la maison, j’ai rangé mon sac dans mon ancienne chambre. Tout était là où je me souvenais, jusqu’aux trophées poussiéreux sur mon étagère et une bouteille cachée à moitié vide

de *Wild Turkey* au fond de mon tiroir de sous-vêtements. Même chose dans le reste de la maison. Une couverture recouvrait toujours le canapé, le réfrigérateur vert semblait crier qu'il n'était pas à sa place et la télévision captait seulement quatre chaînes floues. Mon père préparait des spaghettis – le vendredi, c'était toujours des spaghettis. Au dîner, nous avons essayé de parler.

– C'est agréable d'être de retour, ai-je dit.

Son sourire fut bref.

– Bien, a-t-il répondu.

Il a pris une gorgée de lait. Au dîner,

nous buvions toujours du lait. Il s'est concentré sur son repas.

– Tu te souviens de Tony ? me suis-je aventuré. Je pense que je l'ai mentionné dans mes lettres. Quoi qu'il en soit, écoute bien ceci : il pense qu'il est amoureux. Son prénom est Sabine et elle a une fille de six ans. Je l'ai averti que cela pourrait ne pas être une bonne idée, mais il n'écoute pas.

Il a saupoudré avec attention du parmesan sur sa nourriture, en s'assurant que chaque endroit sur l'assiette avait la quantité parfaite.

– Oh, a-t-il dit. D'accord.

Après cela, j'ai mangé et nous n'avons plus rien dit. J'ai bu un peu de lait. J'ai mangé un peu plus vite. Le tic-tac de l'horloge sur le mur était le seul bruit.

– Je parie que tu es heureux de prendre ta retraite cette année, ai-je suggéré. Penses-y, tu pourras finalement prendre des vacances, voir le monde.

J'ai failli dire qu'il pourrait venir me voir en Allemagne, mais je ne l'ai pas fait. Je savais qu'il ne voudrait pas et je n'ai pas voulu le mettre mal à l'aise. Nous avons tournoyé nos nouilles simultanément comme il semblait réfléchir à la meilleure façon de me répondre.

– Je ne sais pas, a-t-il finalement dit.

J’ai renoncé à lui parler, et dès lors, les seuls sons étaient ceux de nos fourchettes qui frappaient nos assiettes. Quand nous avons fini de dîner, nous sommes partis chacun de notre côté. Épuisé par le vol, je suis allé me coucher, me réveillant toutes les heures comme je le faisais sur la base. Au moment où je me suis levé le matin, mon père était au travail. J’ai mangé et lu le journal, essayé de contacter un ami, sans succès, puis j’ai ensuite attrapé ma planche de surf du garage et je me suis dirigé vers la plage. Les vagues n’étaient pas très puissantes, mais cela n’avait pas

d’importance. Je n’avais pas grimpé sur une planche en trois ans et au début, j’étais rouillé, mais même les petits dribleurs, j’ai souhaité être basé près de l’océan.

C’était au début juin 2000, la température était déjà chaude et l’eau était rafraîchissante. De mon poste d’observation sur ma planche, je pouvais voir les gens emmener leurs effets de quelques-uns des maisons juste au-delà des dunes. Comme je l’ai mentionné, la plage de Wrightsville était toujours bondée avec les familles qui louaient des maisons pour une semaine ou plus, mais il y avait parfois des étudiants

des universités de Chapel Hill ou Raleigh. C'était ces derniers qui m'intéressaient et j'ai remarqué un groupe d'étudiantes en bikinis prenant du soleil sur le pont derrière une des maisons près de la jetée. Je les regardais un peu, en appréciant la vue, puis j'ai pris une autre vague et passé le reste de l'après-midi perdu dans mon propre petit monde.

J'ai pensé aller faire un tour au bar Leroy, mais j'ai pensé que rien ni personne n'avait changé à part moi. Au lieu de cela, j'ai acheté une bouteille de bière à l'épicerie du coin et suis allé m'asseoir sur le quai pour profiter du coucher du soleil. La

plupart des gens qui pêchaient avaient déjà commencé à nettoyer leurs prises en jetant les rebuts dans l'eau. Peu de temps après, la couleur de l'océan a commencé à changer de gris acier à l'orange, puis au jaune. Au-delà de la jetée, je pouvais voir les pélicans capturer des marsouins à travers les vagues. Je savais que la soirée apporterait la première pleine lune – pour moi, la réalisation était presque instinctive. Je ne pensais pas à grand-chose, je laissais mon esprit errer. Croyez-moi, rencontrer une fille était la dernière chose que j'avais en tête. C'était quand je l'ai vue marcher jusqu'à la jetée. Ou plutôt, deux

personnes marchant à pied. Une était grande et blonde, l'autre une belle brune, les deux un peu plus jeunes que moi. Des étudiantes à l'université, probablement. Toutes deux portaient des shorts et des licous, et la brune portait un de ces grands sacs en tricot que les gens apportent parfois à la plage quand ils ont l'intention de rester pendant des heures avec les enfants. Je pouvais les entendre parler et rire, semblant insouciantes et prêtes pour les vacances qui s'approchaient.

– Hey, les appelais-je quand elles étaient proches.

Pas très bon, et je ne peux pas dire si

je m'attendais à une réponse. La blonde m'a donné raison. Elle a jeté un coup d'oeil à ma planche de surf et à la bière dans ma main, et m'a ignoré en roulant ses yeux. La brune, cependant, m'a surpris.

– Hello, l'étranger, répondit-elle avec un sourire, puis fit signe vers la plage. Je parie que les vagues étaient très bonnes aujourd'hui.

Son commentaire m'a pris au dépourvu et j'ai entendu une gentillesse inattendue dans ses mots. Elle et son amie ont continué à marcher jusqu'à la fin de la jetée et je me suis retrouvé à la regarder comme elle se pencha sur la balustrade. J'ai

débattu pour savoir si je devais ou non me lever et me présenter, avant de décider de rester ici. Elles n'étaient pas mon genre, ou plus exactement, je n'étais probablement pas le leur. J'ai pris une longue gorgée de ma bière en essayant de les ignorer.

J'ai eu beau essayer, cependant, je ne pouvais pas arrêter mon regard de dériver vers la brune. J'ai essayé de ne pas écouter ce qu'elles se disaient, mais la blonde avait une de ces voix impossibles à ignorer. Elle parlait sans cesse d'un certain gars nommé Brad et combien elle l'aimait, et comment sa sonorité était la meilleure à l'école, et le party qu'elles avaient eu à la fin

de l'année était le meilleur jamais organisé et que l'autre devrait s'y joindre l'année prochaine, et qu'un trop grand nombre de ses amis fréquentaient les pires types de la fraternité et l'une d'elles est même tombée enceinte, mais c'était sa faute puisqu'elle avait été avertie par le type. La brune ne pas dit pas grand-chose – je ne pouvais pas dire si elle était amusée ou ennuyée par la conversation –, mais de temps en temps, elle riait. Encore une fois, j'ai entendu quelque chose d'amical et de compréhensif dans sa voix, quelque chose s'apparentant à rentrer à la maison, même si je devais admettre

que cela n'avait aucun sens. Comme je mis de côté ma bouteille de bière, j'ai remarqué qu'elle avait déposé son sac sur la balustrade.

Elles étaient là depuis une dizaine de minutes avant qu'arrivent deux gars de la fraternité – je le devinais à l'usure de leurs t-shirts Lacoste rose et l'autre orange sur leurs bermudas. Ma première pensée fut que l'un de ces deux-là devait être le Brad dont la blonde avait parlé. Avec des bières en mains, ils se sont approchés furtivement d'elles comme s'ils avaient l'intention de surprendre les filles. Il était plus que probable que les deux filles les voulaient là, et après

une brusque explosion de surprise avec un cri perçant et deux ou trois claques amicales sur le bras, ils auraient tous la tête penchée en arrière en riant ensemble ou en faisant ce que les couples à l'université font.

Ou c'est peut-être ce que je pensais qu'ils feraient. Aussitôt qu'ils étaient proches, ils ont sauté sur les filles en hurlant; les deux filles criaient et ont donné quelques claques amicales. Les gars ont ri et celui au t-shirt rose a bu un peu de sa bière. Il s'est appuyé contre la balustrade, près du sac, une jambe croisée sur l'autre, ses bras derrière le dos.

– Hé, nous allons partir un feu de camp dans quelques minutes, a dit celui au t-shirt orange en mettant ses bras autour de la blonde qu'il embrassa dans le cou. Vous êtes prêtes à revenir ?

– Tu es prête ? a demandé la blonde en regardant son amie.

– Bien sûr, répondit la brune.

Le gars au t-shirt rose poussait dans la balustrade, mais d'une façon ou d'une autre, sa main a dû frapper le sac, car il a glissé puis a chuté dans l'eau. Le splash ressemblait à un saut de poisson.

– Qu'est-ce que c'était ? a-t-il

demandé en se retournant.

– Mon sac ! haletait la brune. Tu l'as fait tomber.

– Je suis désolé, a-t-il répondu, en semblant pas particulièrement désolé.

– Mon sac à main était là-dedans !

Il fronça les sourcils.

– J'ai dit que je suis désolé.

– Tu dois aller le chercher avant qu'il ne coule !

Les gars de la fraternité semblaient figés et je savais que ni l'un ni l'autre n'avaient l'intention de plonger pour aller le chercher. D'une part, ils ne l'auraient probablement jamais

trouvé, puis ils seraient obligés de nager jusqu'au rivage, quelque chose qui n'est pas recommandé lorsqu'on a bu, comme ils l'avaient évidemment fait. Je pense que la brune a lu l'expression du gars au t-shirt rose parce que je l'ai vue mettre les deux mains sur la rampe et poser un pied, prête à enjamber la balustrade.

– Ne sois pas stupide. Il est parti, a déclaré le gars au t-shirt rose en mettant sa main sur la sienne pour l'arrêter. C'est trop dangereux de sauter. Il pourrait y avoir des requins là-dedans. C'est juste un sac à main. Je vais t'en acheter une autre.

– J'ai besoin de ce sac ! Tout mon

argent est là-dedans !

Ce n’était aucunement de mes affaires, je le savais. Mais tout ce que je pouvais penser comme je bondis sur mes pieds et me précipita vers le bord de la jetée était : Oh qu’est-ce que ça peut bien faire…

CHAPITRE DEUX

Je suppose que je dois expliquer pourquoi j'ai sauté dans les vagues pour récupérer son sac. Ce n'est pas que je pensais qu'elle allait me considérer comme une sorte de héros, ou parce que je voulais l'impressionner, ou même parce que je me souciais de savoir combien d'argent elle avait perdu. Cela avait à voir avec l'authenticité de son sourire et la chaleur de son rire. Même quand je plongeais dans l'eau, je savais comment ma réaction était ridicule, mais il était trop tard. J'ai frappé l'eau, suis passé dessous avant de

remonter à la surface. Quatre visages me regardaient depuis la balustrade. Le gars au t-shirt rose était définitivement fâché.

– Où est-il ? j'ai crié vers eux.

– Directement là ! a crié la brune. Je pense que je peux toujours le voir. Il coule…

Cela m'a pris une minute pour le localiser dans le crépuscule et la montée de l'océan faisait de son mieux pour me conduire dans la jetée. J'ai nagé sur le côté, puis j'ai tenu le sac hors de l'eau du mieux que je le pouvais, en dépit du fait qu'il était déjà trempé. Les vagues ont rendu le

retour sur le rivage moins difficile que je l'avais craint et de temps en temps, je levais les yeux et voyais les quatre personnes me suivant du regard.

J'ai finalement senti le sable et suis sorti péniblement du ressac. J'ai secoué l'eau de mes cheveux, puis j'ai marché dans le sable et les aient rencontrés à mi-chemin de la plage. Je lui ai tendu le sac.

– Voilà.

– Merci, a dit la brune et quand ses yeux ont rencontré les miens, j'ai senti que quelque chose a cliqué, comme une clé tournant dans une serrure.

Croyez-moi, je ne suis aucunement romantique, et tandis que j'entendais toujours parler du coup de foudre au premier regard, je n'y ai jamais cru et ne le crois toujours pas. Cependant, il y avait quelque chose là, quelque chose de manifestement vrai et je ne pouvais pas détourner le regard.

De près, elle était plus belle que je l'avais d'abord réalisé, mais c'était moins à voir avec la façon qu'elle me regardait qu'elle était. Ce n'était pas seulement son sourire avec des dents légèrement écartées, c'était la façon dont ses cheveux flottaient au vent et comment elle se tenait.

– Tu n'avais pas a le faire, dit-elle avec

quelque chose de merveilleux dans sa voix. Je l'aurais eu.

– Je sais, ai-je répondu en hochant la tête. Je t'ai vu t'apprêtant à sauter.

Elle pencha la tête sur le côté.

– Mais tu as senti le besoin incontrôlable d'aider une dame en détresse ?

– Quelque chose comme ça.

Elle a évalué ma réponse pendant un moment, puis tourna son attention vers le sac. Elle a commencé à enlever des articles – un porte-feuille, des lunettes de soleil, un pare-soleil, un tube de crème solaire – et a tout remis à la blonde avant de tordre le

sac.

– Tes photos sont toutes mouillées, a déclaré la blonde en feuilletant le portefeuille.

La brune l'a ignorée, continuant à tordre le sac dans un sens puis l'autre. Quand elle fut finalement satisfaite, elle a repris les articles et a rechargé son sac.

– Je te remercie encore, dit-elle.

Son accent était différent de celui de la Caroline du Nord, plus un ton sonore, comme si elle avait grandi dans les montagnes près de Boone ou près de la frontière à l'ouest de la Caroline du Sud.

– Ce n’est pas une grosse affaire, ai-je marmonné, mais je ne bougeais pas.

– Hey, il veut peut-être une récompense, lança d’une voix forte le gars au t-shirt rose.

Elle le regarda, puis me regarda de nouveau.

– Veux-tu une récompense ?

– Non, ai-je répondu en faisant un geste de la main. Je suis juste heureux d’aider.

– J’ai toujours su que la chevalerie n’était pas morte, a-t-elle proclamé.

J’ai essayé de détecter une note taquine, mais je n’ai rien entendu de

sa voix pour indiquer qu'elle se moquait de moi. Le gars au t-shirt orange m'a jeté un coup d'oeil, notant mes cheveux en brosse.

– Es-tu dans les marines ? a-t-il demandé avant de resserrer ses bras autour de la blonde.

J'ai secoué la tête.

– Je ne suis pas l'une de ces têtes enflées. Je voulais être tout ce que je pouvais être, j'ai donc joint l'armée.

La brune se mit à rire. Contrairement à mon père, elle y a vu mon dévouement.

– Je suis Savannah, dit-elle. Savannah Lynn Curtis. Et eux sont Brad, Randy

et Susan.

Elle me tendit sa main.

– Je suis John Tyree, ai-je dit en la prenant.

Sa main était chaude, veloutée et douce, mais rude en certains endroits. Je fus tout à coup conscient de combien de temps j'ai touché une femme.

– Eh bien, je me sens comme si je devais faire quelque chose pour toi.

– Tu n'as pas besoin de faire quoi que ce soit.

– As-tu mangé ? a-t-elle demandé, en ignorant mon commentaire. Nous

nous apprêtons à aller à un barbecue et il y en a toujours beaucoup. Aimerais-tu te joindre à nous ?

Les gars se sont échangé des regards. Randy au t-shirt rose rechigna carrément, et je dois admettre que cela m'a fait sentir mieux. Hey, peut-être veut-il une récompense. Quel connard !

– Ouais, allons-y, a finalement ajouté Brad, semblant avoir moins d'entrain. Ce sera amusant. Nous louons la maison à côté de la jetée.

Il a indiqué l'une des maisons sur la plage, où une demi-douzaine de personnes flânaient sur le pont à

l’arrière.

Même si je n’avais pas envie de passer du temps avec ces types de la fraternité, Savannah m’a souri avec une telle chaleur que les mots étaient sortis avant que je puisse les arrêter.

– Très bien. Permets-moi d’aller chercher ma planche sur la jetée et je serai là-bas dans peu de temps.

– Eh bien, rencontrons-nous là-bas, a renchéri Randy.

Il fit un pas vers Savannah, mais elle l’a ignoré.

– Je vais marcher avec toi, dit Savannah, en jetant un coup d’oeil à ses amis. C’est le moins que je puisse

faire, ajouta-t-elle en ajustant son sac sur son épaule. On se voit là-bas, d'accord ?

Nous avons commencé à marcher vers la dune, où les escaliers nous mèneraient jusqu'à la jetée. Ses amis se sont attardés pendant une minute, mais quand elle a adapté son pas à côté de moi, ils se sont lentement tournés et ont commencé leur descente vers la plage. Du coin de l'oeil, j'ai vu la blonde tourner la tête et nous regarder par-dessus le bras de Brad. Randy l'a fait aussi, en boudant. Je n'étais pas sûr si Savannah l'a même remarqué jusqu'à ce que nous avions fait quelques pas.

– Susan pense probablement que je suis folle de faire ça, a-t-elle dit.

– Faire quoi ?

– Marcher avec toi. Elle pense que Randy est parfait pour moi et elle a essayé de nous réunir depuis que nous sommes arrivées ici, cet après-midi. Il m'a tourné autour toute la journée.

J'ai hoché la tête, ne sachant pas comment réagir. Dans la distance, la lune, pleine et incandescente, avait commencé sa lente remontée de la mer, et j'ai vu Savannah la regarder fixement. Lorsque les vagues s'écrasaient sur la plage, elles

brisaient le reflet en argent, comme pris en flash d'un appareil photo. Nous sommes arrivés à l'embarcadère. Le garde-corps était graveleux avec du sable et du sel, et le bois qui avait vieilli et commençait à se briser. Les marches craquaient tandis que nous sommes montions.

– Où es-tu basé ? a-t-elle demandé.

– En Allemagne. Je suis à la maison en permission pour deux semaines pour visiter mon père. Et tu viens des montagnes, n'est-ce pas ?

Elle me regarda avec étonnement.

– Lenoir.

Elle m'a étudié.

– Laisse-moi deviner, c’est mon accent, non ? Tu penses que je sors des bois, n’est-ce pas ?

– Pas du tout.

– Eh bien, je le suis. Des bois, je veux dire. J’ai grandi sur un ranch et tout. Eh oui, je sais que j’ai un accent, mais on m’a dit que certaines personnes trouvent cela charmant.

– Randy semblait le penser aussi.

Cela m’a échappé avant que je ne puisse me rattraper. Dans un silence gêné, elle passa une main dans ses cheveux.

– Randy semble être un gentil jeune homme, a-t-elle fait remarquer, mais

je ne le connais pas vraiment. Je ne connais pas vraiment la plupart des gens dans cette maison, eh bien, sauf Tim et Susan. (Elle écarta un moustique.) Tu vas rencontrer Tim plus tard. C'est un gars super. Tu vas l'aimer. Tout le monde l'aime.

– Et tu es en vacances ici pour une semaine ?

– Un mois, mais ce n'est pas de vraies vacances. Nous faisons du bénévolat. Tu as entendu parler de l'Habitat pour l'Humanité, n'est-ce pas ? Nous sommes ici pour aider à construire quelques maisons. Ma famille est impliquée là-dedans depuis des années.

Sur son épaule, la maison semblait venir à la vie dans l'obscurité. Plus de gens s'étaient matérialisés, la musique avait été augmentée et de temps en temps, je pouvais entendre des rires. Brad, Susan et Randy étaient déjà entourés par un groupe d'étudiants buvant de la bière et semblaient être de bons amis à l'université prêts pour passer un bon moment et espéraient avoir une chance d'accrocher avec quelqu'un du sexe opposé. Elle doit avoir remarqué mon expression et suivi mon regard.

– Nous ne commençons pas avant lundi. Ils découvriront assez vite que ce n'est ni amusant ni un jeu.

– Je n’ai rien dit…

– Tu n’as pas à le faire. Mais tu as raison. Pour la plupart d’entre eux, c’est leur première expérience avec l’Habitat, et ils le font simplement pour avoir quelque chose de différent à mettre dans leur CV quand ils obtiendront leur diplôme. Ils n’ont aucune idée du travail que cela implique. En fin de semaine, cependant, tout ce qui importe c’est que toutes les maisons soient construites et ils comprennent. C’est toujours ainsi.

– Tu as fait cela avant ?

– Chaque été depuis que j’ai seize

ans. J'avais l'habitude de le faire avec notre église, mais quand je suis arrivée à Chapel Hill, nous avons fondé un groupe. Eh bien, en fait, Tim l'a fondé. Il est de Lenoir, aussi. Il vient juste d'avoir son diplôme et commencera sa maîtrise cet automne. Je le connais depuis toujours. Au lieu de passer l'été à faire des petits boulots à la maison ou faire des stages, nous avons pensé que nous pourrions offrir aux étudiants une chance de faire une différence. Tout le monde travaille pour la maison et paie leurs propres dépenses pour le mois, et nous ne facturons rien pour la main-d'oeuvre que nous faisons sur

les maisons. C'est pourquoi il était si important que je récupère mon sac. Je n'aurais pas été capable de manger de tout le mois.

– Je suis sûr qu'ils ne t'auraient pas laissé mourir de faim.

– Je sais, mais ce ne serait pas juste. Ils font déjà quelque chose de digne et c'est plus que suffisant.

Je pouvais sentir mes pieds glisser dans le sable.

– Pourquoi Wilmington ? demandai-je. Je veux dire, pourquoi venir ici pour construire des maisons, au lieu de quelque part d'autre comme Lenoir ou Raleigh ?

– À cause de la plage. Tu sais comment sont les gens. Il est déjà assez difficile de trouver des étudiants prêts à offrir un mois de leur temps, mais c'est plus facile si c'est dans un endroit comme ici. Et plus tu as de volontaires, plus on peut en faire. Trente personnes se sont inscrites cette année.

J'ai hoché la tête, conscient de sa proximité tandis que nous marchions.

– Es-tu diplômée ?

– Non. Je serai senior. Et je suis en éducation spécialisée, si c'est ta prochaine question.

– Ça l'était.

– J’en étais sûre. Quand tu vas à l’université, c’est ce que tout le monde te demande.

– Tout le monde me demande si j’aime être dans l’armée.

– Tu aimes ?

– Je ne sais pas.

Elle a ri et le son était si mélodique que je savais que je voulais l’entendre de nouveau.

Nous avons atteint le bout de la jetée et j’ai attrapé ma planche. J’ai jeté la bouteille de bière vide dans une poubelle, l’entendant cliqueter au fond. Les étoiles parsemaient le ciel et les lumières des maisons le long des

dunes m'ont rappelé des citrouilles brillantes d'Halloween.

– Ça te dérange si je te demande ce qui t'a poussé à rejoindre l'armée ? Étant donné que tu ne sais pas si tu aimes cela, je veux dire.

Il m'a fallu une seconde pour comprendre comment répondre et j'ai transféré ma planche de surf à mon autre bras.

– Je pense qu'il est plus sûr de dire qu'à l'époque, j'en avais besoin.

Elle a attendu que j'en dise plus, mais quand je ne l'ai pas fait, elle a simplement hoché la tête.

– Je parie que tu dois être heureux

d’être à la maison pour un peu de temps, dit-elle.

– Sans aucun doute.

– Je parie aussi que ton père est heureux aussi, hein ?

– Je pense que oui.

– Il l’est. Je suis sûre qu’il est très fier de toi.

– Je l’espère.

– On dirait que tu n’es certain.

– Tu devras rencontrer mon père pour comprendre. Il n’est pas très bavard.

Je pouvais voir la lune reflétée dans ses yeux sombres et sa voix était douce quand elle parlait.

– Il n’a pas à le dire qu’il est fier de toi. Il est peut-être le genre de père qui le montre par d’autres moyens.

J’y ai pensé, en espérant que c’était vrai. Alors j’ai pensé que ça l’était. Il y eut un grand cri perçant de la maison et j’aperçus quelques étudiants près du feu. Un des gars avait enroulé ses bras autour d’une fille et la poussait vers l’avant; elle riait et le repoussait. Brad et Susan se blottissaient ensemble à proximité, mais Randy avait disparu.

– Tu as dit que tu ne connaissais pas la plupart des gens avec qui tu vis ?

Elle secoua la tête, ses cheveux

balayant ses épaules. Elle écarta une mèche de cheveux.

– Non, pas tellement. Nous avons rencontré la plupart d'entre eux pour la première fois à l'inscription, puis de nouveau aujourd'hui quand nous sommes arrivés ici. Je veux dire, nous aurions pu nous voir au campus de temps en temps, et je pense que beaucoup d'entre eux se connaissent déjà, mais pas moi. La plupart sont dans des fraternités et les sonorités. Je vis dans un dortoir. Ils sont une bande agréable, cependant.

Comme elle a répondu, j'ai eu le sentiment qu'elle était le genre de personne qui ne dirait jamais rien de

mauvais contre quelqu'un. Son respect pour les autres m'a semblé comme quelque chose de rafraîchissant et mature, et pourtant, étrangement, je n'ai pas été surpris. Cela faisait partie de cette qualité indéfinissable que je sentais à son sujet depuis le début, d'une manière qui la distinguait.

– Quel âge as-tu ? j'ai demandé comme nous nous approchions de la maison.

– Vingt et un ans. Mon anniversaire était le mois dernier. Et toi ?

– Vingt-trois ans. As-tu des frères et des soeurs ?

– Non. Je suis enfant unique. Juste moi et mes parents. Mes parents vivent toujours à Lenoir et ils sont heureux ensemble depuis vingt-cinq ans. À ton tour.

– La même chose. Sauf que moi, ça a toujours été juste moi et mon père.

Je savais que ma réponse conduirait à une explication du statut de ma mère, mais à ma surprise, cela n'est pas venu. Au lieu de cela, elle a demandé :

– Est-ce lui qui t'a appris à surfer ?

– Non, je l'ai appris tout seul quand j'étais un gamin.

– Tu es bon. Je t'observais plus tôt. Tu semblais si à l'aise, gracieux même.

Cela m’a fait regretter de ne pas savoir comment faire.

– Je serais heureux de te l’enseigner si tu veux apprendre, me suis-je porté volontaire. Ce n’est pas si difficile. Je serai là-bas demain.

Elle s’arrêta et fixa son regard sur moi.

– Ne fait pas d’offres que tu n’es pas sûr d’avoir l’intention de tenir.

Elle a pris mon bras, me laissant muet, puis a fait signe vers le feu.

– Tu es prêt à rencontrer quelques personnes ?

J’ai avalé dur, sentant une sécheresse soudaine dans ma gorge, qui était à

peu près la chose la plus étrange qui ne m'était jamais arrivé.

La maison était un de ces grands monstres à trois étages avec un garage et probablement six ou sept chambres à coucher. Une énorme galerie encerclait le niveau principal; des serviettes étaient suspendues sur les garde-corps, et je pouvais entendre le bruit des conversations multiples venant de toutes les directions. Un grill était au bout de la galerie et je pouvais sentir l'odeur de cuisson du poulet et des hot-dogs; un gars se penchant dessus torse nu et

coiffé d'un bandana, essayant d'être cool. Cela ne marchait pas, mais il m'a vraiment fait rire.

Sur le sable, le feu avait été allumé dans une fosse, et plusieurs filles dans des pulls molletonnés surdimensionnés étaient assises dans des chaises faisant le tour, feignant toutes d'être insensibles aux garçons les entourant. Pendant ce temps, les gars se tenaient juste là, semblant essayer de se poser d'une manière qui accentuait la taille de leurs bras ou leurs abdos sculptés, comme s'ils n'avaient pas remarqué les filles. J'avais vu tout cela au bar Leroy avant; instruits ou pas, les jeunes seront

toujours des jeunes. Ils étaient au début de leur vingtaine et la luxure flottait dans l'air. Ajoutez à cela la plage et la bière, et je ne pouvais que deviner ce qui arriverait plus tard; mais je serais parti depuis longtemps d'ici là.

Quand Savannah et moi sommes approchés, elle a ralenti avant de pointer un endroit.

– Que dirais-tu d'aller là-bas, près de la dune ? a-t-elle suggéré.

– Bien sûr.

Nous avons pris place dans une chaise faisant face au feu. Quelques-unes des autres filles me regardaient, vérifiant

rapidement le nouveau gars, avant de se replier dans leurs conversations. Randy a finalement erré vers le feu avec une bière à main, a vu Savannah et moi et a rapidement tourné le dos, suivant l'exemple des filles.

– Poulet ou hot-dog ? m'a-t-elle demandé, apparemment inconsciente des autres.

– Poulet.

– Qu'est-ce que tu veux-tu boire ?

La lueur du feu faisait paraître son regard mystérieux.

– Peu importe ce qu'il y a. Merci.

– Je reviens tout de suite.

Elle se dirigea vers le grill et je me suis forcé à ne pas la suivre. Au lieu de cela, je marchais vers le feu, enlevé ma chemise et la posa sur une chaise vide, puis retournai à ma place. Levant les yeux, j'ai vu le gars au bandana flirter avec Savannah et senti une montée de tension avant de me détourner pour avoir une meilleure prise sur des choses. Je savais peu sur elle et je savais encore moins de ce qu'elle pensait de moi. D'ailleurs, je n'avais aucune envie de commencer quelque chose que je ne pourrais pas finir. Je partais dans deux semaines et tout cela ne reviendrait à rien. Je me suis dit toutes ces choses, et je pense

que je m'étais partiellement convaincu que je rentrerais à la maison dès que j'ai fini de manger, quand mes pensées furent interrompues par l'arrivée de quelqu'un. Grand et dégingandé avec des cheveux noirs qui étaient soigneusement séparés sur les côtés, il m'a rappelé un de ces gars que vous rencontrez de temps en temps et qui semblait être d'âge moyen.

– Tu dois être John, dit-il avec un sourire en s'accroupissant en face de moi. Mon nom est Tim Wheddon. (Il tendit la main.) J'ai entendu dire ce que tu as fait pour Savannah et je sais qu'elle était reconnaissante que tu

sois là. (Je lui ai serré la main.) C'est agréable de te rencontrer.

Malgré ma méfiance, son sourire était plus authentique que ceux de Randy ou Brad l'avait été. Il n'a pas non plus parlé de mes tatouages, ce qui était inhabituel. Je suppose que je devrais mentionner qu'ils n'étaient pas exactement petits et couvrent la plupart de mes bras. Des gens m'ont dit que j'allais le regretter quand je serai vieux, mais à l'époque où je les aie eus, je ne m'en souciais pas. Je ne m'en soucie toujours pas.

– Ça te dérange si je prends une chaise ? a-t-il demandé.

– Sers-toi.

Il ne s’est pas placé ni trop près ni trop loin de moi.

– Je suis content que tu aies pu venir. Je veux dire, ce n’est pas grand-chose, mais la nourriture est bonne. As-tu faim ?

– Je suis mort de faim.

– Les surfeurs comme toi ont toujours faim.

– Tu ne surfes pas ?

– Non, mais passer du temps dans l’océan me donne toujours faim. Je me souviens quand j’étais en vacances, enfant. Nous avions

l'habitude d'aller au *Pine Knol Shores* chaque été. Es-tu déjà allé là-bas ?

– Une seule fois. Il y avait tout ce dont j'avais besoin ici.

– Ouais, je suppose que c'est le cas. (Il fit signe à ma planche.) Tu aimes les longues planches, hein ?

– J'aime les deux, mais les vagues ici sont meilleures pour les longues. On doit monter dans le Pacifique pour apprécier les petites planches.

– Tu as déjà été là-bas ? Hawaï, Bali, la Nouvelle-Zélande, des endroits comme ça ? J'ai lu qu'ils sont le nec plus ultra.

– Non, pas encore, ai-je dit, étonné

qu’il connaisse ces endroits. Un jour, peut-être.

Un journal a crépité, envoyant des petites étincelles vers le ciel. J’ai serré mes mains ensemble, en sachant que c’était mon tour.

– J’ai entendu dire que tu es ici pour construire des maisons pour les pauvres.

– C’est Savannah qui t’a dit ça ? Ouais, c’est le plan, de toute façon. Elles sont pour quelques familles méritantes et ils ont plein d’espoir d’être dans leurs maisons d’ici la fin de juillet.

– C’est une bonne chose ce que tu fais.

– Ce n’est pas seulement moi. Mais bon, je voulais te demander quelque chose.

– Laisse-moi deviner, tu veux que je fasse du bénévolat ?

Il se mit à rire.

– Non, rien de tel. C’est drôle, j’ai déjà entendu dire avant. Les gens me voient venir et d’habitude, ils courent dans l’autre sens. Je suppose que je suis beaucoup trop facile à lire. De toute façon, je sais que c’est un immense, mais je me demandais si tu connaissais mon cousin. Il est basé à Fort Bragg.

– Désolé, ai-je dit. Je suis basé en

Allemagne.

– À Ramstein ?

– Non. C'est la base de l'armée de l'air. Mais je suis relativement proche. Pourquoi ?

– Je suis allé à Francfort en décembre dernier. J'ai passé Noël là-bas avec ma famille. C'est là que nous sommes originaires et mes grands-parents vivent toujours là-bas.

– Le monde est petit.

– As-tu appris l'allemand ?

– Pas du tout.

– Moi non plus. Le plus triste est que mes parents le parle couramment et

je l’ai entendu à la maison pendant des années et j’ai même suivi un cours avant d’y aller. Mais je n’ai juste pas appris, tu comprends ? Je pense que j’ai eu de la chance de passer le cours et tout ce que je pouvais faire, c’était de hocher la tête et feindre que j’ai compris tout ce que tout le monde disait. Le seul point positif était que mon frère était dans le même bateau, donc nous pouvions nous sentir comme des abrutis ensemble.

J’ai ri. Il avait un visage ouvert, honnête et malgré moi, je l’appréciais.

– Hey, puis-je aller te chercher quoi que ce soit ? a-t-il demandé.

– Savannah s’occupe de cela.

– J’aurais dû m’en douter. Elle est une hôtesse parfaite et tout. Comme toujours.

– Elle a dit que vous tous avez grandi ensemble ?

Il hocha la tête.

– Le ranch de sa famille est juste à côté du nôtre. Nous sommes allés dans les mêmes écoles et sommes allés à la même église pendant des années et ensuite, nous sommes allés à la même université. Elle est un peu comme ma petite soeur. Elle est spéciale.

Malgré le commentaire sur la soeur,

j’ai eu l’impression par la façon dont il a dit « spéciale » que ses sentiments étaient plus profonds de ce qu’il laissait voir. Mais contrairement à Randy, il ne semblait pas jaloux sur le fait qu’elle m’avait invité ici. Avant que je ne puisse y réfléchir, Savannah est apparu sur les escaliers et marchait sur le sable.

– Je vois que tu as rencontré Tim, dit-elle en hochant la tête.

Dans une main, elle tenait deux assiettes avec du poulet, de la salade de pommes de terre et des chips; dans l’autre, deux cannettes de Diète Pepsi.

– Ouais, je voulais juste le remercier pour ce qu'il a fait, a expliqué Tim, puis j'ai ensuite décidé de l'ennuyer avec des histoires de famille.

– Bien. J'espérais que vous deux auriez la chance de vous rencontrer.

Elle leva ses mains et comme Tim, elle a ignoré le fait que j'étais torse nu.

– La nourriture est prête. Veux-tu mon assiette, Tim ? Je peux monter et en obtenir une autre.

– Nah, je vais y aller, a déclaré Tim, déjà debout. Mais merci. Je vais vous laisser seuls tous les deux. (Il a brossé le sable de son short.) Hey, c'était agréable de te rencontrer, John. Si tu

es dans les environs demain ou n'importe quand, tu es toujours le bienvenu.

– Merci. Je suis content de t'avoir rencontré aussi.

Un instant plus tard, Tim montait les escaliers. Il n'a pas regardé derrière lui, simplement parce qu'il saluait quelqu'un d'autre arrivant dans le sens opposé, et a entamé une conversation.

Savannah m'a remis une assiette et des ustensiles en plastique, et m'a offert un Pepsi, puis a ensuite pris une chaise à côté de moi. Très près, j'ai remarqué, mais pas assez pour se

toucher. Elle a soutenu son assiette sur ses genoux, avec un peu d'hésitation. Elle a pris la cannette de Pepsi.

– Tu buvais de la bière plus tôt, mais tu ne m'as pas dit de prendre quelque de précis, donc je t'en ai ramené une. Je n'étais pas sûre de ce que tu voulais.

– Du Pepsi, c'est parfait.

– Tu es sûr ? Il y a beaucoup de bières dans les glacières et j'ai entendu parler des gars de l'armée comme toi.

J'ai reniflé.

– J'en suis sûr, ai-je dit en ouvrant ma cannette. Je suppose que tu ne bois

pas.

– Je ne sais pas, dit-elle.

Rien de défensif ou de suffisance dans son ton, j'ai noté, juste la vérité. J'aimais cela.

Elle a mangé un morceau de son poulet. J'ai fait de même, et dans le silence, je me suis questionnais à son sujet et Tim, et si elle était consciente de ce qu'il ressentait réellement pour elle. Et je me demandais ce qu'elle pensait de lui.

Il y avait là quelque chose, mais je ne pouvais pas le comprendre, à moins que Tim avait raison et que c'était un genre de frère. Je doutais que ce soit

le cas.

– Que fais-tu dans l'armée ? a-t-elle demandé en posant sa fourchette.

– Je suis un sergent dans l'infanterie. Peloton d'armes.

– À quoi ça ressemble ? Je veux dire, qu'est-ce que tu fais-tu chaque jour ? Tu tires sur des fusils, fait sauter des choses, ou quoi ?

– Parfois. Mais pas réellement, c'est assez ennuyeux la plupart du temps, du moins quand nous sommes sur la base. Nous nous réunissons le matin, habituellement autour de six heures, nous assurant que tout le monde est là et ensuite, nous formons des

équipes pour nous exercer. Basketball, course, haltérophilie. Parfois, il y a un cours ce jour-là pour nous montrer le montage et le remontage nos armes, ou un cours sur le terrain pendant la nuit, où nous pouvons nous diriger vers le champ de tir, quelque chose du genre. Si rien n ' e s t prévu, nous rentrons simplement dans nos dortoirs et jouons à des jeux vidéo, lisons ou mettons au point nos connaissances pour le reste de la journée. Puis nous nous rassemblons à seize heures et découvrons ce que nous ferons le lendemain. Puis nous avons terminé.

– Des jeux vidéo ?

– Je fais du sport et lis. Mais mes copains sont des experts dans les jeux. Et plus le jeu est violent, plus ils aiment ça.

– Que lis-tu ?

Je lui ai dit et elle l'a pris en considération.

– Et qu'arrive-t-il quand tu es envoyé dans une zone de guerre ?

– Alors, ai-je dit en finissant mon poulet, c'est différent. Il y a la garde, et les choses qui se cassent toujours et doivent être réparées, de sorte que tu es très occupé, même quand tu n'es pas en patrouille. Mais l'infanterie est une force sur le

terrain, donc nous passons beaucoup de notre temps à l'extérieur du camp.

– Tu n'as jamais peur ?

J'ai cherché la bonne réponse.

– Ouais. Parfois. Ce n'est pas comme si tu marches en regardant autour en ayant peur tout le temps, même lorsque les choses vont mal autour de toi. C'est juste que tu es… en réaction, à essayer de rester en vie. Tout se passe tellement vite que tu n'as pas le temps pour penser à quoi que ce soit, sauf à faire ton travail et essayer de ne pas mourir. Cela t'affecte habituellement par la suite, une fois que tu es en sécurité. C'est à ce

moment-là que tu te rends compte à quel point tu en es venu près et parfois, tu trembles ou vomis, ou quelque chose du genre.

– Je ne suis pas sûre si je pourrais faire ce que tu fais.

Je n'étais pas sûr si elle s'attendait à une réponse, donc j'ai changé de sujet.

– Pourquoi l'éducation spécialisée ? demandai-je.

– C'est une longue histoire. Tu es sûr que tu veux l'entendre ?

Quand je hochai la tête, elle poussa un long soupir.

– Il y a ce garçon à Lenoir nommé Alan, et je le connais depuis toujours. Il est autiste et pendant longtemps, personne ne savait quoi faire avec lui ou comment réagir avec lui. Et cela m'arrive encore, tu sais ? Je me sentais tellement mal pour lui, même quand j'étais petite. Quand j'ai demandé à mes parents, ils ont dit que peut-être le Seigneur a des plans spéciaux pour lui. Cela n'avait pas sens au début, mais Alan avait un frère aîné qui était si patient avec lui tout le temps. Je veux dire toujours. Il n'a jamais été frustré avec lui et peu à peu, il a aidé Alan. Alan n'est pas parfait – il vit toujours avec ses

parents et il ne pourra jamais être autonome –, mais il n'est pas aussi perdu comme quand il était jeune, et j'ai décidé que je voulais être en mesure d'aider des enfants comme Alan.

– Quel âge avais-tu quand tu as décidé cela ?

– Douze ans.

– Et tu veux travailler avec eux dans une école ?

– Non, dit-elle. Je veux faire ce que le frère d'Alan a fait. Il a utilisé les chevaux. (Elle s'arrêta, rassemblant ses pensées.) Avec les enfants autistes… c'est comme s'ils sont

enfermés dans leurs propres petits mondes, l'école et la thérapie sont habituellement basées sur la routine. Mais je veux leur montrer des expériences qui peuvent ouvrir de nouvelles portes pour eux. J'ai vu que cela se produire. Je veux dire, Alan était terrifié par les chevaux dans un premier temps, mais son frère a continué à essayer et après un certain temps, Alan est arrivé à les flatter ou frotter son nez sur eux, et plus tard, il les nourrissait. Après cela, il a commencé à les monter et je me souviens avoir observé son visage la première fois qu'il était là-haut… il était tellement incroyable, tu sais ? Je

veux dire, il souriait, tout heureux comme un enfant pouvait l'être. Et c'est ce que je veux que les enfants vivent. Juste… le bonheur, même si c'est seulement pendant une courte période. C'est à ce moment-là que j'ai su exactement ce que je voulais faire de ma vie. Peut-être ouvrir un camp équestre pour les enfants autistes, où nous pourrions faire un vrai travail avec eux. Et peut-être qu'ils pourront alors expérimenter le même bonheur qu'Alan a ressenti.

Elle posa sa fourchette comme si elle était embarrassée, puis a mis son assiette de côté pour se lever.

– Cela semble merveilleux.

– Eh bien, nous verrons si cela arrive, a-t-elle dit, assise à nouveau. C'est juste un rêve pour l'instant.

– Je suppose que tu aimes les chevaux aussi?

– Toutes les filles aiment les chevaux. Tu ne le savais pas ? Mais oui, j'en fais. J'ai un Arabe nommé Midas et cela me tue parfois d'être ici quand je pourrais me promener avec lui.

– La vérité sort.

– Comme il se doit. Mais j'ai toujours l'intention de rester ici. J'irai me promener tous les jours avec lui quand je rentrerai. En as-tu déjà fait ?

– Juste une fois.

– Tu as aimé ?

– J'étais endolori le lendemain. Ça faisait mal de marcher.

Elle eut un petit rire, et j'ai réalisé que j'aimais lui parler. C'était facile et naturel, contrairement à tant de gens. Au-dessus de moi, je pouvais voir la ceinture d'Orion; un peu plus à l'horizon de l'eau, Vénus était apparue et brillait dans le ciel avec sa blancheur éclatante. Les gars et les filles ont continué de monter et descendre les escaliers d'un pas lourd, flirtant avec le courage provenant de la boisson. J'ai soupiré.

– Je devrais probablement y aller pour

que je puisse voir mon père quelque temps. Il se demande probablement où je suis. S'il est toujours éveillé, à l'heure qu'il est.

– Veux-tu l'appeler ? Tu peux utiliser le téléphone.

– Non, je pense plutôt qu'il est temps de partir. C'est une longue marche.

– Tu n'as pas de voiture ?

– Non. J'ai fait du stop ce matin.

– Veux-tu que Tim te raccompagne chez toi ? Je suis sûre qu'il n'objectera pas.

– Non, tout est correct.

– Ne sois pas ridicule. Tu as dit qu'il

s’agissait d’une longue marche, non ? Je vais demander à Tim de te reconduire. Laisse-moi faire.

Elle a couru avant que je ne puisse l’arrêter et une minute plus tard, Tim la suivait en sortant de la maison.

– Tim est heureux de te reconduire, dit-elle, en semblant beaucoup trop heureuse.

Je me suis tourné vers Tim.

– Tu es sûr ?

– Aucun problème, m’a-t-il assuré. Mon camion est en avant. Tu peux mettre ta planche en arrière. Besoin d’un coup de main ?

– Non, ai-je répondu en me levant, tout est correct.

Je suis allé à la chaise et remis ma chemise, pour pris ma planche.

– Merci, soit dit en passant.

– Ça me fait plaisir, a-t-il dit en tapota sa poche. Je reviens dans une seconde avec mes clés. C’est le camion vert garé sur l’herbe. Je rejoins en avant.

Quand il fut parti, je me suis retourné vers Savannah.

– C’était agréable de te rencontrer.

Elle a soutenu mon regard.

– Toi aussi. Je n’ai jamais accroché avec un soldat avant. Je me suis sentie

en quelque sorte… protégée. Je ne pense pas que Randy m'ennuiera ce soir. Tes tatouages l'ont sans doute fait fuir.

J'avais supposé qu'elle les avait remarqués.

– On se reverra peut-être un jour.

– Tu sais où je serai.

Je n'étais pas sûr si cela signifiait qu'elle voulait que je vienne la visiter de nouveau ou non. À bien des égards, elle est restée un mystère complet pour moi. Et puis, je la connaissais à peine.

– Mais je suis un peu déçue que tu aies oublié, a-t-elle ajouté, presque

comme une réflexion après coup.

– Oublier quoi ?

– Tu ne m'as pas dit que tu m'apprendrais à surfer ?

Si Tim avait le moindre doute de l'effet que Savannah a eu sur moi ou que je la visiterais à nouveau le lendemain, il n'a donné aucune indication. Au lieu de cela, il s'est concentré principalement sur sa conduite, en s'assurant qu'il se dirigeait dans la bonne direction. Il était le genre de conducteur qui arrêtait la voiture, même quand la

lumière était jaune alors qu'il aurait pu passer.

– J'espère que tu as passé un bon moment, a-t-il dit. Je sais que c'est toujours étrange quand on ne connaît personne.

– Ç'a été bien.

– Toi et Savannah vous vous entendez bien. Elle est quelque chose, n'est-ce pas ? Je pense qu'elle t'aime bien.

– Nous avons eu une agréable conversation, ai-je dit.

– J'en suis heureux. J'étais un peu inquiet au sujet de son arrivée ici. L'année dernière, ses parents étaient avec nous, c'est donc la première fois

qu'elle vient toute seule. Je sais qu'elle est une grande fille, mais ils ne sont pas le genre de personnes avec qui elle a l'habitude de traîner et la dernière chose que je voulais, c'était qu'elle ait à repousser les gars toute la soirée.

– Je suis sûr qu'elle aurait pu gérer cela.

– Tu as probablement raison. Mais j'ai l'impression que certains de ces gars-là sont assez persistants.

– Bien sûr qu'ils le sont. Ce sont des gars.

Il se mit à rire.

– Je suppose que tu as raison. (Il a fait

signe vers la fenêtre.) Quelle rue maintenant ?

Je l'ai dirigé à travers une série de tours avant de finalement lui dire de ralentir la voiture. Il s'arrêta devant la maison, où je pouvais voir la lumière du repaire de mon père allumée.

– Merci pour le tour, ai-je dit en ouvrant ma porte.

– Pas de problème. (il se pencha sur le siège.) Écoute, comme je l'ai dit, n'hésite pas à passer à la maison à tout moment. Nous travaillons pendant la semaine, mais les week-ends et les soirées sont habituellement libres.

– Je vais m’en souvenir, ai-je promis.

Une fois à l’intérieur, je suis allé au repaire de mon père et ai ouvert la porte. Il regardait le Greysheet et a sursauté. J’ai réalisé qu’il ne m’avait pas entendu venir.

– Désolé, ai-je dit en prenant place sur la seule chaise qui séparait le repaire du reste de la maison. Je ne voulais pas t’effrayer.

– C’est bien, fut tout ce qu’il a dit.

Il s’est demandé s’il fallait mettre de côté le Greysheet ou non, puis il l’a fait.

– Les vagues étaient géniales aujourd'hui, ai-je commenté. J'avais presque oublié à quel point l'eau est fantastique.

Il sourit, mais ne dit rien de nouveau. J'ai changé légèrement de position.

– Comment va le travail ? demandai-je.

– Comme d'habitude, a-t-il dit.

Il retomba dans ses propres pensées, et tout ce que je pouvais penser était que la même chose pourrait être dite au sujet de nos conversations.

CHAPITRE TROIS

Le surf est un sport solitaire, celui dans lequel de longues périodes d'ennui sont entrecoupées de l'activité frénétique, et il vous apprend à circuler avec la nature au lieu de la combattre… il s'agit de se trouver dans la zone.

C'est ce que les magazines de surf disent, et de toute façon, la plupart du temps, je suis d'accord. Il n'y a rien de plus excitant que d'attraper une vague et vivre dans l'eau en observant les vagues rouler vers le rivage. Mais je ne suis pas comme beaucoup de ces mecs avec la peau sèche et gercée et

des cheveux filandreux qui font cela toute la journée, chaque jour, parce qu'ils pensent qu'il n'y a que cela dans la vie. Pas moi. Pour moi, c'est plus le fait que le monde est fou et bruyant presque tout le temps et quand vous êtes ici, il ne l'est pas. Vous êtes capable de vous entendre penser.

C'est ce que je disais à Savannah, tout en nous rendant vers l'océan, tôt le dimanche matin. Du moins, c'est ce que je pensais que je disais. La plupart du temps, je suis décousu, essayant que ce soit pas trop évident le fait que j'aimais vraiment comment elle était dans un bikini.

– Comme l’équitation, dit-elle.

– Hein ?

– T’entendre penser. C’est pourquoi j’aime l’équitation.

Les meilleures vagues étaient habituellement tôt le matin, et c’était un de ces jours clairs, le ciel bleu présageant une journée chaude qui signifierait aussi que la plage à nouveau serait pleine.

Savannah était assise sur les marches de derrière, enveloppée dans une serviette, le reste du feu d’hier devant elle. Malgré le fait que la fête avait sans doute duré des heures après que j’ai quitté, il n’y avait pas une seule

cannette ou un simple déchet sur la plage. Mon impression du groupe s'est un peu améliorée.

Malgré l'heure, l'air était déjà chaud. Nous avons passé quelques minutes dans le sable au bord de l'eau à revoir les bases du surf, et j'ai expliqué comment apparaître sur la planche. Lorsque Savannah a pensé qu'elle était prête, je pataugeais dans l'eau, marchant à ses côtés.

Il n'y avait que quelques surfeurs, les mêmes que j'avais vus la veille. J'ai essayé de trouver la meilleure place pour emmener Savannah afin qu'elle ait assez de place quand j'ai que je ne pouvais plus la voir.

– Tiens, tiens bon ! criait-elle derrière moi. Arrête, arrête…

Je me suis tourné. Savannah était sur la pointe des pieds comme les premières éclaboussures d'eau frappaient son ventre et la partie supérieure de son corps a été immédiatement couverte de chair de poule. Elle semblait essayer de se soulever de l'eau.

– Laisse-moi t'habituer à cette…

Elle a donné quelques halètements sonores et croisa les bras.

– Wow ! C'est vraiment froid ! Sainte vache !

Sainte vache ? Ce n'était pas

exactement quelque chose que mes copains diraient.

– Tu vas t'y habituer, ai-je dit en souriant d'un air narquois.

– Je n'aime pas avoir froid. Je déteste avoir froid.

– Tu vis dans les montagnes où il neige.

– Ouais, mais nous avons des vestes, des gants et des chapeaux que nous portons pour nous garder au chaud. Et nous ne plongeons pas les eaux arctiques le matin.

– Très drôle, ai-je dit.

Elle a continué à sauter de haut en

bas.

– Ouais, vraiment drôle. Je veux dire, bon sang !

Bon sang ? J'ai souri. Sa respiration commença progressivement à s'estomper, mais la chair de poule était toujours là. Elle a fait un autre minuscule pas en avant.

– Ça marche mieux si tu sautes directement dessus au lieu de te torturer en y allant par étapes, suggérai-je.

– Tu le fais à ta façon, je vais le faire de la mienne, dit-elle, pas impressionnée par ma sagesse. Je ne peux pas croire que tu voulais y aller

maintenant. Je pensais dans le courant de l'après-midi, quand la température est au-dessus du point de congélation.

– Il fait presque vingt-quatre degrés.

– Ouais, ouais, dit-elle en s'acclimatant finalement.

Décroisant ses bras, elle a pris une autre série de respirations, puis a ensuite plongé peut-être d'un pouce. Figée, elle s'est jeté un peu d'eau sur ses bras.

– Bien, je pense que je vais y arriver.

– Ne te précipite pas pour moi. Prends ton temps.

– Je sais, merci, dit-elle, ignorant mon ton badin. Bien, dit-elle encore, plus à elle-même qu'à moi.

Elle fit un petit pas en avant, puis un autre. Comme elle se déplaçait, son visage était un masque de concentration et j'ai aimé comment elle avait l'air. Si sérieuse, si intense. Si ridicule.

– Ne te moque pas de moi, dit-elle, notant mon expression.

– Je ne me moque pas.

– Je peux le voir dans ton visage. Tu te moques de l'intérieur.

– Ça va, je vais arrêter.

Elle a finalement avancé pour me rejoindre et quand l'eau était mes épaules, Savannah est monté sur la planche. Je l'ai maintenue en place, en essayant à nouveau de ne pas regarder son visage, ce qui n'était pas facile, étant donné qu'elle était juste en face de moi. Je me suis forcé à contrôler la houle derrière nous.

– Et maintenant ?

– Tu te rappelles ce qu'il faut faire ? Pagaie durement, saisit la planche des deux côtés près de l'avant, et lève-toi sur tes deux pieds ?

– J'ai compris.

– C'est dur au début. Ne sois pas

surprise si tu tombes, mais si tu le fais, ce n'est pas grave. Ça prend habituellement plusieurs fois avant de l'avoir.

– Bien, a-t-elle dit et j'ai vu une petite houle s'approcher.

– Prépare-toi…, ai-je dit. OK, commence à pagayer…

Alors que la vague nous a frappés, j'ai poussé la planche, ce qui lui donna un certain élan, et Savannah a attrapé la vague. Je ne sais pas à quoi je m'attendais, sauf que ce n'était pas de la voir se tenir droite, garder son équilibre, et surfer sur la vague tout le chemin du retour vers le rivage, où

elle s’est finalement arrêtée. Elle a sauté de la planche comme elle a ralenti et s’est tournée avec un air dramatique vers moi.

– Comment c’était ? a-t-elle demandé.

Malgré la distance qui nous séparait, je ne pouvais pas détourner le regard. Ça y est, j’ai soudainement pensé, je suis dans le pétrin.

– J’ai fait de la gymnastique pendant des années, a-t-elle admis. J’ai toujours eu un bon sens de l’équilibre. Je suppose que j’aurais dû t’avoir dit ce genre de chose pendant

que tu m'enseignais comment faire.

Nous avons passé plus d'une heure dans l'eau. Elle surgit à chaque fois et chevauchait les vagues de la côte avec facilité, bien qu'elle ne pouvait pas diriger la planche, je ne doutais que si elle voulait, elle serait en mesure de maîtriser tout cela en peu de temps.

Par la suite, nous sommes retournés à la maison. Je l'ai attendu alors qu'elle montait. Quelques personnes étaient levées – trois filles étaient sur le pont à regarder l'océan et récupéraient de leur veillée d'hier avant de se placer pour ne pas être vues. Savannah est apparue quelques minutes plus tard dans un short et un t-shirt, tenant

deux tasses de café. Elle s'assit à côté de moi sur les marches, faisant face à l'eau.

– Je n'ai pas dit que tu allais t'effacer, ai-je expliqué. Je viens de dire que si tu l'as fait, tu devrais rouler avec elle.

– Uh-huh, dit-elle, son expression espiègle et a souligné ma tasse. Ton café est bon ?

– Il a bon goût, ai-je dit.

– Je dois commencer ma journée avec un café. C'est mon vice.

– Tout le monde en a un.

Elle me regarda.

– Quel est le tien ?

– J’en ai aucun, lui répondis-je, et elle m’a surpris en me donnant un coup de coude ludique.

– Savais-tu que la nuit dernière était une nuit de pleine lune ?

Je le savais, mais je pensais qu’il valait mieux ne pas l’admettre.

– Vraiment ? ai-je dit.

– J’ai toujours aimé les pleines lunes. Depuis que je suis enfant. Je me plaisais à penser qu’ils étaient un présage de toutes sortes. Je voulais croire qu’ils présageait toujours de bonnes choses. Comme si je faisais une erreur, j’aurais la chance de recommencer.

Elle ne dit rien d'autre à ce sujet. Au lieu de cela, elle porta la tasse à ses lèvres et je regardais la vapeur qui couronné son visage.

– Qu'est-ce qui est à ton horaire aujourd'hui ? demandai-je.

– Nous sommes censés tenir une réunion quelque part aujourd'hui, mais à part ça, rien. Eh bien, à part aller à l'église. Pour moi, je veux dire. En moins que quelqu'un d'autre veut y aller. Rappelle-moi quelle heure il est déjà ?

Je regardai ma montre.

– Un peu passé neuf heures.

– Déjà ? Je suppose que cela ne me

donne pas beaucoup de temps. Le service est à dix heures.

J’ai hoché la tête, sachant que notre temps ensemble était presque écoulé.

– Veux-tu venir avec moi ? je l’ai entendu demander.

– À l’église ?

– Oui. À l’église, dit-elle. Tu ne veux pas ?

Je n’étais pas sûr de ce qu’il fallait dire. C’était évidemment important pour elle et bien que j’ai eu l’impression que ma réponse la décevrait, je n’ai pas eu envie de mentir.

– Pas vraiment, admis-je. Je ne suis pas allé à l'église depuis des années. Je veux dire, j'avais l'habitude d'y aller enfant, mais… (Je m'estompai.) Je ne sais pas pourquoi.

Elle étendit ses jambes, en attendant de voir si j'allais ajouter autre chose. Lorsque je ne l'ai pas fait, elle haussa un sourcil.

– Alors ?

– Quoi ?

– Veux-tu venir avec moi ou non ?

– Je n'ai pas de vêtements. Je veux dire, c'est tout ce que j'ai et je doute d'avoir assez de temps pour rentrer à la maison, me doucher et revenir à

temps.

Elle m’a donné un coup d’oeil.

– Bien.

Elle tapota mon genou, la deuxième fois qu’elle me toucha.

– Je vais aller te chercher des vêtements.

– Tu es super, m’a assuré Tim. Le col est un peu serré, mais je ne pense pas que quiconque sera en mesure de le voir.

Dans le miroir, j’ai vu un étranger vêtu d’un pantalon kaki et d’une chemise

avec une cravate pressée. Je ne pouvais me souvenir la dernière fois que j'ai porté une cravate. Je n'étais pas sûr si j'étais heureux de tout cela ou pas. Tim, quant à lui, était beaucoup trop passif avec tout cela.

– Comment a-t-elle réussi ? a-t-il demandé.

– J'en ai aucune idée.

Il a ri et, se penchant pour lacer ses chaussures, il cligna de l'oeil.

– Je t'ai dit qu'elle t'aime bien.

Nous avons des aumôniers dans

l'armée et la plupart d'entre eux sont de très bons gars. Sur la base, j'ai appris à connaître deux d'entre eux assez bien et l'un d'eux – Ted Jenkins – était le genre de gars en qui vous avez immédiatement confiance. Il ne buvait pas, et je ne dis pas qu'il était l'un d'entre nous, mais il était toujours le bienvenu quand il apparaissait. Il avait une femme et deux ou trois enfants, et avait été dans l'armée pendant quinze ans. Il avait l'expérience personnelle quand il s'agissait de luttes avec la famille et la vie militaire en général et si jamais vous vous assoyez pour discuter avec lui, il écoutait vraiment. Vous ne

pouviez pas tout lui dire – il était un officier, après tout – et il a fini par descendre assez durement deux ou trois gars dans mon peloton qui ont admis leurs escapades un peu trop librement, mais la chose était qu'il avait ce genre de présence qui vous donnait envie de tout lui dire. Je ne sais pas si c'était autre que le fait qu'il était un homme bon et l'aumônier de l'armée. Il a parlé de Dieu tout aussi naturellement comme vous pourriez parler de votre ami, pas de cette façon moralisatrice ou irritante qui en général me dégoûte. Il n'insistait pas non pour vous faire assister aux services le dimanche. Il vous laissait

faire, et tout dépendant ce qui se passait ou comment les choses étaient dangereuses, il pouvait se trouver à parler à une ou à deux cents personnes. Avant que mon peloton n'ait été envoyé dans les Balkans, il a probablement baptisé une cinquantaine de personnes.

J'avais été baptisé enfant, donc je n'ai pas eu besoin de cela, mais comme je l'ai dit, cela faisait longtemps que j'étais allé à l'église. J'avais arrêté d'y aller avec mon père il y a longtemps et je ne savais pas à quoi m'attendre.

Je ne peux honnêtement pas dire que j'étais impatient d'y être, mais à la fin, le service n'était pas si mal. Le pasteur

a été discret, la musique était correcte et le temps n'a pas semblé traîner comme lorsque j'étais petit. Je ne dis pas que ça allait vite, mais quand même, je suis heureux d'y être allé, ne serait-ce pour pouvoir parler de quelque chose de nouveau avec mon père. Et aussi parce que cela m'a donné un peu plus de temps avec Savannah.

Savannah était assise entre moi et Tim, et je l'ai regardée du coin de l'oeil quand elle chantait. Elle avait une voix de chant calme et discrète, mais était toujours dans l'air, et j'ai aimé comment ça sonnait. Tim est resté concentré sur les Écritures

saintes et à la sortie, il s'arrêta pour parler avec le pasteur tandis que moi et Savannah l'avons attendu à l'ombre d'un arbre devant l'église. Tim semblait animé comme il bavardait avec le pasteur.

– De vieux amis ? demandai-je en hochant la tête vers Tim.

Malgré l'ombre, je commençais à avoir chaud et je sentais la transpiration commencer à se former.

– Non. Je pense que son père était celui qui lui a parlé de ce pasteur. Il a dû utiliser la MapQuest la nuit dernière pour trouver cet endroit.

Elle s'éventait; dans sa robe d'été, elle

m’a rappelé une Belle du sud.

– Je suis contente que tu sois venu.

– Moi aussi.

– As-tu faim ?

– Que suggères-tu ?

– Nous avons de la nourriture à la maison, si tu en veux. Et tu pourras redonner à Tim ses vêtements. Je peux deviner que tu as chaud et que tu es inconfortable.

– Ce n’est pas aussi chaud qu’un casque, des bottes et un gilet pare-balles, crois-moi.

Elle pencha la tête vers moi.

– Je voudrais t’entendre parler du

gilet pare-balles. Peu de gars dans mes cours en parle comme toi. Je trouve cela intéressant.

– Tu me taquines ?

– Je ne fais qu'une remarque, dit-elle en se penchant gracieusement contre l'arbre. Je pense que Tim a terminé.

Je suivis son regard, ne remarquant rien de différent.

– Comment peux-tu dire ça ?

– Tu vois comment il a posé ses mains ? Cela signifie qu'il s'apprête à dire au revoir. Dans une seconde, il va serrer sa main, lui sourire et hocher la tête, puis partiras.

J’ai regardé Tim faire exactement comme elle l’a prédit et se diriger vers nous. J’ai noté son expression amusée. Elle haussa les épaules.

– Quand tu vis dans une petite ville comme la mienne, il n’y a pas grand-chose d’autre à faire que d’observer les gens. Tu commences à remarquer des choses après quelque temps.

Elle avait probablement observé beaucoup trop Tim, à mon humble avis, mais je n’étais pas sur le point de l’admettre.

– Hé là-bas ! a lancé Tim en levant ne main. Vous êtes prêts à partir ?

– Nous t’attendions, a-t-elle souligné.

– Désolé, a-t-il dit. Nous étions en pleine discussion.

– Tu passes ton temps à discuter avec tout le monde.

– Je sais, a-t-il dit. Je travaille pour être plus distant.

Elle se mit à rire et tandis que leur plaisanterie familière me mettait momentanément à l'extérieur de leur cercle intime, tout a été oublié lorsque Savannah a bouclé son bras sous le mien alors que nous retournions vers la voiture.

Tout le monde était là lorsque nous

sommes rentrés, et la plupart étaient déjà dans leurs maillots de bain et travaillaient leurs bronzages. Certains se promenaient sur le pont supérieur; la plupart étaient regroupés sur la plage à l'arrière. La musique tonnait d'une chaîne stéréo à l'intérieur de la maison, et les glacières de bière étaient pleines et quelques-uns buvaient : le meilleur remède pour la gueule de bois. Je n'avais pas de jugement; la bière semblait vraiment bonne, mais étant donné que je revenais de l'église, j'ai supposé que je devrais m'en passer.

J'ai changé mes vêtements, pliant ceux de Tim de la façon que j'avais

appris dans l'armée, puis revint à la cuisine. Tim avait préparé une assiette de sandwichs.

– Sers-toi, dit-il en faisant des gestes. Nous avons des tonnes de nourriture. Je devrais le savoir – je suis celui qui a passé trois heures à faire des courses, hier.

Il rinça les mains et les sécha sur une serviette.

– Très bien. Maintenant, c'est à mon tour de me changer. Savannah sera là dans une minute.

Il a quitté la cuisine. Seul, j'ai regardé autour de moi. La maison avait été décorée d'une façon traditionnelle :

des tas de meubles en osier aux couleurs vives, des lampes faites avec des coquillages, des petites statues en forme de phares au-dessus du manteau de la cheminée, des peintures pastel de la côte.

Les parents de Lucy avaient possédé un tel endroit. Pas ici, mais sur Bald Head Island. Ils ne l'ont jamais louée, préférant passer leurs étés là-bas. Bien sûr, le vieil homme devait travailler à Winston-Salem, et lui et sa femme partaient deux ou trois jours par semaine, laissant la pauvre Lucy toute seule. Sauf pour moi, bien sûr. S'ils avaient su ce qui se passait ces jours-là, ils ne nous auraient

probablement pas laissés seuls.

– Hé là, a dit Savannah.

Elle avait enfilé de nouveau son bikini, sous un short.

– Je vois que tu es de retour à la normale.

– Comment peux-tu le dire ?

– Tes yeux ne sont pas exorbités parce que ton col est trop serré.

J’ai souri.

– Tim a préparé quelques sandwichs.

– Super ! Je suis affamée, dit-elle en se déplaçant autour de la cuisine. As-tu mangé ?

– Non, pas encore, ai-je dit.

– Eh bien, allons-y. Je déteste manger seule.

Nous sommes restés dans la cuisine tandis que nous avons mangé. Les filles se trouvant sur le pont n'avaient pas réalisé que nous étions là, et je pouvais entendre l'une d'elles parler de ce qu'elle a fait avec un des gars la nuit dernière, et rien de cela sonnait comme si elle était en ville pour faire une bonne action pour les pauvres. Savannah fronça le nez comme pour dire qu'il y avait beaucoup trop d'informations, puis se tourna vers le réfrigérateur.

– J’ai besoin d’une boisson. Veux-tu quelque chose ?

– Juste de l’eau.

Elle se pencha pour saisir quelques bouteilles d’eau. J’ai essayé de ne pas la regarder, mais de toute façon, et franchement, j’aimais ce que je voyais. Je me demandais si elle savait que je la regardais et supposé qu’elle s’en doutait, car quand elle se leva et se retourna, elle avait à nouveau ce regard amusé. Elle a mis les bouteilles sur le comptoir.

– Après cela, veux-tu aller faire du surf à nouveau ?

Comment pourrais-je résister ?

Nous avons passé l'après-midi dans l'eau. Autant j'ai apprécié la vue en gros plan de Savannah sur sa planche de surf, j'ai bien plus aimé la voir surfer. Pour rendre les choses encore mieux, elle a demandé à me regarder alors qu'elle se faisait bronzer sur la plage, et j'ai eu droit à mon visionnement privé tout en profitant des vagues.

À midi, nous étions couchés près l'un de l'autre sur des serviettes, mais pas trop près du reste du groupe derrière la maison. Quelques regards curieux ont dérivé dans notre direction, mais

la plupart ne semblaient pas s'en soucier que j'étais là, à l'exception de Randy et Susan. Susan fronça les sourcils ostensiblement à Savannah; Randy, quant à lui, s'est contenté de passer du temps avec Brad et Susan comme la troisième roue, léchant ses plaies. Tim n'était nulle part pour être vu.

Savannah était couchée sur le ventre, un spectacle séduisant. J'étais sur le dos à côté d'elle, essayant de somnoler dans la chaleur, mais trop distrait par sa présence pour me détendre complètement.

– Hé, murmura-t-elle. Parle-moi de tes tatouages.

J’ai roulé ma tête dans le sable.

– Tu veux savoir quoi ?

– Je ne sais pas. Pourquoi en as-tu, ce qu’ils signifient.

Je me suis appuyé sur un coude. J’ai indiqué mon bras gauche, qui avait un aigle et une bannière.

– D’accord, celui-ci c’est l’insigne de l’infanterie et ça – j’ai pointé les mots et les lettres – c’est comment nous nous identifions : compagnie, bataillon, régiment. Tout le monde dans mon équipe en a un. Nous l’avons eu juste après la formation de base à Fort Benning en Géorgie lorsque nous fêtions.

– Pourquoi ça dit « Jump-Start » en dessous ?

– C'est mon surnom. Je l'ai eu au cours de la formation, courtoisie de notre sergent bien aimé. Je ne mettais pas mon fusil ensemble assez vite et il a dit banalement qu'il allait faire sauter une certaine partie de mon corps si je n'allais pas plus vite. Le surnom est resté.

– Il semble agréable, a-t-elle plaisanté.

– Oh ouais. Nous l'appelions Lucifer derrière son dos.

Elle sourit.

– Le fil barbelé signifie quoi ?

– Rien, ai-je dit en secouant la tête. Je l'ai fait faire avant de joindre l'armée.

– Et l'autre bras ?

Un caractère chinois. Je ne voulais pas entrer dans les détails, alors j'ai secoué la tête.

– C'était pendant ma période « Je suis perdu et je me fous de tout ». Il ne signifie rien.

– N'est-il pas un caractère chinois ?

– Oui.

– Alors, qu'est-ce que cela signifie ? Il faut bien que ça signifie quelque chose. Comme bravoure ou honneur, quelque chose comme ça ?

– C’est un blasphème.

– Oh ! dit-elle avec un clin d’oeil.

– Comme je l’ai dit, il ne signifie rien pour moi maintenant.

– Sauf que peut-être tu ne devrais pas le montrer si jamais tu vas en Chine.

J’ai ri.

– Ouais, c’est vrai.

Elle était tranquille pendant un moment.

– Tu étais un rebelle, hein ?

J’ai hoché la tête.

– Il y a longtemps. Enfin, pas si longtemps. Mais ça ressemble à cela.

– C’est ce que tu voulais dire quand tu as dit que l’armée avait été quelque chose dont tu avais besoin à l’époque ?

– Cela a été bon pour moi.

Elle pensait à ce sujet.

– Dis-moi, aurais-tu sauté pour aller chercher mon sac à l’époque ?

– Non. J’aurais probablement ri de ce qui est arrivé.

Elle a évalué ma réponse, comme si elle demandait s’il fallait me croire. Elle a finalement libéré un long soupir.

– Je suis heureuse que tu aies joint

l’armée, alors. J’avais vraiment besoin de mon sac.

– Bien.

– Quoi d’autre ?

– Quoi ?

– Que peux-tu me dire sur toi ?

– Je ne sais pas. Que veux-tu savoir ?

– Dis-moi quelque chose que personne d’autre ne sait sur toi.

J’ai considéré la question.

– Je peux te dire combien vaut dix dollars Indiens frappés en 1907.

– Combien ?

– Quarante-deux. Ils n’ont jamais été

destinés au grand public. Quelques collectionneurs de monnaies les ont faits pour eux et quelques amis.

– Tu aimes les pièces de monnaie ?

– Je ne suis pas sûr. C'est une longue histoire.

– Nous avons le temps.

J'ai hésité tandis que Savannah s'étirait pour prendre son sac.

– Tiens, dit-elle en fouillant dans le sac, puis en ressortit un tube de crème Coppertone. Tu pourras tout me raconter après que tu aies mis de la lotion sur mon dos. Je me sens comme si je vais brûler.

– Oh, je peux, hein ?

Elle fit un clin d'oeil.

– Ça fait partie du marché.

J'ai appliqué la lotion sur son dos et ses épaules qui n'avaient probablement pas besoin de crème, mais je me suis convaincu qu'elles viraient au rose et qu'avoir un coup de soleil rendrait son travail le lendemain misérable. Après cela, j'ai passé quelques minutes à lui raconter les aventures de mon grand-père et mon père, les salons de pièces de monnaie et le bon vieux Eliasberg. Si je n'ai pas spécifiquement répondu à sa question, c'est pour la simple

raison que je n'étais pas sûr de quelle était la réponse. Quand j'ai eu fini, elle se tourna vers moi.

– Et ton père collectionne toujours les pièces de monnaie ?

– Tout le temps. Du moins, je pense que oui. Nous ne parlons plus des pièces de monnaie désormais.

– Pourquoi pas ?

Je lui ai aussi raconté cette histoire. Ne me demandez pas pourquoi. Je savais que j'aurais dû mettre le meilleur et taire la merde pour l'impressionner, mais avec Savannah, ce n'était pas possible. Pour une raison quelconque, elle m'a donné

envie de lui dire la vérité, même si je la connaissais à peine. Quand j'ai eu fini, elle affichait une expression curieuse.

– Ouais, j'étais un imbécile, ai-je suggéré, sachant qu'il n'y avait d'autres mots sans doute plus précis pour me décrire à l'époque, tous les autres étaient assez profanes pour l'offenser.

– On dirait bien, dit-elle, mais ce n'est pas ce que je pensais. J'essayais de t'imaginer à l'époque, parce que tu ne ressembles en rien à cette personne maintenant.

Que pouvais-je dire sans que cela ne

semble pas faux, même si c'était vrai ? Incertain, j'ai choisi de faire comme mon père et je n'ai rien dit.

– Comment est ton père ?

Je lui ai donné un bref récapitulatif. Comme je parlais, elle creusa le sable et le laissa tomber lentement entre ses doigts, comme si elle se concentrait sur mon choix de mots. À la fin, me surprenant de nouveau, j'ai admis que nous étions presque des étrangers.

– Vous l'êtes, dit-elle en utilisant un ton sans porter de jugement. Tu as été absent pendant quelques années et même toi tu admets que tu as

changé. Comment pourrait-il te connaître ?

Je me suis assis. La plage était bondée; c'était l'heure de la journée où tous ceux qui ont planifié de venir étaient déjà ici, et personne n'était tout à fait prêt à partir. Randy et Brad ont joué au frisbee sur le bord de l'eau, riant et criant. Quelques autres erraient pour les rejoindre.

– Je sais, ai-je dit. Mais ce n'est pas seulement cela. Nous avons toujours été des étrangers. Je veux dire, c'est tellement difficile de parler de lui.

Aussitôt que je l'ai dit, j'ai réalisé qu'elle était la première personne à

qui je ne l'avais jamais admis. Étrange. Mais alors, la plupart de ce que je lui disais semblait étrange.

– La plupart des gens de notre âge disent autant de leurs parents.

Peut-être, pensai-je. Mais là, c'était différent. Ce n'était pas une différence entre les générations, c'était le fait que pour mon père, le bavardage normal était impossible, à moins qu'il ne soit question des pièces de monnaie. Je n'ai rien dit de plus, cependant, et Savannah lissa le sable devant elle. Quand elle parla, sa voix était douce.

– Je voudrais le rencontrer.

Je me suis tourné vers elle.

– Oui ?

– Il semble intéressant. J'ai toujours aimé les gens qui ont cette… passion pour la vie.

– C'est une passion pour les pièces de monnaie, pas la vie, je l'ai corrigée.

– C'est la même chose. Une passion est une passion. C'est l'excitation entre les moments ennuyeux, et cela n'a pas d'importance où c'est dirigé. (Elle mélangea ses pieds dans le sable.) Eh bien, la plupart du temps, de toute façon. Je ne parle pas des vices ici.

– Comme toi et la caféine.

Elle sourit, affichant le minuscule écart entre ses deux dents de devant.

– Exactement. Cela peut être des pièces de monnaie, le sport, la politique, les chevaux, la musique ou la foi… les gens les plus tristes que je n'aie jamais rencontrés dans la vie sont ceux qui ne se soucient profondément de quoi que ce soit. La passion et la satisfaction vont de pair et sans eux, n'importe quel bonheur n'est que temporaire, car il n'y a rien pour le faire durer. J'aimerais entendre une conversation de ton père sur les pièces, parce que c'est là que vous voyez une personne à son mieux et j'ai constaté que le bonheur

est habituellement contagieux.

J'ai été frappé par ses paroles. Malgré l'opinion de Tim qu'elle était naïve, elle semblait beaucoup plus mature que la plupart des gens de notre âge. Puis à nouveau, compte tenu de la façon qu'elle était dans son bikini, elle aurait probablement pu réciter l'annuaire téléphonique et j'aurais été impressionné.

Savannah était assise à côté de moi et son regard suivi le mien. La partie de frisbee battait son plein; comme Brad passa le disque comme un éclair, d'autres ont couru l'attraper. Les deux ont plongé en même temps, barbotant dans les vagues comme

leurs têtes sont entrées en collision. Celui en short rouge s'est relevé rapidement, jurant et en tenant sa tête, son short couvert de sable. Les autres riaient et je me suis retrouvé à sourire et grimacer en même temps

– As-tu vu ça ? demandai-je.

– Attends-moi, dit-elle à la place. Je reviens tout de suite.

Elle trotta jusqu'au gars au short rouge. Il l'a vue s'approcher et s'est figé, comme l'a fait le gars à côté de lui. Savannah, j'ai compris peu près, avait le même effet sur tous les gars, pas seulement moi. Je pouvais la voir parler et sourire, ce regard sérieux

tourné sur le gars, qui hocha la tête comme elle parlait, ressemblant à un adolescent réprimandé. Elle est retournée à mes côtés et s'est rassis. Je n'ai pas demandé, sachant que ce n'était pas mes affaires, mais je savais que je miroitais ma curiosité.

– Normalement, je n'aurais rien dit, mais je lui ai demandé de mettre son mauvais langage en veilleuse à cause de toutes les familles ici, a-t-elle expliqué. Il y a beaucoup de petits enfants autour. Il a dit qu'il ferait attention.

– J'aurais dû m'en douter. Lui as-tu suggéré d'utiliser « Sainte vache » ou « Bon sang » à la place ?

Elle a plissé les yeux avec malice.

– Tu as aimé ces expressions, n'est-ce pas ?

– Je pense les transmettre à mon équipe. Ils seront ajoutés à notre facteur d'intimidation quand nous défoncerons des portes et lancerons des RPG.

Elle eut un petit rire.

– Certainement plus effrayant que jurer, même si je ne sais pas ce qu'est un RPG.

– Le lancer d'une grenade.

Malgré moi, je l'aimais de plus en plus avec chaque minute qui passait.

– Qu’est-ce que tu fais ce soir ?

– Je n’ai pas de plans. Eh bien, à l’exception de la réunion. Pourquoi ? As-tu envie de m’emmener rencontrer ton père ?

– Non. Eh bien, pas ce soir. Plus tard. Ce soir, je voulais te faire visiter Wilmington.

– Es-tu en train de me demander de sortir avec toi ?

– Oui, admis-je. Nous reviendrons quand tu le souhaiteras. Je sais que tu dois travailler demain, mais il y a cet endroit génial que je veux te montrer.

– Quel genre d’endroit ?

– Un endroit local. Spécialisé dans les fruits de mer. Mais c'est plus une expérience.

Elle enroula ses bras autour de ses genoux.

– Je ne sors habituellement pas avec des étrangers, a-t-elle finalement répondu, et nous nous sommes rencontrés seulement hier. Tu penses que je peux te faire confiance ?

– Je ne sais pas.

Elle se mit à rire.

– Eh bien dans ce cas, je suppose que je peux faire une exception.

– Oui ?

– Oui, dit-elle. Je suis folle des gars honnêtes avec des cheveux en brosse. À quelle heure ?

CHAPITRE QUATRE

J'étais à la maison à dix-sept heures et même si je ne me sentais pas brûlé par le soleil – j'avais cette peau résistante de l'Europe du Sud – la brûlure était évidente quand j'ai pris une douche. L'eau piquait comme elle ricochait sur ma poitrine, mes épaules et mon visage, me faisant sentir comme si je couvais une petite fièvre. Après, je me suis rasé pour la première fois depuis mon retour à la maison et m'étais habillé d'une paire de shorts propre et l'une des chemises que je possédais, bleu clair. Lucy l'avait achetée pour moi et avait

juré que la couleur était parfaite pour moi. Je repliai le col et les manches de la chemise, puis fouillé dans mon placard pour trouver une paire de sandales.

Par la fente dans la porte, je pouvais voir mon père à son bureau, et cela me frappa que pour la deuxième soirée consécutive, j'avais fait d'autres plans pour le dîner. Je n'avais pas passé beaucoup de temps avec lui ce week-end. Il ne se plaindrait pas, je le savais, mais je ressentais toujours cette douleur de la culpabilité. Après que nous ayons cessé de parler de pièces de monnaie, le petit déjeuner et le dîner étaient les seules choses

que nous avons partagées, et je le privais maintenant de cela. Peut-être que je n'avais pas changé autant que je le pensais. Je vivais dans sa maison et je mangeais sa nourriture, et j'étais sur le point de lui demander si je pouvais emprunter sa voiture. En d'autres termes, ma propre vie passait en premier et je l'utilisais dans le processus. Je me demandais ce que Savannah dirait à ce sujet, mais je pense que je connaissais déjà la réponse. Savannah ressemblait parfois beaucoup à la petite voix qui avait élu domicile dans ma tête, mais sans jamais se soucier de payer le loyer, et à ce moment-là, elle

murmura que si je me sentais coupable, peut-être que je faisais quelque chose de mal. Je résolus que je passerais plus de temps avec lui. C'était une échappatoire et je l'ai admis, mais je ne savais pas quoi faire d'autre.

Quand j'ai ouvert la porte, mon père avait l'air surpris de me voir.

– Salut, papa, ai-je dit en prenant ma place habituelle.

– Salut, John.

Dès qu'il parlait, il jeta un regard à son bureau et passa la main sur ses cheveux clairsemés. Quand je n'ai rien ajouté, il a réalisé qu'il devrait me

poser une question.

– Comment s’est passée ta journée ? demanda-t-il finalement.

J’ai changé de position sur ma chaise.

– C’était génial. J’ai passé la plupart de la journée avec Savannah, la fille dont je t’ai parlé hier soir.

– Oh !

Ses yeux ont dérivé vers le côté, refusant de répondre aux miens.

– Tu ne m’as pas parlé d’elle.

– Je ne l’ai pas fait ?

– Non, mais c’est correct. Il était tard.

Pour la première fois, il semblait se

rendre compte que j'étais bien habillé, ou du moins, aussi bien habillé qu'il ne m'avait jamais vu, mais il ne pouvait pas se résoudre à demander à ce sujet.

Je tirai sur ma chemise, lui laissant le crochet.

– Ouais, je sais, j'essaye de l'impressionner, n'est-ce pas ? Je l'emmène dîner au restaurant ce soir, ai-je dit. Est-ce que je peux emprunter ta voiture ?

– Oh… bien, a-t-il dit.

– Je veux dire, en as-tu besoin ce soir ? Je pourrais appeler un ami…

– Non, dit-il.

Il fouilla dans sa poche pour les clés. Neuf pères sur dix les auraient jetées sur la table, lui me les tendit.

– Tu vas bien ? demandai-je.

– Juste fatigué, a-t-il dit.

Je me levai et pris les clés.

– Papa ?

Il leva les yeux à nouveau.

– Je suis désolé de ne pas avoir dîné avec toi ces deux derniers soirs.

– C’est bien, a-t-il dit. Je comprends.

Le soleil commençait sa lente

descente, et comme je sortais dehors, le ciel était un tourbillon de couleurs fruitées qui contrastait fortement avec le ciel du soir que j'avais appris à connaître en Allemagne. Le trafic était affreux, comme c'est l'habitude le dimanche soir et il a presque fallu trente minutes pour arriver à la plage et me stationner.

J'ai ouvert la porte de la maison sans frapper. Deux gars assis sur le canapé à regarder un match de baseball, m'ont entendu entrer.

– Salut, ont-ils dit, semblant indifférent et pas étonné.

– Avez-vous vu Savannah ?

– Qui ? a demandé l'un d'eux, me donnant de toute évidence peu d'attention.

– Ça ne fait rien. Je vais la trouver.

J'ai traversé la salle de séjour jusqu'à la terrasse arrière, et vu le gars du grill de la veille et quelques autres, mais aucun signe de Savannah. Et je ne pouvais pas la voir sur la plage. J'étais sur le point de me retourner quand j'ai senti quelqu'un tapoter mon épaule.

– Qui cherches-tu ? a-t-elle demandé.

Je me suis retourné.

– Une fille, ai-je dit. Elle a tendance à perdre ses choses dans l'eau, mais elle

apprend vite quand il s'agit du surf.

Elle posa ses mains sur ses hanches, et j'ai souri. Elle était vêtue d'un short et d'un licou d'été, soupçon de fard sur ses joues, et j'ai remarqué qu'elle avait appliqué un peu de mascara et du rouge à lèvres. Alors que j'aimais sa beauté naturelle – je suis un enfant de la plage – elle était encore plus ravissante que dans mon souvenir. J'ai senti un parfum citronné comme elle se pencha vers moi.

– C'est tout ce que je suis ? Une fille ? a-t-elle demandé.

Elle avait l'air à la fois espiègle et sérieuse, et pendant un instant, j'ai

fantasmé d'enrouler mes bras autour d'elle ici et maintenant.

– Oh ! ai-je en feignant la surprise. C'est toi.

Les deux gars sur le canapé ont jeté un coup d'oeil vers nous, avant de retourner à l'écran.

– Tu es prête à y aller ? demandai-je.

– Je vais chercher ma bourse, dit-elle.

Elle l'a pris sur le comptoir de la cuisine et nous sommes sortis.

– Et où allons-nous ?

Quand je lui ai dit, elle a levé un sourcil.

– Tu m'emmènes manger dans un

endroit avec le mot cabane dans le nom ?

– Je suis juste un fantassin sous-payé de l'armée. C'est tout ce que je peux me permettre.

Elle se heurta contre moi alors que nous marchions.

– Tu vois, c'est pour cela que je ne sors habituellement pas avec des étrangers.

La Cabane de la Crevette est au centre-ville de Wilmington, dans le quartier historique qui borde la rivière Cape Fear. Au bout de la zone

historique se trouvent toutes les destinations touristiques typiques : magasins de souvenirs, deux ou trois endroits se spécialisant dans les antiquités, quelques restaurants haut de gamme, des cafés et diverses agences immobilières. À l'autre bout, cependant, Wilmington affiche son caractère en tant que ville portuaire : les grands entrepôts, dont plus d'un était abandonné et quelques autres immeubles à bureaux qui sont à moitié occupés. Je doute fort que les touristes qui affluent ici ne se soient jamais aventurés vers ce bout. C'est ici que j'ai grandi. Peu à peu, les foules ont disparu jusqu'à ce qu'il n'y ait

plus personne qui ait été sur le trottoir de la zone qui est devenue de plus en plus délabrée.

– Où est cet endroit ? demanda Savannah.

– Juste un peu plus loin, ai-je dit. Là-bas, au bout.

– C'est un peu à l'écart, non ?

– C'est une sorte d'institution locale, ai-je dit. Le propriétaire ne se soucie pas si les touristes viennent ou pas. Il n'y en a jamais.

Une minute plus tard, j'ai ralenti la voiture et je me suis stationné dans un petit parking bordant un des entrepôts. Quelques voitures étaient

garées devant la Cabane de la Crevette, comme toujours, et l'endroit n'avait pas changé. D'aussi loin que je me souvenais, il avait l'air délabré, avec un large porche encombré, de la peinture écaillée, et une ligne de toit tordu qui faisait paraître l'endroit sur le point de s'écrouler, en dépit du fait qu'il avait résisté à plusieurs ouragans depuis les années 1940. L'extérieur a été décoré avec des filets, des enjoliveurs, des plaques d'immatriculation, une ancre ancienne, des rames et quelques chaînes rouillées. Une chaloupe brisée était posée près de la porte.

Le ciel commençait paresseusement à

s’effacer au noir comme nous marchions vers l’entrée. Je me demandais si je devais prendre la main de Savannah, mais finalement, je n’ai rien fait. Bien que j’avais une certaine expérience avec les femmes, j’avais très peu d’expérience quand il s’agissait des filles qui m’importaient. Malgré le fait que seulement un jour s’est écoulé depuis que nous nous sommes rencontrés, je savais déjà que j’étais dans un nouveau territoire.

Nous avons marché sur le porche affaissé, et Savannah a souligné la chaloupe.

– C’est peut-être pourquoi il a ouvert un restaurant. Parce que son bateau a

coulé.

– Peut-être. Ou peut-être quelqu'un l'a juste laissé l'a et il n'a jamais pris la peine de l'enlever. Tu es prête ?

– Comme je ne le serai jamais, dit-elle et je poussai la porte.

Je ne sais pas à quoi elle s'attendait, mais elle avait une expression de satisfaction comme elle entra. Il y avait un long bar sur un côté, des fenêtres qui donnaient sur la rivière, et, dans le salon principal, des bancs de pique-nique en bois. Quelques serveuses avec de longs cheveux – qui n'avaient pas changé, pas plus que le décor – se déplaçaient entre les

tables, portant des plateaux de nourriture. L'air avait une odeur grasse d'aliments frits et de la fumée de cigarette, mais de toute façon, cela semblait juste bien. La plupart des tables étaient occupées, mais je fis signe vers une près du juke-box. Il jouait une chanson country-western, mais je ne pourrais pas vous dire qui était le chanteur. Je suis plus un fan de rock classique.

Nous avons fait notre chemin parmi les tables. La plupart des clients semblaient être des gens qui travaillaient dur pour gagner sa vie : des travailleurs de la construction, des paysagistes, des camionneurs, etc. Je

n’avais pas vu un si grand nombre de casquettes de baseball et de NASCAR depuis… eh bien, j’en avais jamais vu autant. Quelques jeunes hommes dans mon peloton étaient des fans, mais je n’ai jamais eu la piqûre de regarder un tas de voitures toujours tourner en rond ni compris pourquoi ils ne publiaient pas les articles dans la section automobile au lieu de la section des sports. Nous nous sommes assis en face de l’autre, et je regardais Savannah examiner la salle.

– J’aime des endroits comme celui-ci, a-t-elle dit. C’était ton lieu de prédilection quand tu vivais ici ?

– Non, c’était plus un endroit pour

une occasion spéciale. Habituellement, je traînais à un endroit appelé Leroy. C'est un bar près de la plage de Wrightsville.

Elle a pris son menu stratifié serré entre un distributeur métallique de serviettes, les bouteilles de ketchup et la sauce piquante *Pete Texas*.

– Ça me semble bien, a-t-elle dit, puis elle a ouvert le menu. Maintenant, quelle est leur spécialité ?

– Les crevettes, ai-je dit.

– Non, vraiment ? a-t-elle demandé.

– Sérieusement. Chaque type de crevette que tu peux imaginer. Tu sais la scène dans Forrest Gump quand

Bubba disait à Forrest toutes les façons de préparer des crevettes ? Grillées, sautées, cuites au barbecue, crevettes à la cajun, crevettes au citron, crevettes créoles, cocktail de crevettes… C'est cet endroit.

– Qu'est-ce que tu aimes ?

– Je les aime froides avec de la sauce cocktail sur le côté. Ou frits.

Elle ferma le menu.

– Tu choisis, dit-elle en glissant son menu vers moi. J'ai confiance en toi.

Je le glissai le menu à sa place contre le distributeur de serviettes.

– Alors ?

– Froides. Dans un seau. C’est l’expérience consommée.

Elle se pencha sur la table.

– Alors, combien de femmes as-tu amenées ici ? Pour l’expérience consommée, je veux dire.

– T’incluant ? Laisse-moi y penser. (Je tambourinais mes doigts sur la table.) Une.

– Je suis honorée.

– C’était plus un endroit pour moi et mes amis quand nous voulions manger au lieu de boire. Il n’y avait pas meilleure nourriture après une journée passée à surfer.

– Comme je vais bientôt le découvrir.

La serveuse a apparu et j'ai commandé nos crevettes. Quand elle a demandé ce que nous voulions boire, j'ai levé mes mains.

– Un thé sucré, s'il vous plaît, a dit Savannah.

– Emmenez-en deux, ai-je ajouté.

Après que la serveuse soit partie, nous nous sommes installés dans une conversation facile, sans interruption même lorsque nos boissons sont arrivées. Nous avons parlé de la vie dans l'armée à nouveau; pour une raison quelconque, Savannah semblait fasciné par cela.

Elle a également demandé si j'avais grandi ici. Je lui ai dit, en plus de ce que je pensais au sujet de mes années de lycée et probablement trop de mes trois années précédant l'enrôlement.

Elle a écouté attentivement, posant des questions de temps en temps, puis j'ai réalisé qu'il y avait longtemps que j'avais été à un rencard comme celui-là; quelques années, peut-être plus. Pas depuis Lucy, de toute façon. Je n'avais pas vu une raison quelconque pour cela, mais comme j'étais assis avec Savannah, j'ai dû repenser ma décision. J'ai aimé être seul avec elle et je voulais la voir plus souvent. Non seulement ce soir, mais

demain et le jour suivant. Son souci évident pour les autres me semblait comme rafraîchissant et souhaitable. Puis à nouveau, passer du temps avec elle m'a aussi fait réaliser à quel point j'avais été seul. Je ne l'avais jamais admis, mais après seulement deux jours avec Savannah, je savais que c'était vrai.

– Allons choisir de la musique, dit-elle, interrompant mes pensées.

Je me levai de mon siège, fouilla dans mes poches pour quelques dollars et les laissa tomber dans la fente. Savannah posa les deux mains sur la vitre et se pencha en avant comme elle lisait les titres, puis choisit

quelques chansons. Au moment où nous sommes revenus à la table, la première jouait déjà.

– Tu sais, je viens de réaliser que j'ai fait toute la conversation, ce soir, ai-je dit.

– Tu es une personne bavarde, a-t-elle observé.

J'ai sorti mes ustensiles de la serviette de papier.

– Et toi ? Tu sais tout de moi, mais je ne sais rien de toi.

– Bien sûr, tu en sais, dit-elle. Tu sais quel âge j'ai, à quelle école je vais, ce que je veux faire plus tard et le fait que je ne bois pas. Tu sais que je suis

de Lenoir, vivant sur un ranch, que j'aime les chevaux et passes mes étés à construire des maisons pour l'Habitat pour l'Humanité. Tu en sais beaucoup.

Ouais, j'ai soudain réalisé. Y compris ce qu'elle n'avait pas mentionné.

– Ce n'est pas assez, ai-je dit. C'est à ton tour.

Elle se pencha en avant.

– Demande ce que tu veux savoir.

– Parle-moi de tes parents, ai-je dit.

– Très bien, dit-elle, s'étendant pour prendre une serviette pour essuyer la condensation de son verre. Mes

parents sont mariés depuis vingt-cinq ans et ils sont toujours heureux et follement amoureux. Ils se sont rencontrés à l'université de l'Appalachian State et ma mère travaillait dans une banque pendant quelques années jusqu'à ce qu'elle m'a eu. Depuis lors, elle a été une mère au foyer et elle était le genre de mère qui était là pour tout le monde. Aide en cours, conductrice volontaire, entraîneuse de notre équipe de football, responsable de l'ATP, tout ce genre de choses. Maintenant que je suis partie, elle passe chaque journée à faire du bénévolat pour d'autres choses : la bibliothèque, les écoles,

l’église. Mon père est un professeur d’histoire et il a entraîné l’équipe des filles au volleyball depuis que je suis petite. L’année dernière, elles ont fait la finale de l’État, mais elles ont perdu. Il est aussi diacre dans notre église et il dirige le groupe de jeunes et la chorale. Veux-tu voir une photo ?

– Bien sûr, ai-je dit.

Elle ouvrit son sac et sortit son porte-feuille. Elle donna un petit coup pour l’ouvrir et l’a poussé à travers la table, nos doigts se frôlant.

– Elle est un peu gondolée à cause de sa visite dans l’océan, dit-elle, mais tu en as une idée.

J’ai tourné la photo. Savannah ressemblait plus à son père qu’à sa mère, ou du moins, elle avait hérité des caractéristiques plus sombres de lui.

– Beau couple.

– Je les aime, dit-elle en prenant la photo et la remettant dans son porte-feuille. Ils sont les meilleurs.

– Pourquoi vis-tu sur un ranch si ton père est un professeur ?

– Oh, ce n’est pas un ranch de travail. Il fut un temps où il appartenait à mon grand-père, mais il a dû vendre des parties pour payer les impôts. Au moment où mon père en a hérité, il

était tombé à dix acres avec une maison, des écuries et un corral. Il ressemble plus à un grand chantier qu'à un ranch. C'est ainsi dont nous nous référons toujours à lui, mais je suppose que cela évoque une mauvaise image, hein ?

– Je sais que tu as dit avoir fait de la gymnastique, mais tu as joué au volleyball pour ton père ?

– Non, dit-elle. Je veux dire, il est un super entraîneur, mais il m'a toujours encouragée à faire ce qui était bon pour moi. Et le volleyball ne l'était pas. J'ai essayé et j'étais bonne, mais ce n'était pas ce que j'ai aimé.

– Tu aimais les chevaux.

– Depuis que je suis une petite fille. Ma mère m'a donné cette statue d'un cheval quand j'étais jeune et c'est ainsi que tout a commencé. J'ai eu mon premier cheval pour Noël quand j'avais huit ans et c'est toujours le meilleur cadeau de Noël que je n'ai jamais reçu. Slocum. C'était une vieille et douce jument, et elle était parfaite pour moi. Je devais m'occuper de son alimentation, la brosser et garder sa stalle propre. Entre elle, l'école, la gymnastique et prendre soin du reste des animaux, c'était à peu près tout le temps que j'avais.

– Le reste des animaux ?

– Quand j'étais jeune, notre maison était un peu comme une ferme. Chiens, chats, même un lama pendant quelque temps. J'étais folle quand il s'agissait de chiens errants. Mes parents sont arrivés au point où ils ne discutaient même pas avec moi à ce sujet. Il y en avait d'habitude quatre ou cinq à la fois. Parfois, un propriétaire venait, en espérant trouver un animal perdu, et repartait avec un de nos récents ajouts s'il ne pouvait pas le trouver. Nous étions comme un fournisseur.

– Tes parents étaient patients.

– Oui, dit-elle, ils l'étaient. Mais ils étaient fous pour les chiens errants.

Même si elle le nie, ma mère était pire que moi.

Je l'ai étudiée.

– Je parie que tu étais une bonne élève.

– Tout à fait. J'étais major d'une promotion de ma classe.

– Pourquoi cela ne me surprend pas ?

– Je ne sais pas, dit-elle. Pourquoi ?

Je n'ai pas répondu.

– As-tu déjà eu un petit ami sérieux ?

– Oh, maintenant nous passons aux choses sérieuses, hein ?

– Je ne faisais que demander…

– Qu’en penses-tu ?

– Je pense, ai-je dit en faisant traîner les mots, que je n’en ai aucune idée.

Elle se mit à rire.

– Alors… laissons cette question aller pour le moment. Un petit mystère est bon pour l’âme. En plus, je suis prête à parier que tu peux le deviner par toi-même.

La serveuse est arrivée avec le seau de crevettes et quelques bols en plastique de sauce cocktail, les a mis sur la table avec un contenant chaud de thé avec l’efficacité de quelqu’un qui fait cela depuis beaucoup trop longtemps. Elle tourna les talons sans

demander si nous avions besoin d'autre chose.

– Cet endroit est légendaire pour son hospitalité.

– Elle est juste occupée, a dit Savannah en prenant une crevette. En plus, je pense qu'elle sait que tu me questionnes et elle voulait me laisser à mon enquêteur.

Elle croqua la crevette et l'a pelée, puis tremper dans la sauce avant d'en prendre une bouchée. Je me suis étendu vers le seau et en ai déposé quelques-unes dans mon assiette.

– Que veux-tu savoir d'autre ?

– Je ne sais pas. Tout. Quelle est la

meilleure chose d'être à l'université ?

Elle y réfléchit comme elle remplissait son assiette.

– De bons professeurs, a-t-elle finalement dit. À l'université, tu peux parfois choisir tes professeurs, tant que tu es flexible avec ton horaire. C'est ce que j'aime.

– Avant que j'aie commencé l'armée, c'était les conseils que mon père m'a donnés. Il a dit de choisir des cours basés sur l'enseignant quand tu le peux, pas le sujet. Je veux dire, il savait qu'on pouvait suivre certains cours pour avoir un diplôme, mais son point était que les bons enseignants

ont une valeur inestimable. Ils vous inspirent, vous divertit, et vous finissez par apprendre une tonne de choses, même quand vous ne le savez pas. Parce qu'ils sont passionnés de leurs matières, ai-je dit.

Elle fit un clin d'oeil.

– Exactement. Et il avait raison. J'ai pris des cours dans les matières que je n'ai jamais pensé que je serais intéressé et d'aussi loin que tu puisses l'imaginer. Mais tu sais quoi ? Je me souviendrais toujours de ces cours comme si je venais de les suivre.

– Je suis impressionné. J'ai pensé que tu dirais quelque chose comme aller à

des matchs de basketball était la meilleure partie d'aller à l'université. C'est comme une religion à Chapel Hill.

– J'aime cela aussi. Tout comme j'aime les amis que je me suis faits et vivre loin de mes parents, et tout cela. J'ai appris beaucoup depuis que j'ai quitté Lenoir. Je veux dire, j'ai eu une vie merveilleuse là-bas, et mes parents sont super, mais j'étais… protégée. J'ai eu quelques expériences révélatrices.

– Comme quoi ?

– Des tas de choses. Comme sentir la pression de boire ou me brancher

avec un gars à chaque fois que je suis sortie. Ma première année, je détestais l'UNC. Je n'ai pas eu l'impression que je m'intégrais. J'ai supplié mes parents de me laisser rentrer à la maison ou être transférée, mais ils n'étaient pas d'accord. Je pense qu'ils savaient qu'à long terme, je le regretterais et ils avaient sans doute raison. Ce n'est pas avant un certain temps pendant ma deuxième année que j'ai rencontré des filles qui se sentaient de la même manière que moi et ça a été beaucoup mieux ensuite. J'ai rejoint quelques groupes d'étudiants chrétiens, je passais le samedi matin dans un abri à Raleigh

pour servir les pauvres, et je ne ressentais aucune pression pour aller à toutes ces fêtes ou sortir avec des gars. Et si j'allais à une fête, la pression ne devait pas être sur moi. Je viens d'accepter le fait que je n'ai pas à faire ce que tout le monde fait. Je peux faire ce qui est bon pour moi.

Ce qui explique pourquoi elle était avec moi hier soir, j'ai pensé. Et en ce moment, d'ailleurs.

Elle s'éclaircit.

– C'est un peu comme toi, je suppose. Au cours des deux dernières années, j'ai grandi. Donc, en plus que nous soyons tous les deux des surfeurs

expérimentés, nous avons aussi cela en commun.

J’ai ri.

– Ouais. Sauf que j’ai eu beaucoup plus de mal que toi.

Elle se pencha de nouveau.

– Mon père a toujours dit que quand tu luttes avec quelque chose, regarde les gens autour de toi et réalise que chaque personne que tu vois lutte avec quelque chose, et pour eux et c’est tout aussi dur que ce que tu vis.

– Ton père semble être un homme intelligent.

– Mes parents le sont tous les deux. Je

pense qu'ils sont parmi le top cinq des meilleurs étudiants de l'université. Voilà comment ils se sont rencontrés. À étudier dans la bibliothèque. L'éducation était vraiment importante pour eux, de sorte qu'ils ont fait de moi leur projet. Je veux dire, je lisais avant que je ne sois à la maternelle, mais ils ne l'ont jamais donné l'impression que c'était une corvée. Et ils m'ont parlé comme si j'étais une adulte d'aussi loin que je me souvienne.

Pendant un instant, je me demandais comment ma vie aurait été différente s'ils avaient été mes parents, mais j'ai vite repoussé cette pensée. Je savais

que mon père avait fait de son mieux, et je n'avais aucun regret quant à la façon que j'avais tourné. Regretter sur le voyage, peut-être, mais pas la destination. Parce que tout cela était arrivé, et j'étais en train de manger des crevettes dans une cabane miteuse du centre-ville avec une fille que je savais déjà que je n'allais jamais oublier.

Après le dîner, nous sommes rentrés à la maison, qui était étonnamment calme. La musique jouait toujours, mais la plupart des gens se détendaient autour du feu, comme

s’ils anticipaient un dur éveil le lendemain matin. Tim était parmi eux, absorbé une conversation sérieuse. Me surprenant, Savannah a pris ma main, me stoppant mon élan avant de rejoindre le groupe.

– Allons faire une promenade, dit-elle. Je veux digérer un peu le dîner avant de me rasseoir.

Au-dessus de nous, quelques nuages vaporeux se répandirent parmi les étoiles et la lune, toujours présente, planant sur l’horizon. Une légère brise attisait ma joue, et je pouvais entendre le mouvement incessant des vagues qui roulaient sur le rivage. La marée était basse et nous avons

marché sur le sable dur, plus compact au bord de l'eau. Savannah posa une main sur mon épaule pour garder l'équilibre, comme elle retira une sandale, puis l'autre. Quand elle eut fini, j'ai fait la même chose, et nous avons marché en silence pendant quelques pas.

– C'est tellement beau ici. Je veux dire, j'aime les montagnes, mais c'est merveilleux de sa propre façon. C'est… pacifique.

J'estimais que les mêmes mots pourraient la décrire, mais je n'étais pas sûr de ce qu'il fallait dire.

– Je ne peux pas croire que je t'ai

rencontré seulement hier, a-t-elle ajouté. Il semble que je te connais depuis beaucoup plus longtemps.

Sa main était chaude et confortable dans la mienne.

– Je pensais la même chose.

Elle eut un sourire rêveur, étudiant les étoiles.

– Je me demande ce que Tim à ce sujet, murmurait-elle, et me jeta un coup d'oeil. Il pense que je suis un peu naïve.

– L'es-tu ?

– Parfois, admit-elle, et j'ai ri.

Elle continua.

– Je veux dire, quand je vois deux personnes se promener comme ça, je pense, « Oh, c'est si doux. » Je ne pense pas qu'ils vont finir cela derrière les dunes. Mais le fait est que parfois, ils le font. Je ne le réalise jamais à l'avance et je suis toujours surprise quand j'en entends parler plus tard. Je n'y peux rien. Comme hier soir, après ton départ. J'ai entendu parler de deux personnes d'ici qui ont fait exactement cela et je ne pouvais pas y croire.

– J'aurais été plus étonné s'il ne s'était rien produit.

– C'est ce que je n'aime pas de l'université. C'est comme s'il y a un

grand nombre de personnes qui ne croient pas que ces années comptent réellement, donc tu fais tout pour expérimenter… tout. Il y a une telle vue des choses comme le sexe, l'alcool et même la drogue. Je sais que cela semble démodé, mais je ne comprends pas. C'est peut-être pourquoi je ne voulais pas aller m'asseoir près du feu comme tout le monde. Pour être honnête, je suis un peu déçue de ces deux personnes dont j'ai entendu parler, et je ne veux pas m'asseoir là et essayer de faire semblant que je ne le suis pas. Je sais que je ne devrais pas juger, et je suis sûre qu'ils sont de bonnes personnes,

puisqu'ils sont ici pour nous aider, mais quel était le point ? Tu ne devrais pas garder ces choses-là pour quelqu'un que tu aimes ? Pour que cela signifie vraiment quelque chose ?

Je savais qu'elle ne voulait pas de réponse, alors je n'en ai offert aucune.

– Qui t'a parlé de ce couple ? j'ai demandé à la place.

– Tim. Je pense qu'il a aussi été déçu, mais que va-t-il faire ? Les expulser ?

Nous avions fait un bon bout de chemin sur la plage, et nous avons fait demi-tour. Dans la distance, je pouvais voir le cercle des silhouettes

près du feu. Il y avait un léger brouillard et les crabes fantômes se précipitaient dans leurs trous comme nous nous approchions.

– Je suis désolée, dit-elle. J'étais hors sujet, là.

– De quoi ?

– Pour être aussi… bouleversée à ce sujet. Je ne devrais pas porter de jugement. Ce n'est pas moi.

– Tout le monde juge, ai-je dit. C'est la nature humaine.

– Je sais. Mais… je ne suis pas parfaite, non plus. En fin de compte, c'est seulement le jugement de Dieu qui compte, et j'en sais assez pour

savoir que nul ne peut prétendre connaître ce que veut Dieu.

J’ai souri.

– Quoi ? a-t-elle demandé.

– La façon dont tu parles me rappelle celle de notre aumônier. Il dit la même chose.

Nous nous sommes promenés sur la plage, et comme nous approchions de la maison, nous nous sommes éloignés du bord de l’eau, dans le sable plus doux. Nos pieds glissaient à chaque pas, et je pouvais sentir l’emprise de Savannah serrer sur ma main. Je me demandais si elle allait la lâcher quand nous sommes arrivés

près du feu, et j'ai été déçu quand elle l'a fait.

– Hey ! lança Tim, d'un ton amical. Vous êtes de retour.

Randy était là, aussi et il portait son expression boudeuse habituelle. Franchement, je commençais à en avoir marre de son ressentiment. Brad se tenait debout derrière Susan, qui se penchait dans sa poitrine. Susan semblait indécise quant à savoir si elle devait faire semblant d'être heureuse pour pouvoir apprendre des détails de Savannah, ou être en colère au bénéfice de Randy. Les autres, évidemment indifférents, sont retournés dans leurs conversations.

Tim se leva et vint vers nous.

– Comment était le dîner ?

– C'était génial, a dit Savannah. J'ai eu un avant-goût de culture locale. Nous sommes allés à la Cabane de la Crevette.

– Ça semble amusant, a-t-il commenté.

Je me suis tendu afin de détecter toute trace sous-jacente de jalousie, mais n'en trouva pas. Tim fit signe sur son épaule et continua.

– Voulez-vous vous joindre à nous ? Nous sommes à nous préparer pour demain.

– En réalité, je suis un peu fatiguée. Je vais raccompagner John à sa voiture et je reviendrai. À quelle heure devons-nous être là ?

– À six heures. Nous allons déjeuner et être sur le site pour sept heures trente. N'oubliez pas votre crème solaire. Nous serons au soleil toute la journée.

– Je vais m'en souvenir. Tu devrais le rappeler aux autres.

– C'est fait, dit-il. Et je le referai à nouveau demain. Mais tu sais bien que certains n'écouteront pas et se feront frire.

– Je te verrai demain, dit-elle.

– Très bien, dit-il avant de tourner son attention vers moi. Je suis heureux que tu sois passé aujourd'hui.

– Moi aussi, ai-je dit.

– Et écoute, si tu t'ennuies au cours des deux prochaines semaines, nous pourrions toujours avoir besoin d'un coup de main.

J'ai ri.

– Je savais que ça allait venir.

– Je suis qui je suis, dit-il en tendant la main. Mais de toute façon, j'espère te revoir.

Nous nous sommes serré la main. Tim est retourné à sa chaise et Savannah

hocha la tête vers la maison. Nous avons fait notre chemin vers la dune, s'arrêter pour remettre nos sandales, puis suivi le sentier en bois, autour de la maison. Une minute plus tard, nous étions à la voiture. Dans l'obscurité, je ne pouvais pas discerner son expression.

– Je me suis bien amusée ce soir, a-t-elle dit. Et aujourd'hui.

J'ai avalé dur.

– Quand pourrais-je te revoir ?

C'était une simple question, normale même, mais j'ai été surpris d'entendre le désir dans mon ton. Je ne l'avais même pas encore embrassée.

– Je suppose, dit-elle, que cela dépend de toi. Tu sais où je suis.

– Que dirais-tu demain soir ? j'ai laissé échapper. Je connais un autre endroit qui a un groupe et c'est très amusant.

Elle cacha une mèche de cheveux derrière son oreille.

– Vers vingt heures ? Ce serait correct ? C'est juste que le premier jour sur le site est toujours… passionnant et la fatiguant en même temps. Nous avons un dîner de groupe et je ne peux pas vraiment le manquer.

– Oui, c'est très bien, ai-je dit, en pensant que ce n'était pas bien du tout.

Elle doit avoir entendu quelque chose dans ma voix.

– Comme Tim l'a dit, tu es le bienvenu si tu passes dans le coin.

– Non, ce n'est pas grave. Mardi soir, c'est très bien.

Nous avons continué à rester là, un de ces moments délicats que je ne m'habituerai probablement jamais, mais elle se détourna avant que je ne puisse tenter un baiser. Normalement, j'aurais plongé devant juste pour voir ce qui serait passé, mais je ne pouvais pas être ouvert sur mes sentiments, même si j'étais impulsif et rapide pour passer à

l’action. Avec Savannah, je me sentais étrangement paralysé. Elle ne semblait pas du tout pressée.

Une voiture passait, brisant le moment. Elle fit un pas vers la maison, puis s’arrêta et posa sa main sur mon bras. Dans un geste innocent, elle m’a embrassé sur la joue. C’était presque fraternel, mais ses lèvres étaient douces et l’odeur de son parfum m’a englouti, s’attardant même après s’être écartée.

– J’ai réellement passé un bon moment, murmurait-elle. Je ne pense pas que j’oublierai cette journée avant très, très longtemps.

Je sentis sa main quitter mon bras, puis dans un murmure, elle a disparu, se retirant dans les escaliers de la maison.

À la maison tard dans la nuit, je me suis retrouvé à tourner et me retourner dans mon lit, en revivant les événements de la journée. Finalement, je me suis assis, souhaitant lui avoir dit combien notre journée avait signifié pour moi. À l'extérieur de ma fenêtre, j'ai vu une étoile filante traverser le ciel en laissant une trace brillante de blanc. Je voulais croire que c'était un

présage, mais je n'étais pas sûr. Au lieu de cela, tout ce que je pouvais faire, c'était de rejouer le doux baiser de Savannah sur ma joue pour la centième fois et me demandais comment je pouvais être en train de tomber amoureux d'une fille que j'avais rencontrée la veille.

CHAPITRE CINQ

– Bon matin, papa, ai-je dit en titubant dans la cuisine.

Je plissai les yeux à la lumière brillante du matin et j'ai vu mon père debout devant le poêle. L'odeur de bacon flottait dans l'air.

– Oh… Salut, John.

Je tombai lourdement sur la chaise, essayant toujours de me réveiller.

– Ouais, je sais que je me lève tôt, mais je tenais à t'attraper avant que tu partes travailler.

– Oh, dit-il. Bien. Laisse-moi te

préparer à manger.

Il semblait presque heureux, en dépit de cette encoche dans sa routine. C'était des moments comme ceux-ci qui me permettaient de savoir qu'il était heureux que je sois à la maison.

– Y a-t-il du café ? demandai-je.

– Il est dans le pot, dit-il.

Je me suis versé une tasse et erra à la table. Le journal se trouvait comme il était arrivé. Mon père le lisait toujours au petit-déjeuner, et je le connaissais assez pour ne pas y toucher. Il était toujours drôle d'être le premier à le lire et il l'a toujours lu exactement dans le même ordre.

Je m'attendais à ce que mon père me demande comment s'était passée ma soirée avec Savannah, mais il ne dit rien, préférant se concentrer sur sa cuisine. Notant l'horloge, je savais que Savannah partirait pour le site dans quelques minutes, et je me demandais si elle pensait à moi autant que je pensais à elle. Dans le tourbillon de ce qui était sans doute une matinée chaotique pour elle, je doutais qu'elle le faisait. Le réaliser m'a fait mal de manière inattendue.

– Qu'as-tu fait hier soir ? je lui ai finalement demandé, essayant d'éloigner mes pensées de Savannah.

Il continua à cuisiner comme s'il ne

m’avait pas entendu.

– Papa ?

– Oui ? a-t-il demandé.

– Comment s’est passée ta soirée d’hier ?

– Comment s’est passer quoi ?

– Ta soirée. Quelque chose d’excitant est arrivé ?

– Non, dit-il. Rien.

Il me sourit avant de tourner ses tranches de bacon dans la poêle. Je pouvais entendre le grésillement s’intensifier.

– J’ai eu un très bon moment, me suis-je lancé. Savannah est vraiment

quelque chose. Nous sommes allés à l'église ensemble, hier.

Quelque part, je pensais qu'il allait demander plus à ce sujet, et j'admets que je le voulais. J'ai imaginé que nous pourrions avoir une vraie conversation, le genre que d'autres pères pourraient avoir avec leurs fils, qu'il puisse rire et peut-être faire une blague ou deux. Au lieu de cela, il se tourna vers un autre brûleur. Il a pulvérisé une poêle avec un peu d'huile et versé de la pâte d'oeuf.

– Pourrais-tu mettre du pain dans le grille-pain ? a-t-il demandé.

J'ai soupiré.

– Bien sûr, ai-je dit, sachant déjà que nous mangerions en silence. Aucun problème.

J’ai passé le reste de la journée à surfer, ou plutôt, à essayer de surfer. L’océan s’était calmé pendant la nuit et les petites vagues n’étaient rien pour s’exciter. Pour empirer les choses, elles se cassaient près de la côte comme elles avaient fait la veille, et même si je n’ai pas trouvé quelques bonnes vagues, l’expérience n’a pas duré longtemps avant que les vagues ne se soient arrêtées. Dans le passé, je serais peut-être allé à Oak

Island ou pousser jusqu'à Atlantic Beach, où je pourrais faire un tour à Shackleford Banks dans l'espoir que je trouverais quelque chose de mieux. Mais aujourd'hui, je n'étais pas d'humeur.

Au lieu de cela, j'ai surfé où je l'avais fait les deux jours précédents. La maison était un peu plus bas sur la plage et elle semblait presque inhabitée. La porte était fermée, les serviettes avaient été ramassées et personne ne passait devant la fenêtre ou n'est sorti sur le pont. Je me demandais quand tout le monde reviendrait. Probablement autour de seize ou dix-sept heures, et j'avais

déjà pris la décision que je serais parti depuis longtemps d'ici-là. Il n'y avait aucune raison d'être ici en premier lieu, et la dernière chose que je voulais, c'était que Savannah pense que j'étais une sorte de harceleur.

Je suis parti autour de quinze heures et je suis allé chez Leroy. Le bar était plus sombre et plus miteux que dans mes souvenirs et je détestais l'endroit dès que j'ai franchi la porte. J'avais toujours pensé que dans ce bar, il n'y avait que des alcooliques professionnels, mais j'ai vu la preuve qu'il y avait aussi des hommes solitaires assis au-dessus des meilleurs verres du Tennessee,

espérant un refuge contre les problèmes de la vie. Leroy était là et il m'a reconnu quand je suis entré. Quand j'ai pris un siège au bar, il a automatiquement mis un verre de bière à la pompe et commença à le remplir.

– Long moment sans te voir, a-t-il commenté. Tu restes tranquille ?

– J'essaye, ai-je grogné.

Je jetai un regard autour du bar, comme il glissa le verre devant moi.

– J'aime ce que tu as fait avec la place, ai-je dit en faisant un signe sur mon épaule.

– Bien. C'est tout pour toi. Tu vas

manger quelque chose ?

– Non. C’est très bien, merci.

Il essuya le comptoir devant moi, a lancé un chiffon sur son épaule et s’éloigna pour prendre la commande de quelqu’un d’autre. Un instant plus tard, je sentis une main sur mon épaule.

– Johnny ! Que fais-tu ici ?

Je me suis tourné et j’ai vu l’un des nombreux amis que j’étais venu à mépriser. C’est ainsi que c’était ici. Je détestais tout ce qui concerne le lieu, y comprit mes amis et j’ai réalisé que c’était toujours le cas. Je n’avais aucune idée pourquoi j’étais venu, ou

même pourquoi je n'avais fait de cet endroit mon lieu de prédilection, autre que le fait que je n'avais aucun autre endroit où aller.

– Hey, Toby, ai-je dit.

Grand et maigre, Toby a pris un siège à côté de moi, et quand il se tourna vers moi, j'ai vu que ses yeux étaient déjà vitreux. Il sentait comme si cela faisait des jours qu'il ne s'était pas lavé et sa chemise était tachée.

– Tu joues toujours à Rambo ? a-t-il demandé, ses mots pâteux. On dirait que tu t'es beaucoup entraîné.

– Ouais, ai-je dit, ne voulant entrer dans les détails. Que fais-tu ces jours-

ci ?

– Traînant, principalement. Depuis les deux dernières semaines. Je travaillais a u *Quick Stop* jusqu'à il y a environ deux semaines, mais le propriétaire était un vrai con.

– Tu vis toujours à la maison ?

– Bien sûr, a-t-il dit, sonnant presque fier du fait, puis a pris une longue goulée de sa bière et s'est ensuite concentré sur mes bras. Tu as bonne mine. Tu t'entraînes ? a-t-il de nouveau demandé.

– Un peu, ai-je dit, sachant qu'il ne se souvenait pas de me l'avoir déjà demandé.

– Tu es musclé.

Je ne pouvais pas penser à quelque chose à dire. Toby a pris une autre gorgée de bière.

– Hé, il y a une fête ce soir chez Mandy, a-t-il dit. Tu te souviens de Mandy, pas vrai ?

Ouais, je me souvenais. Une fille de mon passé qui a duré moins d'un week-end. Toby continuait encore.

– Ses parents sont partis à New York ou quelque part comme ça, et il devrait y avoir un vrai tacot. Nous sommes juste un peu pré-party pour nous mettre dans l'ambiance adéquate. Tu veux te joindre à nous ?

Il fit signe au-dessus de son épaule vers quatre gars assis à un coin de table jonchée de trois pichets vides. J'ai reconnu deux de ma vie passée, mais les autres étaient des étrangers.

– Je ne peux pas, ai-je dit. Je dois rencontrer mon père pour le dîner. Merci quand même.

– Oublie-le. Il va y avoir une explosion. Kim sera là.

Une autre femme de mon passé, un autre rappel qui m'a fait tiquer à l'intérieur. Je pouvais à peine imaginer la personne que j'avais été.

– Je ne peux pas, ai-je dit en secouant la tête.

Je me levai, laissant le verre presque plein devant moi.

– J'ai promis. Et il me laisse habiter chez lui. Tu sais comment c'est.

Cela faisait un sens pour lui et il hocha la tête.

– Alors, réunissons-nous ce week-end. Un groupe s'en va à Ocracoke pour aller surfer.

– Peut-être, ai-je dit, sachant qu'il n'y avait pas de chance.

– Ton père a toujours le même numéro ?

– Ouais.

Je suis parti, sûr qu'il n'appellera

jamais et que je ne retournerais jamais chez Leroy.

En rentrant à la maison, j'ai ramassé des steaks pour le dîner avec un sac de salade, un peu de vinaigrette et deux ou trois pommes de terre. Sans voiture, ce n'était pas facile de transporter le sac avec ma planche de surf jusqu'à la maison, mais je cela ne m'empêchais pas de marcher. Je l'avais fait pendant des années, et mes chaussures étaient beaucoup plus confortables que les bottes auxquelles je m'étais habitué.

Une fois à la maison, j'ai sorti le barbecue du garage, avec un sac de briquettes et de l'essence à briquet. Le barbecue était poussiéreux, comme s'il n'avait pas été utilisé depuis des années. Je l'ai emmené sur le balcon arrière et vidé la poussière de charbon avant d'arroser les toiles d'araignées et de le laisser sécher au soleil. À l'intérieur, j'ai ajouté un peu de sel, du poivre et de l'ail en poudre aux steaks, enveloppé les pommes de terre dans du papier aluminium et les a mis au four, puis j'ai versé la salade dans un bol. Une fois que le barbecue fut sec, j'ai déposé les briquettes et mis la table à l'arrière.

Mon père arriva juste au moment que j'ajoutais les steaks sur le gril.

– Hey, papa, ai-je dit par-dessus mon épaule. J'ai pensé de nous faire le dîner ce soir.

– Oh, dit-il, semblant prendre un instant pour saisir le fait qu'il ne cuisinerait pas pour moi. Bien, a-t-il finalement ajouté.

– Comment aimes-tu ton steak ?

– Medium, a-t-il dit.

Il a continué à se tenir debout près de la porte-patio.

– Il semble que tu n'as pas utilisé le barbecue depuis que je suis parti, ai-

je dit. Mais tu aurais dû. Il n'y a rien de mieux qu'un steak cuit au gril. Ma bouche salive depuis que je suis arrivé.

– Je vais aller changer mes vêtements.

– Les steaks seront prêts dans une dizaine de minutes.

Quand il a quitté, je suis retourné dans la cuisine, pris les pommes de terre et le bol de salade – avec la vinaigrette, le beurre et la sauce pour steak – et les a mis sur la table. J'ai entendu la porte-patio s'ouvrir et mon père est apparu portant deux verres de lait, ressemblant à un touriste sur un bateau de croisière. Il

était vêtu d'un short, chaussettes noires, des chaussures de tennis, et une chemise hawaïenne à fleurs. Ses jambes étaient douloureusement blanches, comme s'il n'avait pas porté de shorts depuis des années. Sûrement jamais. En y repensant, je ne suis pas sûr si je ne l'avais jamais vu en shorts. J'ai fait de mon mieux pour prétendre qu'il avait l'air normal.

– Juste à temps, ai-je dit en retournant au barbecue.

J'ai chargé les deux assiettes avec les steaks et en ai mis une devant lui.

– Merci, dit-il.

– Mon plaisir.

Il a ajouté de la salade dans son assiette et versé de la vinaigrette, puis a déballé sa pomme de terre. Il a ajouté du beurre, puis a versé de la sauce à steak sur l'assiette, créant une petite flaque. Normal et détendu, à l'exception du fait qu'il a fait tout cela en silence.

– Comment s'est passée ta journée ? ai-je demandé, comme toujours.

– Comme d'habitude, répondit-il.

Comme toujours. Il sourit de nouveau, mais n'a ajouta rien d'autre.

Mon père, l'inadapté social. Je me demandais pourquoi il trouvait la

conversation si difficile et j'ai essayé d'imaginer comment il était dans sa jeunesse. Comment il était quand il a constaté qu'il ne trouverait jamais quelqu'un pour se marier ? Je savais que la dernière question semblait idiote, mais elle ne venait pas de la rancune. J'étais vraiment curieux. Nous avons mangé pendant un certain temps, le cliquetis des fourchettes étant le seul son pour nous tenir compagnie.

– Savannah dit qu'elle aimerait te rencontrer, ai-je finalement dit.

Il a coupé son steak.

– Ta petite amie ?

Seul mon père l'exprimerait de cette manière.

– Oui, ai-je dit. Je pense que tu l'aimerais.

Il hocha la tête.

– Elle est étudiante à l'UNC, ai-je expliqué.

Il savait que c'était son tour, et je pouvais sentir son soulagement quand une question lui vint.

– Comment l'as-tu rencontrée ?

Je lui ai parlé du sac, brossant le tableau, essayant de rendre l'histoire aussi pleine d'humour que possible, et un rire lui a échappé.

– C’était gentil de ta part, a-t-il observé.

Un autre arrêt de conversation. J’ai coupé un autre morceau de steak.

– Papa ? Je peux te poser une question ?

– Bien sûr.

– Comment toi et maman vous êtes rencontrés ?

C’était la première fois que je le questionnais sur elle depuis des années. Parce qu’elle n’avait jamais fait partie de ma vie, parce que je n’avais pas de souvenir, j’ai rarement senti le besoin de le faire. Même maintenant, ce n’était pas un réel

besoin; je voulais juste qu'il me parle. Il a pris son temps en ajoutant plus de beurre à sa pomme de terre et je savais qu'il ne voulait pas répondre.

– Nous nous sommes rencontrés à un restaurant, a-t-il finalement dire. C'était une serveuse.

J'ai attendu. Rien de plus ne semblait venir.

– Elle était jolie ?

– Oui.

– Elle ressemblait à quoi ?

Il a réduit sa pomme de terre en purée en ajoutant du sel, l'aspergeant avec soin.

– Elle était comme toi, a-t-il conclu.

– Qu’est-ce que tu veux dire ?

– Humm, a-t-il hésité. Elle pouvait être… têtue.

Je n’étais pas sûr de savoir ce qu’il voulait dire. Avant que je puisse lui demander, il se leva de la table et saisit son verre.

– Veux-tu un peu plus de lait ? a-t-il demandé, et je savais qu’il ne dirait plus rien à propos d’elle.

CHAPITRE SIX

Le temps est relatif. Je sais que je ne suis pas le premier à m'en rendre compte et de loin être le plus célèbre, et ma réalisation n'avait rien à voir avec l'énergie de masse, de la vitesse de la lumière ou toute autre chose pour laquelle Einstein aurait postulé. Ça avait plutôt rapport que je traînais depuis des heures tandis que j'attendais Savannah.

Après que mon père et moi eut fini de dîner, je pensais à elle, je pensais de nouveau à elle peu de temps après que je me suis réveillé. J'ai passé la journée à surfer, et bien que les

vagues étaient meilleures que la veille, je ne pouvais pas réellement me concentrer et j'ai décidé de partir à midi. J'ai débattu de savoir si oui ou non j'allais me chercher un cheeseburger dans un restaurant près de la plage, les meilleurs hamburgers en ville, soit dit en passant, mais même si j'étais de bonne humeur, je suis juste allé chez moi, en espérant que je pourrais parler à Savannah pour aller manger un hamburger plus tard. J'ai lu un peu le dernier roman de Stephen King, pris une douche et m'habilla d'une paire de jeans et d'un polo, avant de lire encore pendant quelques heures avant de regarder

l’horloge et réaliser que seulement vingt minutes s’étaient écoulées. C’est ce que je voulais dire par le temps est relatif.

Quand mon père est rentré à la maison, il a vu la façon dont j’étais habillé et a offert ses clés.

– Vas-tu voir Savannah ? il a demandé.

– Oui, ai-je dit en me levant du canapé et pris les clés. Je pourrais rentrer tard.

Il se gratta le dos de sa tête.

– D’accord, a-t-il dit.

– Un petit-déjeuner demain ?

– Bien.

Pour une raison que je ne pouvais pas comprendre, il semblait presque effrayé.

– Très bien, ai-je dit. On se voit plus tard, d'accord ?

– Je vais probablement dormir.

– Je ne voulais pas dire cela dans le sens littéral…

– Oh, dit-il. Bien.

Je me dirigeai vers la porte. Comme je l'ouvrais, je l'ai entendu soupirer.

– Je voudrais aussi rencontrer Savannah, dit-il d'une voix si douce que je l'ai à peine entendu.

Le ciel était clair et le soleil reflétait sa lumière sur l'eau quand je suis arrivé à la maison. En sortant de la voiture, j'ai réalisé que j'étais nerveux. Je ne me souviens pas la dernière fois qu'une femme m'avait rendu nerveux, mais je ne pouvais pas oublier la pensée que d'une façon ou d'une autre, les choses pourraient avoir changé entre nous. Je ne savais pas comment ni pourquoi je me suis senti ainsi, tout ce que je savais, c'était que je n'étais pas sûr si mes craintes s'avéraient correctes.

Je n'ai pas pris la peine de frapper et

suis simplement entré. La salle de séjour était vide, mais je pouvais entendre des voix à l'extérieur et il y avait l'habituelle collection de gens sur le pont arrière. Je suis sorti, en demandant Savannah, et on m'a dit qu'elle était à la plage.

J'ai trottiné jusqu'au sable et je me suis figé quand je l'ai vue assise près de la dune, à côté de Randy, Brad et Susan. Elle ne m'avait pas remarqué et je l'ai entendue rire à quelque chose que Randy a dit. Elle et Randy semblaient être autant un couple que Susan et Brad. Je savais qu'ils ne l'étaient pas, qu'ils parlaient probablement juste de la maison

qu’ils construisaient ou partageaient des anecdotes des deux derniers jours, mais je n’aimais pas ça. Ni aimait le fait que Savannah était assise si près de Randy comme elle l’avait été avec moi. Comme je me tenais là, je me demandais si elle se souvenait même notre rendez-vous, mais elle sourit quand elle m’a vu comme si de rien n’était.

– Te voilà ! dit-elle. Je me demandais quand tu te montrerais.

Randy sourit. En dépit de son commentaire, il portait une expression presque victorieuse. Quand le chat n’est pas là, les souris dansent, il semblait dire.

Savannah se leva et marcha vers moi. Elle portait un chemisier blanc sans manches et une jupe qui flottante qui se balançait quand elle marchait. Je pouvais voir la nouvelle couleur sur ses épaules qui résultait de ses heures passées au soleil. Quand elle est arrivée, elle s'est tenue sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur ma joue.

– Salut, dit-elle, encerclant un bras autour de ma taille.

– Salut.

Elle se pencha légèrement en arrière, comme si elle évaluait mon expression.

– On dirait que je t’ai manqué, dit-elle d’un air taquin dans sa voix.

Comme d’habitude, je ne pouvais pas penser à une réponse et elle fit un clin d’oeil à mon incapacité d’admettre que c’était le cas.

– Peut-être que tu m’as manqué aussi, a-t-elle ajouté.

J’ai touché son épaule nue.

– Tu es prête à y aller ?

– Comme je ne le serai jamais, dit-elle.

Nous avons commencé à marcher vers la voiture et j’ai pris sa main, son toucher me faisant comme si tout allait bien dans le monde. Enfin,

presque…

Je me suis redressé.

– Je t’ai vue parler avec Randy, ai-je dit en essayant de garder ma voix neutre.

Elle me serra la main.

– Tu l’as vu, hein ?

J’ai essayé de nouveau.

– Je suppose que vous êtes parvenus à vous connaître pendant que vous travaillez ensemble.

– Bien sûr que oui. J’avais raison, aussi. Il est un jeune homme agréable. Après qu’il aura fini ici, il s’en va à New York pour un stage de six

semaines chez Morgan Stanley.

– Hmm, je grognai.

Elle a ri sous cape.

– Ne me dit pas que tu es jaloux.

– Je ne le suis pas.

– Bien, a-t-elle conclu, serrant de nouveau ma main. Parce qu'il n'y a aucune raison de l'être.

Je me suis accroché sur ces derniers mots. Elle n'avait pas besoin de le dire, mais je ne pouvais pas être plus heureux qu'elle l'ait fait. Quand nous sommes arrivés à la voiture, j'ai ouvert sa porte.

– Je pensais t'emmener chez Oysters,

ai-je dit. C’est une boîte de nuit un peu plus bas sur la plage. Ils ont un groupe et nous pourrions aller danser.

– Que ferons-nous d’ici là ?

– As-tu faim ? j’ai demandé en pensant au cheeseburger auquel j’avais pensé plus tôt.

– Un peu, a-t-elle dit. J’ai mangé une collation quand je suis rentré, mais j’ai encore faim.

– Que penses-tu d’une promenade sur la plage ?

– Hmm… peut-être plus tard.

Il était évident qu’elle avait déjà quelque chose en tête.

– Pourquoi ne pas me dire ce que tu veux faire ?

Elle s’éclaircit.

– Que dirais-tu d’aller saluer ton père.

Je n’étais pas sûr si j’avais bien entendu.

– Vraiment ?

– Oui, vraiment, a-t-elle dit. Pas longtemps. Ensuite, nous pourrons trouver quelque chose à manger et aller danser.

Lorsque j’ai hésité, elle posa une main sur mon épaule.

– S’il te plaît ?

Je n’étais pas content d’y aller, mais la façon dont elle a demandé, il était impossible pour moi de dire non. Je commençais à m’habituer à cela, je suppose, mais je préférais l’avoir toute pour moi pour le reste de la soirée.

Je n’ai pas compris non plus pourquoi elle voulait voir mon père ce soir, à moins que cela signifiait qu’elle n’était pas aussi heureuse que moi à l’idée d’être seule. Pour être honnête, la pensée me déprimait.

En plus, elle était de bonne humeur comme elle a parlé du travail qu’ils

avaient accompli au cours des derniers jours. Demain, ils avaient prévu de commencer à poser les fenêtres. Randy avait travaillé à ses côtés pendant les deux jours, ce qui explique leur « amitié retrouvée ». Voilà comment elle l'a décrit. Je doutais que Randy ait décrit son intérêt de la même façon.

Nous sommes arrivés quelques minutes plus tard, et j'ai noté la lumière dans le repaire de mon père. Quand j'ai éteins le moteur, je jouais avec les clés avant de sortir.

– Je t'ai dit que mon père est calme, n'est-ce pas ?

– Oui, dit-elle. Cela n’a pas d’importance. Je veux juste le rencontrer.

– Pourquoi ? demandai-je.

Je sais comment ça sonnait, mais je ne pouvais pas m’en empêcher.

– Parce que, dit-elle, il est ta seule famille. Et c’est lui qui t’a élevé.

Une fois que mon père a surmonté le choc de mon retour avec Savannah et que les présentations ont été faites, il passa une main rapide sur ses cheveux fins et fixait le plancher.

– Je suis désolé, nous n'avons pas appelé avant, mais ne blâmez pas John, dit-elle. C'était ma faute.

– Oh, dit-il. C'est correct.

– Nous vous avons pris à un mauvais moment ?

– Non, dit-il en lui jetant un coup d'oeil avant de se remettre à fixer le plancher. C'est un plaisir de te rencontrer.

Pendant un instant, nous étions tous debout dans la salle de séjour, sans que personne dise quoi que ce soit. Savannah avait le sourire facile, mais je me demandais si mon père l'avait même réalisé.

– Voulez-vous boire quelque chose ? il a demandé, comme si tout d'un coup il se souvenait qu'il était censé jouer l'hôte.

– Non, merci, dit-elle. John m'a dit que vous êtes un collectionneur de pièces de monnaie.

Il se tourna vers moi, comme s'il me demandait quoi répondre.

– J'essaie, a-t-il finalement répondu.

– Est-ce cela que nous avons si brutalement interrompu ? a-t-elle demandé, en utilisant le même ton taquin qu'elle avait l'habitude avec moi.

À ma grande surprise, j'ai entendu

mon père donner un rire nerveux. Pas fort, mais tout de même un rire. Incroyable.

– Non, vous n'avez rien interrompu. J'examinais juste une nouvelle pièce que j'ai eue aujourd'hui.

Comme il parlait, je sentais qu'il essayait d'évaluer comment je réagissais. Savannah ne l'a pas remarqué ou elle faisait semblant.

– Vraiment ? a-t-elle demandé. Quel genre ?

Mon père a changé de poids d'un pied à l'autre. Puis, à mon grand étonnement, il leva les yeux et lui demanda :

– Voudrais-tu la voir ?

Nous avons passé quarante minutes dans le repaire.

La majorité du temps, j'étais assis dans le repaire et j'ai écouté mon père raconter ses histoires que je connaissais par coeur. Comme le plus sérieux des collectionneurs, il gardait seulement quelques pièces à la maison, et je n'avais pas la moindre idée où le reste avait été conservé. Il faisait tourner une partie de la collection toutes les deux semaines, de nouvelles pièces apparaissant

comme par magie. Habituellement, il n'y en avait jamais plus d'une douzaine dans son bureau, donnant l'impression qu'il n'y avait jamais rien de précieux, mais j'ai eu l'impression qu'il aurait pu qu'il aurait pu montrer un Lincoln commun à Savannah et elle aurait été ravie. Elle a posé des dizaines de questions, des questions que moi ou n'importe quel livre sur les pièces de collection aurions pu lui répondre, mais comme les minutes passaient, ses questions sont devenues plus subtiles. Au lieu de demander pourquoi une pièce pouvait avoir particulièrement de la valeur, elle a demandé quand et où il

l’avait trouvée, et elle se plia aux histoires des week-ends ennuyeux de ma jeunesse, passée dans des endroits comme Atlanta, Charleston, Raleigh ou Charlotte.

Mon père a beaucoup parlé de ces voyages. Eh bien, pour lui, de toute façon. Il avait toujours tendance à se replier sur lui-même pendant de longues périodes, mais il lui avait probablement dit le plus de choses au cours de ces quarante minutes que j’étais arrivé à la maison. De mon point de vue, j’ai vu la passion qu’elle avait renvoyé, mais c’était une passion que j’avais vue mille fois auparavant, et il cela n’a pas changer

mon opinion comme quoi il a utilisé les pièces de monnaie comme un moyen d'éviter la vie au lieu de l'embrasser. Je m'étais arrêté de lui parler des pièces parce que je voulais parler d'autre chose d'autre; mon père a cessé de parler, car il savait comment je me sentais et ne pouvait discuter de rien d'autre.

Et pourtant…

Mon père était heureux et je le savais. Je pouvais voir la façon sont ses yeux brillaient comme il fit signe à une pièce de monnaie, en soulignant la marque de fabrication, la netteté de l'empreinte ou comment la valeur d'une pièce peut différer, car il y avait

des flèches ou des couronnes. Il a montré à Savannah des pièces de monnaie frappées à West Point, l'une de ses préférées dans sa collection. Il a sorti une loupe pour voir ses défauts, et quand Savannah a tenu la loupe, je pouvais voir l'animation sur le visage de mon père. En dépit de mes sentiments au sujet des pièces de monnaie, je ne pouvais pas m'empêcher de sourire, simplement de voir mon père si heureux.

Mais il était toujours mon père et il n'y avait pas de miracle. Une fois qu'il lui avait montré les pièces de monnaie et lui avait dit comment il avait commencé à les collectionner,

ses commentaires sont devenus de plus en plus brefs. Il a commencé à se répéter et l'a réalisé, le faisant reculer et battre en retraite. À un moment, Savannah a dû sentir son malaise croissant, car elle a fait signe aux pièces placées sur son bureau.

– Je vous remercie, M. Tyree. Je me sens comme si je viens d'apprendre quelque chose de réel.

Mon père sourit, visiblement fatigué et je l'ai pris comme mon signal pour me lever.

– Ouais, c'était super. Mais nous devrions probablement y aller, ai-je dit.

– Oh… bien.

– C’était une merveilleuse rencontre.

Quand mon père acquiesça de nouveau, Savannah se pencha et lui donna une accolade.

– Refaisons cela de nouveau un de ces jours, a-t-elle chuchoté.

Bien que mon père l’a étreint à son tour, cela m’a rappelé ses étreintes sans vie que j’avais reçues enfant. Je me demandais si elle était aussi maladroite comme d’habitude.

Dans la voiture, Savannah semblait

perdue dans ses pensées. J'aurais posé des questions sur ses impressions de mon père, mais je n'étais pas sûr de vouloir entendre sa réponse. Je connais mon père et je n'avais pas eu la meilleure relation, mais elle avait raison quand elle avait dit qu'il était la seule famille que j'ai eue et m'avait élevé. Je pouvais me plaindre de lui, mais la dernière chose que je voulais entendre était quelqu'un d'autre le faire aussi.

Je ne pense pas qu'elle dirait quoi que ce soit de négatif, tout simplement parce que ce n'était pas dans sa nature, et quand elle se tourna vers moi, elle souriait.

– Merci de me l'avoir présenté, a-t-elle dit. Il a un tel… coeur chaud.

Je n'avais jamais entendu quelqu'un le décrire de cette façon, mais j'aimais cela.

– Je suis heureux que tu l'aies aimé.

– Je l'aime bien, a-t-elle dit, sonnant sincère. Il est… doux. (Elle me regarda.) Mais je crois que je comprends pourquoi tu as eu tellement d'ennuis quand tu étais plus jeune. Il ne m'a pas frappé être le genre de père qui fixerait des règlements.

– En effet, ai-je approuvé.

Elle me lança un air renfrogné

ludique.

– Et tu en as profité.

J’ai ri.

– Ouais, je suppose que je l’ai fait.

Elle secoua la tête.

– Tu aurais dû faire mieux.

– J’étais juste un gamin.

– Oh, la vieille excuse de la jeunesse. Tu sais que ça ne tient pas l’eau, n’est-ce pas ? Je n’ai jamais profité de mes parents.

– Oui, l’enfant parfaite. Je pense que tu l’as mentionné.

– Tu te moques de moi ?

– Non, bien sûr que non.

Elle a continué à me dévisager.

– Je pense que tu le fais, a-t-elle finalement décidé.

– D'accord, peut-être un peu.

Elle a pensé à ma réponse.

– Eh bien, peut-être que je l'ai mérité. Mais pour ta gouverne, je n'étais pas parfaite.

– Non ?

– Bien sûr que non. Je me souviens très clairement, par exemple, qu'en quatrième année, j'ai obtenu un B à un test.

J'ai feint le choc.

– Non ! Ne me dis pas cela !

– C’est vrai.

– Comment t’en es-tu remis ?

– Comment d’après toi ? a-t-elle dit en haussant les épaules. Je me suis dit que cela ne se reproduirait plus jamais.

Je n’en doutais pas.

– As-tu encore faim ?

– Je pensais que tu n’allais jamais me le demander.

– Qu’as-tu le goût de manger ?

Elle a relevé ses cheveux en queue de cheval négligée avant de les laisser aller.

– Que dirais-tu d’un gros cheeseburger juteux ?

Dès qu’elle l’a dit, je me suis trouvé à me demander si Savannah était trop parfaite pour être vraie.

CHAPITRE SEPT

– Je dois admettre que tu m'emmènes manger aux endroits les plus intéressants, a dit Savannah en jetant un coup d'oeil sur son épaule.

Dans la distance au-delà de la dune, nous avons pu voir une longue file de clients serpentant le stand *Joe's Burger* situé au milieu d'un stationnement en gravier.

– C'est le meilleur en ville, ai-je dit en prenant une bouchée de mon énorme hamburger.

Savannah était assise près de moi dans le sable, face à l'eau. Les

hamburgers étaient fantastiques, juteux et épais, et bien que les frites étaient un peu trop grasses, elles ont fait le boulot. Comme elle mangeait, Savannah regardait la mer, et dans la lumière déclinante, je me surpris à penser qu'elle semblait plus à l'aise ici que moi.

Je pensais à nouveau à la façon dont elle avait parlé à mon père. De la façon dont elle parlait à tout le monde, y compris moi. Elle avait la capacité rare d'être exactement ce dont les gens avaient besoin quand elle était avec eux en restant fidèle à elle-même. Je ne pouvais pas penser à quelqu'un qui lui ressemblait en

apparence ou de la personnalité, et je me demandais encore pourquoi elle avait goût à moi. Nous étions aussi différents que deux personnes pourraient l'être. Elle était une fille de la montagne, douée et douce, élevée par des parents attentifs, avec un désir d'aider ceux dans le besoin; j'étais un fantassin tatoué de l'armée, dur sur les bords, et en grande partie un étranger dans ma propre maison. En me rappelant comment elle avait été avec mon père, je pouvais dire que ses parents l'avaient bien élevée. Et comme elle était assise à côté de moi, je me suis trouvé à souhaiter que je puisse être comme elle.

– À quoi penses-tu ?

Sa voix, encore douce, m'éloignait de mes pensées.

– Je me demandais pourquoi tu es ici, ai-je avoué.

– Parce que j'aime la plage. Je n'arrive pas à le faire très souvent. Ça ne ressemble pas à n'importe quelles vagues ou des bateaux de crevette d'où je viens.

Quand elle a vu mon expression, elle a pris ma main.

– C'était flippant, a-t-elle dit, je suis désolée. Je suis ici parce que je veux être ici.

J’ai mis de côté les restes de mon hamburger, me demandant pourquoi je m’en souciais tant. C’était un sentiment nouveau pour moi, celui que je n’étais pas sûr que je m’habituerais un jour. Elle me caressa le bras et se tourna de nouveau vers l’eau.

– C’est magnifique ici. Tout ce dont nous avons besoin est un coucher de soleil sur l’eau et ce serait parfait.

– Nous devrions aller de l’autre côté du pays, ai-je dit.

– Vraiment ? Tu essaies de me dire que le soleil se couche à l’ouest ?

J’ai noté la lueur espiègle dans son

regard.

– C’est ce que j’ai entendu dire, de toute façon.

Elle avait mangé que la moitié de son cheeseburger, et elle pris le sac, ajouta les restes du mien comme si de rien n'était. Après s’être assurée que le sac ne partirait pas au vent, elle étendit ses jambes et se tourna vers moi, me regardant à la fois coquette et innocente.

– Tu veux savoir ce que je pensais ? a-t-elle demandé.

J’ai attendu, buvant la vue d’elle.

– Je pensais que j’aurais voulu que tu sois été avec moi au cours des

derniers jours. Je veux dire, j'ai bien aimé apprendre à connaître tout le monde. Nous avons déjeuné ensemble et le dîner d'hier soir était vraiment très amusant, mais il me semblait que quelque chose n'allait pas, comme s'il me manquait quelque chose. Ce n'est que quand je t'ai vu marcher sur la plage que j'ai réalisé que c'était toi.

J'ai avalé dur. Dans une autre vie, dans un autre temps, je l'aurais embrassée, mais bien que je le voulais, je ne l'ai pas fait. Au lieu de cela, tout ce que je pouvais faire était de la dévisager. Elle a rencontré mon regard sans un soupçon de conscience

de soi.

– Quand tu m'as demandé pourquoi j'étais ici, j'ai fait une blague parce que je pensais que la réponse était évidente. Passer du temps avec toi est juste… facile, en quelque sorte. Facile, comme de la façon dont c'est censé être. Comme ça l'est avec mes parents. Ils sont tout simplement bien ensemble, et je me souviens qu'en grandissant, je voulais avoir ça aussi. (Elle s'arrêta.) Je voudrais que tu les rencontres un jour.

Ma gorge était sèche.

– J'aimerais ça aussi.

Elle a glissé sa main dans la mienne,

ses doigts s’entrelaçant avec les miens.

Nous sommes restés assis dans un silence paisible. Au bord de l’eau, les sternes plongeaient leurs becs dans le sable en quête de nourriture; un groupe de mouettes ont cassé une vague. Le ciel s’était assombri et les nuages plus sinistres. En haut de la plage, je pouvais voir des couples dispersés marcher sous un ciel indigo.

Comme nous étions assis ensemble, l’air était rempli par le fracas du ressac. Je me suis émerveillé comment je me sentais tout nouveau. Nouveau et confortable, comme si nous nous connaissions depuis toujours.

Pourtant, nous n'étions même pas un vrai couple.

Une voix dans ma tête m'a rappelé que probablement nous ne le serons jamais. Dans un peu plus d'une semaine, je rentrerais en Allemagne et tout ceci serait fini. J'avais passé assez de temps avec mes copains pour savoir que cela prend plus que quelques jours spéciaux pour survivre à une relation à l'autre bout de l'océan Atlantique. J'avais entendu dire les gars de mon unité jurer que s'ils étaient amoureux après une permission – et peut-être qu'ils l'étaient –, mais cela n'a jamais duré.

Passer du temps avec Savannah m'a

fait me demander s'il était possible de défier la norme. Je voulais plus d'elle, et peu importe ce qui s'est arrivé entre nous, je savais déjà que je n'oublierais jamais rien d'elle. Aussi fou que cela puisse paraître, elle devenait une partie de moi et je redoutais déjà le fait que nous ne serions plus en mesure de passer la journée de demain ensemble. Ou le lendemain, et celui d'après.

Peut-être, me suis-je dit, nous pourrions battre des scores.

– Là-bas ! cria-t-elle en pointant l'océan. Dans les disjoncteurs.

J'ai balayé l'océan couleur de fer, mais

je n’ai rien vu. À côté de moi, Savannah se leva brusquement et se mit à courir vers l’eau.

– Viens ! a-t-elle crié par-dessus son épaule. Dépêche-toi !

Je me leva et avança vers elle, perplexe. Me mettant à courir, j’ai réduit l’écart entre nous. Elle s’arrêta au bord de l’eau et je pouvais entendre sa respiration venir vite.

– Qu’est-ce qui se passe ? ai-je dit.

– Juste là !

Quand je plissai les yeux, j’ai vu à quoi elle avait fait allusion. Trois créatures surfant sur les vagues, et l’un après l’autre disparaissait de la vue dans

une vague, pour réapparaître de nouveau plus loin sur la plage.

– De jeunes marsouins, ai-je dit. Ils passent par l'île presque tous les soirs.

– Je sais, dit-elle, mais on dirait qu'ils surfent.

– Oui, je suppose qu'ils le font. Ils font juste s'amuser. Maintenant que tout le monde est hors de l'eau, ils pensent qu'il est sûr de jouer.

– Je veux y aller avec eux. J'ai toujours voulu nager avec les dauphins.

– Ils vont arrêter de jouer, ou vont se déplacer juste en bas de la plage où tu ne pourras pas les atteindre. Ils

sont drôles, parfois. Je les ai vus en surfant. S'ils sont curieux, ils viennent à quelques pieds et te donnent un coup d'oeil, mais si tu essaies de les suivre, ils vont te quitter dans la poussière.

Nous avons continué de regarder les marsouins qui s'éloignaient de nous, pour éventuellement disparaître sous un ciel qui était devenu opaque.

– Nous devrions probablement y aller, ai-je dit.

Nous avons fait notre chemin vers la voiture, nous arrêtant pour jeter les restes de notre repas.

– Je ne suis pas sûr que le groupe joue

encore, mais cela ne devrait pas être long.

– Cela n'a pas d'importance, a-t-elle dit. Je suis sûre que nous pourrons trouver quelque chose à faire. D'ailleurs, je dois t'avertir que je ne suis pas une bonne danseuse.

– Nous pouvons ne pas y aller, si tu ne veux pas. Nous pourrions aller quelque part ailleurs, si tu préfères.

– Comme où ?

– Tu aimes les navires ?

– Quel genre de navires ?

– Les grands, ai-je dit. Je connais un endroit où nous pouvons voir la USS

North Carolina.

Elle a fait une drôle de tête et je savais que la réponse était non. Non pour la première fois. Puis à nouveau, je n'avais plus aucune illusion qu'elle serait partie à la maison si j'y étais allé. Si j'étais elle, je n'irais pas non plus. Je suis seulement un humain.

– Attends, dit-elle. Je sais où nous pouvons aller. Je veux te montrer quelque chose.

Intrigué, j'ai demandé :

– Où ?

Considérant que le groupe de Savannah avait commencé leur travail seulement hier, la maison était étonnamment avancée. La plupart du cadrage était déjà terminé et le toit avait été levé. Savannah regarda par la fenêtre de la voiture avant de se tourner vers moi.

– Veux-tu marcher autour ? Voir ce que nous faisons ?

– J'adorerais cela, ai-je dit.

Je la suivis hors de la voiture, en notant le jeu du clair de lune sur ses traits. Comme je marchais sur la terre du lieu de travail, j'ai réalisé que je pouvais entendre des chansons de la

radio émanant de l'une des fenêtres de cuisine des voisins. À quelques pas de l'entrée, Savannah fit un signe autour de la structure avec une fierté évidente. Je me suis glissé assez proche pour glisser mon bras autour d'elle et elle pencha la tête contre mon épaule comme elle se détendait contre moi.

– C'est ici où j'ai passé les deux derniers jours, a-t-elle presque murmuré dans le calme de la nuit. Qu'en penses-tu ?

– C'est formidable, ai-je dit. Je parie que la famille sera ravie.

– Ils le sont. Et ils sont une famille

géniale. Ils méritent vraiment cet endroit puisque cela a été une telle lutte pour eux. L'ouragan Fran a détruit leur maison, mais comme tant autres, ils n'ont pas d'assurance contre les inondations. C'est une mère célibataire avec trois enfants – son mari les a abandonnés il y a des années – et si tu rencontrais la famille, tu les aimerais. Les enfants obtiennent de bonnes notes à l'école et chantent dans la chorale de jeunes à l'église. Et ils sont tellement polis et courtois… tu peux dire que leur mère a travaillé dur pour s'assurer qu'ils soient bien élevés, tu comprends ?

– Tu les as rencontrés ?

Elle hocha la tête vers la maison.

– Ils ont été ici les deux derniers jours. (Elle se redressa.) Veux-tu regarder à l'intérieur ?

À contrecoeur, je l'ai lâchée.

– Montre-moi le chemin.

Ce n'était pas un endroit de grande taille – de la même taille que la maison de mon père –, mais le plan architectural était plus ouvert, ce qui la faisait paraître plus grande. Savannah me prit par la main et me conduisit à travers chaque pièce, en soulignant les caractéristiques, son imagination suivant dans le détail. Elle rêva sur le papier peint idéal pour

les murs de la cuisine et la couleur de la tuile dans l'entrée, le tissu des rideaux dans la salle de séjour et comment décorer le manteau de la cheminée. Sa voix transmettait le même émerveillement et la joie qu'elle avait exprimée en voyant les marsouins. Pendant un instant, j'ai eu une vision de ce qu'elle avait dû être enfant.

Elle me ramena à la porte d'entrée. Dans la distance, les premiers grondements de tonnerre se firent entendre. Comme nous étions à la porte, je l'ai attirée près de moi.

– Il va y avoir un porche, aussi, dit-elle, avec assez de place pour deux ou

trois chaises berçantes, ou même une balançoire. Ils pourront s'asseoir ici les soirs d'été, et se rassembler ici après l'église. Leur église est directement là-bas. C'est pourquoi cet emplacement est idéal pour eux.

– On dirait que tu as appris à les connaître.

– Non, pas vraiment, a-t-elle dit. Je leur ai parlé un peu, mais je suis juste à imaginer tout cela. Je l'ai fait avec toutes les maisons que j'ai aidé à construire – je marchais à l'intérieur et essayait d'imaginer ce que la vie des propriétaires allait ressembler. Cela permet de rendre le travail sur la maison beaucoup plus amusant.

La lune était maintenant cachée par les nuages, assombrissant le ciel. À l'horizon, la foudre étincelait et un instant plus tard, une douce pluie a commencé à tomber, crépitant sur le toit. Les chênes qui bordent la rue, lourds avec leurs feuilles, bruissaient dans le vent comme le tonnerre retentit dans la maison.

– Si tu veux partir, nous devrions probablement y aller avant que la tempête frappe.

– Nous n'avons nulle part où aller, tu te souviens ? En plus, j'ai toujours aimé les orages.

Je l'attirais plus près, respirant son

parfum. Ses cheveux sentaient le bonbon, comme les fraises mûres.

Comme nous l'avons prédit, la plus s'est intensifiée en une averse constante, tombant en diagonale du ciel. Les réverbères fournissaient la seule lumière, éclairant la moitié du visage de Savannah sans l'ombre.

Le tonnerre a éclaté au-dessus et la pluie a commencé à tomber en cordes. Je pouvais voir la pluie souffler sur le sol couvert de sciures, formant des flaques larges dans la saleté et j'étais reconnaissant que, malgré la pluie, la température était chaude. Sur le côté, j'ai repéré quelques caisses vides. Je l'ai laissée

pour commencer à les empiler dans un siège de fortune. Il ne serait pas très confortable, mais ce serait mieux qu'être debout.

Comme Savannah a pris place à côté de moi, je savais soudainement que venir ici avait été la bonne chose à faire. C'était la première fois que nous avions été réellement seuls, mais comme nous étions assis côte à côte, c'était comme si nous avions été ensemble pour toujours.

CHAPITRE HUIT

Les caisses, dures et impitoyables, m'ont fait mettre en doute ma sagesse, mais Savannah n'a pas semblé être dérangée. Ou feins de ne pas l'être. Elle se pencha en arrière, sentant qu'un coin d'une caisse pressa dans sa peau, puis se redressa.

– Désolée, ai-je dit, j'ai pensé qu'ils seraient plus confortables.

– C'est correct. Mes jambes sont épuisées et j'ai mal aux pieds. C'est parfait.

Oui, je pensais, ça l'était. Je repensais à toutes ces nuits de garde, quand

j'imaginais être assis à côté de la fille de mes rêves et me sentir comme si tout allait bien dans ce monde. Je savais maintenant ce que j'avais manqué toutes ces années. Lorsque j'ai senti Savannah reposer sa tête sur mon épaule, je me suis trouvé souhaiter ne pas avoir joint l'armée. Je regrettais être basé à l'étranger, et je regrettais de ne pas avoir choisi un chemin différent dans la vie, celui qui m'aurait permis de rester une partie de son univers. Être un étudiant à la Chapel Hill, passer une partie de mes étés à construire des maisons, monter à cheval avec elle.

– Tu es terriblement calme, je l'ai

entendu dire.

– Désolé, ai-je dit. Je pensais juste à ce soir.

– De bonnes choses, j'espère.

– Oui, de bonnes choses.

Elle s'est déplacée dans sa place et j'ai sentais sa jambe frotter contre la mienne.

– Moi aussi. Mais je pensais à ton père, dit-elle. A-t-il toujours été comme il était ce soir ? Du genre timide et regardant au loin quand il parle aux gens ?

– Oui, ai-je dit. Pourquoi ?

– Juste curieuse, dit-elle.

Quelques mètres plus loin, l'orage semblait atteindre son apogée comme une autre averse de pluie éclata des nuages. L'eau tombait de tous les côtés de la maison comme des chutes. La foudre est tombée de nouveau, plus proche cette fois et le tonnerre s'est écrasé comme un canon. S'il y avait eu des fenêtres, j'ai imaginé qu'elles auraient été secouées dans les cadres.

Savannah s'est approchée plus près et j'ai mis mon bras autour d'elle. Elle croisa ses jambes au niveau des chevilles et s'appuya contre moi, et je me sentais comme si je pourrais la tenir ainsi pour toujours.

– Tu es différent de la plupart des gars que je connais, a-t-elle observé, sa voix basse et intime dans mon oreille. Plus mature, moins… volage.

– Je suppose, ai-je dit en souriant, aimant ce qu'elle a dit. Et n'oublie pas mes cheveux en brosse et mes tatouages.

– Les tatouages… eh bien, ils viennent avec le reste, mais personne n'est parfait.

Je l'ai poussée du coude, faisant semblant d'être blessé.

– Eh bien, si j'avais su comment te sentirais à ce sujet, je ne les aurais pas eus.

– Je ne te crois pas, dit-elle. Mais je suis désolée, je n'aurais pas dû dire cela. Je parlais plus de la façon dont je me sentirais si j'en obtenais un. Sur toi, ils ont tendance à projeter une certaine… image, et je suppose qu'ils te conviennent.

– Quelle image ?

Elle a souligné les tatouages un à un, en commençant avec le caractère chinois.

– Celui-là signifie que tu vis ta vie selon tes propres règles et ne te soucies pas toujours de ce que les gens pensent. L'infanterie montre que tu es fier de ce que tu fais. Et le fil de

fer barbelé… eh bien, il va avec qui tu étais quand tu étais plus jeune.

– C’est tout à fait le profil psychologique. Ici, je pensais que c’était juste parce que j’aimais les dessins.

– Je pense à faire une mineure en psychologie.

– Je pense que tu l’as déjà.

Bien que le vent s’était levé, la pluie a finalement commencé à ralentir.

– As-tu déjà été amoureux ? a-t-elle demandé, changeant subitement de sujet.

Sa question m’a surpris.

– C’est venu de nulle part.

– On m’a dit qu’être imprévisible ajoute au mystère de la femme.

– Oh, c’est vrai. Mais pour répondre à ta question, je ne sais pas.

– Comment peux-tu ne pas savoir ?

J’ai hésité en essayant de penser à ce que j’allais dire.

– Je suis sorti avec une fille il y a quelques années ,et à l’époque, je savais que j’étais en amour. Du moins, c’est ce que je me suis dit. Mais maintenant, quand j’y repense, je suis juste… plus sûr. Je me souciais d’elle et j’ai aimé passer du temps avec elle, mais quand nous n’étions pas

ensemble, j'ai à peine pensé à elle. Nous étions ensemble, mais nous n'étions pas un couple, si cela n'a aucun sens.

Elle a considéré ma réponse, mais n'a rien dit. À un moment, je me suis tourné vers elle.

– Et toi ? As-tu déjà été amoureuse ?

Son visage s'est rembruni.

– Non.

– Mais tu as pensé que tu l'étais. Comme moi, pas vrai ?

Quand elle inhala fortement, j'ai continué.

– Dans mon équipe, je dois utiliser un

peu de psychologie aussi. Et mon instinct me dit qu'il y a eu un petit ami sérieux dans ton passé.

Elle sourit, mais il y avait quelque chose de triste en elle.

– Je savais que tu comprendrais, dit-elle d'une voix sourde. Mais pour répondre à ta question, oui, il y en avait un. Lors de ma première année à l'université. Eh oui, je pense que je l'aimais.

– Es-tu sûre que tu l'aimais ?

Il a fallu beaucoup de temps pour répondre.

– Non, murmura-t-elle. Je ne le suis pas.

Je la regardai.

– Tu n’as pas à me dire…

– C’est correct, dit-elle en levant sa main pour me couper. Mais c’est dur. J’ai essayé de l’oublier et c’est quelque chose que je n’ai jamais dit à mes parents. Ou n’importe qui d’autre. C’est un tel cliché, tu sais ? Une fille d’une petite ville va à l’université et rencontre un beau sénior, qui est aussi le président de sa fraternité. Il est populaire, riche et charmant, et la recrue est un peu intimidée qu’il pourrait être intéressé par quelqu’un comme elle. Il la traite comme si elle est spéciale et elle sait que les autres filles sont jalouses,

alors elle commence à se sentir spéciale, aussi. Elle accepte d'aller au bal d'hiver à l'un des hôtels de la ville avec lui et quelques autres couples, même si elle a été avertie que le gars n'est pas aussi gentil ou sensible comme il semble l'être et qu'en réalité, il est le genre de garçon qui sculpte des encoches dans son cadre de lit pour toutes les filles qu'il a eu.

Elle ferma ses yeux, comme pour évoquer l'énergie de continuer.

– Elle va à l'encontre du meilleur jugement de ses amis, et même si elle ne boit pas, il lui apporte volontiers un soda, elle commence de toute façon à devenir patraque de toute

façon, et il lui propose de la ramener à la chambre d'hôtel afin qu'elle puisse s'allonger. Et la prochaine chose qu'elle sait, ils sont sur le lit à s'embrasser, et elle aime ça au début, mais la chambre devient floue et s'aperçoit que quelque chose ne fonctionne pas, que peut-être ce quelqu'un lui a mis quelque chose dans sa boisson et que sculpter une autre encoche avec son nom avait été son but depuis tout le début.

Ses mots ont commencé à venir plus rapidement, tombant l'un sur l'autre.

– Et ensuite, il commence à chercher à tâtons ses seins et sa robe se déchire, puis sa culotte aussi, mais il est au-

dessus d'elle et il est tellement lourd et elle se sent si impuissante qu'elle veut qu'il s'arrête, car elle n'a jamais fait cela auparavant, et qu'elle est si vertigineuse qu'elle peut à peine parler et ne peut appeler à l'aide, et il aurait probablement eu sa chance avec elle sauf qu'un couple qui logeait dans la chambre est arrivé et elle s'est mise à tituber hors de la chambre en criant et en maintenant sa robe. D'une certaine manière, elle trouve son chemin jusqu'à la salle de bains du lobby et elle continue à pleurer, et d'autres filles sont entrées, ont vu ses coulées de mascara et sa robe déchirée, et au lieu de la réconforter,

elles se sont mises à se moquer d'elle, agissant comme si elle aurait dû savoir ce qui allait d'arriver et qu'elle n'avait eu ce qu'elle a bien mérité. Finalement, elle finit par appeler un ami qui a sauté dans sa voiture et s'est rendu là-bas pour la chercher, et il était assez intelligent pour ne pas poser n'importe quelles questions pendant le trajet du retour.

Au moment où elle a terminé, j'étais rigide de colère. Je n'étais pas un saint avec les femmes, mais je n'ai jamais une fois dans ma vie envisagé de forcer une femme à faire quelque chose qu'elle ne voulait pas.

– Je suis désolé, fut tout ce que je

pouvais dire.

– Tu n’as pas à être désolé. Tu ne l’as pas fait.

– Je sais. Mais je ne sais pas quoi dire d’autre. Sauf que…

Je m’estompai et après un moment, elle se tourna vers moi. Je pouvais voir les larmes qui coulaient sur ses joues, et le fait qu’elle avait pleuré en silence m’a fait mal.

– Sauf que quoi ?

– Sauf si tu ne veux pas… Je ne sais pas. Lui donner une bonne raclée ?

Elle m’a donné un petit rire triste.

– Tu n’as aucune idée combien de fois

j’ai voulu le faire.

– Je le ferai, ai-je dit. Donne-moi juste un nom, mais je te promets de te laisser hors de cela. Je vais faire le reste.

Elle me serra la main.

– Je sais que tu le ferais.

– Je suis sérieux, ai-je dit.

Elle m’a donné un pâle sourire, semblant simultanément lasse du monde et ayant mal.

– C’est pourquoi je ne te le dirai pas. Mais crois-moi, ça me touche. C’est gentil de ta part.

J’ai aimé la façon dont elle l’a dit et

nous sommes restés assis ensemble, les mains jointes hermétiquement. La pluie avait finalement cessé et d'où nous étions, je pouvais entendre de nouveau les sons de la radio. Je ne connaissais pas la chanson, mais je l'ai reconnue comme étant du jazz. Un des gars dans mon unité était un fanatique du jazz.

– Mais de toute façon, a-t-elle poursuivi, c'est ce que je voulais dire quand j'ai dit que ce n'était pas toujours facile ma première année d'université. Et c'était la raison pour laquelle je voulais quitter l'école. Mes parents, bénissez leurs coeurs, ont pensé que j'avais le mal du pays, et

m’ont fait rester. Mais… aussi mauvaise qu’elle fût, j’ai appris quelque chose sur moi-même. Que je pourrais passer par quelque chose comme ça et survivre. Je veux dire, je sais que cela aurait pu être pire, mais pour moi, c’était tout ce que je pouvais gérer à l’époque. Et j’ai appris de cela.

Quand elle eut fini, je me suis retrouvé à me rappeler de quelque chose qu’elle avait dit.

– Est-ce Tim qui t’a ramené de l’hôtel, cette nuit-là.

Elle leva les yeux, surpris.

– Qui d’autre aurais-tu pu appeler ?

ai-je dit en guise d'explication.

Elle hocha la tête.

– Ouais, je suppose que tu as raison. Et il était génal. À ce jour, il n'a posé aucune question à ce sujet et je ne lui ai rien dit. Mais depuis lors, il est un peu plus protecteur et je ne peux pas dire que cela me dérange.

Dans le silence, j'ai pensé au courage qu'elle avait montré, non seulement cette nuit-là, mais par la suite. Si elle ne me l'avait pas dit, je n'aurais jamais soupçonné que quelque chose de mauvais ne lui est arrivé. Je me suis émerveillé que, malgré ce qui lui est arrivé, elle avait réussi à

s’accrocher à son point de vue optimiste du monde.

– Je promets d’être un parfait gentleman, ai-je dit.

Elle se tourna vers moi.

– Qu’est-ce que tu racontes ?

– Ce soir. Demain soir. Chaque fois. Je ne suis pas comme ce gars-là.

Elle a tracé un doigt le long de ma mâchoire, et je sentais le picotement de ma peau sous son contact.

– Je sais, dit-elle, sonnant amusée. Pourquoi penses-tu que je suis ici avec toi aujourd’hui ?

Sa voix si tendre, et encore, j’ai

supprimé l'envie de l'embrasser. Ce n'était pas de dont elle avait besoin, pas maintenant, même s'il était difficile de penser à autre chose.

– Sais-tu ce que Susan a dit après cette première nuit ? Une fois que tu es parti et que je suis retourné vers le groupe ?

J'ai attendu.

– Elle a dit que tu semblais effrayant. Comme si tu étais la dernière personne sur terre avec qui elle ne voudrait jamais être seule.

J'ai souri.

– On m'a dit pire, l'ai-je assurée.

– Non, tu ne comprends pas mon point. Mon point est que je me souviens avoir pensé qu'elle ne savait pas ce dont elle parlait, parce que quand tu m'as d'abord tendu mon sac sur la plage, j'ai vu l'honnêteté et la confiance, et même quelque chose de tendre, mais rien d'effrayant et tout. Je sais que ça paraît fou, mais j'avais l'impression de déjà te connaître.

Je me suis détourné sans répondre. Ci-dessous du réverbère, la brume se levait du sol, un vestige de la chaleur de la journée. Les grillons avaient commencé leurs sons, chantant l'un à l'autre. J'ai avalé dur en essayant s'apaiser la sécheresse soudaine dans

ma gorge. J'ai regardé Savannah, puis vers le plafond, puis mes pieds, et finalement, Savannah de nouveau. Elle me serra la main, et j'ai tiré un souffle fragile, émerveillé par le fait que, pendant une permission dans un lieu ordinaire, j'étais en quelque sorte tombé en amour avec une fille extraordinaire nommée Savannah Lynn Curtis.

Elle a vu mon expression, mais l'a mal interprétée.

– Je suis désolée si je t'ai rendu mal à l'aise, murmurait-elle. Je fais ça parfois. Je parle trop, je veux dire. Je dis de laisser échapper ce que je pense sans prendre en compte

comment les autres pourraient interpréter cela.

– Tu ne m'as pas rendu mal à l'aise, ai-je dit, en tournant son visage vers moi. Jamais personne ne m'a dit quelque chose comme ça, auparavant.

Je me suis presque arrêté là, conscient que si je continuais à garder les mots à l'intérieur, le moment passerait et je m'échapperais sans mettre mes sentiments sur la ligne.

– Tu n'as pas idée combien ces derniers jours ont signifiés pour moi, ai-je commencé. Ma rencontre avec toi a été la meilleure chose qui ne me soit jamais arrivée.

J’ai hésité, sachant que si je m’arrêtais maintenant, je ne serais jamais capable de le dire à quelqu’un.

– Je t’aime, murmurai-je.

J’avais toujours imaginé que ces mots seraient difficiles à dire, mais ils ne l’étaient pas. De toute ma vie, je n’avais jamais été sûr de quoi que ce soit, et autant j’espérais un jour entendre Savannah me dire ces mots, ce qui importait le plus était de savoir que mon amour était à donner, sans cordes ou attentes.

Dehors, l’air commençait à refroidir, et je pouvais voir des flaques d’eau miroitant au clair de lune. Les nuages

avaient commencé à se briser et entre eux, une étoile occasionnelle cligna des yeux, comme pour me rappeler ce que je venais d'admettre.

– As-tu déjà imaginé quelque chose comme ça ? s'est-elle demandé à voix haute. Toi et moi, je veux dire ?

– Non.

– Ça m'effraie un peu.

Mon estomac s'est retourné et immédiatement, j'étais sûr qu'elle ne ressentait pas la même chose.

– Tu n'as pas à me le dire, ai-je commencé. Ce n'est pas pour cela que je l'ai dit…

– Je sais, m'interrompit-elle. Tu ne comprends pas. Je ne suis pas effrayée par ce que tu m'as dit. J'ai été effrayée parce que je voulais aussi le dire: je t'aime, John.

Même maintenant, je ne suis toujours pas certain comment c'est arrivé. Un instant, nous parlions et le suivant, elle se pencha vers moi. Pendant une seconde, je me demandais si l'embrasser briserait la magie entre nous deux, mais il était trop tard pour s'arrêter. Et quand ses lèvres rencontrèrent les miennes, je savais que je pourrais vivre cent ans et visiter tous les pays dans le monde, mais rien ne pourra se comparer à ce

moment unique où j’ai embrassé pour la première fois la fille de mes rêves et je savais que mon amour pour elle durerait pour toujours.

CHAPITRE NEUF

Nous avons fini par rentrer tard. Après avoir quitté la maison, j'ai ramené Savannah à la plage et nous avons marché dans le sable jusqu'à ce qu'elle commence à bâiller. J'ai marché avec elle jusqu'à la porte, et nous nous sommes embrassés à nouveau comme des papillons s'élançaient dans la lumière du porche.

Bien qu'il semblait que j'avais beaucoup pensé à Savannah la veille, ce n'était rien comparé à combien j'étais obsédé le lendemain, même si le sentiment était différent. Je me suis

retrouvé à sourire sans aucune raison, quelque chose que même mon père a remarqué quand il est rentré à la maison après le travail. Il n'a fait aucun commentaire – que je n'avais pas attendu de lui, bien sûr –, mais il ne semblait pas surpris quand j'ai tapoté son dos à l'idée de son intention de faire des lasagnes. J'ai parlé sans cesse de Savannah, et après quelques heures, il retourna dans son repaire. Même s'il avait dit peu de choses, je pense qu'il était heureux pour moi et encore plus heureux que j'ai partagé cela avec lui. J'étais sûr de cela quand je suis rentré à la maison tard ce soir-là et que

trouvé un plateau de cookies au beurre d'arachides fraîchement sortis du four sur le comptoir, accompagné d'une note qui m'a informé qu'il y avait beaucoup de lait dans le réfrigérateur.

J'ai emmené Savannah manger une crème glacée, puis l'a ensuite conduite à la partie touristique du centre-ville de Wilmington. Nous avons fait du lèche-vitrine, où j'ai découvert que nous avions un intérêt commun pour les antiquités. Plus tard, je l'ai emmenée voir le cuirassé, mais nous ne sommes pas restés longtemps. Elle avait eu raison; c'était ennuyeux. Par la suite, je l'ai ramené

chez elle, où nous nous sommes assis autour d'un feu avec ses colocataires.

Les deux soirs suivants, Savannah est venue chez moi. Mon père a cuisiné les deux soirs. Le premier soir, Savannah n'a rien demandé à mon père sur les pièces de monnaie et la conversation était un combat. Mon père écoutait surtout, et bien que Savannah l'avait entretenu agréablement et a essayé de le comprendre, la force de l'habitude nous a poussés à nous parler entre nous pendant que mon père s'est concentré sur son assiette. Quand elle a quitté, le front de Savannah était plissé et bien que je ne voulais pas

croire que son impression initiale de lui avait changé, je savais que c'était le cas.

Étonnamment, elle a demandé de revenir la soirée d'après, où une fois de plus, elle et mon père se sont retrouvés dans le repaire, en discutant des pièces de monnaie. Comme je les regardais, je me demandais comment Savannah faisait face à une situation à laquelle j'étais depuis longtemps habitué. En même temps, j'ai prié qu'elle serait plus compréhensive que je l'avais été autrefois. Au moment où nous avons quitté, j'ai réalisé que je n'avais rien à craindre.

Au lieu de cela, comme nous sommes retournés à la plage, elle a parlé de mon père en termes élogieux, louant en particulier le travail qu'il avait fait de m'élever. Alors que je n'étais pas sûr de ce qu'il fallait faire, je poussai un soupir de soulagement qu'elle semblait avoir accepté mon père pour qui il était.

Au week-end, mon passage à la maison sur la plage devenait un événement régulier. La plupart des gens dans la maison avaient appris mon nom, même s'ils montraient peu d'intérêt pour moi, épuisés par le travail de la journée. La plupart d'entre eux étaient regroupés autour

de la télévision par sept ou huit, au lieu de boire et flirter sur la plage. Tout le monde était plus bronzé et tous portaient des pansements sur leurs doigts pour couvrir leurs ampoules.

Le samedi soir, les gens de la maison avaient trouvé des réserves d'énergie supplémentaires, et je suis arrivé alors que des gars déchargeaient des caisses de bières de l'arrière d'une camionnette. J'ai aidé à les transporter et je me suis rendu compte que depuis la première soirée où j'avais vu Savannah, je n'avais pas eu envie de prendre une petite gorgée d'alcool. Comme le week-end

auparavant, nous avons mangé près du feu et après, nous sommes allés faire une promenade sur la plage. J'avais apporté une couverture et un panier de pique-nique contenant des collations de la soirée, et couchés sur le dos, nous avons regardé un spectacle d'étoiles filantes avec étonnement, observant les éclairs blancs parcourant le ciel. C'était une de ces soirées parfaites avec juste assez de vent pour nous empêcher d'avoir chaud ou froid, et nous avons parlé et nous embrassés pendant des heures avant de tomber endormit dans les bras de l'autre.

Quand le soleil a commencé sa

remontée dans le ciel le dimanche matin, je me suis assis à côté de Savannah. Son visage était éclairé avec la lueur de l'aube, et ses cheveux en éventail sur la couverture. Elle avait un bras sur sa poitrine et l'autre au-dessus de sa tête, et tout ce que je pouvais pensé était que je voudrais passer tous les matins du reste de ma vie à me réveiller à côté d'elle.

Nous sommes allés à l'église, et Tim était aussi présent, en dépit du fait que nous lui avions à peine dit un mot de toute la semaine. Il m'a demandé à nouveau si je voudrais aider sur la maison. Je lui ai dit que je partais le vendredi suivant, et donc je

ne savais pas comment je pourrais aider.

– Je pense que tu le fatigues, a dit Savannah en souriant à Tim.

Il leva les mains.

– Au moins, tu ne pourras pas dire que je n'ai pas essayé.

C'était peut-être la meilleure semaine idyllique que je n'avais jamais passée. Mes sentiments pour Savannah étaient non seulement devenus plus forts, mais comme les jours passaient, j'ai commencé à ressentir une anxiété à l'idée que bientôt, tout ceci serait fini. Chaque fois que ces sentiments ont surgi, j'ai essayé de les éloigner,

mais le dimanche soir, je pouvais à peine dormir. Au lieu de cela, je tournais et me retournais, et j'ai pensé à Savannah, et j'ai essayé d'imaginer comment je pourrais être heureux de savoir qu'elle était de l'autre côté de l'océan et entouré par des hommes, dont l'un pourrait venir à se sentir exactement comme je le faisais à son sujet.

Quand je suis arrivé à la maison le lundi soir, je ne pouvais pas trouver Savannah.

J'ai envoyé quelqu'un vérifier sa

chambre et j'ai passé la tête dans chaque salle de bains. Elle n'était pas sur le pont à l'arrière ni sur la plage avec les autres.

Je suis descendu à la plage et j'ai demandé aux autres, recevant essentiellement des haussements d'épaules d'indifférence. Deux ou trois personnes ne s'étaient même pas rendu compte qu'elle avait disparu, mais une des filles – Sandy ou Cindy, je n'étais pas sûr – m'a dit qu'elle s'était dirigée vers le bas de la plage il y a de cela environ une heure.

Il a fallu beaucoup de temps pour la trouver. Je marchais sur la plage dans les deux directions, puis finalement

sur le quai près de la maison. Sur une intuition, j'ai monté l'escalier, en entendant le bruit des vagues en dessous de moi. Quand j'ai vu Savannah, j'ai pensé qu'elle était sortie au quai pour chercher des marsouins ou regarder les surfeurs. Elle était assise avec ses genoux sous le menton, appuyée contre un poteau et c'est seulement quand je suis arrivé près d'elle que j'ai réalisé qu'elle pleurait.

Je n'avais jamais su tout à fait quoi faire quand je voyais une fille pleurer. En toute honnêteté, je ne savais pas quoi faire quand quelqu'un pleurait. Mon père n'a jamais pleuré, ou s'il l'a

fait, ce n'était pas en ma présence. Et la dernière fois que j'ai pleuré, c'était en troisième année quand j'étais tombé de l'arbre à la maison et m'était fait une entorse au poignet. Dans mon unité, j'avais vu quelques gars pleurer, et j'avais l'habitude de leur tapoter le dos avant de m'éloigner, les laissant avec quelqu'un qui avait plus d'expérience que moi dans ce domaine.

Avant que je puisse décider quoi faire, Savannah m'a vu. Elle s'essuya à la hâte les yeux et les joues, et je l'ai entendue prendre quelques respirations pour se stabiliser. Son sac, celui que j'avais sauvé de l'océan,

était pris en sandwich entre ses jambes.

– Vas-tu bien ? demandai-je.

– Non, répondit-elle et mon coeur s'est serré.

– Veux-tu rester seule ?

Elle l'a considéré.

– Je ne sais pas, a-t-elle finalement dit.

Ne sachant pas quoi faire d'autre, je suis resté là où j'étais.

Savannah soupira.

– Je vais bien.

J'ai glissé mes mains dans mes poches

comme je hochai la tête.

– Préfères-tu être seule ? j'ai demandé de nouveau.

– Ai-je vraiment entendu ça de toi ?

J'ai hésité.

– Ouais.

Elle eut un rire mélancolique.

– Tu peux rester, dit-elle. En fait, ce pourrait être agréable si tu t'assois près de moi.

J'ai pris une place, puis, après une brève période d'indécision, j'ai glissé mon bras autour d'elle. Pendant un moment, nous sommes restés assis ensemble sans rien dire. Savannah

inhala lentement et sa respiration est devenue plus stable.

Elle essuya les larmes qui ont continué à glisser sur ses joues.

– Je t'ai acheté quelque chose, dit-elle après un certain temps. J'espère que ça ne te dérange pas.

– Je suis sûr que c'est bien, murmurai-je.

Elle renifla.

– Sais-tu ce que je pensais quand je suis arrivée ici ? (Elle n'a pas attendu une réponse.) Je pensais à nous, dit-elle. La façon dont nous nous rencontrés et comment nous avons parlé la première nuit, comment tu as

parlé de tes tatouages et donné à Randy un mauvais oeil. Et ton expression maladroite quand nous sommes allés surfer la première fois, après avoir profité de la vague jusqu'au rivage…

Quand elle s'estompa, j'ai serré sa taille.

– Je suis sûr qu'il y a un compliment là-dedans.

Elle a essayé de rire avec un sourire fragile, mais n'a pas tout à fait réussi.

– Je me souviens tout de ces premiers jours, dit-elle. Et c'est la même chose pour toute la semaine. Passer du temps avec ton père, sortir pour une

crème glacée, même regarder ce bateau silencieux.

– Nous n'y retournerons pas, ai-je promis, mais elle leva les mains pour m'arrêter.

– Tu ne me laisses pas finir, dit-elle. Et tu manques mon point. Mon point est que j'ai adoré chaque instant, et je ne m'attendais pas à ça. Je ne suis pas venue ici pour cela, tout comme je ne suis pas venue ici pour tomber en amour avec toi. Ou, d'une certaine façon, avec ton père.

Surpris, je n'ai rien dit.

Elle a mis une mèche de cheveux derrière son oreille.

– Je pense que ton père est fantastique. Je pense qu'il a fait un travail merveilleux en t'élevant et je sais que tu ne t'en rends pas compte, et…

Quand elle semblait être à court de mots, je secouais la tête, perplexe.

– Et c'est pourquoi tu pleurais ? À cause de ce que je ressens pour mon père ?

– Non. Tu ne m'as pas écouté ?

Elle fit une pause, comme si elle cherchait à organiser ses pensées chaotiques.

– Je ne voulais pas tomber en amour avec personne, a-t-elle dit. Je n'étais

pas prête pour cela. J'ai vécu cela une fois et ensuite, j'ai été un gâchis. Je sais que c'est différent, mais tu t'en vas dans quelques jours et tout cela sera fini… et je vais être un gâchis de nouveau.

– Cela ne doit pas se terminer, protestai-je.

– Mais ce le sera, dit-elle. Je sais que nous pouvons nous écrire et parler au téléphone de temps en temps, et nous pourrions nous voir lorsque tu rentreras à la maison pour une permission. Mais ce ne sera pas la même chose. Je ne serai plus en mesure de voir tes expressions comiques. Nous ne serons pas en

mesure de nous coucher sur la plage ensemble et regarder les étoiles. Nous ne serons pas en mesure de s'asseoir en face de l'autre et parler et partager des secrets. Et je ne sentirai pas ton bras autour de moi, comme je le fais maintenant.

Je me suis détourné, sentant un sentiment croissant de frustration et de panique. Tout ce qu'elle disait était vrai.

– Ça vient de me frapper aujourd'hui, a-t-elle poursuivi, alors que je regardais les livres à la librairie. J'y suis allée pour t'acheter un livre et quand je l'ai trouvé, j'ai commencé à imaginer comment tu réagirais quand

je te le donnerais. La chose était que je savais que je te verrais juste dans quelques heures, puis j'ai réfléchi et décidé que j'avais bien fait. Parce que même si tu étais bouleversé, je savais que nous passerions au travers parce que nous pourrions en parler en face à face. C'est ce dont je me suis rendu compte alors que j'étais assise ici. Que quand nous sommes ensemble, tout est possible. (Elle hésita, puis a continué.) Très vite, cela ne sera plus possible. Je le savais que nous nous sommes rencontrés, que tu serais ici seulement pour deux semaines, mais je ne pensais pas que ça allait être si dur de te dire au revoir.

– Je ne veux pas te dire au revoir, ai-je dit, tournant doucement son visage au mien.

Au-dessous de nous, je pouvais entendre le bruit des vagues s'effondrant contre les pilotis. Un groupe de mouettes sont passées au-dessus et je me penchai pour l'embrasser, mes lèvres caressant à peine les siennes. Son souffle sentait la cannelle et la menthe, et je pensais à nouveau de rentrer à la maison.

Espérant la distraire de ces tristes pensées, je lui ai donné une rapide pression et ai souligné son sac.

– Alors, quel livre m'as-tu acheté ?

Elle semblait perplexe au premier abord, puis se souvint alors qu'elle l'avait mentionné plus tôt.

– Oh oui, je suppose qu'il est temps pour cela, hein ?

Par la façon dont elle l'a dit, je savais soudainement qu'elle ne m'avait pas acheté le dernier Hiaasen. J'ai attendu, mais quand j'ai essayé de répondre à ses yeux, elle se détourna.

– Si je te le donne, dit-elle, sa voix grave, tu dois me promettre de le lire.

Je n'étais pas tout à fait sûr de le faire.

– Bien sûr, ai-je dit en faisant traîner les mots. Je le promets.

Elle hésitait toujours. Puis elle fouilla dans son sac et plongea la main. Quand elle me le tendit, j'ai lu le titre. Dans un premier temps, je ne savais pas quoi penser. C'était un livre – plutôt un manuel – sur l'autisme et syndrome d'Asperger. J'avais entendu parler des deux conditions et avais assumé que je savais de quoi la plupart des gens souffraient, mais ce qui n'était pas beaucoup plus.

– C'est par un de mes professeurs, a-t-elle expliqué. Elle est la meilleure professeure que j'ai eue à l'université. Ses cours sont toujours clairs et les étudiants qui ne se sont pas inscrits passent parfois la voir pour lui parler.

Elle est l'un des plus grands experts dans toutes les formes des troubles du développement, et elle est l'une des rares qui ont concentré sa recherche sur les adultes.

– Fascinant, ai-je dit, sans me donner la peine de cacher mon manque d'enthousiasme.

– Je pense que tu pourrais apprendre quelque chose, a-t-elle insisté.

– J'en suis sûr, ai-je dit. Il semble qu'il y ait beaucoup d'informations là-dedans.

– Il y a plus que cela, dit-elle d'une voix calme. Je veux que tu le lises à cause de ton père. Et de la façon dont

vous vous entendez tous les deux.

Pour la première fois, je me sentais me raidir.

– Qu'est-ce que cela a à voir avec cela ?

– Je ne suis pas un expert, dit-elle, mais ce livre a été attribué aux deux semestres que j'ai eus, et j'ai dû l'étudier tous les soirs. Comme je l'ai dit, elle a interviewé plus de trois cents adultes avec des troubles.

J'ai retiré mon bras.

– Et ?

Je savais qu'elle a entendu la tension dans ma voix, et elle m'a étudié avec

une trace d'appréhension.

– Je sais que je suis seulement une étudiante, mais je passe beaucoup de mes heures en laboratoire avec des enfants qui ont Asperger… Je l'ai vu de près, et j'ai aussi eu la chance de rencontrer un certain nombre des adultes que mon professeur avait interviewé. (Elle se mit à genoux devant moi, tendant la main pour toucher mon bras.) Ton père est très semblable à quelques-uns d'entre eux.

Je pense que je savais déjà où elle voulait en venir, mais pour une raison quelconque, je voulais qu'elle le dise directement.

– Qu’est-ce que ça veut dire ? demandai-je me forçant à ne pas la repousser.

Sa réponse a été lente à venir.

– Je pense que ton père peut avoir Asperger.

– Mon père n’est pas retardé…

– Je n’ai pas dit ça, a-t-elle dit. Asperger est un trouble du développement.

– Je ne me soucie pas de ça, ai-je dit en augmentant ma voix. Mon père ne l’a pas. Il m’a élevé, il travaille, il paie ses factures. Il a été marié une fois.

– Tu peux avoir Asperger et bien

fonctionner…

Comme elle parlait, j'ai flashé sur quelque chose qu'elle avait dit plus tôt.

– Attends, ai-je dit, essayant de me rappeler comment elle l'avait formulé et en sentant que ma bouche était à sec. Plus tôt, tu as dit que tu pensais que mon père a fait un travail merveilleux en m'élevant.

– Oui, dit-elle, et je veux dire…

Ma mâchoire était serrée comme j'ai compris ce qu'elle me disait réellement et je la regardais comme si je la voyais pour la première fois.

– Mais c'est parce que tu penses qu'il

est comme *Rain Man*. En tenant compte de son problème, il a fait un bon travail.

– Non… tu ne comprends pas. Il y a un degré du syndrome d'Asperger, de faible à sévère…

Je l'ai à peine entendue.

– Et tu le respectes pour la même raison. Mais ce n'est pas comme s'il te plaisait réellement.

– Non, attends…

Je l'ai repoussée et me suis levé debout. Ayant tout à coup besoin d'espace, je me dirigeai vers la balustrade en face d'elle. J'ai pensé à ses demandes continuelles de le

visiter… et ce n’était pas parce qu’elle voulait passer du temps avec lui.

Parce qu’elle voulait l’étudier.

Mon estomac s’est noué et je lui ai fait face.

– C’est pourquoi tu es venue, n’est-ce pas ?

– Quoi…

– Pas parce que tu l’aimais, mais parce que tu as voulu savoir si tu avais raison.

– Non…

– Arrête de mentir ! criai-je.

– Je ne mens pas !

– Tu étais assise là avec lui, faisant semblant d'être intéressée par ses pièces de monnaie, mais en réalité, tu l'évaluais comme un singe dans une cage.

– Ce n'était pas comme ça ! dit-elle en se levant debout. Je respecte ton père…

– Parce que tu penses qu'il a des problèmes et doit les surmonter, je grognai en terminant pour elle. Ouais, je comprends.

– Non, tu as tort. J'aime ton père…

– C'est pourquoi tu as fait ta petite expérience, pas vrai ? (Mon expression était dure.) Voir si je vais

oublier que lorsque tu aimes quelqu'un, tu fais des choses comme ça. C'est cela que tu essayes de me dire ?

Elle secoua la tête.

– Non !

Pour la première fois, elle semblait remettre en question ce qu'elle avait fait, et sa lèvre se mit à trembler. Quand elle parla de nouveau, sa voix tremblait.

– Tu as raison. Je n'aurais pas dû faire cela. Mais je voulais que tu le comprennes.

– Pourquoi ? ai-je dit en faisant un pas vers elle, sentant mes muscles se

tendre. Je ne comprends pas l'excuse. J'ai grandi avec lui, tu te souviens ? J'ai vécu avec lui.

– J'ai essayé d'aider, dit-elle, les yeux baissés. Je voulais juste que tu puisses le toucher.

– Je n'ai pas demandé ton aide. Je ne veux pas de ton aide. Et pourquoi est-ce que cela importe dans ta vie, de toute façon ?

Elle se détourna et essuya une larme à toute volée.

– Il ne s'agit pas de ça, dit-elle, sa voix presque inaudible. J'ai pensé que tu voulais le savoir.

– Tu voulais quoi ? j'ai demandé. Que

tu penses qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec lui ? Que je ne devrais pas m'attendre à avoir une relation normale avec lui ? Que je doive parler de pièces de monnaie si je veux lui parler ?

Je n'ai pas caché la colère dans ma voix et du coin de mes yeux, j'ai vu que des pêcheurs s'étaient tournés vers nous. Mon regard les a empêchés de s'approcher, ce qui était probablement une bonne chose. Comme nous nous sommes regardions, je ne m'attendais pas à ce que Savannah me réponde, et franchement, je ne le voulais pas. J'étais toujours à essayer de digérer le

fait que les heures qu'elle avait passées avec mon père n'étaient rien d'autre qu'une mascarade.

– Peut-être, a-t-elle murmuré.

Je clignai des yeux, incertain qu'elle avait dit ce que je pensais qu'elle avait dit.

– Quoi ?

– Tu m'as bien entendu, dit-elle en haussant un peu ses épaules. Peut-être que c'est la seule chose dont tu n'as jamais parlé avec ton père. Ce pourrait être tout ce qu'il peut faire.

Je sentais que mes mains se crispaient en poings.

– Donc, tu dis que c’est ma faute ?

Je ne m’attendais pas à ce qu’elle me réponde, mais elle l’a fait.

– Je ne sais pas, dit-elle en rencontrant mes yeux, et je pouvais toujours voir ses larmes, mais sa voix était étonnamment stable. C’est pourquoi j’ai acheté le livre. Ainsi, tu pourras le lire. Comme tu l’as dit, tu le connais mieux que moi. Et je n’ai jamais dit qu’il est incapable de fonctionner, car il est évident qu’il le fait. Mais penses-y. Ses routines immuables, le fait qu’il ne regarde pas les gens quand il leur parle, sa vie sociale inexistante.

Je m’éloignais à toute vitesse, voulant frapper quelque chose. Quoi que ce soit.

– Pourquoi fais-tu cela ? demandai-je à voix basse.

– Parce que si c’était moi, je voudrais savoir. Et je ne dis pas cela parce que je voulais te blesser ou insulter ton père. Je te l’ai dit parce que je voulais que tu comprennes.

Sa candeur m’a fait douloureusement voir qu’elle croyait e qu’elle disait. Même si je n’aimais pas cela. Je me suis tourné et j’ai descendu les marches jusqu’à la jetée. Je voulais juste partir. De là, loin d’elle.

– Où vas-tu ? je l'ai entendue crier. John ! Attends !

Je l'ai ignorée. Au lieu de cela, j'ai avancé plus vite et une minute plus tard, je suis arrivé à l'escalier de la jetée. Je les aie grimpés, foulé le sable et me dirigea vers la maison. Je n'avais aucune idée si Savannah était derrière moi et comme je me suis approché du groupe, les visages se sont tournés vers moi. Il était clair que j'étais en colère et je le savais. Randy tenait une bière et devait avoir vu Savannah s'approcher parce qu'il s'est déplacé pour me barrer le chemin. Quelques frères de la fraternité ont fait la même chose.

– Qu’est-ce qui se passe ? a-t-il demandé. Qu’est-ce qui ne va pas avec Savannah ?

Je l’ai ignoré et le sentais attraper mon poignet.

– Hé, je te parle !

Pas une sage décision. Je pouvais sentir l’odeur de la bière dans son souffle et je savais que l’alcool lui avait donné du courage.

– Lâche-moi, ai-je dit.

– Est-ce qu’elle va bien ? a-t-il demandé.

– Lâche-moi, ai-je dit à nouveau, ou je vais casser ton poignet.

– Hé, qu’est-ce qui se passe ?

J’ai entendu Tim parler quelque part derrière moi.

– Que lui as-tu fait ? a exigé de savoir Randy. Pourquoi est-ce qu’elle pleure ? Tu lui as fait mal ?

Je pouvais sentir la montée d’adrénaline dans mon sang.

– Dernière chance, j’ai averti.

– Il n’y a aucune raison pour cela ! a crié Tim, plus près cette fois. Calmez-vous, les gars ! Ne vous battez pas !

J’ai senti que quelqu’un essayait de me prendre par arrière. Ce qui s’est passé ensuite était instinctif, plus

qu'une affaire de secondes. J'ai enfoncé durement mon coude dans son plexus solaire et j'ai entendu un gémissement soudain; puis j'ai attrapé la main de Randy et l'a rapidement tordu. Il a crié et est tombé à genoux, et à cet instant, j'ai senti quelqu'un d'autre se précipiter vers moi. J'ai balancé un coup de coude à l'aveuglette et j'ai senti le craquement d'os comme je me suis tourné, prêt pour celui qui viendra ensuite.

– Qu'as-tu fait ? j'ai entendu crier Savannah.

Elle a dû arriver en courant une fois qu'elle a vu ce qui se passait.

Sur le sable, Randy tressaillait en serrant son poignet; le gars qui m'avait attrapé par-derrière haletait à quatre pattes par terre.

– Tu leur as fait mal ! gémit-elle en se précipitant devant moi. Il essayait juste d'arrêter le combat !

Je me suis tourné. Tim était étendu sur le sol, tenant son visage, du sang jaillissant à travers ses doigts. La vue semblait paralyser tout le monde sauf Savannah, qui est tombée à genoux à ses côtés.

Tim gémit, et malgré le martèlement dans ma poitrine, je sentais mon estomac se tordre. Pourquoi devait-il

être lui ? Je voulais lui demander s'il était bien; je voulais lui dire que je n'avais pas voulu le blesser et que ce n'était pas ma faute. Je n'avais pas commencé. Mais cela n'était pas grave. Pas maintenant. Je ne pouvais pas faire semblant comme s'ils devaient me pardonner et oublier, peu importe combien je regrettais ce qui s'était passé.

Je pouvais à peine entendre Savannah se tourmenter comme j'ai commencé à faire marche arrière. Je regardais les autres avec méfiance, en m'assurant qu'ils allaient me laisser partir, ne voulant pas blesser quelqu'un d'autre.

– Oh, bon sang… oh non ! Tu saignes vraiment beaucoup… nous devons aller voir un docteur.

J’ai continué à reculer, puis tourner et monter les escaliers. Je me suis déplacé rapidement dans la maison, avant de monter dans ma voiture. Avant que je ne le sache, j’étais dans la rue, me maudissant pour la soirée entière.

CHAPITRE DIX

Je ne savais pas où aller, j'ai donc conduit sans but pendant un certain temps, les événements de la soirée rejouant dans mon esprit. J'étais toujours en colère contre moi et de ce que j'avais fait à Tim – pas tellement aux autres, je l'avoue – et en colère contre Savannah pour ce qui est arrivé sur le quai.

Je pouvais à peine me souvenir comment cela avait commencé. Une minute, je pensais que je l'aimais plus que je ne l'avais jamais imaginé possible, et la minute suivante, nous nous disputions. J'étais encore outré

par son subterfuge et ne pouvais pas encore comprendre pourquoi j'étais si en colère. Ce n'était pas comme si mon père et moi étions proches; ce n'était pas comme si je pensais réellement le connaître. Alors pourquoi avais-je été si en colère ? Et pourquoi je l'étais toujours ?

Parce que, m'a demandé ma petite voix intérieure, y-a-t-il une chance qu'elle pourrait avoir raison ?

Cela n'avait pas d'importance, cependant. Qu'il l'était ou ne l'était pas, et alors ? Comment cela allait-il changer quelque chose ? Et pourquoi tout cela serait de ses affaires ?

Comme je conduisais, j'ai laissé la colère viré à l'acceptation, et la colère revenir. Je me suis retrouvé à revivre la sensation de mon coude écrasant le nez de Tim, ce qui n'a fait qu'empirer les choses. Pourquoi était-il venu ? Pourquoi pas eux ? Je n'étais pas celui qui avait commencé.

Et Savannah… ouais, je pourrais être en mesure d'aller là-bas demain pour présenter des excuses. Je savais qu'elle croyait honnêtement ce qu'elle disait et que, à sa manière, elle essayait seulement d'aider. Et peut-être, si elle avait raison, je voulais savoir. Cela expliquerait des choses…

Mais après ce que j'ai fait à Tim ? Comment allait-elle réagir à cela ? Il était son meilleur ami, et même si je me suis juré que cela avait été un accident, est-ce que cela aurait de l'importance pour elle ? Et ce que j'avais fait aux autres ? Elle savait que j'étais un soldat, mais maintenant qu'elle avait vu une petite partie de ce que cela signifiait, ressentirait-elle toujours la même chose pour moi ?

Au moment où j'ai trouvé mon chemin du retour, il était minuit passé. Je suis entré dans la maison obscurcie, j'ai jeté un coup d'oeil dans le repaire de mon père, puis je suis ensuite allé dans sa chambre. Il n'était

pas debout, bien sûr; il est allé se coucher à la même heure chaque nuit. Un homme de routine, comme je le savais et comme Savannah l'avait fait remarquer.

J'ai rampé dans mon lit, sachant que je ne dormirais pas et souhaitant que je puisse recommencer la soirée. Du moment où elle m'avait donné le livre. Je n'avais pas envie de penser davantage à cela, désormais. Je ne voulais pas penser à mon père, ou à Savannah ou à ce que j'avais fait au nez de Tim. Mais pendant toute la nuit, je regardais le plafond, incapable d'échapper à mes pensées.

Je me suis levé quand j'ai entendu mon père dans la cuisine. Je portais les mêmes vêtements de la veille, mais je doute qu'il en fût conscient.

– Bon matin, papa, murmurai-je.

– Salut, John, a-t-il dit. Veux-tu un petit déjeuner ?

– Bien sûr, ai-je dit. Le café est prêt ?

– Dans le pot.

Je me suis versé une tasse. Comme mon père cuisinait, j'ai regardé les manchettes dans le journal, en sachant qu'il lirait la section de devant en premier, puis le métro. Il ne

tiendrait pas compte des sports ni de la section de la vie culturelle. Un homme de routine.

– Comment s'est passée ta soirée ? demandai-je.

– Même chose, a-t-il dit.

Je n'étais pas surpris quand il ne m'a pas demandé quoi que ce soit en retour. Au lieu de cela, il a plongé la spatule dans les oeufs brouillés. Le bacon grésillait déjà. À un moment, il se tourna vers moi, et je savais déjà ce qu'il demanderait.

– Pourrais-tu mettre du pain dans le grille-pain ?

Mon père à quitter pour le travail a exactement 7 h 35.

Une fois qu'il fut parti, je parcourus le journal, indifférent aux nouvelles, embarrassé quant à ce que je devais faire ensuite. Je n'avais aucune envie d'aller faire du surf, ou même de quitter la maison, et je me demandais si je devais retourner en rampant dans mon lit pour essayer de me reposer un peu plus quand j'ai entendu une voiture arriver dans l'entrée. J'ai pensé que ce pourrait être quelqu'un qui viendrait offrir ses services pour nettoyer les gouttières

ou laver le terreau de la toiture; j'ai été surpris quand j'ai entendu frapper.

En ouvrant la porte, je me suis figé, complètement pris de court. Tim décala son poids d'un pied sur l'autre.

– Salut, John, a-t-il dit. Je sais que c'est tôt, mais puis-je entrer ?

Un large pansement médical était posé sur son nez et la peau autour de ses yeux était contusionnée.

– Oui… bien sûr, ai-je dit en faisant un pas de côté, essayant toujours de gérer le fait qu'il était ici.

Tim est passé devant moi vers la salle de séjour.

– J’ai failli ne pas trouver ta maison, dit-il. Quand je t’ai laissé l’autre soir, il était tard et je ne peux pas dire que j’avais autant prêté d’attention. J’ai passé quelques fois devant avant de finalement me retrouver.

Il sourit de nouveau, et j’ai réalisé qu’il portait un petit sac de papier.

– Veux-tu du café ? j’ai demandé en essayant d’amortir mon était de choc. Je pense qu’il reste encore du café dans le pot.

– Non, tout est correct. J’ai été éveillé pendant la plus grande partie de la nuit et je préfère ne pas avoir de caféine. J’espère me coucher quand je

rentrerai à la maison.

J’ai hoché la tête.

– Hey, écoute… ce qui est arrivé hier soir, j’ai commencé. Je suis désolé. Je ne voulais pas…

Il leva les mains pour m’arrêter.

– C’est correct. Je sais que tu ne le voulais pas. Et j’aurais dû mieux réagir. J’aurais dû essayer d’arrêter les autres gars.

Je l’ai inspecté.

– Est-ce douloureux ?

– Ça va, a-t-il dit. Je viens de passer une partie de la nuit dans la salle d’urgence. Il a fallu un certain temps

pour voir un médecin, et il voulait appeler quelqu'un d'autre pour remettre mon nez en place. Mais ils ont juré que tout serait comme avant. Je pourrais avoir une petite bosse, mais j'espère que cela me donnera une apparence plus robuste.

J'ai souri, puis je me sentais mal de le faire.

– Comme je l'ai dit, je suis désolé.

– J'accepte tes excuses, a-t-il dit. Et je l'apprécie. Mais ce n'est pas la raison pour laquelle je suis venu ici. (Il a fait signe vers le canapé.) Ça te dérange si nous nous asseyons ? Je me sens encore un peu étourdi.

Je me suis assis sur le bord du fauteuil, me penchant en avant avec mes coudes sur mes genoux. Tim était assis sur le canapé, grimaçant en se mettant à son aise. Il a mis le sac de papier de côté.

– Je veux te parler de Savannah, a-t-il dit. Et de ce qui est arrivé hier soir.

Le son de son prénom m'a fait recul et j'ai regardé au loin.

– Tu sais que nous sommes de bons amis, non ? (Il n'a pas attendu une réponse.) La nuit dernière à l'hôpital, nous avons parlé pendant des heures, et je voulais juste venir ici pour te demander de ne pas être en colère

contre elle pour ce qu'elle a fait. Elle sait qu'elle a fait une erreur et que ce n'était pas à elle de diagnostiquer quoi que ce soit chez ton père. Tu avais raison à ce sujet.

– Pourquoi n'est-elle pas ici, alors ?

– En ce moment, elle est sur le site. Quelqu'un doit bien s'occuper des décisions pendant que je récupère. Et elle ne sait pas que je suis ici.

J'ai secoué la tête.

– Je ne sais pas pourquoi je suis devenu si en colère.

– Parce que tu n'as pas voulu l'entendre, a-t-il dit, sa voix calme. J'avais l'habitude de me sentir ainsi

chaque fois que j'entendais quelqu'un parler de mon frère, Alan. Il est autiste.

Je levai les yeux.

– Alan est ton frère ?

– Oui, pourquoi ? a-t-il demandé. Savannah t'a parlé de lui ?

– Un peu, ai-je dit en me rappelant que, plus encore qu'Alan, elle a parlé du frère qui avait été si patient avec lui, qui l'avait inspirée pour étudier dans l'enseignement spécialisé.

Sur le canapé, Tim grimaça comme il toucha les ecchymoses sous ses yeux.

– Et pour ta gouverne, poursuit-il, je

suis d'accord avec toi. Ce n'était pas de ses affaires, et je lui ai dit. Tu te souviens quand je t'ai dit qu'elle était naïve, parfois ? C'est ce que je voulais dire. Elle veut aider les gens, mais parfois, ça ne fonctionne pas toujours.

– Ce n'était pas seulement elle, ai-je dit. C'était moi, aussi. Comme je l'ai dit, j'ai réagi de façon excessive.

Son regard était stable.

– Penses-tu qu'elle pourrait avoir raison ?

J'ai croisé mes mains.

– Je ne sais pas. Je ne pense pas, mais…

– Mais tu ne le sais pas. Et si c'était le cas, cela n'a pas d'importance, non ? (Il n'a pas attendu une réponse.) Être là-bas, fais cela, a-t-il dit. Je me souviens quand mes parents et moi sommes allés jusqu'au bout avec Alan. Pendant longtemps, nous ne savions pas ce qui n'allait pas avec lui. Et tu sais ce que j'ai décidé après cela ? Cela n'a pas d'importance. Je l'aime et lui fera attention pour toujours. Mais… l'apprentissage de son état a rendu les choses plus faciles entre nous. Une fois que je l'ai su… Je suppose que je m'attendais à ce qu'il arrête de se comporter d'une certaine manière. Et sans attentes, j'ai trouvé

cela plus facile de l'accepter. J'ai digéré cela.

– Et s'il n'a pas Asperger ? demandai-je.

– Il pourrait ne pas l'avoir.

– Et si je pense qu'il l'a ?

Il soupira.

– Ce n'est pas aussi simple que cela, spécialement dans les cas légers, a-t-il dit. Ce n'est pas comme si tu peux lui prendre une fiole de sang et le tester pour cela. Tu pourrais en arriver au point où tu penses que c'est possible, et que c'est tout ce que tu n'as jamais voulu obtenir. Mais tu ne sauras jamais à coup sûr. Et d'après ce que

Savannah a dit de lui, honnêtement, je ne pense pas qu'il y aura beaucoup de différence. Et pourquoi le devrait-il ? Il travaille, il t'a élevé… que pourrais-tu attendre de plus d'un père ?

J'ai considéré cela tandis que des images de mon père me traversèrent la tête.

– Savannah t'a acheté un livre, a-t-il dit.

– Je ne sais pas où il est, ai-je admis.

– Je l'ai, a-t-il dit. Je l'ai apporté de la maison.

Il me tendit le sac en papier. D'une certaine manière, le livre semblait

plus lourd qu'il l'avait été la veille.

– Merci.

Il se leva, et je savais que notre conversation était terminée. Il s'est déplacé jusqu'à la porte, mais s'est tourné avec sa main sur la poignée.

– Tu sais que tu n'as pas à le lire, a-t-il dit.

– Je sais.

Il ouvrit la porte, puis s'arrêta. Je savais qu'il voulait ajouter quelque chose d'autre, mais me surprenant, il ne s'est pas retourné.

– Ça t'ennuie si je te demande une faveur ?

– Vas-y.

– Ne brise pas le coeur de Savannah, d'accord ? Je sais qu'elle t'aime, et je veux juste qu'elle soit heureuse.

Je savais alors que j'avais eu raison concernant ses sentiments pour elle. Comme il se dirigea vers sa voiture, je l'ai regardé par la fenêtre, certain qu'il était aussi en amour avec elle.

J'ai mis le livre de côté et suis sorti me promener; quand je suis rentré à la maison, je l'ai évité à nouveau. Je ne peux pas dire pourquoi j'agissais ainsi, à part que ça me faisait peur en quelque sorte.

Après quelques heures, cependant,

j’ai éloigné ce sentiment et a passé le reste de l’après-midi à absorber son contenu et revivre des souvenirs de mon père.

Tim a eu raison. Il n’y avait pas de diagnostic clair, pas de règle stricte et rapide, et il n’y avait aucun moyen que je ne puisse jamais le savoir avec certitude. Certaines personnes atteintes Asperger avaient un quotient intellectuel faible, tandis que d’autres, étaient autistes encore plus sévèrement comme personnage de Dustin Hoffman dans *Rain Main*, et étaient considérés comme des génies dans des sujets particuliers. Certains pouvaient très bien fonctionner dans

la société sans que personne ne le sache; d'autres ont dû être institutionnalisés. J'ai lu les profils des personnes atteintes du syndrome d'Asperger qui étaient des prodiges de la musique ou des mathématiques, mais j'ai appris qu'ils étaient aussi rares que des prodiges parmi la population générale. Mais le plus important, j'ai appris que quand mon père était jeune, il y avait peu de médecins qui connaissaient les caractéristiques ou les symptômes et que si quelque chose avait été faux, ses parents ne l'auraient jamais su.

Au lieu de cela, les enfants atteints d'Asperger ou d'autisme sont souvent

regroupés avec les déficients mentaux ou les timides, et si elles n'ont pas institutionnalisées, les parents ont été laissés à eux-mêmes à se consoler avec l'espoir qu'un jour, leur enfant pourrait évoluer normalement. La différence entre Asperger et l'autisme peut parfois se résumer ainsi : une personne avec l'autisme vit dans son propre monde, tandis qu'une personne avec Asperger vit dans notre monde, d'une manière de son propre choix.

Par cette norme, la plupart des gens pourraient être considérés comme ayant l'Asperger. Mais il y avait des indications que Savannah avait eu

raison avec mon père. Ses routines invariables, sa maladresse sociale, son manque d'intérêt dans des sujets autres que les pièces de monnaie, son désir d'être seul – tout semblait aussi bizarre que n'importe quoi, mais avec mon père, c'était différent. Alors que d'autres pourraient librement faire les mêmes choix, mon père – comme certaines personnes avec l'Asperger – semblaient avoir été forcé de vivre une vie avec ces choix déjà prédéterminés. À tout le moins, j'ai appris que cela pourrait expliquer le comportement de mon père, et si oui, ce n'était pas qu'il ne changerait pas, mais il ne pouvait pas changer. Même

avec toute l'incertitude implicite, j'ai trouvé la réalisation consolante. Et j'ai compris que cela pourrait expliquer deux questions qui m'ont toujours tourmentées au sujet de ma mère : qu'est-ce qu'elle avait vu en lui ? Et pourquoi était-elle partie ?

Je savais que je ne saurais jamais, et je n'avais pas l'intention de fouiller plus loin. Mais avec une imagination fertile dans une maison calme, je pouvais imaginer un homme tranquille qui se mettait à parler avec ferveur de sa collection de monnaies rares à une jeune et pauvre serveuse dans un restaurant, une femme qui passait ses soirées au lit et rêver

d’une vie meilleure. Peut-être qu’elle a flirté, ou peut-être que non, mais il a été attiré par elle et a continué à se présenter à la salle à manger. Au fil du temps, elle pourrait avoir senti la gentillesse et la patience en lui qu’il utilisera plus tard en m’élevant. Il est possible qu’elle ait interprété sa nature calme et précise ainsi, sachant qu’il ne serait jamais en colère et violent. Même sans amour, cela aurait pu suffire, si elle a accepté de l’épouser, pensant qu’ils allaient vendre ses pièces de monnaie et qu’après, ils pourraient vivre confortablement. Elle est tombée enceinte et plus tard, quand elle a

compris qu'il ne pouvait même pas imaginer l'idée de vendre ses pièces de monnaie, elle a réalisé qu'elle avait pris à un mari qui montrait peu d'intérêt dans tout ce qu'elle faisait. Peut-être que sa solitude a obtenu le meilleur d'elle, ou peut-être qu'elle était juste égoïste, mais de toute façon, elle voulait partir et après la naissance du bébé, elle a pris la première occasion de partir.

Ou peut-être pas.

Je doute si je n'apprendrais jamais la vérité, mais je ne m'en souciais pas vraiment. Je me souciais cependant de mon père, et s'il était affligé avec un peu câblage défectueux dans son

cerveau, j'ai soudainement compris qu'il avait en quelque sorte formé un ensemble de règles de vie, des règles qui lui ont permis de s'insérer dans le monde. Peut-être qu'elles n'étaient pas tout à fait normales, mais il avait néanmoins trouvé une façon de m'aider à devenir l'homme que j'étais. Et à moi, c'était plus que suffisant.

Il était mon père et il avait fait de son mieux. Je le savais maintenant. Et quand enfin, j'ai fermé le livre et l'ai mis de côté, je me suis retrouvé à regarder par la fenêtre, pensant combien j'étais fier de lui tout en essayant d'avaler la boule dans ma gorge.

Quand il est rentré du travail, mon père a changé ses vêtements et se rendit à la cuisine commencer les spaghettis. Je l'ai étudié dans ses mouvements, tout en sachant que je faisais exactement la même chose pour laquelle je m'étais mis en colère contre Savannah de l'avoir fait. C'est étrange comment la connaissance change la perception.

J'ai noté la précision de ses mouvements – la façon dont il a soigneusement ouvert la boîte de spaghettis avant de la mettre de côté et la façon qu'il a travaillé avec la

spatule dans les angles droits avec soin, comme il a bruni la viande. Je savais qu'il ajouterait du sel et du poivre, et un moment plus tard, il l'a fait. Je savais qu'il ouvrirait la boîte de sauce tomate et de nouveau, je n'ai pas eu tort. Comme d'habitude, il ne m'a rien demandé sur ma journée, préférant travailler en silence. Hier, j'avais attribué cela au fait que nous étions des étrangers; aujourd'hui, j'ai compris qu'il y avait une possibilité que nous le soyons toujours. Mais pour la première fois dans ma vie, cela ne m'a pas dérangé.

Pendant le dîner, je n'ai rien demandé de sa journée, sachant qu'il ne

répondrait pas. Au lieu de cela, je lui ai parlé de Savannah et de ce que notre temps ensemble ressemblait. Par la suite, je l'ai aidé à faire la vaisselle, poursuivant notre conversation unilatérale. Une fois terminé, il s'est étendu pour prendre à nouveau le chiffon. Il essuya le comptoir une seconde fois, puis a fait tourner le sel et le poivre jusqu'à ce qu'ils soient exactement dans la même position qu'ils étaient lorsqu'il est rentré à la maison. J'ai eu le sentiment qu'il voulait participer à la conversation, mais ne savait pas comment, mais je suppose que je tentais de me faire sentir mieux. Cela

n’avait pas d’importance. Je savais qu’il était prêt à se retirer dans son repaire.

– Hé, papa, ai-je dit. Que dirais-tu de me montrer quelques-uns des pièces de monnaie que tu as achetées dernièrement ? Je veux en savoir plus à leur sujet.

Il me regarda comme s’il était incertain d’avoir bien entendu, puis jeta ensuite un coup d’oeil au plancher. Il a touché ses cheveux clairsemés, et j’ai vu le sommet de sa tête devenir de plus en plus chauve. Quand il me regarda de nouveau, il semblait presque effrayé.

– Bien, a-t-il finalement dit.

Nous sommes allés à son repaire ensemble, et quand je l’ai senti passer une main douce sur mon dos, et tout ce que je pouvais penser était que je ne m’étais pas senti aussi proche de lui depuis des années.

CHAPITRE ONZE

La soirée suivante, comme je me tenais debout sur le quai en admirant le clair de lune argenté sur l'océan, je me demandais si Savannah allait se montrer. La veille, après avoir passé des heures à examiner les pièces de monnaie avec mon père et profiter d'entendre l'excitation dans sa voix comme il les décrivait, je me rendis à la plage. Sur le siège à côté de moi était la note que j'avais écrite à Savannah, lui demandant de me rencontrer ici. J'avais laissé la note dans une enveloppe que j'avais placée sur la voiture de Tim. Je savais qu'il

ferait passer l'enveloppe fermée, peu importe combien il ne pourrait ne pas le vouloir. Pendant le court laps de temps où je l'avais connu, j'étais venu à croire que Tim, comme mon père, était une bien meilleure personne que je ne le serais jamais.

C'était la seule chose que je pouvais penser faire. En raison de l'altercation, je savais que je n'étais plus le bienvenu à la maison sur la plage; aussi, je ne voulais pas voir Randy ou Susan ou tous les autres, ce qui fait qu'il était impossible de communiquer avec Savannah. Elle n'avait pas de téléphone cellulaire, je ne savais pas le numéro de téléphone

de la maison sur la plage, donc laisser la note était ma seule option.

Je me suis trompé. J'avais réagi de manière excessive, et je le savais. Pas seulement avec elle, mais avec les autres sur la plage. J'aurais dû tout simplement repartir. Randy et ses copains, même s'ils soulevaient des poids et se considéraient comme des athlètes, n'auraient pas eu une chance contre quelqu'un formée pour mettre hors service les gens rapidement et efficacement. Se cela était arrivé en Allemagne, j'aurais pu me retrouver enfermé pour ce que j'avais fait. Le gouvernement n'était pas trop friand de ceux qui utilisaient

les acquis du gouvernement dans des façons que le gouvernement n'a pas approuvé.

Donc, j'avais laissé la note, puis regardé l'horloge pendant toute la journée suivante, en me demandant si elle voudrait se montrer. Comme l'heure que j'avais suggérée était arrivée et passée, je me suis trouvé à regarder de façon compulsive par-dessus mon épaule, en poussant un soupir de soulagement quand une figure est apparue au loin. De la façon qu'elle se déplaçait, je savais que ce devait être Savannah. Je me suis penché contre la balustrade en l'attendant.

Elle ralentit ses pas quand elle m'a repéré, puis s'est arrêtée. Aucune étreinte, aucun baiser – la formalité soudaine m'a fait mal.

– J'ai reçu ta note, dit-elle.

– Je suis heureux que tu sois venue.

– J'ai dû me faufiler, donc personne ne sait que tu es ici, dit-elle. J'ai entendu quelques personnes dire ce qu'ils feraient si tu apparaissais de nouveau.

– Je suis désolé, ai-je plongé sans préambule. Je sais que tu essayais juste d'aider et je l'ai pris de la mauvaise manière.

– Et ?

– Et je suis désolé pour ce que j'ai fait à Tim. C'est un gars formidable, et j'aurais dû faire plus attention.

Son regard ne cillait pas.

– Et ?

J'ai regardé mes pieds, sachant que je n'étais pas réellement sincère dans ce que je m'apprêtais à dire, mais sachant qu'elle voulait l'entendre de toute façon. J'ai soupiré.

– Et Randy et l'autre gars aussi.

Elle continuait toujours à me regarder.

– Et ?

J'étais perplexe. J'ai cherché dans ma

tête avant de rencontrer ses yeux.

– Et…

Je me suis arrêté.

– Et quoi ?

– Et…

J’ai essayé, mais je ne pouvais pas arriver à quelque chose.

– Je ne sais pas, avouai-je. Mais peu importe ce que c’est, je suis désolé pour cela aussi.

Elle portait une curieuse expression.

– C’est tout ?

J’y ai pensé.

– Je ne sais pas quoi dire d’autre,

admis-je.

C’était une demi-seconde avant que je remarque le moindre soupçon d’un sourire. Elle se dirigea vers moi.

– C’est tout ? a-t-elle répété, sa voix plus douce.

Je n’ai rien dit. Elle s’approcha et, me surprenant, a glissé ses bras autour de mon cou.

– Tu n’as pas à présenter des excuses, murmurait-elle. Il n’y a aucune raison d’être désolé. J’aurais probablement réagi de la même manière.

– Alors pourquoi l’inquisition ?

– Parce que, dit-elle, cela m’a fait

savoir que j'avais raison à ton sujet en premier lieu. Je savais que tu avais un bon coeur.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Juste ce que j'ai dit, répondit-elle. Plus tard, après cette nuit, Tim m'a convaincu que je n'avais pas le droit de dire ce que j'ai dit. Tu avais raison. Je n'ai pas la capacité de faire n'importe quelle évaluation professionnelle, mais j'étais assez arrogante pour penser pouvoir le faire. Quant à ce qui s'est passé sur la plage, j'ai tout vu. Ce n'était pas ta faute. Même ce qui est arrivé à Tim n'était pas ta faute, mais c'était agréable de t'entendre présenter des

excuses. Tu sais maintenant que tu pourrais le refaire à l'avenir.

Elle se pencha vers moi, et quand je fermais les yeux, je savais que je ne voulais rien d'autre que la tenir de cette façon pour toujours.

Plus tard, après que nous avons passé une bonne partie de la soirée à parler et à nous embrasser sur la plage, j'ai passé mon doigt le long de sa mâchoire et murmura :

– Merci.

– Pour quoi ?

– Pour le livre. Je crois comprendre mon père un peu mieux maintenant. Nous avons eu un bon moment hier soir.

– J'en suis heureuse.

– Et merci pour être qui tu es.

Quand elle plissa les sourcils, j'embrassai son front.

– Si ce n'était pas de toi, ajoutai-je, je n'aurais pas été en mesure de voir cela de mon père. Tu ne sais pas ce que cela signifie pour moi.

Même si elle devait travailler sur le site de construction le jour suivant, Tim a été en mesure de comprendre quand elle a expliqué que ce serait la

dernière chance pour nous de se voir avant que je retourne en Allemagne.

Quand je l'ai ramenée, il descendit les marches de la maison et s'accroupit à côté de la voiture, au niveau des yeux par la fenêtre. Les ecchymoses avaient obscurci au noir profond. Il a collé sa main sur la fenêtre.

– C'était un plaisir de te rencontrer, John.

– Toi aussi, ai-je dit.

– Sois prudent, d'accord ?

– Je vais essayer, lui répondis-je en lui serrant la main, frappé par le sentiment qu'il y avait un lien entre nous.

Savannah et moi avons passé la matinée au *Fort Fisher Aquarium*, ensorcelés par les étranges créatures qui étaient là. Nous avons vu des poissons-éléphants avec leurs longs nez et des hippocampes miniatures; dans le plus grand réservoir étaient des requins et des tambours rouges. Nous avons ri comme nous touchions un Bernard-l'ermite, et Savannah m'a acheté un porte-clés de la boutique de souvenirs. Pour une raison étrange, il y avait un pingouin dessus, qui ne semblait pas s'amuser.

Par la suite, je l'ai emmenée dans un

restaurant ensoleillé tout près de l'eau, et nous nous sommes tenu les mains sur la table, alors que nous regardions les voiliers basculant doucement sur les vagues. Perdus dans l'autre, nous avons à peine remarqué le serveur, qui a dû revenir trois fois avant que nous ouvrions nos menus.

Je me suis émerveillé de la façon facile que Savannah a montré ses émotions et la tendresse de son regard comme je lui ai parlé de mon père. Quand elle m'a embrassé par la suite, j'ai goûté la douceur de son haleine. J'ai pris sa main.

– Je vais t'épouser un jour, tu sais.

– Est-ce une promesse ?

– Si tu veux que ça le soit.

– Eh bien, tu dois me promettre que tu reviendras pour moi quand tu sortiras de l'armée. Je ne peux pas t'épouser si tu n'es pas là.

– Marché conclu.

Plus tard, nous nous sommes promenés sur le terrain de la Plantation Oswald, qui ont magnifiquement restaurée une maison datant d'avant la guerre, qui se vantait d'être l'un des plus beaux jardins de l'État. Nous avons marché le long des chemins de gravier, tout en contournant les grappes de fleurs

sauvages qui s'épanouissaient en mille couleurs différentes dans la chaleur paresseuse du sud.

– À quelle heure tu dois prendre l'avion demain ? a-t-elle demandé.

Le soleil commençait sa descente progressive dans le ciel sans nuage.

– Tôt, ai-je dit. Je serai probablement à l'aéroport avant que tu ne te réveilles.

Elle hocha la tête.

– Tu passeras ta soirée avec ton père, n'est-ce pas ?

– J'avais planifié cela. Je n'ai probablement pas passé autant de

temps avec lui que j'aurais dû, mais je suis sûr qu'il comprendrait…

Elle secoua la tête pour m'en empêcher.

– Non, ne change pas tes plans. Je veux que tu passes du temps avec ton père. J'espérais que tu le ferais. C'est pourquoi je suis avec toi aujourd'hui.

Nous avons marché le long d'un chemin bordé de haies élaborées.

– Alors, qu'est-ce que tu veux faire ? demandai-je. À propos de nous, je veux dire.

– Cela ne sera pas facile, a-t-elle dit.

– Je sais que ce ne le sera pas, ai-je

dit. Mais je ne veux pas que ça finisse.

Je me suis arrêté, sachant que des mots ne suffiraient pas. Au lieu de cela, par-derrière, j'ai glissé mes bras autour d'elle et j'ai attiré son corps contre le mien. J'ai embrassé son cou et son oreille, en savourant sa peau veloutée.

– Je vais t'appeler autant que je le peux, et je vais t'écrire quand je ne le pourrais pas, et obtenir une autre permission l'année suivante. Où que tu sois, c'est là où j'irai.

Elle se pencha en arrière, en essayant d'attraper un aperçu de mon visage.

– Tu le feras ?

Je l’ai serrée.

– Bien sûr. Je veux dire, je ne suis pas heureux de te quitter, et je souhaite plus que tout que je sois basé à proximité, mais c’est tout ce que je peux te promettre en ce moment. Je peux demander un transfert dès que je serai de retour, mais tu ne sais jamais comment ces choses se passent.

– Je sais, murmura-t-elle.

Pour une raison quelconque, son expression solennelle m’a rendu nerveux.

– Tu m’écriras ? demandai-je.

– Duh, m’a-t-elle taquiné et ma

nervosité a disparu. Bien sûr que je le ferai, dit-elle en souriant. Comment peux-tu même te donner la peine de demander ? Je t'écrirai tout le temps. Et pour ta gouverne, j'écris les meilleures lettres.

– Je n'en doute pas.

– Je suis sérieuse, a-t-elle dit. Dans ma famille, c'est ce que nous faisons à peu près tous les jours fériés. Nous écrivons des lettres à ceux qui nous tiennent à coeur. Nous leur disons ce qu'ils signifient pour nous et combien nous les attendons avec impatience quand ils viendront nous voir.

J'ai embrassé son cou à nouveau.

– Alors que vas-tu me dire ? De combien tu es impatiente de me revoir ?

Elle se pencha en arrière.

– Tu devras lire mes lettres.

J'ai ri, mais je sentais mon coeur se briser.

– Tu vas me manquer, ai-je dit.

– Tu vas me manquer aussi.

– Tu ne sembles pas trop peinée.

– C'est parce que j'ai déjà pleuré, tu te souviens ? Par ailleurs, ce n'est pas comme si je ne te reverrai plus jamais. C'est ce que j'ai finalement compris. Oui, ce sera difficile, mais la vie va vite

et nous nous reverrons rapidement. Je le sais. Je peux le sentir. Tout comme je peux sentir combien tu t'inquiètes pour moi et combien je t'aime. Je sais dans mon coeur que tout ceci n'est pas fini et que nous passerons à travers cela. Beaucoup de couples le font. Certes, beaucoup de couples ne le font pas, mais ils n'ont pas ce que nous avons.

Je voulais la croire. Je le voulais plus que tout, mais je me demandais si c'était aussi simple que cela.

Quand le soleil avait disparu derrière l'horizon, nous sommes retournés à la voiture, et je l'ai ramenée à la maison sur la plage. J'ai me suis arrêté un peu

plus bas de la rue, donc personne dans la maison ne pouvait nous voir, et quand nous sommes sortis de la voiture, j'ai mis mes bras autour d'elle. Nous nous sommes embrassés et je la serrais, sachant avec certitude que la prochaine année serait la plus longue de ma vie. Je souhaitai vivement de ne pas m'être engagé, d'être un homme libre. Mais je ne l'étais pas.

– Je devrais probablement y aller.

Elle hocha la tête, commençant à pleurer. Je sentais un noeud se former dans ma poitrine.

– Je t'écrirai, ai-je promis.

– D’accord, a-t-elle dit.

Elle essuya ses larmes et a pris son sac à main. Elle en a sorti un stylo et un petit bout de papier. Elle a commencé à griffonner.

– Ceci est mon adresse privée et mon numéro de téléphone, d’accord ? Et mon adresse électronique, aussi.

J’ai hoché la tête.

– Rappelle-toi qu’ils vont changer les dortoirs cette année, mais je te ferai savoir ma nouvelle adresse dès que je l’aurai. Mais tu pourras toujours me joindre par le biais de mes parents. Ils vont m’expédier tout ce que tu m’enverras.

– Je sais, ai-je dit. Tu as toujours mes coordonnées, n'est-ce pas ? Même si vais en mission quelque part, les lettres vont me rejoindre. Le courrier électronique aussi. L'armée a d'assez bonnes installations avec des ordinateurs, même au milieu de nulle part.

Elle serra ses bras comme un enfant abandonné.

– Cela me fait peur, dit-elle. Toi étant un soldat, je veux dire.

– Tout ira bien, je l'ai rassurée.

J'ai ouvert la portière de la voiture, puis j'ai pris mon portefeuille. J'ai glissé la note qu'elle avait griffonnée à

l'intérieur, puis a ensuite ouvert mes bras à nouveau. Elle est venue à moi et je l'ai tenue pendant une longue période, en imprimant la sensation de son corps contre le mien.

Cette fois, ce fut elle qui s'écarta. Elle fouilla dans son sac à main à nouveau et a sorti une enveloppe.

– J'ai écrit cela pour toi la nuit dernière. Pour te donner quelque chose à lire dans l'avion. Ne le lis pas d'ici là, d'accord ?

J'ai hoché la tête et l'embrassa une dernière fois, puis j'ai glissé derrière le volant de la voiture. J'ai démarré la voiture et comme j'ai commencé à

avancer, elle a crié :

– Salue ton père pour moi. Dis-lui que je pourrais m'arrêter en passant au courant des prochaines semaines, d'accord ?

Elle fit un pas en arrière comme la voiture commençait à rouler. Je pouvais toujours la voir par le rétroviseur. J'ai pensé m'arrêter. Mon père comprendrait. Il savait combien Savannah signifiait pour moi, et il voudrait que nous passions cette dernière soirée ensemble.

Mais j'ai continué de rouler, en regardant son image dans petit miroir rapetisser, sentant mon rêve se

dérober.

Le dîner avec mon père était plus calme que d'habitude. Je n'ai pas eu l'énergie nécessaire pour tenter une conversation, et même mon père l'a réalisé. Je me suis assis à la table pendant qu'il cuisinait, mais au lieu de se concentrer sur la préparation, il me regarda de temps en temps avec de l'inquiétude dans ses yeux. J'ai été surpris quand il a éteint le brûleur et s'est approché de moi.

Lorsqu'il fut près, il posa une main sur mon dos. Il ne dit rien, mais il n'avait

pas à le faire. Je savais qu'il comprenait que j'avais mal, et il resta debout sans bouger, comme s'il cherchait à absorber ma douleur dans l'espoir de me l'enlever et d'en faire sienne.

Dans la matinée, mon père m'a conduit à l'aéroport et est resté debout à côté de moi pendant que j'attendais d'être appelé pour mon vol. Quand ce fut le temps, je me levai. Mon père tendit la main; au lieu de cela, je l'ai étreint. Son corps était rigide, mais je ne m'en suis pas soucié.

– Je t’aime, papa.

– Je t’aime aussi, John.

– Trouve de bonnes pièces de monnaie, d’accord ? ajoutai-je. Je veux tout savoir sur elles.

Il jeta un coup d’oeil au plancher.

– J’aime bien Savannah, a-t-il dit. Elle est une gentille fille.

C’est sorti de nulle part, mais de toute façon, c’était exactement ce que je voulais entendre.

Dans l’avion, je me suis assis avec la lettre que Savannah m’avait écrite, en

la tenant sur mes genoux. Bien je voulais l'ouvrir immédiatement, j'ai attendu jusqu'à ce que nous ayons décollé de la piste. De fenêtre, je pouvais voir la côte, et j'ai cherché d'abord la jetée, puis la maison. Je me demandais si elle dormait encore, mais je voulais penser qu'elle était sur la plage et qu'elle surveillait l'avion.

Quand je fus prêt, j'ai ouvert l'enveloppe. À l'intérieur, elle avait placé une photo d'elle et je regrettais soudainement de ne pas lui en avoir laissé une de moi. Je regardais son visage un long moment, puis la mise de côté. Je pris une profonde inspiration et commença à lire.

Cher John,

Il y a tellement de choses que je veux te dire, mais je ne sais pas par où je devrais commencer. Devrais-je commencer en te disant que je t'aime ? Ou que les jours que j'ai passés avec toi ont été les plus heureux de ma vie ? Ou que, pendant le court laps de temps que je t'ai connu, j'en suis venue à croire que nous étions faits pour ensemble ? Je pourrais dire toutes ces choses et tout serait vrai, mais je les relis, tout ce que je peux penser est que je voudrais être avec toi aujourd'hui, en tenant ta main et

regarder ton sourire insaisissable.

À l'avenir, je sais que je vais revivre notre temps ensemble mille fois. Je vais entendre ton rire et voir ton visage, et sentir tes bras autour de moi. Tu vas me manquer plus que tout ce que tu peux imaginer. Tu es un gentleman rare, John, et je chéris tout de toi. Dans tous nos moments passés ensemble, tu ne m'as jamais pressée de coucher avec toi, et je ne peux pas te dire combien cela signifiait pour moi. Cela a rendu ce que nous avions encore plus spécial, et c'est ainsi que je veux me rappeler pour toujours mon temps avec toi. Comme contempler une lumière blanche pure à couper le

souffle pour les yeux.

Je vais penser à toi chaque jour. Une partie de moi a peur qu'il vienne un moment où tu ne te sentiras pas de la même façon, que tu aies en quelque sorte oublié ce que nous avons partagé, c'est donc ce que je peux faire.

Où que tu sois et peu importe ce qui se passe dans ta vie, quand c'est la première nuit de la pleine lune comme ce l'était la première fois que nous nous sommes rencontrés, je veux que tu regardes le ciel nocturne. Je veux que tu penses à moi et ce que nous avons partagé pendant cette semaine, parce que partout où je suis et peu

importe ce qui se passe dans ma vie, c'est exactement ce que je vais faire. Si nous ne pouvons pas être ensemble, nous pouvons au moins partager cela, et peut-être que nous deux, nous pourrons faire durer ce dernier jour pour toujours.

Je t'aime, John Tyree et je vais tenir à la promesse que tu m'as faite une fois. Si tu reviens, je t'épouserai. Si tu casses ta promesse, tu me briseras le coeur.

Avec amour,

Savannah.

Au-delà de la fenêtre et à travers les larmes dans mes yeux, je pouvais voir une couche de nuages répartie en dessous de moi. Je n'avais aucune idée d'où nous étions. Tout ce que je savais, c'était que je voulais faire demi-tour et rentrer à la maison, pour être à la seule place où j'étais censé être.

PARTIE II

CHAPITRE DOUZE

Quelques heures plus tard, en cette première nuit seul en Allemagne, j'ai lu la lettre de nouveau, revivant notre temps ensemble. C'était facile; ces souvenirs avaient déjà commencé à me hanter et semblaient parfois plus réels que ma vie en tant que soldat. Je pouvais sentir la main de Savannah dans la mienne et la regarder comme elle secoua l'eau de ses cheveux sur la plage. J'ai ri à haute voix en me rappelant ma surprise quand elle a monté sa première vague jusqu'au rivage. Mon temps avec Savannah m'a changé, et les hommes dans mon

équipe ont remarqué la différence. Au cours des semaines suivantes, mon ami Tony m'a taquiné sans relâche, dans la croyance béate qu'il avait finalement raison quant à l'importance de la compagnie féminine. C'était de ma faute pour lui avoir parlé de Savannah. Tony, cependant, a voulu en savoir plus que ce que j'étais prêt à partager. Tandis que je lisais, il s'est assis dans la chaise en face de moi, souriant comme un idiot.

– Raconte-moi à nouveau ta sauvage idylle de vacances, a-t-il dit.

Je me suis forcé à continuer de garder mes yeux sur la page, faisant de mon

mieux pour l'ignorer.

– Savannah, n'est-ce pas ? Sa-van-nah. Putain, j'adore ce nom. Il me semble tellement… délicat, mais je parie que tu étais un tigre en cage, n'est-ce pas ?

– Ferme-la, Tony.

– Tu ne m'obligeras pas. N'ai-je pas été celui qui t'avait tout dit cela cette fois ? Te dire que tu devais sortir ? Tu as finalement écouté et maintenant, c'est le temps du remboursement. Je veux les détails.

– Ce n'est pas de tes affaires.

– Mais tu as bu de la tequila, n'est-ce pas ? Je t'avais dit que ça marche à

chaque fois.

Je n’ai rien dit. Tony leva les mains.

– Allez, tu sais que tu peux tout me dire, n’est-ce pas ?

– Je ne veux pas en parler.

– Parce que tu es amoureux ? Ouais, c’est ce que tu as dit, mais je commence à penser que tu as tout inventé.

– C’est ça. Je l’ai fait. Sommes-nous quittes ?

Il secoua la tête et se leva de sa chaise.

– Tu es un chiot malade d’amour.

Je n’ai rien dit, mais comme il

s'éloigna, je savais qu'il avait raison. J'étais éperdument fou de Savannah. J'aurais fait n'importe quoi pour être avec elle, et j'ai demandé un transfert vers les États. Mon dur à cuire de commandant semblait prendre cela sérieusement en considération. Quand il a demandé pourquoi, je lui ai parlé de mon père au lieu de Savannah. Il écouta pendant un moment, puis se pencha en arrière dans sa chaise et dit :

– Les chances ne sont pas bonnes, sauf si la santé de ton père est un problème.

En sortant de son bureau, je savais que je n'irais nulle part pendant au

moins les seize prochains mois. Je n'ai pas pris la peine de cacher ma déception, et la prochaine fois que lune fut pleine, j'ai quitté la caserne et erra jusqu'à l'une des zones herbeuses que nous utilisions pour jouer au football. Je m'étends sur le dos et regardait la lune, me souvenant de tout et détestant le fait que j'étais si loin.

Dès le début, les appels et les lettres entre nous étaient réguliers. Nous nous envoyons des courriers électroniques, mais j'ai vite compris que Savannah préférait écrire, et elle voulait que je fasse la même chose.

Je sais que ce n'est pas aussi immédiat que le courrier électronique, mais c'est ce que je voudrais à ce sujet, m'a-t-elle écrit. *J'aime la surprise de trouver une lettre dans la boîte aux lettres et l'attente fébrile que je ressens quand je me prépare à l'ouvrir. J'aime le fait que je peux la prendre avec moi pour lire à mon aise, et que je peux m'appuyer contre un arbre et sentir la brise sur mon visage quand je vois tes mots sur le papier. Ça me plaît d'imaginer comment tu étais quand tu l'as écrit : ce que tu portais, ton environnement, la façon que tu as tenu le stylo. Je sais que c'est un cliché et*

c'est probablement de la marque, mais je continue de t'imaginer assis dans une petite table à une table de fortune, avec une lampe à l'huile qui brûle à côté de toi, tandis que le vent souffle à l'extérieur. C'est tellement plus romantique que de lire quelque chose sur la même machine que tu utilises pour télécharger de la musique ou faire des recherches.

Je souris à cela. Elle était, après tout, dans l'erreur sur la tente et la table de fortune, ainsi que la lampe à huile, mais j'ai dû admettre que ça peignait un tableau plus intéressant que la

réalité de mon bureau éclairé avec une lampe fluorescente à l'intérieur d'une baraque en bois.

Comme les jours et les semaines passaient, mon amour pour Savannah semblait devenir encore plus fort. Parfois, je me glissais loin des gars pour être seul. Je sortais la photographie de Savannah et la regardait de près, étudiant tous les traits. C'était étrange, mais autant que je l'aimais et me souvenait de notre temps ensemble, j'ai constaté que comme l'été se tourna vers l'automne, puis a changé à nouveau pour l'hiver, j'étais plus reconnaissant pour la photographie. Oui, je me suis

convaincu que je pouvais me souvenir d'elle exactement, mais quand j'étais honnête avec moi-même, je savais que je perdais des détails. Ou peut-être, je me suis rendu compte, je ne les avais peut-être jamais remarqués.

Sur la photo, par exemple, j'ai réalisé que Savannah avait un petit grain de beauté sous son oeil gauche, quelque chose que j'avais un peu oublié. Ou en l'inspectant minutieusement, son sourire était un peu tordu. Ce sont les imperfections qui l'ont en quelque sorte rendue parfaite à mes yeux, mais je détestais le fait que je devais utiliser une photo pour en apprendre davantage sur eux.

D’une certaine manière, j’ai continué ma vie. Autant que je pensais à Savannah, autant qu’elle me manquait, j’avais un travail à faire. À partir de septembre – grâce à un ensemble de circonstances que même l’armée avait de la difficulté à expliquer – mon équipe et moi avons été envoyés au Kosovo pour la deuxième fois afin de rejoindre la Première Division blindée encore sur une autre mission de maintien de la paix, tandis que presque tous les autres dans l’infanterie étaient renvoyés en Allemagne. C’était relativement calme et je n’ai pas utilisé mon arme à feu, mais cela ne

signifie pas que je passais mes journées à cueillir des fleurs et désirant ardemment Savannah. J'ai nettoyé mon arme à feu, a monté la garde pour les fous, et quand vous êtes obligé d'être vigilant pendant des heures, vous êtes fatigué par la nuit. Je peux honnêtement dire que je pouvais passer deux ou trois jours sans me demander ce que Savannah faisait ou même de penser à elle. Est-ce que cela rendait mon amour moins réel ? Je me suis posé la question des dizaines de fois au cours de ce voyage, mais j'ai toujours décidé que ce n'était pas le cas, pour la simple raison que sa photo me prenait en

embuscade quand j'y pensais le moins, m'accablant avec la même douleur que le jour où je suis parti. Tout pouvait faire ressortir cela : un ami parlant à sa femme, voir un couple se tenir par la main, ou même la façon avec laquelle certains villageois nous souriaient comme nous passions devant eux.

Les lettres de Savannah sont arrivées tous les dix jours environ, et elles s'étaient accumulées au moment où je suis revenu en Allemagne. Aucune ne ressemblait à la lettre que j'avais lue dans l'avion; elles étaient surtout informelles et bavardes, et elle retenait la vérité sur ses sentiments

jusqu'à la toute fin. Dans le même temps, j'ai appris les détails de sa vie quotidienne : ils avaient terminé la première maison avec un peu de retard, ce qui a rendu les choses plus difficiles quand il est venu le temps de construire la deuxième maison. Pour celle-là, ils ont dû travailler de longues heures, même si tout le monde était devenu plus efficace dans leurs tâches. J'ai appris qu'après avoir achevé la première maison, ils avaient organisé une grande fête pour tout le quartier et qu'ils avaient été grillés à plusieurs reprises tandis que l'après-midi avançait. J'ai appris que l'équipe de travail avait célébré en allant à la

Cabane de la Crevette et que Tim avait dit que cela avait été la meilleure atmosphère de tous les restaurants où il avait été. J'ai appris qu'elle a obtenu la plupart des cours avec les professeurs qu'elle avait demandé, et qu'elle était très heureuse de suivre la psychologie adolescente avec un docteur Barnes, qui venait de voir un article important publié dans une certaine revue sur la psychologie ésotérique. Je n'ai pas besoin de croire que Savannah pensait à moi chaque fois qu'elle tapait un clou ou aidait à glisser une fenêtre en place, ou penser à moi au milieu d'une conversation avec Tim,

elle souhaite toujours que c'était à moi quand elle parlait. Je me plaisais à penser que ce que nous avions était plus profond que cela, et au fil du temps, que la croyance en mon amour pour elle devenait encore plus forte.

Bien sûr, je voulais savoir si elle se souciait toujours de moi et en cela, Savannah ne m'a jamais déçu. Je suppose que c'était la raison pour laquelle je conservais chaque lettre qu'elle m'avait envoyée. Vers la fin de chaque lettre, il y avait toujours quelques phrases, peut-être même un paragraphe, où elle écrivait quelque chose qui me faisait prendre une pause, des mots qui me faisait me

souvenir, et que je me trouvais à relire des passages en essayant d'imaginer sa voix comme je les aie lues. Comme ceci, de la seconde lettre que j'ai reçue :

Quand je pense à ce que toi et moi avons partagé, je sais qu'il serait facile pour les autres de classer notre temps ensemble comme simplement un sous-produit des jours et des nuits passés à la mer, une « aventure » qui, à long terme, ne signifierait absolument rien. C'est pourquoi je ne parle pas de nous aux autres. Ils ne comprendraient pas, et je ne ressens pas le besoin

d'expliquer, tout simplement parce que je sais dans mon coeur combien c'était réel. Quand je pense à toi, je ne peux pas m'empêcher de sourire, sachant que tu m'as complété d'une certaine façon. Je t'aime, pas seulement pour le moment, mais pour toujours et je rêve du jour où tu me prendras de nouveau dans tes bras.

Ou ceci, de sa lettre après que je lui ai envoyé une photo de moi :

Et finalement, je tiens à te remercier

pour la photo. Je l'ai déjà mis dans mon portefeuille. Tu sembles en bonne santé et heureux, mais je dois te dire que j'ai pleuré quand je l'ai vue. Non pas parce qu'elle m'a rendu triste – comme si je ne serais pas en mesure de te voir –, mais parce qu'elle m'a rendue heureuse. Elle m'a rappelé que tu es la meilleure chose qu'il ne m'est jamais arrivé.

Et ceci, d'une lettre qu'elle avait écrite pendant que j'étais au Kosovo :

Je dois dire que ta dernière lettre m'a inquiété. Je veux en entendre parler, j'ai besoin d'en savoir plus à ce sujet, mais je me retrouve à retenir mon souffle et à avoir peur pour toi lorsque tu me dis comment est vraiment ta vie. Ici, je me prépare à rentrer à la maison pour Thanksgiving et m'inquiéter pour les examens, et que tu es quelque part de dangereux, entouré par des gens qui veulent te faire du mal. Je souhaite juste que ces gens puissent savoir comment tu es comme je te connais, parce qu'alors, tu serais en sécurité. Tout comme je me sens en sécurité quand je suis dans tes bras.

Le Noël cette année-là était une affaire lamentable, mais c'était toujours triste quand vous êtes loin de la maison. Ce n'était pas mon premier Noël seul depuis mes années passées au service. Chaque fête avait été passée en Allemagne et quelques gars dans notre caserne avaient installé un arbre – une sorte de bâche verte renforcée avec un bâton et décorée avec des lumières clignotantes. Plus de la moitié de mes copains étaient rentrés chez eux – j'étais l'un des malchanceux qui ont dû rester dans le cas où nos amis les Russes se seraient mis dans la tête que nous étions toujours ennemis et

des ennemis mortels – et la plupart des autres sont allés dans des bars de la ville pour célébrer la Veille de Noël en nous bombardant sur la qualité de la bière allemande. J'avais déjà ouvert le paquet que Savannah m'avait envoyé – un chandail qui me rappelle quelque chose dont Tim en ferait l'usage et un paquet de biscuits faits maison – et je savais qu'elle avait déjà reçu le parfum que je lui avais envoyé. Mais j'étais seul et comme cadeau pour moi, j'ai rejoué l'excitation dans sa voix pendant des semaines après. Nous avons fini par nous parler pendant plus d'une heure. Le son de sa voix m'avait manqué. J'avais oublié

son accent chantant et le ton sonore qui s'accentuait quand elle commençait à parler rapidement. Je me suis penché sur ma chaise, m'imaginant qu'elle était avec moi et l'écoutant me décrire comment la neige tombait. En même temps, j'ai réalisé qu'il neigeait à l'extérieur de ma fenêtre, comme si pendant seulement un instant, cela me faisait sentir comme si nous étions ensemble.

En janvier 2001, j'avais commencé à compter les jours à quand je la reverrai. Ma permission d'été était en juin, et je serais loin de l'armée pour au moins un an. Je me réveillais le

matin et me disais à moi-même qu'il restait 360 jours, puis 359 et 358 jusqu'à ce que je sois sorti de l'armée, mais que je verrais Savannah dans 178, puis 177 et 176 et ainsi de suite. C'était tangible et réel, presque assez pour que je rêve de retourner vivre en Caroline du Nord; mais d'autre part, cela a malheureusement fait ralentir le temps. N'est-ce pas ainsi que cela se passe quand vous voulez vraiment quelque chose ? Cela me rappelait quand j'étais enfant et les jours qui s'allongeaient comme j'attendais les vacances d'été. S'il n'avait pas été des lettres de Savannah, je n'ai aucun doute que l'attente aurait semblé

beaucoup plus longue.

Mon père m'écrivait aussi. Pas avec la même fréquence que Savannah, mais mensuellement, selon ses propres habitudes. À ma surprise, ses lettres étaient deux ou trois fois plus longues que la seule page à laquelle j'avais été habitué. Les pages supplémentaires étaient exclusivement sur les pièces de monnaie. Dans mon temps libre, je visitais le centre informatique et faisait un peu de recherche. Je recherchais pour certaines pièces de monnaie, collectait l'histoire et envoyais les informations dans une lettre pour mon père. Je vous jure, la première fois que je l'ai fait, je

pensais que j'avais vu des larmes sur la lettre suivante qu'il m'a envoyée. Non, pas vraiment – je sais que c'était juste mon imagination, car il n'a même jamais mentionné ce que j'avais fait –, mais je voulais croire qu'il se pencha sur les données avec la même intensité qu'il avait faite en étudiant le Greysheet.

En février, j'ai été envoyé à des manoeuvres avec d'autres troupes de l'OTAN : un de ces « prétendons que nous sommes dans une bataille en 1944 », dans laquelle nous étions censés faire face à un assaut de chars à travers la campagne allemande. Un peu vain, si vous me demandez. Ces

sortes de guerres sont depuis longtemps terminées, suivies par le chemin des soldats espagnols qui faisait du dynamitage avec leurs gros canons et tous les chevaux de la cavalerie américaine pour aller à leur rescousse. Ces jours-là, ils ne disent jamais qui sont censés être nos ennemis, mais tout le monde savait que c'était les Russes, ce qui avait encore moins de sens, car ils sont censés être nos alliés maintenant. Même s'ils ne l'étaient pas, le simple fait qu'ils n'ont pas que de nombreux chars, et même s'ils en construisaient secrètement des milliers dans une usine en Sibérie avec l'intention

d’envahir l’Europe, n’importe quel char serait très probablement confronté à des frappes aériennes et nos propres divisions mécanisées au lieu de l’infanterie. Mais qu’est-ce que j’en savais, pas vrai ? Le temps était misérable, aussi, avec une certaine colère devant le temps froid se déplaçant vers l’Arctique alors que les manoeuvres avaient commencé. C’était épique, avec de la neige, du grésil et la grêle, et le vent à cinquante miles à l’heure, me faisant penser aux troupes de Napoléon sur la retraite de Moscou. Il faisait si froid que du givre se formait sur mes sourcils, me faisant mal respirer, et

mes doigts se collaient au canon si j'y touchais accidentellement. Cela piquait comme l'enfer pour les faire décoller, et j'ai perdu un bon morceau de peau sur le bout des doigts dans le processus. Mais j'ai gardé mon visage couvert et ma main sur le stock après cette marche dans la boue glaciale provoquée par des averses de neige sans fin, en essayant du mieux que je le pouvais pour ne pas devenir une statue de glace tandis que nous faisions semblant de combattre l'ennemi.

Nous avons passé dix jours à faire cela. La moitié de mes hommes ont eu des engelures, l'autre moitié a

souffert d'hypothermie, et au moment où nous avons terminé, mon équipe a été réduite à seulement trois ou quatre hommes; tout le monde terminait à l'infirmerie une fois que nous sommes rentrés à la base. Y comprit moi. L'expérience entière a été à peu près la chose la plus ridicule et idiote que l'armée ne nous a jamais fait faire. Et c'est peu dire, car j'ai fait beaucoup de choses idiotes pour le bon vieil Oncle Sam et la *Big Red One*. À la fin, notre commandant marchait dans la salle, félicitant mon équipe pour le travail accompli. Je voulais lui dire que peut-être notre époque aurait mieux utilisé l'apprentissage

des tactiques de guerre modernes ou, à tout le moins, a écouter la chaîne météo. Mais au lieu de cela, j'ai offert un salut et une reconnaissance, étant le bon fantassin de l'armée que je suis.

Après cela, j'ai passé les mois suivants sans incident sur la base. Bien sûr, nous avons eu occasionnellement des cours sur les armes ou la navigation, et de temps en temps, je me promenais en ville pour prendre une bière avec les gars, mais la plupart du temps, je soulevais des tonnes de poids, courais des centaines de miles et bottais les fesses de Tony chaque fois que nous avons été sur le ring de

boxe.

Le printemps en Allemagne n'était pas aussi mauvais que je le pensais qu'il serait après la catastrophe que nous avons subie à travers les manoeuvres. La neige avait fondu, les fleurs sont sorties, et l'air avait commencé à se réchauffer. Enfin, pas très chaud, mais cela dépassait le point de congélation et c'était assez pour que la plupart de mes copains et moi nous mettions en short et jouer au frisbee, ou au softball à l'extérieur.

Comme juin approchait, je me suis retrouvé à être nerveux de revenir en Caroline du Nord. Savannah avait obtenu son diplôme et était déjà à

l'école d'été pour suivre des cours pour sa maîtrise, alors j'ai planifié de me rendre à Chapel Hill. Nous aurions deux semaines fabuleuses à passer ensemble, et même quand j'irai voir mon père à Wilmington, elle a prévu de venir avec moi – et je me suis retrouvé à me sentir en alternance nerveux et excité, et effrayé à la pensée que oui, nous avions correspondu par courrier et parlé au téléphone. Oui, j'étais sorti pour regarder la pleine lune la première nuit, et dans ses lettres, elle m'a dit qu'elle l'avait fait aussi. Mais je ne l'avais pas vue depuis presque un an, et je n'avais pas la moindre idée

comment elle réagirait lorsque nous serions de nouveau face à face. Se précipiterait-elle dans mes bras quand je descendrai de l'avion, ou si sa réaction serait-elle plus sobre, peut-être un doux baiser sur la joue ? Tomberions-nous immédiatement dans une conversation facile, ou nous retrouverions-nous à parler du temps et se sentir maladroits autour de l'autre ? Je ne savais pas, et je restais éveillé la nuit à imaginer mille scénarios différents.

Tony savait ce que je vivais, mais il faisait attention de ne pas trop me parler d'elle. Au lieu de cela, comme la date approchait, il me tapa dans le

dos.

– Tu vas la voir bientôt, a-t-il dit. Tu es prêt pour ça ?

– Ouais.

Il sourit.

– N'oublie pas de boire un peu de tequila sur le chemin du retour.

J'ai fait une grimace et Tony se mit à rire.

– Ça va très bien aller, a-t-il dit. Elle t'aime, mec. Elle veut juste savoir combien tu l'aimes.

CHAPITRE TREIZE

En juin 2001, on m'a donné ma permission et je suis immédiatement parti à la maison, sur un vol de Francfort à New York, puis à Raleigh. C'était un vendredi soir, et Savannah avait promis de venir me chercher à l'aéroport avant de m'amener à Lenoir pour rencontrer ses parents. Elle avait laissé tomber cette petite surprise le jour avant le vol. Je n'avais rien contre rencontrer ses parents, vous savez. J'étais sûr qu'ils sont des gens formidables et tout, mais si j'avais eu mon mot à dire, j'aurais préféré avoir Savannah à moi tout

seul pendant les premiers jours. C'est un peu difficile de rattraper le temps perdu avec les parents autour. Même si nous n'étions pas intimes physiquement – et connaissant Savannah, j'étais assez sûr que nous ne le serions pas, même si j'ai gardé mes doigts croisés – comment ses parents me traiteraient-ils si je ne ramenais pas leur fille avant les premières heures du matin, même si tout ce que nous ferions était de regarder les étoiles ? Certes, elle était une adulte, mais les parents sont drôles quand il s'agit de leurs propres enfants, et je ne me faisais aucune illusion qu'ils seraient compréhensifs

face à tout cela. Elle serait toujours leur petite fille, si vous voyez ce que je veux dire.

Mais Savannah avait eu un point quand elle m'a expliqué. J'avais deux week-ends libres, et si j'avais prévu de voir mon père pendant le deuxième week-end, je devais voir la sienne le premier week-end. Par ailleurs, elle semblait tellement excitée à propos de tout cela que tout ce que je pouvais dire était que j'étais impatient de les rencontrer. Je me demandais si je pourrais lui tenir la main, et j'ai spéculé si je pouvais lui parler en faisant un petit détour sur la route vers Lenoir.

Dès que l’avion a atterri, mon anticipation a augmenté et je pouvais sentir mon impatience en plein essor. Mais je ne savais pas comment agir. Devrais-je courir vers elle dès que je la verrais ou si je devais être cool et garder le contrôle ? Je n’étais toujours pas sûr, mais avant que je puisse m’en apercevoir, je me déplaçais rapidement parmi la foule, puis dans l’allée. J’ai lancé mon sac sur mon épaule comme je suis sorti sur la rampe qui donnait accès au terminal. Je ne l’avais pas vue dans un premier temps avec tous ces gens autour. Quand j’ai balayé la zone une deuxième fois, je l’ai vue à gauche et

je me suis immédiatement rendu compte que tous mes soucis avaient été inutiles, car quand elle m'a repéré et arriva en courant à toute allure. J'ai eu à peine le temps de déposer mon sac avant qu'elle ne saute dans mes bras, et le baiser qui suivi était magique et complet avec sa langue, et tout. Le paradis sur terre ! Et quand elle s'est légèrement écartée, elle a murmuré :

– Tu m'as tellement manqué.

Je me sentais comme si j'avais été récompensé après une année d'absence.

Je ne sais pas combien de temps nous

avons été ainsi, mais quand nous avons finalement commencé à nous déplacer vers l'arrivée des bagages, je glissai ma main dans la sienne, sachant que je ne l'aimais pas seulement plus que la dernière fois que je l'avais vue, mais plus que je n'aimerais jamais quelqu'un.

En voiture, nous avons parlé facilement, mais nous avons fait un petit détour. Après un arrêt à une aire de repos, nous avons fait comme des adolescents. C'était super et deux heures plus tard, nous sommes arrivés chez elle. Ses parents attendaient sur le porche d'une maison de style victorien de deux étages. Me

surprenant, sa mère me serra aussitôt que je me suis approché, puis m'a offert une bière. J'ai refusé, surtout parce que je savais que je serais le seul à boire, mais j'ai apprécié l'effort. La mère de Savannah, Jill, lui ressemblait beaucoup : amicale, ouverte et beaucoup plus solide qu'elle. Son père était exactement le même, et j'ai réellement passé un bon moment en visite avec eux. Cela n'a pas dérangé que Savannah et moi nous tenions par la main et semblait complètement à l'aise de le faire. Vers la fin de la soirée, elle et moi sommes allés prendre une longue promenade au clair de lune. Au moment où nous

sommes rentrés chez elle, je me sentais presque comme si n'avions jamais été séparés.

Il va sans dire que je dormais dans la chambre d'amis. Je ne m'étais pas attendu à autre chose, et la chambre était beaucoup mieux que la plupart des endroits où j'étais resté, avec des meubles classiques et un matelas confortable. L'air était étouffant, cependant, et j'ai ouvert la fenêtre, en espérant que l'air de la montagne apporterait une brise fraîche. Cela avait été une longue journée – j'étais toujours en décalage horaire de l'Allemagne – et je me suis immédiatement endormi, pour me

réveiller une heure plus tard, quand j'ai entendu la porte de ma chambre s'ouvrir en grinçant. Savannah, vêtue d'un confortable pyjama en coton et des chaussettes, a fermé la porte derrière elle et se dirigea vers le lit sur la pointe des pieds.

Elle leva un doigt sur ses lèvres pour me faire taire.

– Mes parents me tueraient s'ils savaient que je fais cela, murmurait-elle.

Elle a rampé dans le lit à côté de moi et a ajusté les couvertures, les montant jusqu'à son cou comme si elle campait dans l'Arctique. J'ai mis

mes bras autour d'elle, aimant la sensation de son corps contre le mien.

Nous nous sommes embrassés et ri sottement pendant la majorité de la nuit, puis elle retourna dans sa chambre. Je tombai de nouveau endormi, sans doute avant qu'elle n'ait atteint sa chambre, et j'ai été réveillé à la vue de la lumière du soleil coulant par la fenêtre. L'odeur du petit-déjeuner est venue flotter dans ma chambre, et j'ai mis un tee-shirt et des jeans avant de me rendre à la cuisine. Savannah était à la table, parlant avec sa mère, tandis que son père lisait le journal, et je sentais le poids de leur présence quand je suis

entré. J’ai pris une place à la table, et la mère de Savannah me versa une tasse de café avant de déposer une assiette garnie de bacon et d’oeufs devant moi. Savannah, qui était assise en face de moi, était déjà douchée et habillée d’un tailleur, et semblait incroyablement douce dans la lumière du matin.

– As-tu bien dormi ? m’a-t-elle demandé, les yeux brillants de malice.

J’ai hoché la tête.

– Très bien. J’ai fait un rêve des plus merveilleux, ai-je dit.

– Oh ? a demandé sa mère. C’était à quel propos ?

Je sentais Savannah me donner un coup de pied sous la table. Elle secoua la tête presque imperceptiblement. Je dois admettre que j'ai particulièrement aimé le regard tordu de Savannah, mais je n'ai pas exagéré. J'ai feint la concentration.

– Je ne m'en souviens pas maintenant, ai-je dit.

– Je déteste quand ça arrive, dit sa mère. Le petit déjeuner est correct ?

– Très bien, ai-je dit. Je vous remercie.

Je jetai un coup d'oeil à Savannah.

– Qu'est-ce qui est à l'ordre du jour aujourd'hui ?

Elle se pencha sur la table.

– Je pensais que nous pourrions faire de l'équitation. Penses-tu que tu serais assez bon pour cela ?

Quand j'ai hésité, elle a ri.

– Tout ira bien, a-t-elle ajouté. Je te le promets.

– Facile à dire pour toi.

Elle montait Midas; pour moi, elle a proposé un cheval nommé Pepper, que son père prenait habituellement. Nous avons passé la plupart de la journée à suivre les sentiers, galopant

à travers les champs ouverts, et explorant cette partie de son monde. Elle avait préparé un pique-nique, et nous avons mangé dans un endroit qui dominait Lenoir. Elle a souligné les écoles qu'elle avait fréquentées et les maisons des gens qu'elle connaissait. Il m'est apparu alors que non seulement elle aimait cela ici, mais elle ne voudrait jamais aller vivre ailleurs.

Nous avons passé six ou sept heures en selle, et j'ai fait de mon mieux pour me maintenir au niveau de Savannah, mais c'était presque impossible. Je n'ai pas terminé le visage planté dans la terre, mais il y

avait quelques moments risqués ici et là quand Pepper a fait des caprices et il m'a tout fallu pour que je puisse tenir le coup. Ce n'est que lorsque Savannah et moi nous nous préparions pour le dîner que j'ai réalisé ce qu'il aurait pu arriver.

Peu à peu, j'ai commencé à réaliser que je marchais en me dandinant un peu. Les muscles à l'intérieur de mes jambes étaient comme si Tony les avait martelés pendant des heures.

Le samedi soir, Savannah et moi sommes allés dîner dans un confortable petit restaurant italien. Par la suite, elle a suggéré que nous allions danser, mais à ce moment-là,

je pouvais à peine bouger. Comme je boitais vers la voiture, elle a adopté une expression concernée et a tendu la main pour m'arrêter.

Penchée, elle saisit ma jambe.

– Ça fait mal quand je serre ici ?

J'ai sauté et hurlé. Pour une raison quelconque, elle a trouvé cela amusant.

– Pourquoi as-tu fait ça ? Ça fait mal !

Elle sourit.

– Juste une vérification.

– Vérifier quoi ? Je t'ai déjà dit que j'ai mal...

– Je voulais juste voir si petite vieille

comme moi pourrait faire crier un grand gars de l'armée comme toi.

Je me suis frotté la jambe.

– Ouais, eh bien, il ne faut plus tester, d'accord ?

– D'accord, a-t-elle dit. Et je suis désolée.

– Tu ne sembles pas désolée.

– Eh bien, je le suis, dit-elle. Mais c'est drôle, tu ne trouves pas ? Je veux dire, j'y suis allée aussi longtemps que toi et je vais bien.

– Tu y vas tout le temps.

– Je n'ai pas monté depuis plus d'un mois.

Ouais…

– Allez. Admets-le. C'était drôle, n'est-ce pas ?

– Pas tout à fait.

Le dimanche, nous sommes allés à l'église avec sa famille. J'étais trop endolori pour faire autre chose du reste de la journée, alors je suis tombé lourdement sur le canapé et regardé un match de baseball avec son père. La mère de Savannah a apporté des sandwichs, et j'ai passé l'après-midi à tressaillir chaque fois que j'ai essayé de me mettre

confortable, alors que le match est entré en manches supplémentaires. Son père était facile de parler, et la conversation a dérivé de la vie de l'armée et l'enseignement à certains des enfants qu'il entraînait et ses espoirs pour à leur avenir. Je l'ai apprécié. De ma place, je pouvais entendre Savannah et sa mère discuter dans la cuisine, et de temps en temps, Savannah entrait dans la salle de séjour avec un panier de linge à plier alors que sa mère commençait une autre charge dans la machine à laver. Bien que techniquement elle était diplômée et une adulte, elle ramenait toujours ses vêtements sales

à la maison.

Ce soir-là, nous sommes rentrés à Chapel Hill, et Savannah m'a montré son appartement. Il n'y avait pas beaucoup de meubles, mais c'était relativement nouveau, et il y avait un foyer à gaz ainsi qu'un petit balcon qui offrait une vue du campus. Malgré le temps chaud, elle a fait un feu devant lequel nous avons mangé des crackers et du fromage, puisqu'à part des céréales, c'était tout ce qu'elle avait à offrir. Cela me semblait indescriptiblement romantique, même si je venais de réaliser qu'être seul avec Savannah me semblait toujours romantique. Nous avons

parlé jusqu'à près de minuit, mais Savannah était plus calme que d'habitude. À un moment, elle est partie dans sa chambre. Quand elle ne revenait pas, je suis allé la trouver. Elle était assise sur le lit, et je me suis arrêté dans l'embrasure de la porte.

Elle pressa ses mains ensemble et poussa un long soupir.

– Alors… a-t-elle commencé.

– Alors… je lui ai répondu quand elle est restée silencieuse.

Elle a tiré un autre long soupir.

– Il se fait tard. Et j'ai un cours tôt demain matin.

J’ai hoché la tête.

– Tu devrais probablement te coucher.

– Oui, dit-elle.

Elle hocha la tête comme si elle ne l’avait pas considéré et se tourna vers la fenêtre. À travers les stores, je pouvais voir des arbres diffusant la lumière coulant du parking. Elle était mignonne quand elle était nerveuse.

– Alors… dit-elle de nouveau, comme si elle parlait au mur.

– Pourquoi n’irais-je pas dormir sur le canapé, hein ?

– Ça ne te dérangerait pas ?

– Pas du tout, ai-je dit.

En réalité, ce n'était pas ce que je préférais, mais j'ai compris.

Regardant toujours vers la fenêtre, elle n'a fait aucun geste pour se lever.

– Je ne suis pas prête, dit-elle d'une voix douce. Je veux dire, je pensais que je l'étais, et une partie de moi le veut vraiment. J'ai pensé à cela au cours des dernières semaines et je me suis décidé, et ça me semblait juste, tu sais ? Je t'aime et tu m'aimes, et c'est ce que font les gens quand ils sont amoureux. C'était facile de me le dire quand tu n'étais pas ici, mais maintenant…

Elle s’arrêta.

– C’est correct, ai-je dit.

Elle se tourna enfin vers moi.

– As-tu eu peur ? À ta première fois ?

Je me demandais comment mieux répondre à cela.

– Je pense que c’est différent pour les hommes que les femmes, ai-je dit.

– Oui. Je suppose que oui. (Elle a fait semblant d’ajuster les couvertures.) Es-tu fâché ?

– Pas du tout.

– Mais tu es déçu.

– Eh bien… j’ai admis, et elle se mit à

rire.

– Je suis désolée, dit-elle.

– Il n’y a aucune raison de présenter des excuses.

Elle y réfléchit.

– Alors pourquoi ai-je l’impression que je dois m’excuser ?

– Eh bien, je suis un soldat solitaire, ai-je souligné, et elle rit de nouveau, et je pouvais toujours entendre sa nervosité.

– Le canapé n’est pas très confortable, s’est-elle inquiétée. Et il est petit. Tu ne seras pas capable de t’allonger. Et je n’ai pas de couvertures

supplémentaires. J'aurais dû en prendre quelques-unes à la maison, mais j'ai oublié.

– C'est un problème.

– Ouais, dit-elle.

J'ai attendu.

– Je suppose que tu pourrais dormir avec moi, a-t-elle osé.

J'ai attendu pendant qu'elle continuait son propre débat interne. Finalement, elle haussa les épaules.

– Tu veux prendre une chance ? Juste pour dormir, je veux dire ?

– Quoi que tu dises.

Pour la première fois, ses épaules se

sont détendues.

– Très bien, alors. Nous allons nous installer. Donne-moi juste une minute pour me changer.

Elle se leva du lit, traversa la chambre, et ouvrit un tiroir. Le pyjama qu'elle a choisi était semblable à ceux qu'elle avait portés chez ses parents, et je l'ai laissée pour retourner à la salle de séjour, où j'ai mis mon short de gym et un tee-shirt. Au moment où je suis revenu, elle était déjà sous les couvertures. Je suis allé de l'autre côté et rampé à côté d'elle. Elle battit les couvertures avant d'éteindre la lumière, puis couchée sur le dos, les yeux fixés au plafond. Je me suis

tourné sur mon côté, lui faisant face.

– Bonne nuit, murmurait-elle.

– Bonne nuit.

Je savais que je ne dormirais pas. Pas pour quelques heures, de toute façon. J'étais trop… excité pour cela. Mais je ne voulais pas bouger ou me tourner dans le cas où elle se réveillerait.

– Hey, a-t-elle chuchoté de nouveau.

– Oui ?

Elle se tourna pour me faire face.

– Je veux juste que tu saches que c'est la première fois que je dors avec un homme. Toute la nuit, je veux dire. C'est un pas de plus, pas vrai ?

– Ouais, ai-je dit. C’est un pas de plus.

Elle caressa mon bras.

– Et maintenant, si quelqu’un le demande, tu pourras leur dire que nous avons dormi ensemble.

– C’est vrai.

– Mais tu ne le diras pas à n’importe qui, n’est-ce pas ? Je veux dire, je ne veux pas que tu aies une mauvaise réputation, tu sais.

J’étouffai un rire.

– Je vais garder notre petit secret.

Les jours suivants sont tombés dans

une routine facile. Savannah a eu des cours le matin et on se retrouvait habituellement un peu après le déjeuner. En théorie, je suppose que cela me donnait l'occasion de dormir – quelque chose dont toute recrue de l'armée rêve quand ils parlent de leur départ en permission –, mais des années à se lever avant l'aube étaient une habitude impossible à briser. Au lieu de cela, je me réveillais avant elle et préparait du café avant de trotter jusqu'au coin de la rue pour acheter le journal. À l'occasion, je ramenais quelques bagels ou des croissants; d'autres fois, nous avions simplement mangé des céréales à la maison, et il

était facile de voir cette petite routine comme un aperçu des premières années de notre future vie ensemble, le bonheur sans effort qui était presque trop beau pour être vrai.

Ou, du moins, j'ai essayé de m'en convaincre. Quand nous étions avec ses parents, Savannah était exactement la fille dont je me suis souvenu. Même chose à notre première nuit seuls ensemble. Mais après cela… J'ai commencé à remarquer des différences. Je suppose que je ne m'étais pas pleinement rendu compte qu'elle vivait une vie qui semblait complète et la remplissait, même sans moi. Le

calendrier qu'elle a collé sur la porte du réfrigérateur répertoriait quelque chose à faire presque tous les jours : concerts, conférences, une demi-douzaine de fêtes pour divers amis. Tim, ai-je noté, était souvent là pour un petit déjeuner occasionnel. Elle avait quatre cours et enseignait un autre comme assistant diplômé, et le jeudi après-midi, elle travaillait avec un professeur sur une étude de cas, dont on était sûr qu'elle serait publiée. Sa vie était exactement de la façon dont elle l'avait décrit dans ses lettres, et quand elle revenait à l'appartement, elle me racontait sa journée alors qu'elle se préparait

quelque chose à manger dans la cuisine. Elle aimait le travail qu'elle faisait, et la fierté dans sa voix était évidente. Elle parlait avec animation tandis que je l'écoutais, et je posais quelques questions assez pour maintenir le flux de la conversation en cours.

Rien d'inhabituel dans cela, avouai-je. J'en savais assez pour comprendre que cela aurait été un gros problème si elle n'avait rien dit au sujet de ses journées. Mais à chaque nouvelle histoire, j'obtenais ce sentiment d'angoisse, celui qui m'a fait penser que, autant que nous avions gardé le contact, autant que nous nous

sommes occupés les uns des autres, elle avait en quelque sorte continué d'avancer tandis que j'avais stagné. De ce que j'avais vu, elle avait obtenu son diplôme, jeté son bonnet en l'air, avait trouvé un travail comme assistante diplômée, et s'était installée en appartement en le meublant. Sa vie était entrée dans une nouvelle phase, et même si je suppose que c'était possible de dire la même chose de moi, le simple fait est que rien n'avait beaucoup changé pour moi, à moins que vous comptiez le fait que je savais maintenant comment assembler et démonter huit types d'armes au lieu de six, et

augmenté ma masse musculaire d'une trentaine de livres. Et, bien sûr, j'avais fait ma part de donner aux Russes quelque chose à penser s'ils se demandaient s'ils devaient ou non envahir l'Allemagne avec des dizaines de divisions mécanisées.

Ne vous méprenez pas. J'étais toujours amoureux de Savannah, et il y avait des moments où je me sentais la force de ses sentiments pour moi. Beaucoup de fois, en fait. Pour la plupart du temps, ce fut une merveilleuse semaine. Quand elle était partie, je marchais sur le campus et faisais du jogging dans les champs près de la maison, en profitant du ciel

bleu et de certaines interruptions si nécessaire. Un jour, je me trouvais dans une salle de gym qui m'a permis de me mettre au point pendant le temps où j'étais là, et parce que j'étais dans le service, ils ne m'ont pas fait payer. Après m'être entraîné et pris ma douche, Savannah rentrait à l'appartement, et nous passions le reste de l'après-midi ensemble. Mardi soir, nous avons rejoint un groupe de ses camarades de classe pour un dîner au centre-ville de Chapel Hill. C'était plus amusant que je pensais que ce le serait, en considérant que je traînais avec une bande d'intellectuels de l'école d'été et la plupart des

conversations étaient centrées sur la psychologie des adolescents. Le mercredi après-midi, Savannah m'a fait faire un tour de ses classes et m'a présenté à ses professeurs. Plus tard cet après-midi-là, nous avons rencontré quelques personnes que j'avais connues la veille. Ce soir-là, nous avons commandé de la nourriture chinoise et nous avons mangé à la table de son appartement. Elle portait un de ces débardeurs moulants qui accentuait son bronzage, et tout ce que je pouvais penser était qu'elle était la femme la plus sexy que je n'ai jamais vue.

Le jeudi, je voulais passer un peu de

temps avec elle et j'ai décidé de la surprendre en organisant une soirée spéciale. Alors qu'elle était en classe et travaillait sur l'étude de cas, je suis allé au magasin et dépensé une petite fortune pour un nouveau costume, une cravate et des chaussures. Je voulais la voir habillée, et j'ai réservé une table à ce restaurant dont le vendeur de chaussures m'avait dit qu'il était le meilleur en ville. Cinq étoiles, menu exotique, serveurs habillés, tout le toutim. Certes, je n'en avais pas parlé à Savannah à l'avance – on supposait que c'était une surprise, après tout –, mais dès qu'elle a passé la porte, j'ai découvert

qu’elle avait déjà fait des plans pour passer une autre soirée avec les mêmes amis que nous avions vus au cours des deux derniers jours. Elle avait l’air tellement excitée que je n’ai jamais pris la peine de lui dire ce que j’avais prévu.

Je n’étais pas seulement déçu, j’étais fâché. À mon avis, j’étais plus qu’heureux de passer une soirée avec ses amis, même un après-midi supplémentaire. Mais presque à tous les jours ? Après un an séparé, quand aurions-nous un peu de temps ensemble ? Cela me dérangeait qu’elle ne semblait pas partager le même désir. Au cours des derniers

mois, j'avais imaginé que nous passerions autant de temps ensemble que nous le pourrions, compensant pour notre année séparée. Mais j'en venais à la conclusion que je pourrais m'être trompé. Ce qui signifiait… quoi ? Que je n'étais pas aussi important pour elle qu'elle l'était pour moi ? Je ne savais pas, mais étant donné mon humeur, j'aurais probablement dû rester à l'appartement et laisser y aller toute seule. Au lieu de cela, je me suis assis à part, refusant de prendre part à la conversation, et à peu près tout le monde baissa les yeux au lieu de me regarder. J'étais devenu bon à l'intimidation au cours

des années, et j'étais dans une forme rare ce soir-là. Savannah pouvait deviner que j'étais fâché, mais chaque fois qu'elle m'a demandé si quelque chose me tracassait, j'étais à mon mieux passif-agressif en niant que quelque chose n'allait pas.

– Juste fatigué, ai-je dit à la place.

Elle a essayé d'améliorer les choses, je dois lui donner ça. Elle s'est étendue pour prendre main, et de temps en temps, me lança un sourire rapide quand elle pensait que je la verrais, et m'a nourri du soda et des chips. Après un certain temps, cependant, elle a été fatiguée de mon attitude et a peu à peu renoncé. Non pas que je lui

reproche. J'avais fait mon point de vue et cela a en quelque sorte fait qu'elle a commencé à se mettre en colère avec moi en me laissant sentir son insatisfaction. Nous avons à peine parlé sur le chemin du retour, et quand nous sommes allés au lit, nous avons dormi sur les côtés opposés du matelas. Dans la matinée, j'étais prêt à riposter. Malheureusement, elle ne l'était pas. Pendant que j'étais allé chercher le journal, elle a quitté l'appartement sans prendre un petit déjeuner, et j'ai fini par boire mon café tout seul.

Je savais que j'étais allé trop loin, et j'avais prévu de me racheter auprès

d'elle aussitôt qu'elle serait rentrée à la maison. Je voulais lui dire la vérité sur mes préoccupations, lui parler du dîner que j'avais prévu et m'excuser de mon comportement. Je supposais qu'elle allait comprendre. Nous aurions tout laissé derrière pour un dîner romantique. C'était juste ce que je pensais qu'il nous fallait, puisque nous devions partir pour Wilmington le lendemain pour passer le week-end avec mon père.

Croyez-le ou pas, je voulais le voir, et j'ai pensé qu'il était impatient de ma visite aussi, à sa manière. Contrairement à Savannah, mon père avait obtenu un laissez-passer quand

il venait aux attentes. Cela n'aurait pas été juste, mais Savannah avait eu un rôle différent à jouer dans ma vie alors.

J'ai secoué la tête. Savannah. Toujours Savannah. Tout dans ce voyage, tout ce qui concerne ma vie, je l'ai réalisé, me conduisait toujours vers elle.

En une heure, j'avais fini de m'entraîner, nettoyé et emballé la plupart des mes choses, et rappeler le restaurant pour faire une renouveler ma réservation. Je connaissais l'horaire de Savannah et d'ici là, j'avais supposé qu'elle allait arriver sous peu. Avec rien d'autre à faire, je me suis assis sur le canapé et allumé

la télévision. Jeux télévisés, feuilletons, publireportages et talk-shows ont été entrecoupés de publicités diverses. Le temps s'étirait comme je l'attendais. Je n'ai pas osé errer sur le balcon pour balayer du regard le parking dans l'espoir d'apercevoir sa voiture et j'ai vérifié mon plan trois ou quatre fois. Savannah, je pensais, était sûrement sur le chemin du retour, et je me suis occupée en vidant le lave-vaisselle. Quelques minutes plus tard, je me suis brossé les dents pour la deuxième fois, puis j'ai ensuite jeté un coup d'oeil par la fenêtre. Toujours pas de Savannah. J'ai allumé la radio,

écouté quelques chansons, et changé de station six ou sept fois avant de l'éteindre. J'ai marché de nouveau jusqu'au balcon. Rien. À ce moment-là, il arrivait quatorze heures. Je me demandais où elle était, sentait les restes de ma colère commencer à monter de nouveau, mais je les aie forcés de s'éloigner. Je me suis dit qu'elle avait probablement une explication légitime et l'a répété encore une fois quand cela ne prenait pas le dessus. J'ai ouvert mon sac et sorti le dernier de Stephen King. Je suis servi un verre d'eau glacée, me suis mis à l'aise sur le canapé, mais quand j'ai réalisé que je lisais la

même phrase encore et encore, j'ai mis le livre de côté.

Encore quinze minutes se sont écoulées. Puis trente. Au moment où j'ai entendu la voiture de Savannah arriver, ma mâchoire était serrée et je faisais grincer mes dents. À quinze heures et quart, elle poussa la porte. Elle était tout sourire, comme si rien n'allait mal.

– Hé, John, a-t-elle lancé.

Elle s'approcha de la table et commencé à décharger son sac à dos.

– Désolée, je suis en retard, mais après ma classe, une étudiante s'est approchée de moi pour me dire

qu'elle aimait ma classe et qu'à cause de moi, elle voulait se spécialiser dans l'enseignement spécialisé. Peux-tu le croire ? Elle voulait des conseils sur ce qu'il faut faire, quels cours prendre, quels étaient les meilleurs professeurs… et la façon dont elle écoutait mes réponses…

Savannah secoua la tête, puis reprit :

– C'était… tellement gratifiant. La façon dont cette fille s'accrochait sur tout ce que je disais… eh bien, ça m'a juste fait sentir comme si j'avais vraiment fait une différence pour quelqu'un. Tu entends parler de leurs expériences des professeurs comme ça, mais je n'ai jamais imaginé que

cela m’arriverait.

J’ai forcé un sourire, et elle l’a pris comme une invitation pour continuer.

– De toute façon, elle m’a demandé si j’avais un peu de temps pour discuter, et même si je lui ai dit que je n’avais que quelques minutes, une chose en amenant une autre, et nous avons fini par aller déjeuner. Elle est vraiment quelque chose – seulement dix-sept ans, mais elle est diplômée un an plus tôt du lycée. Elle a passé un tas d’examens AP, donc elle est déjà en deuxième année, et elle va à l’école d’été afin qu’elle puisse aller encore plus loin. Tu dois l’admirer.

Elle voulait un écho de son enthousiasme, mais je ne pouvais pas y arriver.

– Elle sonne bien, ai-je dit à la place.

À ma réponse, Savannah m'a vraiment regardé pour la première fois, et je n'ai fait aucun effort pour cacher mes sentiments.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? a-t-elle demandé.

– Rien.

Elle a mis son sac de côté avec un soupir dégoûté.

– Tu ne veux pas en parler ? Très bien. Mais tu dois savoir que cela devient

un peu fatigant.

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

Elle se tourna vers moi.

– Ça ! De la façon dont tu agis, dit-elle. Tu n’es pas si difficile à lire, John. Tu es fâché, mais tu ne veux pas me dire pourquoi.

J’ai hésité, me sentant sur la défensive. Quand j’ai finalement parlé, je me suis forcé de garder ma voix stable.

– OK, ai-je dit. Je pensais que tu serais ici il y a des heures.

Elle leva les mains.

– Voilà ce dont il s’agit ? Je te l’ai

expliqué. Crois-le ou pas, j'ai des responsabilités maintenant. Et si je ne me trompe pas, je me suis excusé d'être en retard dès que j'ai franchi la porte.

– Je sais, mais…

– Mais quoi ? Mes excuses n'étaient pas assez bien ?

– Je n'ai pas dit cela.

– Alors qu'est-ce que c'est ?

Lorsque je ne pouvais pas trouver les mots, elle a mis ses mains sur ses hanches.

– Tu veux savoir ce que je pense ? Tu es toujours fâché pour hier soir. Mais

laisse-moi deviner – tu ne veux pas non plus en parler, pas vrai ?

Je fermai les yeux.

– Hier soir, tu…

– Moi ? m'interrompit-elle et a commencé à secouer la tête. Oh non, ne me blâme pas pour cela ! Je n'ai rien fait de mal. Je ne suis pas celle qui a commencé ça ! Hier soir, cela aurait pu être amusant, mais tu es resté assis en agissant comme si tu voulais tuer quelqu'un.

Elle exagérait. Ou encore, peut-être que non. De toute façon, je me taisais. Elle a continué.

– Sais-tu que j'ai été obligé de faire

des excuses pour toi aujourd'hui ? Et comment cela m'a fait sentir ? Pendant toute l'année, j'étais là à chanter tes louanges, racontant à mes amis quel bon gars agréable tu es, comment tu es mature et combien je suis fière du travail que tu fais. Et ils ont fini par voir un côté de toi que je n'ai même jamais vu avant. Tu étais juste… impoli.

– N'as-tu jamais pensé que je pourrais avoir agi ainsi parce que je ne voulais pas être là ?

Cela l'a arrêtée, mais seulement pour un instant. Elle croisa ses bras.

– Peut-être que la façon dont tu as agi

hier soir explique pourquoi j'étais en retard aujourd'hui.

Sa déclaration m'a pris au dépourvu. Je n'avais pas considéré cela, mais ce n'était pas le point.

– Je suis désolé pour hier soir…

– Tu devrais l'être ! dit-elle en me coupant la parole à nouveau. Ce sont mes amis !

– Je sais qu'ils sont tes amis ! ai-je craqué en me levant du canapé. Nous avons été avec eux toute la semaine !

– Qu'est-ce que ça veut dire ?

– Juste ce que j'ai dit. Peut-être que je voulais être seul avec toi. N'as-tu

jamais pensé à cela ?

– Tu veux être seul avec moi ? a-t-elle demandé. Eh bien, laisse-moi te dire que ce ne sera pas en agissant ainsi. Nous étions seuls ce matin. Nous étions seuls quand j'ai franchi la porte tout à l'heure. Nous étions seuls quand j'ai essayé d'être gentille et mettre tout cela derrière nous, mais tout ce que tu voulais, c'est une chicane.

– Je ne veux pas me chicaner ! j'ai dit en faisant de mon mieux pour ne pas crier, mais en sachant que j'avais échoué.

Je me suis détourné, en essayant de

garder ma colère en échec, mais quand je parlais de nouveau, je pouvais entendre le sous-jacent de mauvais augure dans ma voix.

– Je veux juste que les choses soient comme elles l'étaient. Comme l'été dernier.

– Qu'en est-il de l'été dernier ?

Je détestais cela. Je ne voulais pas lui dire que je me sentais comme important. Ce que je voulais, c'était comme demander à quelqu'un de vous aimer, ce qui ne fonctionne jamais. Au lieu de cela, j'ai essayé de tourner autour du pot.

– L'été dernier, il m'a juste semblé

que nous avions passé plus de temps ensemble.

– Non, nous l'avons fait, a-t-elle répliqué. J'ai travaillé sur les maisons tous les jours. Tu te souviens ?

Elle avait raison, bien sûr. Du moins, partiellement. J'ai essayé de nouveau.

– Je ne dis pas que cela fait beaucoup de sens, mais il semble que nous avons eu plus de temps pour parler l'année dernière.

– Et c'est ce qui te dérange ? Que je suis occupée ? Que j'ai une vie ? Que veux-tu que je fasse ? Abandonner mes cours pour toute la semaine ? Appeler pour dire que je suis malade

quand je dois enseigner ? Sauter mes devoirs ?

– Non…

– Alors, qu'est-ce que veux-tu ?

– Je ne sais pas.

– Mais tu ne te gênes pas pour m'humilier devant mes amis ?

– Je ne t'ai pas humilié, protestai-je.

– Non ? Alors pourquoi Tricia s'est assise à côté de moi aujourd'hui ? Pourquoi a-t-elle senti le besoin de me dire que nous n'avions rien en commun et que je pourrais trouver beaucoup mieux ?

Cela m'a piqué, mais je ne suis pas sûr

qu’elle s’est rendu compte comment c’est passé de travers. La colère rend cela parfois impossible, comme je l’étais conscient.

– Je voulais juste être seul avec toi hier soir. C’est tout ce que j’essaie de te dire.

Mes mots n’ont eu aucun effet sur elle.

– Alors, pourquoi ne pas me l’avoir dit ? a-t-elle demandé à la place. Me dire quelque chose comme « Ce serait bien si nous faisions quelque chose d’autre ? Je ne suis pas vraiment d’humeur de traîner avec des gens. » C’est tout ce que tu aurais eu à dire. Je ne suis pas

une lectrice de pensées, John.

J’ai ouvert ma bouche pour répondre, mais je n’ai rien dit. Au lieu de cela, je me suis détourné et j’ai marché à l’autre bout de la pièce. J’ai regardé par la porte-patio, non pas tellement en colère par ce qu’elle venait de dire… juste triste. Cela m’a semblé que je l’avais en quelque sorte perdu, et je ne savais pas si c’était parce que j’en avais fait trop ou pas assez fait, ou parce que j’ai compris que tout cela se passait réellement entre nous.

Je ne voulais plus en parler. Je n’ai jamais été bon pour parler, et j’ai réalisé que tout ce que je voulais, c’était de traverser la pièce et mettre

ses bras autour de moi, de dire qu'elle avait compris ce qui me dérangeait vraiment et que je n'avais rien à crainte.

Mais aucune de ces choses n'est arrivée. Au lieu de cela, j'ai parlé à la fenêtre, me sentant étrangement seul.

– Tu as raison, ai-je dit. J'aurais dû te le dire. Et je suis désolé de cela. Et je suis désolé de la façon que j'ai agi hier soir, et je suis désolé de t'avoir contrariée de ton retard. C'est juste que je voulais vraiment te voir autant que je le peux pendant ce voyage.

– Tu dis ça comme si tu ne penses pas que je veux la même chose.

Je me suis retourné.

– Pour être honnête, ai-je dit, je ne suis pas sûr que tu veux la même chose.

Après cela, je me suis dirigé vers la porte.

Je fus parti jusqu'à ce que la nuit tombe.

Je ne savais pas où aller ou même pourquoi je suis parti, autre que j'avais besoin d'être seul. J'ai commencé par traverser le campus sous un soleil torride et je me suis trouvé à me déplacer d'un arbre à l'autre pour avoir de l'ombre. Je n'ai pas vérifié pour voir si elle me suivait

– je savais qu'elle ne le ferait pas.

À un moment, je me suis arrêté pour acheter de l'eau glacée au centre étudiant, mais bien que ce soit relativement vide et l'air rafraîchissant, je ne suis pas resté. J'ai ressenti le besoin de transpirer, comme pour me purifier de la colère, la tristesse et la déception que je ne pouvais pas me débarrasser.

Une chose est certaine : Savannah avait franchi la porte et était prête pour une dispute. Ses réponses étaient venues trop vite, et j'ai réalisé qu'elles semblaient moins spontanées que répétées, comme si sa propre colère avait couvé la plupart de la

journée. Elle avait su exactement comment j'allais réagir, et même si je pouvais avoir mérité sa colère après mon comportement d'hier soir, le fait qu'elle n'avait pas paru se soucier de sa propre culpabilité ou de mes sentiments m'ont rongé la plupart de l'après-midi.

Les ombres s'allongeaient comme le soleil commençait à descente, mais je n'étais toujours pas prêt à rentrer. Au lieu de cela, j'ai acheté quelques pointes de pizza et une bière chez l'un de ces petits restos qui dépendaient des étudiants pour survivre. J'ai fini de manger, marcher un peu plus, et finalement, j'ai commencé mon

chemin pour retourner à l'appartement. Il était alors passé vingt et une heures et je me sentais vidé.

En m'approchant de la rue, j'ai remarqué que la voiture de Savannah était toujours au même endroit. Je pouvais voir sa lampe allumée à l'intérieur de sa chambre. Le reste de l'appartement était sombre.

Je me demandais si la porte serait fermée, mais le bouton a tourné librement quand j'ai essayé. La porte de sa chambre était à moitié fermée et j'ai débattu de savoir si je m'approchais ou restais dans la salle de séjour. Je ne voulais pas faire face

à sa colère, mais j'ai pris une profonde respiration et franchi la courte distance. J'ai poussé ma tête dans l'entrebâillement de la porte. Elle était assise sur le lit dans une chemise surdimensionnée qui s'étendait à mi-cuisse. Elle leva les yeux d'un magazine, et je lui ai offert un sourire timide.

– Salut, ai-je dit.

– Salut.

J'ai traversé la chambre et me suis assis sur le bord du lit.

– Je suis désolé, ai-je dit. Pour tout. Tu avais raison. J'étais de mauvaise humeur hier soir et je n'aurais pas dû

t’embarrasser devant tes amis. Et je n’aurais pas dû être si fâché que tu sois rentrée en retard. Cela ne se reproduira plus.

Elle m’a surpris en tapotant le matelas.

– Viens ici, murmurait-elle.

J’ai avancé sur le lit, m’appuyant contre le cadre de lit et passai mon bras autour d’elle. Elle s’appuya contre moi et je pouvais sentir sa respiration constante et sa poitrine contre moi.

– Je ne veux plus jamais me disputer, dit-elle.

– Je ne le veux plus non plus.

Quand je lui caressai le bras, elle soupira.

– Où es-tu allé ?

– Nulle part, en réalité, ai-je dit. J'ai juste marché sur le campus. Acheté une pizza. Et j'ai beaucoup réfléchi.

– À propos de moi ?

– De toi. De moi. De nous.

Elle hocha la tête.

– Moi aussi, dit-elle. Es-tu toujours fâché ?

– Non, ai-je dit. Je l'ai été, mais je suis trop fatigué pour l'être.

– Moi aussi, répétait-elle, puis elle leva la tête pour me faire face. Je veux

te dire quelque chose que je pensais quand tu es parti, dit-elle. Je peux ?

– Bien sûr.

– J'ai réalisé que je suis celle qui aurait dû s'excuser. À propos de consacrer autant de temps avec mes amis, je veux dire. Je pense que c'est pourquoi je suis devenue tellement en colère tout à l'heure. Je savais ce que tu essayais de me dire, mais je ne voulais pas l'entendre parce que je savais que tu avais raison. En partie. Mais ton raisonnement est faux.

Je la regardai, perplexe. Elle continua.

– Tu penses que je te fais passer autant de temps avec mes amis parce

que tu n'es pas aussi important pour moi que tu as eu l'habitude de l'être, n'est-ce pas ? (Elle n'a pas attendu une réponse.) Mais ce n'est pas la raison. C'est tout le contraire. Je le faisais parce que tu es tellement important pour moi. Pas seulement parce que je voulais que tu connaisses mes amis, ou qu'ils puissent apprendre à te connaître, mais à cause de moi.

Elle s'arrêta, indécise.

– Je ne sais pas ce que tu essaies de me dire.

– Tu te souviens quand je t'ai dit que je tire ma force d'être avec toi ?

Quand je hochai la tête, elle a promené ses doigts le long de ma poitrine.

– Je ne plaisantais pas. L'été dernier signifiait beaucoup pour moi. Plus que tu ne pourras jamais l'imaginer, et quand tu es parti, j'étais une épave. Demande à Tim. J'ai à peine travaillé sur les maisons. Je sais que je t'ai envoyé des lettres qui t'ont fait penser que tout allait bien, mais ce n'était pas le cas. J'ai pleuré tous les soirs, et chaque jour, j'étais assise à la maison et continuais d'imaginer, espérer et souhaiter que tu sois de retour sur la plage. Chaque fois que je voyais quelqu'un avec les cheveux en

brosse, je sentais mon coeur commencer à battre plus vite, même si je savais que ce n'était pas toi. Mais c'était ainsi. Je voulais que ce soit toi. Chaque fois. Je sais que ce que tu fais est important, et je comprends que tu es affecté à l'étranger, mais je ne pense pas que j'ai compris comment cela allait être une fois que tu n'étais pas là. Cela m'a presque tué et il m'a fallu beaucoup de temps pour même commencer à me sentir de nouveau normale. Et lors de ce voyage, autant que je voulais te voir, autant que je t'aime, il y a cette partie de moi qui a peur que je vais encore tomber en morceaux quand tu repartiras. Je tire

dans les deux directions, et ma réponse était de faire ce que je pouvais ne pas refaire ce que j'ai fait l'an dernier. J'ai donc essayé de me tenir occupée, tu sais ? Pour empêcher mon coeur de se casser de nouveau.

Je sentais ma gorge se serrer, mais je n'ai rien dit. Puis elle a continué.

– Aujourd'hui, j'ai réalisé que je t'ai blessé dans le processus. Ce n'était pas juste pour toi, mais en même temps, j'essaie d'être juste pour moi, aussi. Dans une semaine, tu seras reparti, et je suis celle qui va devoir trouver une façon de fonctionner par la suite. Certaines personnes peuvent

le faire. Tu peux le faire. Mais pour moi…

Elle regarda ses mains et pendant longtemps, c'était calme.

– Je ne sais pas quoi te dire, ai-je finalement admis.

Malgré elle, elle riait.

– Je ne veux pas de réponse, dit-elle, parce que je ne pense pas qu'il y en a une. Mais je sais que je ne veux pas te blesser. C'est tout ce que je sais. J'espère juste que je peux trouver un moyen d'être plus forte cet été.

– On peut toujours travailler cela ensemble, ai-je plaisanté du bout des lèvres, et fut heureux d'entendre le

son de son rire.

– Ouais, ce sera du travail. Dix tractions à la barre et tout sera comme neuf, pas vrai ? Je voudrais que ce ne soit aussi simple que cela. Mais je le ferai. Cela ne pourrait pas être facile, mais au moins, ce ne sera pas une année complète, cette fois. C'est ce que je n'arrête pas de me rappeler aujourd'hui. Tu seras à la maison pour Noël. Quelques mois de plus et tout cela sera fini.

Je l'ai prise alors dans mes bras, sentant la chaleur de son corps contre le mien. Je pouvais sentir ses doigts sur le tissu mince de mon t-shirt et la sentir passer ses doigts en dessous,

exposant la peau de mon ventre. La sensation était électrique. J'ai savouré son toucher et me pencha pour l'embrasser.

Il y avait une différence de la passion dans son baiser, quelque chose de vibrant et vivant. Je sentais sa langue contre la mienne, conscient de la façon dont son corps répondait, et respira profondément comme ses doigts ont commencé à dériver vers le bouton de mes jeans. Quand j'ai fait glisser mes mains plus bas, j'ai réalisé qu'elle était nue sous sa chemise. Elle défit le bouton, et même si je ne voulais rien de plus que continuer, je me suis forcé à m'écarter et l'arrêter

avant que cela n'aille trop loin, pour éviter quelque chose dont je n'étais toujours pas certain qu'elle était prête pour cela.

J'ai senti ma propre hésitation, mais avant que je puisse réagir, elle se redressa brusquement et se glissa hors de sa chemise. Mon souffle s'est accéléré comme je la regardais et immédiatement, elle se pencha et enleva mon t-shirt.

Elle embrassa mon nombril et mes côtes, puis ma poitrine et je pouvais sentir ses mains commencer à tirer sur mes jeans.

Je me suis levé du lit et enlevé mon t-

shirt, puis laissant ensuite tomber mes jeans sur le plancher. J'ai embrassé son cou et ses épaules, et senti la chaleur de son souffle dans mon oreille. La sensation de sa peau contre la mienne était comme un feu, et nous avons commencé à faire l'amour.

C'était tout ce que j'avais rêvé que ce le serait, et quand nous avons terminé, j'ai enveloppé mes bras autour de Savannah, essayant de mémoriser le souvenir de toutes les sensations. Dans l'obscurité, je lui chuchotais à quel point je l'aimais.

Nous avons fait l'amour une seconde fois, et quand Savannah s'est

finalement endormie, je me suis retrouvé à la regarder. Tout en elle était exquisément pacifique, mais pour une raison quelconque, je ne pouvais pas échapper à un sentiment tenace d'effroi. Comme tendre et passionnant que cela avait été, je ne pouvais pas m'empêcher de me demander s'il y avait eu une trace de désespoir dans nos actions, comme si nous étions tous les deux accrochés à l'espoir que cela soutiendrait notre relation à travers de ce que l'avenir apporterait.

CHAPITRE QUATORZE

Notre temps restant sur ma permission était beaucoup comme je l'avais espéré au départ. Mis à part le week-end avec mon père – au cours duquel il a cuisiné pour nous et a parlé sans cesse de ses pièces de monnaie – nous étions seuls autant que possible. De retour à Chapel Hill, une fois que Savannah avait terminé avec ses classes pour la journée, nos après-midis et les soirées ont été passées ensemble. Nous avons marché devant les magasins le long de Franklin Street, sommes allés à la North Carolina Museum of History à

Raleigh, et avons même passé quelques heures au zoo de la Caroline du Nord. À ma dernière soirée en ville, nous sommes allés dîner au restaurant chic que le vendeur de chaussures m'avait recommandé. Elle ne m'a pas laissé jeter un coup d'oeil pendant qu'elle se préparait, mais quand elle est finalement sortie de la salle de bains, elle était tout simplement ravissante. Je la regardai entre deux bouchées, en pensant à combien j'avais de la chance d'être avec elle.

Nous n'avons pas refait l'amour. Après notre nuit ensemble, je me suis réveillé le lendemain matin pour

trouver Savannah m'étudiant, des larmes coulaient sur ses joues. Avant que je ne puisse demander ce qui n'allait pas, elle a mis un doigt sur mes lèvres et secoua la tête, me demandant de ne pas parler.

– La nuit dernière, c'était merveilleux, dit-elle, mais je ne veux pas en parler.

Au lieu de cela, elle s'enveloppa autour de moi et je l'ai tenue pendant longtemps, en écoutant le son de son souffle. J'ai su alors que quelque chose avait changé entre nous, mais à l'époque, je n'ai pas eu le courage de savoir ce que c'était. Dans la matinée, je suis parti, Savannah m'a conduit à l'aéroport. Nous nous sommes assis

ensemble à la porte, en attendant que mon vol soit annoncé, son pouce traçant des petits cercles sur le dos de ma main. Quand il fut temps pour moi de monter à bord de l'avion, elle tomba dans mes bras et se mit à pleurer. Quand elle a vu mon expression, elle se força à un rire, mais je pouvais entendre la douleur en elle.

– Je sais que j'ai promis, dit-elle, mais je ne peux pas m'en empêcher.

– Ça va bien se passer, ai-je dit. C'est seulement six mois. Avec tout ce qui se passe dans ta vie, tu seras surprise à quelle vitesse ça s'est passé vite.

– Facile à dire, a-t-elle dit en reniflant. Mais tu as raison. Je vais être plus forte cette fois. Tout ira bien.

Je scrutais son visage pour un signe de dénégation, mais je n'ai rien vu.

– Ce le sera vraiment, a-t-elle dit. Tout ira bien.

J'ai hoché la tête, et pour un long moment, nous nous sommes simplement regardés.

– Tu vas te souvenir de regarder la pleine lune ? a-t-elle demandé.

– Chaque fois, ai-je promis.

Nous avons partagé un dernier baiser. Je l'ai serrée dans mes bras et lui

chuchota que je l'aimais, puis je me suis forcé à la libérer. J'ai lancé mon sac sur mon épaule et me dirigea vers la rampe. En jetant un coup d'oeil sur mon épaule, j'ai réalisé que Savannah avait déjà disparu, cachée quelque part dans la foule.

Dans l'avion, je me suis penché dans mon siège, en priant pour que Savannah m'avait dit la vérité. Bien que je savais qu'elle m'aimait et se souciait de moi, j'ai soudainement compris que même l'amour et la compassion ne sont pas toujours assez. C'était les briques de béton de notre relation, mais elles étaient instables, sans le mortier du temps

passé ensemble, le temps sans la menace d'une séparation imminente qui pèse sur nous. Bien que je ne voulais pas l'admettre, il y avait beaucoup d'elle que je ne savais pas. Je n'avais pas réalisé à quel point mon départ en la laissant derrière l'avait affectée, et malgré les heures d'angoisse d'y penser, je n'étais pas sûr de savoir comment cela allait l'affecter désormais. Notre relation, je me sentais avec une lourdeur dans la poitrine, commençait à ressembler au mouvement rotatif au-dessus d'un enfant. Quand nous étions ensemble, nous avions le pouvoir de garder la filature, et le résultat était la beauté

et la magie, et dans un sens, un émerveillement presque enfantin, quand nous nous sommes séparés, la filature a commencé inévitablement à ralentir. Nous sommes devenus bancals et instables, et je savais que je devais trouver un moyen de nous empêcher de basculer.

J'avais appris ma leçon l'année précédente. Non seulement ai-je écrit plus de lettres de l'Allemagne en juillet et août, mais j'appelais Savannah plus fréquemment. Je l'écoutais avec attention au cours de ses appels, en essayant de ramasser tous les signes de dépression et le désir d'entendre des paroles

d’affection ou de désir. Au début, j’étais nerveux avant de faire ces appels; d’ici la fin de l’été, je les attendais. Ses classes allaient bien. Elle a passé quelques semaines avec ses parents, puis a commencé le semestre d’automne. Dans la première semaine de septembre, nous avons commencé le compte à rebours des jours qui me restaient jusqu’à ma libération. Il y en avait une centaine. Il était plus facile de parler de jours plutôt qu’en semaines ou en mois; en quelque sorte, cela rendait la distance entre nous se réduire à quelque chose de beaucoup plus intime, quelque chose que nous savions tous les deux

que nous pouvions gérer. La partie la plus difficile était derrière nous, nous nous le sommes rappelé souvent, et j'ai constaté que comme je retournais les jours sur le calendrier, que les tracas que j'avais ressentis au sujet de notre relation avaient commencé à diminuer. J'étais certain qu'il n'y avait rien dans ce monde qui pourrait nous empêcher d'être ensemble.

Puis vint le 11 septembre.

CHAPITRE QUINZE

Une chose dont je suis sûr : les images du 11 septembre allaient être avec moi pour toujours. J'ai regardé la fumée sortir des tours jumelles et du Pentagone et j'ai vu les visages sombres des gens autour de moi quand ils ont vu des gens sauter dans leur propre mort. J'ai été témoin de la fragilité des bâtiments et du nuage massif de poussière et les débris qui sont sortis de là. Je sentais la fureur quand la Maison Blanche a été évacuée.

En quelques heures, je savais que les États-Unis répondraient à l'attaque et

que les forces armées allaient ouvrir la voie. La base a été mise en état d'alerte élevée, et je doutais qu'il n'y ait jamais un autre moment où je serais fier de mes hommes. Dans les jours qui ont suivi, c'était comme si les différences personnelles et les affiliations politiques de toute nature avaient fondu. Pendant une courte période de temps, nous étions tous simplement des Américains.

Dans tout le pays, les bureaux de recrutement ont été pris d'assaut par des hommes voulant s'enrôler. Parmi ceux d'entre nous déjà enrôlés, le désir de servir a été plus fort que jamais. Tony a été le premier des

hommes de mon équipe à s'être enrôlé pour deux années supplémentaires, et un à un, tous les autres ont suivi son exemple. Même moi, qui attendais la fin de mon service en décembre, et qui avais commencé à compter les jours jusqu'à ce que je puisse rentrer à la maison auprès de Savannah, fus attrapé par la fièvre et j'ai décidé de rester plus longtemps.

Il serait facile de dire que j'ai été influencé par ce qui se passait autour de moi et que c'était ce la raison pour laquelle je pris la décision que j'ai prise. Mais c'est juste une excuse. Certes, j'ai été pris dans la même

vague patriotique, mais plus que cela, j'ai été lié par des liens d'amitié et la responsabilité. Je connaissais mes hommes, je tenais à eux, et la pensée de les abandonner à un moment comme celui-ci m'a semblé incroyablement lâche. Nous avions vécu trop de temps ensemble pour que je puisse même envisager de quitter le service dans les derniers jours de 2001.

J'ai appelé Savannah pour lui annoncer la nouvelle. Au début, elle était favorable. Comme tout le monde, elle avait été horrifiée par ce qui s'était passé, et elle a compris le sens du devoir qui pesait sur moi,

avant même que j'ai essayé de l'expliquer. Elle a dit qu'elle était fière de moi.

Mais la réalité survint bientôt. En choisissant de servir mon pays, j'avais fait un sacrifice. Bien que l'enquête sur les auteurs a été complétée rapidement, 2001 a dérivé jusqu'à la fin sans incident pour nous. Notre division d'infanterie n'a joué aucun rôle dans le renversement du gouvernement taliban en Afghanistan, une déception pour tout le monde dans mon équipe. Au lieu de cela, nous avons passé la plupart de l'hiver et du printemps à tirer et nous préparer pour ce que tout le monde

savait de notre future invasion de l'Irak.

C'était, je suppose, à cette époque que les lettres de Savannah ont commencé à changer. Là où jadis elles arrivaient une fois par semaine, elles ont commencé à arriver tous les dix jours, et ensuite, comme les jours commençaient à allonger, elles sont arrivées seulement toutes les deux semaines. J'ai essayé de me consoler avec le fait que le ton de ses lettres n'avait pas changé, même si en même temps, ce n'était plus pareil. C'en était fini des longs passages dans lesquels elle décrivait la façon qu'elle envisageait notre vie ensemble, des

passages que dans le passé, j'attendais toujours avec anticipation. Nous savions tous les deux que le rêve s'était maintenant éloigné de deux ans. Écrire sur un avenir si lointain qui rappelait combien de temps nous devrons affronter, quelque chose de pénible pour nous deux à envisager.

Comme le mois de mai passait, je me suis consolé qu'au moins, nous pourrions au moins être capables de nous voir à ma prochaine permission. Le destin, cependant, a de nouveau conspiré contre nous quelques jours avant que je ne doive rentrer à la maison. Mon commandant a

demandé une réunion, et quand je me suis présenté à son bureau, il m'a ordonné de m'asseoir. Mon père, me dit-il, venait de subir une crise cardiaque majeure, et il avait déjà pris les devants et a accordé une permission d'urgence. Au lieu de me diriger vers Chapel Hill et passer deux semaines fabuleuses avec Savannah, je me suis rendu à Wilmington et passé mes journées au chevet de mon père, en respirant l'odeur d'antiseptique qui m'a toujours fait penser moins à la guérison qu'à la mort elle-même. Quand je suis arrivé, mon père était dans l'unité des soins intensifs; il est resté là pendant la

plupart de ma permission. Sa peau avait un teint grisâtre et sa respiration était rapide et faible. Pendant la première semaine, il a dérivé dans et hors de la conscience, mais quand il était éveillé, j'ai vu des émotions en mon père que j'avais très rarement vus et jamais en même temps : la peur désespérée, la confusion momentanée et une reconnaissance déchirante que j'étais à côté de lui. Plus d'une fois, je me suis étendu pour prendre sa main, une autre première dans ma vie. Parce qu'un tube était inséré dans sa gorge, il ne pouvait pas parler, alors je faisais toute la conversation pour nous deux.

Bien que je lui ai dit le peu de ce qui se passait sur la base, je lui ai principalement parlé des pièces de monnaie. Je lui ai lu le Greysheet; quand cela a été fait, je suis allé chez lui et récupéré les anciennes copies qu'il gardait dans son tiroir et suis retourné lui en faire la lecture. J'ai fait des recherches sur des pièces de monnaie sur Internet – des sites comme *Hal David Monnaies* et *Légende numismatique* – et lui ai récité les derniers prix demandés pour des pièces. Les prix m'ont étonné et j'ai soupçonné que la collection de mon père, malgré la chute des prix des pièces de monnaie depuis que l'or

était à son apogée, valait probablement dix fois la valeur de la maison qu'il possédait depuis des années. Mon père, incapable de maîtriser l'art de la conversation, était plus riche que personne que je ne connaissais.

Mon père n'était pas intéressé à leur valeur. Ses yeux partaient loin chaque fois que je l'ai mentionné, et je me suis bientôt rappelé ce que j'avais fini par oublier : pour mon père, la chasse aux pièces de monnaie a été beaucoup plus intéressante que les pièces elles-mêmes, et chaque pièce représentait pour lui une histoire avec une fin heureuse. Avec cela à l'esprit,

je me suis creusé la tête en faisant de mon mieux pour me souvenir de ces pièces que nous avions trouvées ensemble. Parce que mon père conservait des documents exceptionnels, je parcourrais ceux-ci avant d'aller dormir, et petit à petit, ces souvenirs me sont revenus. Le jour suivant, je lui ai rappelé les histoires de nos voyages à Raleigh, Charlotte ou parlé de Savannah. Malgré le fait que même les médecins ne savaient pas s'il allait le faire, mon père a plus souri dans ces semaines que je me souvenais qu'il ne l'avait jamais fait. Il est revenu à la maison le jour avant que j'ai été obligé de repartir, et

l'hôpital a pris des dispositions pour que quelqu'un vienne en prendre soin pendant son rétablissement.

Mais si mon séjour à l'hôpital a renforcé ma relation avec mon père, il n'a rien fait pour ma relation avec Savannah. Ne vous méprenez pas – elle m'a rejoint aussi souvent qu'elle le pouvait, et elle était si compatissante. Mais parce que j'ai passé tellement de temps à l'hôpital, cela a fait peu fait pour guérir les fissures qui avaient commencé à se former dans notre relation. Pour être honnête, je n'étais même pas sûr si je voulais d'elle : quand elle était là, je me sentais comme si je voulais être

seul avec mon père, mais quand elle n'était pas là, je la voulais à mes côtés. D'une certaine manière, Savannah naviguait dans ce champ de mines sans réagir au stress et j'ai suivi son exemple. Elle semblait savoir ce que je pensais et anticipait ce que je voulais, même mieux que moi.

Ce dont nous avions besoin était du temps ensemble. Du temps seul. Si notre relation était une batterie, mon temps à l'étranger la vidait continuellement, et cela nous prenait deux fois plus de temps que nécessaire pour la recharger. Une fois, alors que j'étais assis avec mon père et à écouter le bip régulier du

moniteur cardiaque, j'ai réalisé que Savannah et moi avions passé seulement 4 des 104 dernières semaines ensemble. Moins de 5 %. Même avec des lettres et des appels téléphoniques, il m'arrivait parfois de me trouver à regarder dans le vide, me demandant comment nous avions survécu aussi longtemps à tant de choses.

Nous avons fait des promenades occasionnelles, et nous avons dîné ensemble à deux reprises. Mais parce que Savannah était enseignante et devait aller donner des cours, il était impossible pour elle de rester. J'ai essayé de ne pas lui en vouloir, sauf

que je l'ai fait, et nous avons fini par nous disputer. Je détestais cela, comme elle, mais aucun de nous deux n'a semblé être en mesure de s'arrêter. Et si elle ne disait rien, et l'a même nié quand je l'ai confronté, je savais que le problème sous-jacent était le fait que je devais être à la maison pour de bon et ne l'était pas. C'était la première fois et la seule que Savannah ne m'a jamais menti.

Nous avons mis la dispute derrière nous du mieux que nous le pouvions, et notre au revoir était une autre affaire de pleurs, mais moins que la dernière fois. Il était réconfortant de penser que c'était parce que nous

étions habitués à cela, ou que nous étions tous deux grands, mais comme je me suis assis dans l'avion, je savais que quelque chose avait changé d'irrévocable entre nous. Moins de larmes avaient coulé parce que l'intensité du sentiment entre nous avait décliné.

C'était une prise de conscience douloureuse, et pendant la pleine lune suivante, je me suis retrouvé errant sur le terrain de soccer désert. Et comme je l'avais promis, je me suis souvenu mon temps avec Savannah à ma première permission. Je pensais à ma deuxième permission, mais étrangement, je n'ai pas eu envie de

penser à cette troisième permission, car même alors, je pense que je savais ce qu'il présageait.

Alors que l'été avançait, l'état de mon père a continué de s'améliorer, bien que lentement. Dans ses lettres, il a écrit qu'il s'était mis à marcher autour de la maison trois fois par jour, chaque jour, et chaque voyage avait une durée d'exactement vingt minutes, même si cela était dur pour lui. S'il y avait un côté positif à tout cela, c'était que cela lui a donné quelque chose pour remplir ses journées maintenant qu'il était à la retraite – quelque chose à part les pièces de monnaie. En plus de lui

envoyer des lettres encore plus souvent, j'ai commencé à lui téléphoner les mardis et vendredis pendant exactement une heure, juste pour m'assurer qu'il allait bien. J'ai écouté pour tous les signes de fatigue dans sa voix et lui ai rappelé constamment de bien manger, de dormir suffisamment et de prendre ses médicaments. Je faisais toujours la plupart de la conversation. Mon père trouvait les conversations téléphoniques aussi douloureuses que la communication en face à face, et semblait toujours qu'il ne voulait rien de plus que de raccrocher le téléphone aussi vite qu'il le pouvait.

Parfois, je me mettais à le taquiner à ce sujet, mais je n'étais jamais sûr s'il savait que je plaisantais. Cela m'amusait, et j'ai ri parfois; même s'il ne riait pas en réponse, son ton s'allégeait immédiatement, même si c'était que temporairement, avant qu'il retombe dans le silence. C'était correct. Je savais qu'il attendait avec impatience mon appel. Il a toujours répondu à la première sonnerie, et je n'avais aucune difficulté à l'imaginer regardant fixement l'horloge en attendant mon appel.

Août se tourna pour septembre, puis octobre. Savannah avait terminé ses cours à Chapel Hill et était rentrée

chez elle alors qu'elle avait commencé à chercher un emploi. Dans les journaux, j'ai lu que les Nations Unies et les pays européens voulaient trouver un moyen de nous empêcher d'aller à la guerre avec l'Irak. Les choses étaient tendues entre les capitales et l'OTAN; aux nouvelles, il y avait des manifestations des citoyens et des proclamations énergiques de leurs dirigeants disant que les États-Unis étaient sur le point de faire une terrible erreur. Pendant ce temps, nos dirigeants ont essayé de nous changer les idées. Moi et mon équipe avons simplement continué nos activités, recevant une formation pour

l'inévitable avec une détermination acharnée. Puis, en novembre, mon équipe et moi sommes de nouveau retournés au Kosovo. Nous n'y sommes pas restés longtemps, mais c'était plus que suffisant. J'étais fatigué des Balkans à ce moment-là, et j'étais fatigué du maintien de la paix, aussi. Plus important encore, moi et tout le monde dans le service savions que la guerre au Moyen-Orient s'en venait, que l'Europe le veuille ou pas.

Pendant ce temps, les lettres de Savannah arrivaient assez régulièrement, aussi bien que mes appels. Habituellement, je l'appelais avant l'aube, comme je l'ai toujours

fait – il était autour de minuit chez elle et même si j'avais toujours été en mesure de la rejoindre dans le passé, plus d'une fois, elle n'était pas chez elle. Bien que j'ai essayé de me convaincre qu'elle était sortie avec des amis ou ses parents, il était difficile d'empêcher mes pensées de se déchaîner. Après avoir raccroché le téléphone, je me trouvais parfois à m'imaginer qu'elle avait rencontré un autre homme dont elle se souciait. Parfois, je l'appelais deux ou trois fois dans l'heure suivante, de plus en plus furieux avec chaque sonnerie qui demeurait sans réponse.

Quand elle répondait finalement, je

pouvais lui demander où elle avait été, mais je ne l'ai pas fait. Elle n'a pas non plus offert d'explications. Je sais que j'ai fait une erreur en gardant le silence, simplement parce que j'étais incapable de bannir la question de mon esprit, même si j'ai essayé de me concentrer sur la conversation à portée de main. Plus souvent qu'autrement, j'étais tendu au téléphone et ses réponses étaient aussi tendues. Trop souvent, nos conversations étaient moins un échange joyeux d'affection qu'un échange rudimentaire d'informations. Après avoir raccroché, je me suis toujours détesté pour la jalousie que

j’avais sentie et je me battais avec pendant quelques jours, me promettant que je ne laisserais pas cela se reproduire.

D’autres fois, cependant, Savannah était exactement la même personne que je me suis souvenu qu’elle était, et je pouvais lui dire combien elle s’était toujours souciée de moi. Malgré tout cela, je l’aimais autant que je l’avais toujours aimée, et je me suis trouvé à me faire mal pour ces simples moments dans le passé. Je savais ce qui se passait, bien sûr. Comme nous nous éloignions l’un de l’autre, j’étais de plus en plus désespéré pour sauver ce que nous

avions une fois partagé; comme un cercle vicieux, cependant, mon désespoir nous a éloignés encore plus loin l'un de l'autre.

Nous avons commencé à avoir des disputes. Comme avec la dispute que nous avions eue à son appartement à ma deuxième permission, je eu du mal à lui dire ce que je ressentais, et peu importe ce qu'elle a dit, je ne pouvais pas échapper à la pensée que j'étais harcelé par elle ou qu'elle s'essayait même pas d'atténuer mes préoccupations. Je détestais encore plus ces appels que je détestais ma jalousie, bien que je savais que les deux sont indissociables.

Malgré nos ennuis, je n'ai jamais douté de ce que nous allions le faire. Je voulais une vie avec Savannah plus que tout. En décembre, j'ai commencé à l'appeler plus régulièrement et fait de mon mieux pour garder ma jalousie en échec. Je me suis forcé d'être optimiste au téléphone, dans l'espoir qu'elle voudrait encore entendre parler de moi. Je pensais que les choses allaient mieux et sur la surface, elles l'étaient, mais quatre jours avant Noël, je lui ai rappelé que je serais à la maison dans un peu moins d'un an. Au lieu de la réponse enthousiaste à laquelle je m'attendais, elle se calma. Tout ce

que je pouvais entendre était le son de sa respiration.

– M'as-tu entendu ? demandai-je.

– Oui, a-t-elle répondu d'un ton doux. C'est juste que j'ai déjà entendu ça avant.

C'était la vérité, et tous les deux le savions, mais je n'ai pas dormi pendant presque une semaine.

La pleine lune fut pendant le Jour de l'an, et bien que je suis sorti pour la regarder en me rappelant la semaine où nous étions tombés amoureux, ces images étaient floues, comme la tristesse écrasante que je ressentais à l'intérieur de moi. Sur le chemin du

retour, des dizaines d'hommes étaient regroupés dans des cercles ou appuyés contre un bâtiment en fumant des cigarettes, comme s'ils n'avaient pas de soucis. Je me demandais ce qu'ils pensaient quand ils me voyaient marcher ainsi. Est-ce qu'ils sentaient que je perdais tout ce qui comptait le plus pour moi ? Ou que je voulais encore une fois pouvoir changer le passé ?

Je ne le sais pas, et ils n'ont rien demandé. Le monde change vite. Les commandes que nous avions avait été mises en attente, et quelques jours plus tard, mon équipe se trouvait en Turquie où nous avons commencé à

nous préparer d'envahir l'Irak par le nord. Nous avons assisté à des réunions où nous avons appris nos attributions, étudier la topographie et revu les plans de bataille. Il y avait peu de temps libre, mais quand nous nous sommes aventurés à l'extérieur du camp, il était difficile d'ignorer l'hostilité de la population. Nous avons entendu des rumeurs selon lesquelles la Turquie avait l'intention de refuser l'accès à nos troupes pour l'invasion et qu'il y avait des pourparlers en cours pour s'assurer que cela n'arriverait pas. Nous avions depuis longtemps appris à écouter les rumeurs avec un grain de sel, mais

cette fois, les rumeurs étaient exactes, et mon équipe et les autres ont été envoyés au Koweït pour commencer.

Nous avons atterri à midi sous un ciel sans nuage et nous nous trouvâmes entourés de sable de chaque côté. Presque immédiatement, nous avons été embarqués dans un bus, roulé pendant des heures pour se retrouver dans ce qui était essentiellement la plus grande ville-tente que je n'avais jamais vue. L'armée a fait de son mieux pour nous rendre la vie confortable. La nourriture était bonne et nous pouvions avoir tout ce dont nous avions besoin, mais c'était ennuyeux. La livraison du courrier

était mauvaise – je n'ai reçu aucune lettre – et toutes les lignes téléphoniques ne se rendaient pas à un kilomètre d'ici. Entre deux exercices, moi et mes hommes essayons de rester assis à deviner quand l'invasion commencerait ou bien on se pratiquait à entrer dans nos combinaisons de protection chimique aussi rapidement que nous le pouvions. Le plan était pour mon équipe aide les autres unités des différentes divisions à être prêt pour Bagdad. En février, après ce qui m'a semblé des années passées dans le désert, mon équipe et moi étions aussi prêts que nous ne le serions

jamais.

À ce moment-là, beaucoup de soldats se trouvaient au Koweït depuis la mi-novembre, et la rumeur voulait que la guerre battait son plein. Personne ne savait ce qui allait arriver. J'ai entendu parler d'armes biologiques et chimiques; j'ai entendu dire que Saddam Hussein avait appris sa leçon dans la Tempête du Désert et était à positionner la Garde républicaine autour de Bagdad, dans l'espoir de faire un dernier coup sanglant. Le 17 mars, je savais que ce serait la guerre. À ma dernière nuit au Koweït, j'ai écrit des lettres à ceux que j'aimais, au cas où je ne reviendrai pas : une à mon

père et l'autre à Savannah. Ce soir-là, je me suis trouvé à faire partie d'un convoi qui s'étendait à une centaine de kilomètres en l'Irak.

Les combats ont été sporadiques. Parce que notre armée de l'air a dominé les cieux, nous avions peu à craindre en dessous comme nous circulions sur des routes principalement désertes. L'armée irakienne, pour sa part, n'était nulle part en vue, ce qui n'a fait qu'accroître la tension que je ressentais comme j'ai essayé de prévoir ce que mon équipe ferait face plus tard dans la campagne. Ici et là, nous entendions des coups de tirs de

mortier ennemi, et nous sommes montés dans nos costumes, pour finalement apprendre qu'il s'agissait une fausse alerte. Les soldats étaient tendus. Je n'ai pas dormi pendant trois jours.

Au plus profond de l'Irak, les escarmouches ont commencé à éclater et c'est alors que j'ai appris la loi associée à l'opération Freedom Irak : les civils et les ennemis semblaient exactement les mêmes. Les tirs sonnaient, nous attaquions et il y a des moments où nous n'étions même pas sûrs sur lesquels nous tirions. Comme nous avons atteint le Triangle de Sunnite, la guerre a

commencé à s'intensifier. Nous avons atteint le triangle sunnite, la guerre a commencé à s'intensifier. Nous avons entendu parler des batailles dans Fallujah, Ramadi et Tikrit, le tout étant combattu par d'autres unités dans d'autres divisions. Mon équipe a rejoint le Régiment aéroporté du Quatre-vingt-deuxième au cours d'un assaut sur Samawah, et c'est là que mon équipe et moi avons eu notre premier goût de combat. L'armée de l'air a ouvert la voie. Des bombes, des missiles et des mortiers avaient explosé la veille, et comme nous avons traversé le pont de la ville, ma première pensée fut que la surprise

était toujours la meilleure.

Mon équipe a été assignée à un quartier périphérique, où nous devions nous déplacer de maison en maison pour aider à dégager la zone de l'ennemi. Comme nous nous déplacions, les images sont venues rapidement : les restes calcinés d'un camion, le corps sans vie du conducteur à côté; un bâtiment partiellement démoli; des ruines de voitures fumant ici et là. Les coups de feu sporadiques nous tenaient sur nos gardes. Comme nous patrouillions le secteur, des civils sortaient à l'occasion en levant rapidement leurs bras, et nous avons essayé de notre

mieux de ne pas les blesser.

En début d'après-midi, nous nous apprêtions à rentrer, mais nous avons été agressés par un feu nourri provenant d'un bâtiment un coin de la rue. Coincés contre le mur, nous étions dans une situation précaire. Deux hommes nous ont couverts, alors que je menais le reste de mon équipe dans un endroit plus sûr de l'autre côté de la rue; cela m'a paru presque miraculeux que personne n'a été tué. De là, nous nous enfoncions dans la position de l'ennemi, le dévastant complètement. Quand je pensais que c'était sûr, nous avons commencé notre approche au

bâtiment, en nous déplaçant avec prudence. J'ai utilisé une grenade pour faire sauter la porte de devant. J'ai mené mes hommes à la porte et poussé ma tête. Le soufre flottait dans l'air. L'intérieur a été détruit, mais au moins un soldat irakien avait survécu, et dès que nous nous sommes rapprochés, il a commencé à tirer à partir du vide sanitaire sous le plancher. Tony s'est coupé à la main, et le reste d'entre ont répondu en tirant des centaines de fois. Le bruit était si fort que je ne pouvais pas m'entendre crier, mais j'ai gardé mon doigt pressé, visant partout à du plancher jusqu'au plafond. Des

morceaux de plâtre, des briques et du bois volaient comme l'intérieur a été décimé. Quand nous avons finalement arrêté de tirer, j'étais sûr que personne ne pouvait avoir survécu, mais j'ai jeté une autre grenade dans une ouverture qui menait à un espace de rampement juste pour s'assurer que tout était clair, et nous nous sommes dirigés à l'extérieur avant l'explosion.

Après les vingt minutes les plus intenses de ma vie, la rue était calme, sauf pour le bourdonnement dans mes oreilles et les bruits de mes hommes qui vomissaient ou rabâchaient l'expérience. J'ai

enveloppé la main de Tony, et quand je pensais que tout était prêt, nous avons commencé à retourner d'où nous étions venus. Nous avons fait notre chemin jusqu'à la gare de chemin de fer, où nos troupes étions en sécurité, et nous nous sommes effondrés. Cette nuit-là, nous avons reçu notre premier lot de courrier en presque six semaines.

Dans le courrier, il y avait six lettres de mon père. Mais seulement une de Savannah, et dans la pénombre, j'ai commencé à lire.

Cher John,

Je t'écris cette lettre à la table de la cuisine, et je me bats parce que je ne sais pas comment te dire ce que je m'apprête à te dire. Une partie de moi souhaite que tu sois ici avec moi pour que je puisse le faire en personne, mais nous savons tous deux que c'est impossible. Donc je suis ici, cherchant les mots avec des larmes sur mes joues et en espérant que tu seras en quelque sorte en mesure de me pardonner pour ce que je suis en train d'écrire.

Je sais que c'est un moment terrible pour toi. J'essaie de ne pas penser à la guerre, mais je ne peux pas échapper aux images, et j'ai peur tout le temps.

Je regarde les nouvelles et parcours les journaux, sachant que tu es au milieu de tout cela, en essayant de savoir où tu es et ce que tu vis. Je prie tous les soirs pour que tu rentres à la maison en toute sécurité, et je le ferai toujours. Toi et moi avons partagé quelque chose de merveilleux, et je ne veux jamais que tu l'oublies. Et je ne veux pas non plus que tu croies que tu ne voulais pas cela autant que moi. Tu es un homme rare et beau, John. Je suis tombée amoureuse de toi, mais plus que cela, te rencontrer m'a fait comprendre ce que le vrai amour signifie vraiment. Au cours des deux dernières années et demie, je suis

allée regarder chaque pleine lune et je me souvenais de tout ce que nous avons vécu ensemble. Je me souviens comment tu parlais cette première nuit, et je me sentais comme à la maison, et je me souviens de la nuit où nous avons fait l'amour. Je serai toujours heureuse de ce que toi et moi avons partagé. Pour moi, cela signifie que nos âmes seront liées pour toujours.

Il y a tellement plus aussi. Quand je ferme mes yeux, je vois ton visage; quand je marche, c'est presque comme si je peux sentir ta main dans la mienne. Ces choses-là sont encore une réalité pour moi, mais où elles m'ont

apporté du réconfort, maintenant elles me laissent avec du chagrin. J'ai compris ta raison de rester dans l'armée et j'ai respecté ta décision. Je le fais encore, mais nous savons tous les deux que notre relation a changé par la suite. Nous avons changé, et dans ton coeur, je pense que tu t'en es rendu compte aussi. Peut-être que c'est le temps passé séparé, peut-être que c'était juste nos mondes qui sont différents. Je ne sais pas. Chaque fois que nous nous sommes chicanés, je me suis détestée pour cela. D'une certaine manière, même si nous nous aimons toujours, nous avons perdu ce lien magique qui nous tenait ensemble.

Je sais que cela sonne comme une excuse, mais s'il te plaît, crois-moi quand je dis que je ne voulais pas tomber en amour avec quelqu'un d'autre. Si je ne comprends pas vraiment comment c'est arrivé, comment le pourrais-tu ? Je ne m'attends pas à ça de toi, mais à cause de tout ce que nous avons vécu, je ne peux juste pas continuer à te mentir. Le faire diminuerait tout ce que nous avons partagé, et je ne veux pas le faire, même si je sais que tu te sentiras trahi.

Je comprendrai si tu ne veux plus jamais me parler de nouveau, comme je comprendrai si tu dis que tu me

détestes. Une partie de moi me déteste, aussi. Écrire cette lettre m'oblige de reconnaître que quand je me regarde dans le miroir, je sais que je suis à la recherche de quelqu'un qui n'est pas sûr qu'elle mérite d'être aimée. Je veux te le dire.

Même si tu ne voudrais pas l'entendre, je veux que tu saches que tu seras toujours une partie de moi. De notre temps ensemble, tu as revendiqué une place spéciale dans mon coeur, celle que je porterai avec moi pour toujours et que personne ne pourra jamais remplacer. Tu es un héros et un gentleman, tu es gentil et honnête, mais plus que cela, tu es le premier

homme que j'ai aimé. Et peu importe ce que l'avenir nous réserve, tu seras toujours là, et je sais que ma vie sera meilleure à cause de cela.

Je suis tellement désolée,

Savannah.

PARTIE III

CHAPITRE SEIZE

Elle était en amour avec quelqu'un d'autre.

Je le savais avant même que je n'aie fini de lire la lettre, et tout mon monde a semblé ralentir. Mon premier instinct devait d'enfoncer mon poing dans le mur, mais au lieu de cela, je froissai la lettre et la jeta de côté.

J'ai été incroyablement en colère, puis plus que le sentiment de se sentir trahi, je me suis senti comme si elle avait écrasé tout ce qui avait un sens dans le monde. Je la détestais, et je

détestais l'innommable, l'homme sans visage qui me l'avait volée.

Je fantasmais de ce que je lui ferais si jamais il croisait mon chemin, et l'imaginer n'était pas suffisant.

En même temps, j'avais envie de lui parler. Je voulais rentrer immédiatement à la maison, ou à tout le moins l'appeler. Une partie de moi ne voulait pas y croire, ne pouvait pas y croire. Pas maintenant, pas après tout ce que nous avions vécu.

Il nous restait seulement neuf mois – après presque trois ans, qu'est-ce qui était si impossible ?

Mais je ne suis pas rentré à la maison,

et je ne l'ai pas appelée. Je ne lui ai pas non plus répondu, et je n'ai pas reçu de nouveau de ses nouvelles. Ma seule action fut de récupérer la lettre que j'avais froissée. Je l'ai redressée du mieux que j'ai pu, l'a fourra dans l'enveloppe et décidé de la porter avec moi comme une blessure que j'ai reçue au combat. Au cours des semaines suivantes, je suis devenu le soldat consommé, s'échappant dans le seul monde qui semblait semblé réel pour moi. Je me suis porté volontaire pour n'importe quelle mission considérée comme dangereuse, j'ai à peine parlé aux autres dans mon unité, et pendant un

certain temps, il a fallu tout ce que j'avais pour ne pas être trop vite avec la gâchette en patrouille. Je n'ai confiance à personne dans les villes, et même s'il n'y a pas eu « d'incident » malheureux – comme l'armée aimait appeler la mort de civils – je mentirais si je prétendais avoir fait preuve de patience et de compréhension tout en traitant avec les Irakiens de toute sorte.

Bien que j'ai à peine dormi, mes sens ont été exacerbés comme nous avons continué notre fer de lance à Bagdad. C'était ironique que tout en risquant ma vie, je n'ai pu trouver le soulagement de la photo de Savannah

et de la réalité que notre relation avait pris fin.

Ma vie s'est poursuivie, envers les fortunes changeantes de la guerre. Moins d'un mois après que j'ai reçu la lettre, Bagdad est tombé et malgré une brève période de promesse de paix, les choses ont empiré et se sont compliquées au fil des semaines et des mois suivants. En fin de compte, cette guerre n'était pas différente de n'importe quelle autre. Les guerres viennent toujours à la quête du pouvoir entre les intérêts concurrents, mais cette conscience ne rend pas la vie sur le terrain plus facile. Dans la foulée de la chute de Bagdad, chaque

soldat dans mon équipe a été poussé dans les rôles de policier et de juge. En tant que soldats, nous n'avons pas été formés pour cela.

De l'extérieur et avec du recul, il était facile de deviner nos activités, mais dans le monde réel, en temps réel, les décisions n'étaient pas toujours faciles. Plus d'une fois, j'ai été approché par des civils irakiens en disant qu'un certain individu avait volé ceci et cela, ou avait commis un crime et on m'a demandé de faire quelque chose. Ce n'était pas notre travail. Nous étions là pour garder un semblant d'ordre – qui signifiait de tuer les insurgés qui tentaient de

nous tuer ou d'autres civils – jusqu'à ce que les habitants puissent prendre le relais et gérer cela eux-mêmes. Ce processus particulier n'était ni rapide ni facile, même dans les endroits où le calme était plus fréquent que le chaos. Dans l'intervalle, d'autres villes ont été désintégrées dans le chaos, et nous avons été envoyés pour rétablir l'ordre. Nous dégagions une ville des insurgés, mais parce qu'il n'y avait pas assez de troupes pour tenir la ville et la garder en sécurité, les insurgés l'occupaient de nouveau dès que nous partions. Il y avait des jours où tous mes hommes se questionnaient sur la futilité de cet exercice particulier,

même s'ils ne posaient pas ouvertement la question.

Mon point est que je ne sais pas comment décrire le stress, l'ennui et la confusion de ces neuf mois suivants, sauf pour dire qu'il y avait beaucoup de sable. Oui, je sais que c'est un désert, et oui, j'ai passé beaucoup de temps à la plage alors je devrais y être habitué, mais le sable était différent là-bas. Il entrait dans vos vêtements, dans votre arme à feu, dans des boîtes fermées, dans votre nourriture, dans vos oreilles et votre nez et entre les dents, et quand je crachais, je sentais toujours les grains dans ma bouche. Les gens peuvent au

moins se rapporter à cela, et j'ai appris qu'ils ne veulent pas entendre la vérité, qui est que la plupart de l'Irak n'était pas si mal, mais parfois c'était pire que l'enfer. La population avait-elle vraiment envie d'entendre que j'ai vu un gars dans mon unité tuer accidentellement un petit enfant qui était juste au mauvais endroit au mauvais moment ? Ou que j'avais vu des soldats se déchirer en morceaux quand ils ont été frappés par un explosif improvisé caché sur les routes près de Bagdad ? Ou que j'avais vu du sang remplir les rues comme la pluie, coulant des parties de corps explosées ? Non, les gens préfèrent entendre

parler de sable, car cela les gardait à une distance sécuritaire de la guerre.

J'ai fait mon devoir du mieux que je le savais, je me suis enrôlé de nouveau et suis resté en Irak jusqu'en février 2004, quand je fus finalement renvoyé en Allemagne. Dès que je suis rentré, j'ai acheté une Harley et j'ai essayé de faire semblant que j'avais laissé la guerre sans être traumatisé; mais les cauchemars étaient sans fin, et je me suis réveillé le matin la plupart du temps trempé de sueur. Pendant la journée, j'étais souvent sur les nerfs, et je me suis fâché à la moindre des choses. Quand je marchais dans les rues en Allemagne, il me fut

impossible de ne pas examiner les gens qui flânaient à proximité des bâtiments, et je me suis retrouvé à balayer les fenêtres dans le quartier des affaires, surveillant des tireurs d'élite. Le psychologue – tout le monde devait en voir un – m'a dit que ce que je vivais était normal et qu'avec le temps, les choses passeraient, mais je me demandais parfois s'ils n'allaient jamais partir.

Après avoir quitté l'Irak, mon temps en Allemagne semblait presque vide de sens. Bien sûr, je m'entraînais dans la matinée et j'ai suivi des cours sur les armes et la navigation, mais les choses avaient changé. En raison de la

blessure à la main, Tony a reçu une absolution avec son *Purple Heart*, et il a été renvoyé à Brooklyn après la chute de Bagdad. Quatre autres de mes gars ont été honorablement libérés à la fin de 2003; lorsque leur départ est venu, dans leurs esprits – et le mien – ils avaient accompli leur devoir et il était temps pour eux de continuer de vivre le reste de leurs vies. Moi, d'autre part, je me suis de nouveau enrôlé. Je n'étais pas sûr que c'était la bonne décision, mais je ne savais pas quoi faire d'autre.

Mais maintenant, en regardant mon équipe, j'ai réalisé que je me sentis soudainement hors de propos. Mon

équipe était remplie de débutants, et même s'ils étaient des gars formidables, ce n'était pas la même chose. Ils n'étaient pas les amis avec qui j'avais vécu le camp et les Balkans, je n'étais pas allé à la guerre avec eux, et au fond, je savais que je ne serais jamais proche d'eux comme je l'avais été avec mon ancienne équipe. Pour la plupart, j'étais un étranger et je n'ai rien fait pour changer cette perception. Je m'entraînais seul et j'évitais les contacts personnels autant que possible, et je savais ce que mon équipe pensait à mon sujet quand je passais devant eux : j'étais le vieux sergent croûté, celui qui

prétendait ne vouloir rien de plus que de s'assurer qu'ils reviendraient vers leurs mamans en une seule pièce. J'ai dit à mon équipe que je ferais tout pour qu'ils soient en sécurité, et je le pensais. Mais comme je l'ai dit, ce n'était plus la même chose.

Avec mes amis partis, je me suis consacré à mon père de mon mieux. Après mon retour du combat, j'ai passé une longue permission avec lui au printemps 2004, puis une autre avec lui plus tard cet été-là. Nous avons passé plus de temps ensemble dans ces quatre semaines que nous l'avions été au cours des dix années précédentes. Parce qu'il avait été mis

à la retraite, nous étions libres de passer nos journées comme le voulions. Je tombais facilement dans ses routines. Nous prenions le petit-déjeuner, allions faire nos trois promenades et dînions ensemble. Entre-temps, nous avons parlé de pièces de monnaie et en avons même acheté quelques-unes pendant que j'étais en ville. Internet rendait tout cela beaucoup plus facile qu'il ne l'avait été autrefois, et bien que la recherche n'était pas aussi excitante, je ne sais pas si cela a fait une différence pour mon père. Je parlais aux négociateurs à qui je n'avais pas parlé en plus de quinze ans, mais ils

étaient aussi chaleureux et instructifs comme ils l'avaient toujours été et se souvenaient de moi avec plaisir. Le monde des pièces de monnaie, j'ai réalisé, était petit et lorsqu'une commande arrivait – elles étaient toujours expédiées par la livraison express – mon père et moi faisions le tour en examinant les pièces, en soulignant les défauts existants, et étions habituellement d'accord avec le grade qu'elles avaient été attribuées par le Service professionnel de classification des pièces de monnaie, une entreprise qui évalue la qualité de la pièce de monnaie soumise. Bien que mon esprit finissait

éventuellement par dériver à d'autres choses, mon père pouvait regarder une pièce pendant des heures, comme si elle détenait le secret de la vie.

Nous n'avons pas parlé de beaucoup d'autres choses, mais alors, nous n'en avions pas réellement besoin. Il n'avait aucun désir de parler de l'Irak et je n'avais aucune envie d'en parler non plus. Aucun d'entre nous n'avait une vie sociale pour en parler – l'Irak n'avait pas été propice en ce sens – et mon père… eh bien, c'était mon père, et je n'ai même pas pris la peine de demander.

Néanmoins, j'ai été inquiet pour lui.

Lors des promenades, sa respiration était laborieuse. Quand j'ai suggéré que vingt minutes étaient peut-être trop long, même à son rythme lent, il a dit que le médecin lui avait dit que vingt minutes étaient juste ce qu'il fallait, et je savais qu'il n'y avait rien que je puisse faire pour le convaincre du contraire. Par la suite, il était beaucoup plus fatigué qu'il ait dû l'être, et cela lui prenait habituellement une heure avant que la couleur rouge sur ses joues s'estompe. J'ai parlé au médecin, et les nouvelles n'étaient pas ce que j'avais espéré. Le coeur de mon père, on m'a dit, avait subi des dommages

importants, et – de l'avis du médecin – c'était à peu près un miracle qu'il se déplaçait comme il le faisait. Réduire ses exercices serait encore plus pire pour lui.

Cela aurait pu être cette conversation avec le médecin, ou peut-être c'était juste que je voulais une meilleure relation avec mon père, mais nous nous sommes mieux entendus au cours de ces deux visites comme nous ne l'avions jamais été. Au lieu de le pousser dans une conversation constante, je m'assoyais tout simplement avec lui dans son repaire, en lisant un livre ou en faisant des mots croisés pendant qu'il regardait

ses pièces de monnaie. Il y avait quelque chose de paisible et d'honnête au sujet de mon manque de confiance, et je pense que mon père en est lentement venu à la même conclusion que moi avec le changement dans notre relation. Occasionnellement, je le surprenais à me jeter un coup d'oeil d'une manière qui semblait presque étrangère. Nous passions des heures ensemble, la plupart du temps sans rien dire, et il était dans ce calme, et nous sommes finalement devenus des amis. J'ai souvent souhaité que mon père n'ait pas jeté l'unique photographie de nous, et quand il était temps pour

moi de retourner en Allemagne, je savais que je lui manquerais d'une façon que je ne l'avais jamais fait avant.

L'automne 2004 passa lentement, comme l'a fait l'hiver et le printemps de 2005. La vie traînait sans incident. Occasionnellement, des rumeurs de mon éventuel retour en Irak interrompaient la monotonie de mes journées, mais depuis que j'y avais déjà été, la pensée de mon retour m'a peu touché. Si je restais en Allemagne, c'était très bien. Si je retournais en Irak, c'était tout aussi très bien. Je me maintenais informé sur ce qui se passait au Moyen-Orient comme tout

le monde, mais dès que je posais le journal ou éteignait la télévision, mon esprit vagabondait sur autres choses.

J'avais vingt-huit ans à ce moment-là et je ne pouvais pas échapper au sentiment que même si j'en savais plus que la plupart des gens de mon âge, mais ma vie était toujours en attente. J'ai rejoint l'armée pour grandir, et bien que c'était arrivé, je me demandais parfois si c'était vrai. Je ne possédais ni maison, ni voiture et à part mon père, j'étais complètement seul dans ce monde. Alors que mes compagnons remplissaient leurs murs avec des photographies de leurs enfants et leurs femmes, le mien

affichait l'unique photo décolorée d'une femme que j'ai aimée et perdue. J'ai entendu des soldats parler de leurs espoirs pour l'avenir, pendant que je ne faisais aucun plan. Parfois, je me demandais ce que les gars pensaient de ma vie, car il y avait des moments où on me regardait curieusement. Je ne leur ai jamais parlé de mon passé ou partagé des informations personnelles. Ils ne savaient rien de Savannah, ou de mon père ou de mon amitié avec Tony. Ces souvenirs étaient les miens et à moi seul, car j'avais appris que certaines choses sont un secret le mieux gardé.

En mars 2005, mon père a eu une deuxième crise cardiaque, ce qui l'a conduit à une pneumonie et un autre passage à l'unité des soins intensifs. Une fois qu'il fut sorti de l'hôpital, les médicaments lui interdisaient la conduite automobile, mais le travailleur social de l'hôpital m'a aidé à trouver quelqu'un pour faire l'épicerie dont il avait besoin. En avril, il est retourné à l'hôpital, où il a appris qu'il faudrait renoncer à ses promenades quotidiennes. En mai, il prenait une douzaine de pilules différentes, et je savais qu'il passait le plus clair de son temps au lit. Les lettres qu'il écrivait étaient devenues

illisibles, non seulement parce qu'il était faible, mais parce que ses mains avaient commencé à trembler. Après quelques poussées et prières au téléphone, j'ai persuadé une voisine infirmière que connaissait mon père – et qui travaillait à l'hôpital local – d'aller le visiter régulièrement et je poussai un soupir de soulagement tout en comptant les jours avant ma permission en juin.

Mais l'état de mon père a continué à s'aggraver au cours des semaines suivantes, et au téléphone, je pouvais entendre une lassitude qui semblait s'approfondir chaque fois que je lui parlais. Pour la deuxième fois de ma

vie, j'ai demandé un transfert à la maison. Mon commandant était plus sympathique qu'il ne l'avait été avant. Nous avons fait des recherches pour trouver des papiers pour poster à Fort Bragg pour la formation en vol – mais quand j'ai de nouveau parlé au médecin, on m'a dit que ma proximité ne ferait pas grand-chose pour aider mon père et que je devrais envisager de le placer dans un établissement de soins prolongés. Mon père avait besoin de plus de soins qui pouvaient être fournis à la maison, m'a-t-il assuré. Il avait essayé de convaincre mon père pendant quelque temps – il mangeait alors seulement de la soupe

–, mais mon père a refusé de le considérer jusqu'à ce que revienne à ma permission. Pour une raison quelconque, le médecin a expliqué que mon père était déterminé à me recevoir à la maison une dernière fois.

La réalisation a été écrasante, et dans le taxi de l'aéroport, j'ai essayé de me convaincre que le médecin exagérait. Mais ce n'était pas le cas. Mon père était incapable de se lever du canapé quand j'ai ouvert la porte, et j'ai été frappé par la pensée qu'au cours de la dernière année, il semblait avoir vieilli de trente ans. Sa peau était presque grise, et j'ai été choqué par combien de poids il avait perdu. Avec un noeud

dans ma gorge, j'ai posé mon sac à côté de la porte.

– Salut papa, ai-je dit.

Dans un premier temps, je me demandais s'il m'avait même reconnu, mais j'ai finalement entendu un murmure en lambeaux.

– Salut John, a-t-il dit et pendant longtemps, nous sommes restés assis ensemble sans dire quoi que ce soit.

Je me suis finalement levé pour inspecter la cuisine, mais je suis retrouvé figé lorsque je suis arrivé. Des boîtes de soupe vides étaient empilées un peu partout. Il y avait des taches sur le poêle, la poubelle

débordait, et des plats moisis s'entassaient dans l'évier. Des piles de courrier non ouvert inondaient la petite table de la cuisine. Il était évident que la maison n'avait pas été nettoyée depuis des jours. Ma première impulsion fut de prendre d'assaut la voisine qui avait accepté de s'occuper de lui. Mais cela devra attendre.

Au lieu de cela, j'ai ouvert une boîte de soupe de poulet et nouilles et l'ai fait chauffée sur le poêle sale. Après avoir rempli un bol, je l'ai apporté à mon père sur un plateau. Il sourit faiblement, et je pouvais voir sa gratitude. Il a terminé le bol, gratté

sur les côtés pour chaque morceau, et m'a réclamé un autre bol, nourrissant de plus en plus ma colère et je me demandais depuis combien de temps il n'avait pas mangé. Quand il eut fini avec ce bol, je l'ai aidé à s'allonger sur le canapé, où il est tombé endormi en quelques minutes.

La voisine n'était pas chez elle, alors j'ai passé la plupart de l'après-midi et la soirée à nettoyer la maison, en commençant par la cuisine et la salle de bains. Quand je suis allé changer les draps de son lit et les aient trouvés souillés, je fermai les yeux et étouffé l'envie de tordre le cou de la voisine.

Après que la maison était assez propre, je me suis assis dans la salle de séjour, à regarder le sommeil de mon père. Il avait l'air si petit sous la couverture, et quand j'ai tendu la main pour caresser ses cheveux, quelques mèches sont tombées. J'ai commencé à pleurer, sachant alors avec certitude que mon père était mourant. C'était la première fois que je pleurais depuis des années, et la seule fois dans ma vie que j'avais pleuré pour mon père, mais pendant longtemps, les larmes ne s'arrêtaient pas.

Je savais que mon père était un homme bon, un homme gentil et

même s'il avait mené une vie blessé, il avait fait de son mieux pour m'élever. Pas une fois n'avait-il levé la main dans la colère, et j'ai commencé à me tourmenter avec les souvenirs de toutes ces années que j'avais gaspillées en le blâmant. Je me suis souvenu de mes deux dernières visites à la maison, et je me faisais mal à la pensée que nous ne partagerions plus jamais ces simples moments de nouveau.

Plus part, j'ai porté mon père au lit. Il était léger dans mes bras, trop léger. J'ai monté les couvertures autour de lui et fait mon lit sur le plancher à côté de lui, en écoutant sa respiration

sifflante et ses gémissements. Il s'est réveillé en toussant au milieu de la nuit et semblait incapable d'arrêter; je me préparais à l'amener à l'hôpital quand la toux s'est finalement calmée.

Il était terrifié quand il a réalisé où je voulais l'emmener.

– Rester… ici, a-t-il plaidé, sa voix faible. Ne veux pas partir.

J'ai été déchiré, mais à la fin, je ne l'ai pas emmené. Pour un homme de routine, je me suis rendu compte que l'hôpital était non seulement étranger, mais un endroit dangereux, pour celui à qui il fallait plus d'énergie

qu’un autre pour s’adapter. C’est alors que j’ai réalisé qu’il s’était souillé et j’ai changé de nouveau ses draps.

Lorsque la voisine est arrivée le jour suivant, les premiers mots de sa bouche étaient des excuses. Elle a expliqué qu’elle n’avait pas nettoyé la cuisine pendant plusieurs jours, car une de ses filles avait eu des problèmes, mais elle avait changé quotidiennement les draps et s’assurait qu’il y avait beaucoup de nourriture en conserve. Comme elle se tenait devant moi sur le porche, je pouvais voir l’épuisement sur son visage, et tous les mots de reproches

que j’avais répétés s’étaient évaporés. Je lui ai dit que j’ai apprécié tout ce qu’elle avait fait comme jamais elle ne pourrait s’en douter.

– J’étais heureuse de vous aider, a-t-elle dit. Il était si gentil au fil des ans. Il ne s’est jamais plaint du bruit que mes enfants faisaient quand ils étaient adolescents, et il a toujours acheté tout ce qu’ils vendaient pour amasser des fonds pour les voyages scolaires ou des choses comme ça. Il surveillait ma maison chaque fois que je lui ai demandé, il était toujours là pour moi. Il a été le voisin parfait.

J’ai souri. Encouragée, elle a continué.

– Mais vous devez savoir qu'il ne m'a pas toujours laissé entrer dans la maison. Il m'a dit qu'il n'aimait pas où je mets des choses. Ou comment je nettoyais. Ou la façon que je déplaçais une pile de papiers sur son bureau. Habituellement, je l'ignorais, mais parfois, quand il se sentait bien, il est tout à fait catégorique pour m'écarter et il a menacé d'appeler la police quand j'ai essayé de passer. Je ne savais juste…

Elle s'estompa et j'ai fini pour elle.

– Vous ne saviez juste pas quoi faire.

La culpabilité était clairement écrite sur son visage.

– C’est correct, ai-je dit. Sans vous, je ne sais pas ce qu’il aurait fait.

Elle hocha la tête avec soulagement avant de regarder au loin.

– Je suis contente que vous soyez à la maison, a-t-elle démarré timidement, parce que je voulais vous parler de sa situation. (Elle brossa un morceau invisible sur ses vêtements.) Je connais un endroit magnifique où il pourrait aller et où on pourrait prendre soin de lui. Le personnel est excellent. C’est presque toujours à pleine capacité, mais je connais le directeur, et il connait le médecin de votre père. Je sais combien cela doit être dur à entendre, mais je pense

que c'est ce qu'il y a de mieux pour lui, et je souhaite…

Quand elle s'arrêta, laissant le reste de sa déclaration faire effet, je sentis son véritable souci pour mon père, et j'ai ouvert ma bouche pour répondre. Mais je n'ai rien dit. Ce n'était pas une décision aussi facile que cela puisse paraître.

Sa maison était le seul endroit que mon père connaissait, le seul endroit où il se sentait confortable. C'était le seul endroit où ses routines signifiaient quelque chose. Si séjourner à l'hôpital le terrifiait, être forcé de vivre à un nouvel endroit allait probablement le tuer. La

question était non seulement où il devait mourir, mais comment il devait mourir. Seul à la maison, où il a dormi dans des draps souillés et allait éventuellement mourir de faim ? Ou avec des gens qui le nourriraient, le nettoieraient, dans un endroit qui l'effrayait ?

Avec un frisson dans ma voix que je ne pouvais pas contrôler, j'ai demandé :

– Où est-ce ?

J'ai passé les deux semaines suivantes en prenant soin de mon père. Je le

nourrissais du mieux que j'ai pu, lui lisait le Greysheet quand il était éveillé, j'ai dormi sur le plancher à côté de son lit. Il le souillait tous les soirs, me forçant à lui acheter des couches pour adulte, ce qui l'embarrassait beaucoup. Il dormait pendant des après-midi.

Alors qu'il se reposait sur le canapé, j'ai visité un certain nombre d'établissements de soins prolongés : pas seulement celui que la voisine avait recommandé, mais ceux dans un rayon de deux heures. Finalement, la voisine avait raison.

L'endroit était propre comme elle l'a mentionné, et le personnel rencontré

au hasard semblait professionnel, mais le plus important, le directeur semblait avoir pris un intérêt personnel pour les soins de mon père. Je n'ai jamais su si c'était à cause de la voisine ou du médecin.

Le prix n'était pas un problème. L'installation était coûteuse, mais parce que mon père avait une pension du gouvernement, la *Social Security Medicare* et l'assurance privée pour commencer (je pouvais l'imaginer signant son nom sur la ligne pointillée pendant des années pour le vendeur d'assurance sans réellement comprendre ce pour quoi il payait), on m'a assuré que le coût serait

acceptable. Le directeur, âgé dans la quarantaine à la chevelure brune, et avait une façon bienveillante de parler, me rappelant en quelque sorte Tim, n'a pas insisté pour une décision immédiate. Au lieu de cela, il m'a remis une pile de feuilles d'informations et des formulaires, tout en souhaitant que mon père aille mieux.

Ce soir-là, j'ai soulevé la question du placement à mon père. Je partais dans quelques jours et n'avais pas le choix, peu importe combien je voulais l'éviter. Il n'a rien dit pendant que je

parlais. Je lui ai expliqué mes raisons, mes soucis, mon espoir qu'il comprendrait. Il n'a posé aucune question, mais ses yeux restèrent en état de choc, comme s'il venait d'entendre sa propre condamnation à mort.

Quand j'ai eu fini, j'avais désespérément besoin d'un moment seul. Je lui ai tapoté sur la jambe et me rendit à la cuisine pour prendre un verre d'eau. Lorsque je suis retourné à la salle de séjour, mon père était penché sur le canapé, abattu et tremblotant. C'était la première fois que je l'ai vu pleurer.

Dans la matinée, j'ai commencé à

emballer les choses de mon père. J'ai vidé ses tiroirs et ses dossiers, les armoires et les placards. Dans son tiroir à chaussettes, j'ai trouvé seulement des chaussettes; dans son tiroir de chemises, seulement des chemises. Dans classeur, tout était propre et ordonné avec des onglets. Cela ne devrait pas être surprenant, vu comment il était. Mon père, contrairement à la plupart des humains, n'avait aucun secret. Il n'avait pas de vice caché, aucun journal intime, aucun intérêt embarrassant, aucune boîte contenant des choses privées qu'il gardait pour lui. Je n'ai rien trouvé qui

m’aurait un peu plus éclairé sur sa vie intérieure, rien qui pourrait m’aider à le comprendre après qu’il soit disparu. Mon père, je le savais alors, était comme il l’avait toujours été, et je me suis soudain rendu compte à quel point je l’admire pour cela.

Quand j’ai eu fini de rassembler ses choses, mon père ne dormait pas sur le canapé. Après quelques jours à manger régulièrement, il avait retrouvé un peu de force. Il y avait une faible lueur dans ses yeux, et j’ai remarqué une pelle appuyée contre la table basse. Il me tendit un bout de

papier. Cela ressemblait à une carte griffonnée à la hâte, « Le jardin » écrit d'une main tremblante.

– Pour qui est-ce ?

– C'est la tienne, a-t-il dit, puis il a souligné la pelle.

J'ai ramassé la pelle, suivant les directions sur la carte jusqu'au chêne dans le jardin, puis j'ai commencé à creuser. Après quelques minutes, la pelle a sonné sur du métal, et j'ai récupéré une boîte. Et une autre en dessous de celle-ci. Et encore une autre. Seize lourdes boîtes en tout. Je me suis assis sur le porche et essuya la sueur de mon visage avant d'ouvrir

la première.

Je savais déjà ce que je trouverais, et je louchais à la réflexion des pièces de monnaie en or scintillant dans la lumière crue du soleil d'été. Au fond de cette boîte, j'ai trouvé la 1926-D du buffle, celle que nous avions cherchée et trouvée ensemble, en sachant qu'elle était la seule pièce de monnaie qui avait signifié pour moi quelque chose.

Le lendemain, mon dernier jour de permission, j'ai pris des dispositions pour la maison : annuler les services

publics, la transmission du courrier, trouver quelqu'un pour garder la pelouse tondue. J'ai stocké les pièces de monnaie exhumées dans un coffre-fort à la banque. Régler ces détails a pris la majorité de la journée. Plus tard, nous avons partagé un bol de soupe au poulet et nouilles et des légumes cuits que j'avais fait cuire pour le dîner, avant que je l'emmène à l'établissement de soins prolongés. J'ai déballé ses affaires, décoré la chambre avec des articles que j'ai pensé qu'il voudrait voir, et placé les exemplaires du Greysheet des dernières années sur son bureau. Mais ce n'était pas assez et après

avoir expliqué la situation au directeur, je suis retourné à la maison pour prendre plus de bibelots, tout en souhaitant que je connaissais assez mon père pour savoir ce qui comptait vraiment pour lui.

Peu importe combien je l'ai rassuré, il est resté paralysé par la peur, son regard me déchirait. Plus d'une fois, j'ai été frappé par l'idée que j'étais en train de le tuer. Je me suis assis à côté de lui sur son lit, conscient qu'il ne me restait que quelques heures avant de devoir partir pour l'aéroport.

– Ça va bien se passer, ai-je dit. Ils vont prendre soin de toi.

Ses mains continuaient à trembler.

– Bien, a-t-il dit d'une voix à peine audible.

J'ai senti les larmes commençant à se former.

– Je veux te dire quelque chose, d'accord ?

Je lâchai un long souffle, en concentrant mes pensées.

– Je veux juste que tu saches que je pense que tu as été le papa le plus génial. Il fallait être formidable pour avoir pu élever quelqu'un comme moi.

Mon père n'a pas répondu. Dans le

silence, j'ai senti toutes ces choses que je n'avais jamais voulu lui dire se frayer un chemin vers la surface, qui avaient fait partie de toute ma vie.

– Je le pense vraiment, papa. Je suis désolé pour toutes les choses merdiques que je t'ai fait subir, et je suis désolé de ne pas avoir été assez là pour toi. Tu es la meilleure personne que je n'ai jamais connue. Tu es le seul qui ne s'est jamais fâché contre moi, tu ne m'as jamais jugé, et tu m'as enseigné plus de la vie que n'importe quel fils pourrait le demander. Je suis désolé que je ne puisse pas être ici pour toi maintenant, et je me déteste pour te

faire cela. Mais je suis effrayé, papa. Je ne sais pas quoi faire d'autre.

Ma voix était rauque et inégale à mes propres oreilles, et je ne voulais rien de plus que mettre mes bras autour de lui.

– Bien, a-t-il finalement dit.

J'ai souri à sa réponse. Je ne pouvais pas lui en vouloir.

– Je t'aime, papa.

À cela, il savait exactement ce qu'il faut dire, car cela a toujours fait partie de sa routine.

– Je t'aime aussi, John.

Je l'ai embrassé, puis me leva et lui

apporta le dernier numéro du Greysheet. Lorsque j'ai atteint la porte, je me suis arrêté une fois de plus et lui fit face.

Pour la première fois depuis qu'il était là, la peur était presque disparue. Il tenait le journal près de son visage, et je pouvais voir la page trembler légèrement. Ses lèvres remuaient comme il se concentrait sur les mots, et je me suis forcé de l'étudier, en espérant mémoriser son visage pour toujours.

C'était la dernière fois que je l'ai vu vivant.

CHAPITRE DIX-SEPT

Mon père est mort sept semaines plus tard, et on m'a accordé une permission d'urgence pour assister aux funérailles.

Le vol de retour vers les États-Unis était un peu flou. Tout ce que je pouvais faire était de regarder par la fenêtre le gris informe des océans à des milliers de pieds au-dessous de moi, souhaitant avoir pu être avec lui dans ses derniers moments. Je n'étais pas rasé ou douché, ou même changer mes vêtements depuis que j'avais appris la nouvelle, comme si ma vie me signifiait que tout ce que je

pouvais faire c'était d'accepter l'idée qu'il soit parti.

Dans le terminal et sur la route menant à la maison, je me suis retrouvé de plus en plus en colère contre les scènes de la vie quotidienne autour de moi. J'ai vu des gens conduire ou marcher, ou tout simplement entrer et sortir des magasins, agissant normalement, mais rien pour moi ne me semblait normal.

Ce n'est que lorsque je suis rentré à la maison que je me suis souvenu que j'avais annulé les services publics presque deux mois plus tôt. Sans lumière, la maison semblait étrangement isolée sur la rue, comme

si elle ne m'appartenait pas tout à fait. Comme mon père, j'ai pensé. D'une certaine manière, cette pensée m'a permis de m'approcher de la porte.

Coincé dans le cadre de la porte de notre maison, j'ai trouvé la carte de visite d'un avocat nommé William Benjamin; à l'endos, il prétendait représenter mon père. Avec le service de téléphone débranché, je l'ai appelé de la maison du voisin et fut étonné quand s'est présenté tôt le matin suivant à la maison, une mallette à la main.

Je l'ai conduit à l'intérieur de la maison sombre, et il a pris une place

sur le canapé. Son costume a dû coûter plus que ce je gagnais en deux mois. Après s'être présenté et présenté ses excuses pour ma perte, il se pencha en avant.

– Je suis ici parce que j'ai aimé votre père, a-t-il dit. Il était l'un de mes premiers clients, et il n'y a donc aucun frais pour cela, à propos. Il est venu me voir tout de suite après votre naissance pour faire rédiger son testament, et chaque année, le même jour, je recevais de sa part une lettre certifiée où il avait inscrit toutes les pièces de monnaie qu'il avait achetées. Je lui ai expliqué au sujet les impôts immobiliers, de sorte qu'il

vous en fait don depuis que vous êtes un enfant.

J'étais trop choqué pour parler.

– Quoi qu'il en soit, il y a six semaines, il m'a écrit une lettre m'informant qu'il vous avait finalement remis les pièces de monnaie, et il a voulu s'assurer que tout le reste était clair. Alors j'ai mis à jour son testament une dernière fois. Quand il m'a dit où il vivait, je pensais qu'il ne recevait pas de visite, alors je l'ai appelé. Il n'a pas dit grand-chose, mais il m'a donné la permission de parler au directeur. Le directeur m'a promis de me faire savoir quand votre père décédera afin que je puisse vous contacter. Donc, je

suis là.

Il a commencé à fouiller dans sa mallette.

– Je sais que vous vous occupez des arrangements funéraires, et que c'est un mauvais moment. Mais votre père m'a dit que vous ne pourriez pas être ici pour très longtemps et que je devrais gérer ses affaires. Ce sont ses propres mots, en passant, pas les miens. OK, les voilà. (Il a remis une lourde enveloppe contenant des papiers.) Selon son testament, une liste de chaque pièce de monnaie de sa collection, y compris la qualité et la date d'achat, et tous les arrangements pour les funérailles – qui sont payés,

soit dit en passant. Je lui ai promis que je verrais à la succession aussi, mais ce ne sera pas un problème, puisque la succession est petite et que vous êtes son seul enfant. Et si vous voulez, je peux trouver quelqu'un pour emporter tout ce que vous ne voulez pas garder et prendre des mesures pour vendre la maison. Votre père a dit que vous pourriez ne pas avoir le temps pour cela. (Il a fermé sa serviette.) Comme je l'ai dit, j'ai bien aimé votre père. Habituellement, nous devons convaincre les gens de l'importance d'un testament, mais pas avec votre père. Il était un homme méthodique.

– Oui, ai-je dit en hochant la tête. Il l'était.

Comme a dit l'avocat, tout avait été pris en charge. Mon père avait choisi le type de service qu'il voulait, il avait choisi ses vêtements et il avait même choisi son propre cercueil. Le connaissant, je suppose que j'aurais dû m'y attendre, mais cela n'a fait que renforcer ma conviction que je ne l'ai jamais réellement bien compris.

Ses funérailles, sur un cadre chaleureux, un jour d'août chaud et pluvieux, n'étaient que faiblement

présentées. Deux anciens collègues de travail, le directeur de l'établissement de soins prolongés, l'avocat et la voisine qui avait aidé à prendre soin de lui étaient les seuls à côté de moi pendant le service. Cela a brisé mon coeur en un million de morceaux que ce soit seulement ces gens qui avaient vu la dignité de mon père. Après que le pasteur eut terminé les prières, il m'a chuchoté pour voir si je voulais ajouter quelque chose. À ce moment-là, ma gorge était serrée comme un tambour, et cela m'a tout pris pour simplement secouer ma tête et décliner.

De retour à la maison, je me suis assis sur le bord du lit de mon père. La pluie avait cessé, et la lumière du soleil à travers les nuages gris passait par la fenêtre. La maison avait une odeur de moisi, presque pourrie, mais je pouvais toujours sentir l'odeur de mon père sur son oreiller. À côté de moi reposait l'enveloppe que l'avocat m'avait amenée. Je l'ai vidée de son contenu. Le testament était sur le dessus, de même que certains autres documents. En dessous de cela, cependant, était la photographie que mon père avait enlevée de son bureau il y a si longtemps, la seule photographie de nous deux.

Je l’ai approché de mon visage et la regarda jusqu’à ce que des larmes coulent de mes yeux.

Plus tard cet après-midi-là, Lucy, une ancienne copine, est arrivée. Quand je l’ai aperçue debout sur mon seuil, je ne savais pas quoi dire. Partit la fille bronzée de mes années folles; à sa place était une femme vêtue d’un tailleur-pantalon sombre et coûteux, et d’un chemisier de soie.

– Je suis désolée, John, a-t-elle murmuré, venant vers moi.

Nous nous sommes étreints, nous

tenant à proximité de l'autre, et la sensation de son corps contre le mien était comme un verre d'eau fraîche par une chaude journée d'été. Elle portait une légère trace de parfum, un que je ne pouvais pas nommer, mais il m'a fait penser à Paris, bien que je n'y ai jamais été.

– Je viens de lire l'avis de décès, dit-elle après s'être écartée. Je suis désolée de ne pas avoir été à l'enterrement.

– C'est correct, ai-je dit, puis je fis signe au canapé. Tu veux entrer ?

Elle s'assit à côté de moi, et quand j'ai remarqué qu'elle ne portait pas son

alliance, elle a inconsciemment déplacé sa main.

– J'ai divorcé l'année dernière.

– Je suis désolé.

– Je le suis aussi, dit-elle en prenant ma main. Tu vas bien ?

– Oui, j'ai menti. Je vais bien.

Nous avons parlé pendant un certain temps du bon vieux temps; elle était sceptique quant à ma déclaration que son dernier appel téléphonique m'avait poussé à rejoindre l'armée. Je lui ai dit que c'était exactement ce dont j'avais besoin à l'époque. Elle a parlé de sa carrière – elle aidait à concevoir et installer des espaces de

vente au détail dans les grands magasins – et m'a demandé à quoi ressemblait l'Irak. Je lui ai parlé du sable. Elle a ri et n'a plus rien demandé à ce sujet. Les minutes passèrent, notre conversation a ralenti comme nous avons réalisé combien nous avions changé tous les deux. Peut-être que c'était parce que nous avions été proches une fois, ou peut-être c'était parce qu'elle était une femme, mais je pouvais la sentir m'examiner et je savais déjà ce qu'elle allait me demander.

– Tu es amoureux, n'est-ce pas ? murmurait-elle.

J'ai plié mes mains sur mes genoux et

regardé par la fenêtre. À l'extérieur, le ciel était de nouveau sombre et nuageux, présageant encore de la pluie.

– Oui, admis-je.

– Quel est son prénom ?

– Savannah.

– Est-elle ici ?

J'ai hésité.

– Non.

– Veux-tu en parler ?

Non, je ne voulais rien dire. Je ne veux pas en parler. J'avais appris dans l'armée que les histoires comme la nôtre étaient à la fois ennuyeuses et

prévisibles, et même si tout le monde demandait, personne n'avait réalité envie d'entendre cela.

Mais je lui ai raconté l'histoire du début à la fin, avec plus de détails que j'aurais dû ajouter, et plus qu'une fois, elle a pris ma main. Je n'avais pas réalisé à quel point cela avait été dur de tout garder à l'intérieur, et quand je me suis arrêté, je pense qu'elle savait que j'avais besoin d'être seul. Elle m'a embrassé sur la joue en se levant, et quand elle est partie, j'ai arpenté la maison pendant des heures. J'allais de pièce en pièce, pensant à mon père et à Savannah, me sentant comme un étranger, et en

réalisant progressivement qu’il y avait une autre place où je devrais aller.

CHAPITRE DIX-HUIT

Cette nuit-là, j'ai dormi dans le lit de mon père pour la première fois de toute ma vie. L'orage avait passé, et la température avait monté. Même ouvrir les fenêtres n'était pas suffisant pour me garder au frais, et j'ai rejeté les couvertures et me suis tourné et retourné pendant des heures. Lorsque j'ai rampé hors du lit le lendemain matin, j'ai trouvé les clés de la voiture de mon père accrochées sur un crochet de la cuisine. J'ai jeté mes bagages dans le coffre de sa voiture et choisi quelques petites choses de la maison que je voulais garder. Mis à

part la photographie, il n'y avait pas grand-chose. Après cela, j'ai appelé l'avocat et accepté son offre de trouver quelqu'un pour vider et vendre la maison. J'ai laissé tomber la clé de la maison dans la boîte aux lettres.

Dans le garage, il a fallu quelques secondes pour que le moteur se réchauffe. Je suis sorti de la voiture, fermé la porte du garage et l'ai barrée à clé. De la cour, je regardais la maison en pensant à mon père et sachant que je ne reverrai jamais cet endroit.

Je suis arrivé à l'établissement de soins prolongés, ramassé des choses de mon père, puis quitté Wilmington, en direction de l'ouest le long de l'autoroute, me déplaçant sur le pilote automatique. Cela faisait des années que je n'avais pas ce tronçon de route, et j'étais vaguement conscient du trafic, mais le sentiment de familiarité m'est revenu par vagues. J'ai passé les villes de ma jeunesse et j'ai tourné vers Raleigh pour me diriger vers Chapel Hill, où les souvenirs flashaient avec une intensité douloureuse, et je me suis retrouvé à pousser l'accélérateur, en essayant de les laisser derrière.

J’ai roulé à travers Burlington, Greensboro et Winston-Salem. Mis à part le seul arrêt pour mettre du gaz plus tôt dans la journée et où j’avais également acheté une bouteille d’eau, j’ai appuyé sur l’accélérateur, tout en sirotant de l’eau, mais incapable de supporter l’idée de manger. La photographie de mon père et moi se trouvait sur le siège à côté de moi, et de temps en temps, j’essayais de me rappeler le garçon sur la photo. Finalement, j’ai tourné au nord, suivant une autoroute qui serpentait des montagnes s’étendant du nord au sud, une douce croûte de la terre.

C’était la fin de l’après-midi au

moment quand j'ai arrêté la voiture, et je me suis loué une chambre dans un motel minable sur le bord de l'autoroute. Mon corps était raide, et après avoir pris quelques minutes pour m'étirer, j'ai pris une douche et me suis rasé. J'ai mis une paire de jeans propre et un t-shirt, et j'ai débattu si je devais ou non acheter quelque chose à manger, mais je n'avais toujours pas faim. Avec le soleil bas dans le ciel, l'air n'avait rien de la chaleur humide et étouffante de la côte, et j'ai attrapé le parfum des conifères le long des montagnes. Ce fut le lieu de naissance de Savannah, et en quelque sorte, je savais qu'elle

était toujours ici.

Bien que j'aurais pu aller chez ses parents et leur demander, j'ai écarté l'idée, incertain de comment ils réagiraient à ma présence. Au lieu de cela, j'ai conduit dans les rues de Lenoir, en passant par le quartier des affaires, complété avec sa collection assortie de restaurants fast-food, et a commencé à ralentir la voiture seulement lorsque je suis arrivé à la partie la moins populeuse de la ville. Cette partie-là de Lenoir n'avait pas changé, où les nouveaux arrivants et les touristes sont les bienvenus pour visiter, mais qui ne seront jamais considérés comme des habitants. J'ai

aperçu un bar délabré, un endroit qui me rappelle certains de mes repaires de jeunesse. Une enseigne au néon avec une publicité de bière était accrochée dans les fenêtres, et le parking était plein à l'avant. C'était dans un endroit comme celui-là que je trouverais la réponse dont j'avais besoin.

Je suis allé à l'intérieur. Hank Williams hurlait du juke-box, et des rubans de fumée de cigarette flottaient dans l'air. Quatre tables de billard ont été regroupées; chaque joueur portait une casquette de baseball, et deux avaient des liasses évidentes de tabac à chiquer dans leurs joues. La basse

d’un trophée avait été montée sur le mur, entouré de souvenirs de NASCAR. Il y avait des photos prises à Tal Adega et Martinville, au nord de Wilkesboro et Rockingham, et bien que mon opinion sur le sport n’avait pas changé, le voir me rendait étrangement à l’aise. Au coin du bar, en dessous du visage souriant de Dale Earnhardt, trônait un bocal rempli d’argent, demandant des dons pour aider une victime locale du cancer. Ressentant un élan inattendu de sympathie, j’ai jeté quelques dollars.

J’ai pris un siège au bar et a engagé la conversation avec le barman. Il était à peu près de mon âge, et son accent de

montagne m'a rappelé Savannah. Après vingt minutes d'une conversation facile, j'ai pris la photo de Savannah de mon portefeuille et lui ai expliqué que j'étais un ami de la famille. J'ai utilisé les noms de ses parents et posé les questions qui impliquaient que j'avais été ici avant. Il se méfiait, et c'était légitime. Les petites villes protègent leur monde, mais il s'est avéré qu'il avait passé quelques années dans les Marines, ce qui a aidé. Après un moment, il hocha la tête.

– Oui, je la connais, dit-il. Elle vit sur Old Mil Road, à côté de la maison de ses parents.

Il était seulement vingt heures, et le ciel était grisonnant alors que le crépuscule avait commencé à s'installer. Dix minutes plus tard, j'ai laissé un gros pourboire sur le comptoir et j'ai fait mon chemin vers la porte.

Mon esprit était curieusement vide comme je me dirigeais au pays du cheval. Du moins, c'est comme ça que je me suis souvenu de la dernière fois où j'étais ici. La route inclinait toujours vers le haut, et j'ai commencé à reconnaître les points de repère de la zone; je savais que dans

quelques minutes, je passerais la maison des parents de Savannah. Lorsque je l'ai fait, je me suis penché sur le volant, guettant l'entrée suivante dans la clôture avant de tourner sur une longue route de gravier. Comme je tournais, j'ai vu un panneau peint à la main où il était écrit : « Espoir et chevaux ».

Le crépitement de mes pneus sur le gravier a été curieusement réconfortant, je me suis arrêté sous d'un arbre énorme, à côté d'une petite camionnette cabossée. J'ai regardé vers la maison. Grande et carrée, avec de la peinture écaillée blanche et une cheminée pointant

vers le ciel, elle semblait monter de la terre comme une image fantomatique de cent ans. Une seule ampoule brillait au-dessus de la porte d'entrée, et une petite plante verte était suspendue près d'un drapeau américain, les deux se déplaçant doucement dans la brise. Sur le côté de la maison, il y avait une grange et un petit corral; au-delà, un grand pâturage couleur émeraude entouré d'une clôture blanche tendue vers une ligne de chênes massifs. Une autre structure semblable se tenait près de la grange, et dans les ombres, je pouvais voir les contours de l'équipement de la ferme. Je me

demandais encore ce que je faisais là.

Il n'était pas trop tard pour partir, mais je ne pouvais pas me forcer à sortir de ma voiture. Le ciel était enflammé de rouge et de jaune avant que le soleil plonge sous l'horizon, jetant les montagnes dans l'obscurité morose. Je suis finalement sorti de la voiture et commencé à m'approcher de la maison. La rosée sur l'herbe humidifiait mes chaussures, et j'ai encore une fois attrapé le parfum des conifères. Je pouvais entendre les sons des grillons et le chant constant d'un rossignol. Les sons semblaient me donner de la force comme je montais sur le porche. J'ai essayé de

comprendre ce que je lui dirais si elle répondait à la porte. Ou ce que je lui dirais. Alors que j'essayais en train de décider ce qu'il fallait faire, un retriever remuant la queue s'est approché de moi.

Je tendis la main, et sa langue amicale l'a lapée avant qu'il ne se retourne et trotte en bas des marches. Sa queue continuait à remuer dans les deux sens comme il contourna la maison, et en entendant la même voix qui m'avait amené à Lenoir, j'ai quitté le porche et le suivi. Il a rampé sous la clôture puis trotté jusque dans la grange.

Dès que le chien avait disparu, j'ai vu

Savannah sortir de la grange avec des rectangles de foin serré sous ses bras. Les chevaux au pâturage ont commencé à galoper vers elle comme elle a jeté le foin dans des auges. J'ai continué à avancer. Elle se brossait et s'apprêtait à retourner dans la grange quand elle jeta un regard par inadvertance dans ma direction. Elle fit un pas, regarda encore, puis se figea sur place.

Pendant un long moment, aucun de nous deux n'a bougé. Avec son regard verrouillé sur le mien, j'ai réalisé que j'ai eu tort de venir ici sans m'annoncer. Je savais que je devais dire quelque chose, n'importe quoi,

mais rien ne m'est venu à l'esprit. Tout ce que je pouvais faire était de la dévisager.

Les souvenirs de l'époque se précipitaient, et j'ai remarqué combien elle avait peu changé depuis la dernière fois où je l'avais vue. Comme moi, elle était en jeans et en t-shirt maculé de boue, et ses bottes de cowboy étaient éraflées et usées. D'une certaine manière, l'apparence misérable lui donnait un attrait terreux. Ses cheveux étaient plus longs que je me suis souvenu, mais elle avait toujours ce léger écart entre ses dents de devant que j'avais toujours aimé.

– Savannah, ai-je finalement dit.

Ce n'était jusqu'à je parle que j'ai réalisé qu'elle avait été aussi surprise que moi. Immédiatement, un large sourire de plaisir innocent fit irruption sur son visage.

– John ? C'est bon de te revoir.

Elle secoua la tête, comme si elle cherchait à secouer son esprit, puis a plissé les yeux de nouveau. Quand enfin elle a été convaincue que je n'étais pas un mirage, elle a couru vers moi. Un moment plus tard, je pouvais sentir ses bras autour de moi, son corps chaud et accueillant contre le mien. Pendant une seconde, c'était

comme si rien entre nous n'avait changé. Je voulais la tenir pour toujours, mais quand elle s'est écartée, l'illusion a été brisée, et nous étions des étrangers une fois de plus. Son expression tenait la question à laquelle j'avais été incapable de répondre tout au long de mon voyage jusqu'ici.

– Qu'est-ce que tu fais ici ?

J'ai détourné les yeux.

– Je ne sais pas, ai-je dit. J'ai juste eu besoin de venir.

Même si elle ne demandait rien, il y avait un mélange de curiosité et d'hésitation dans son expression,

comme si elle n'était pas sûre de vouloir une autre explication. J'ai reculé d'un petit pas, lui donnant de l'espace. Je pouvais voir les contours sombres des chevaux dans l'obscurité et j'ai ressenti les événements des derniers jours revenir vers moi.

– Mon père est mort, murmurai-je, les mots semblant venir de nulle part. Je suis juste venu pour ses funérailles.

Elle était calme, son expression s'adoucissant dans la compassion spontanée que j'ai une fois été attiré.

– Oh John… Je suis tellement désolée, murmurait-elle.

Elle s'approcha encore, et il y avait

une urgence dans son étreinte cette fois. Quand elle s'est écartée, son visage était à moitié dans l'ombre.

– Comment c'est arrivé ? a-t-elle demandé, sa main s'attardant sur la mienne.

Je pouvais entendre une douleur authentique dans sa voix, et je me suis arrêté, incapable de résumer les deux dernières années dans un seul énoncé.

– C'est une longue histoire, ai-je dit.

À la lueur des lumières de la grange, je pensais que je pouvais voir dans son regard les souvenirs qu'elle voulait garder enfouis, d'une vie il y a

bien longtemps. Quand elle a lâché ma main, je voyais l'étincelante alliance briller à sa main gauche. Cette vision m'a aspergé avec le froid de la réalité.

Elle a reconnu mon expression.

– Oui, dit-elle. Je suis mariée.

– Je suis désolé, ai-je dit en secouant la tête. Je n'aurais pas dû venir.

Me surprenant, elle a donné une petite vague de sa main.

– C'est correct, dit-elle en inclinant la tête. Comment m'as-tu trouvé ?

– C'est une petite ville, ai-je dit en haussant les épaules. J'ai demandé à

quelqu'un.

– Et ils t'ont juste… dis où me trouver comme ça ?

– J'ai été convaincant.

C'était maladroit, et aucun de nous ne semblait savoir quoi dire. Une partie de moi s'était attendue à ce que l'on continue à être debout là pendant que nous rattrapions le temps perdu comme de vieux amis sur tout ce qui s'était passé dans nos vies depuis la dernière fois qu'on s'était vus. Une autre partie de moi s'attendait à ce que son mari sorte de la maison d'une minute à l'autre en serrant ma main ou en défiant de me battre. Dans le

silence, un cheval hennit, et par-dessus son épaule, je pouvais voir quatre chevaux avec leurs têtes baissées dans l'auge, moitié dans l'ombre, moitié dans le cercle de lumière de la grange. Trois autres chevaux, y compris Midas, fixaient Savannah comme s'ils se demandaient si elle les avait oubliés. Savannah a finalement fait un signe vers eux sur son épaule.

– Je devrais m'occuper d'eux aussi, dit-elle. C'est leur temps de manger et ils deviennent nerveux.

Quand je hochai la tête, Savannah a reculé puis se tourna. Tout comme elle a atteint la porte, elle a lancé :

– Veux-tu me donner un coup de main ?

J’ai hésité, en regardant vers la maison. Elle a dû suivre mon regard.

– Ne t’inquiète pas, dit-elle. Il n’est pas ici, et je ne pourrais pas vraiment avoir de l’aide.

Sa voix était étonnamment stable.

Bien que je n’étais pas sûr de quoi faire de sa réponse, j’ai hoché la tête.

– J’en serais heureux.

Elle m’a attendu et a fermé la porte derrière nous. Elle a souligné un tas de fumier.

– Méfie-toi de leurs déjections. Ils

vont tacher tes chaussures.

J’ai gémi.

– Je vais essayer.

Dans la grange, elle a séparé un morceau de foin, puis deux autres, et me les a remis.

– Jette-leur ça dans les auges à côté des autres. Je vais chercher des flocons d’avoine.

Je fis comme elle m’a dit, et les chevaux se sont approchés. Savannah est sortie en tenant des seaux.

– Tu pourrais peut-être leur donner un peu de place. Ils pourraient accidentellement te renverser.

J’ai reculé, et Savannah a accroché quelques seaux sur la clôture. Le premier groupe de chevaux trottait vers eux. Savannah les regardait, sa fierté évidente.

– Combien de fois dois-tu les nourrir ?

– Deux fois par jour, tous les jours. Mais il y a plus que juste l’alimentation. Tu serais étonné de voir comment ils peuvent être maladroits parfois. Nous devons appeler le vétérinaire en vitesse.

J’ai souri.

– On dirait que c’est beaucoup de travail.

– Ça l’est. Ils disent que posséder un

cheval, c'est comme vivre avec une ancre. Sauf si tu demandes à quelqu'un d'autre de te donner un coup de main, c'est difficile de sortir, même pour un week-end.

– Tes parents viennent t'aider ?

– Parfois. Quand j'ai vraiment besoin d'eux. Mais mon père se fait vieux, et il y a une grande différence entre prendre soin d'un cheval et de sept.

– Je vais te prendre au mot pour lui.

Dans la chaude nuit, j'ai écouté le bourdonnement constant des cigales, respirant la paix de ce refuge, en essayant de calmer mes pensées toujours à la course.

– C’est exactement ce genre d’endroit où j’imaginais vivre, ai-je finalement dit.

– Moi aussi, dit-elle. Mais c’est beaucoup plus difficile que je pensais que ce le serait. Il y a toujours quelque chose qui doit d’être réparé. Tu ne peux pas imaginer combien de fuites il y avait dans la grange, et les grands pans de clôture se sont effondrés l’hiver dernier. C’est sur quoi nous avons travaillé au cours du printemps.

Bien que je l’ai entendu utiliser le mot « nous » et aie assumé qu’elle parlait de son mari, je n’étais pas encore prêt à parler de lui. Ni elle, semblait-il.

– Mais c’est beau ici, même si c’est beaucoup de travail. Et les nuits comme ça, j’aime bien m’assoir sur le porche et juste écouter le monde. Tu n’entends presque jamais les voitures et c’est tellement… paisible. Ça contribue à se libérer l’esprit, particulièrement après une longue journée.

Comme elle parlait, je sentais sa volonté de maintenir notre conversation sur un ton poli.

– J’imagine.

– Je dois nettoyer quelques sabots, a-t-elle annoncé. Tu veux m’aider ?

– Je ne sais pas quoi faire, admis-je.

– C’est facile, dit-elle. Je vais te montrer.

Elle a disparu dans la grange et sortit en portant ce qui semblait être des petits sabots. Elle en tendit un à moi. Comme les chevaux mangeaient, elle s’est déplacée vers l’un d’eux.

– Tout ce que tu as à faire, c’est de gratter près de la corne et changer le sabot pendant que tu appuies sur l’arrière de sa jambe, dit-elle en me faisant une démonstration.

Le cheval, occupé avec son foin, a docilement levé son sabot. Elle a calé le sabot entre ses jambes.

– Ensuite, il suffit d’enlever la saleté

autour de la chaussure. C’est tout.

Je me suis déplacé vers le cheval à côté d’elle puis j’ai tenté de reproduire ses actions, mais rien ne s’est passé. Le cheval était à la fois très grand que têtu. Je tirai de nouveau la patte et tapa au bon endroit, puis tira et frappa un peu plus. Le cheval a continué de manger, ignorant mes efforts.

– Il ne veut pas soulever son pied, me suis-je plaint.

Elle a terminé le sabot sur lequel elle travaillait, puis se pencha à côté de mon cheval. Un coup et une saccade plus tard, le sabot était en place entre

ses jambes.

– J'étais sûre qu'il ferait ça. Il sait que tu ne sais pas ce que tu fais et que tu es inconfortable autour de lui. Tu dois être confiant en faisant cela.

Elle laissa tomber le sabot, et j'ai pris sa place, essayant de nouveau. Le cheval m'a ignoré une fois de plus.

– Regarde ce que je fais, dit-elle lentement.

– Je regardais, protestai-je.

Elle a répété l'action; le cheval a levé son pied. Un instant plus tard, je l'ai imitée exactement, et le cheval m'a ignoré. Bien que je ne pouvais pas prétendre lire dans les pensées d'un

cheval, j'ai eu l'étrange impression qu'il appréciait mes déboires. Frustré, j'ai tapoté et tira sans relâche jusqu'à ce que, comme par magie, le pied du cheval se lève. Malgré le caractère minimal de mon accomplissement, j'ai senti un élan de fierté. Pour la première fois depuis mon arrivée, Savannah se mit à rire.

– Bon travail. Maintenant, il suffit de gratter la boue et passe au sabot suivant.

Savannah avait terminé les six autres chevaux au moment où j'ai terminé le mien. Lorsque nous avons terminé, elle a ouvert la porte et les chevaux ont trotté dans le pâturage sombre. Je

n’étais pas trop sûr à quoi m’attendre, mais Savannah s’est déplacée vers le hangar. Elle avait deux pelles dans la main.

– Maintenant, il est temps de nettoyer, dit-elle en me tendant une pelle.

– Nettoyer ?

– Le fumier, dit-elle. Sinon, ce ne sera pas joli par ici.

J’ai pris la pelle.

– Tu fais ça tous les jours ?

– La vie est une pêche, n’est-ce pas ?

Elle me taquinait. Elle repartit et revint avec une brouette.

Comme nous avons commencé à ramasser le fumier, un petit morceau de lune a commencé sa remontée sur les cimes des arbres. Nous avons travaillé en silence, le cliquetis et le grattement de sa pelle en un rythme régulier. Après voir terminé, je me suis penché sur ma pelle, en l'inspectant. Dans les ombres de la basse-cour, elle semblait aussi belle et insaisissable qu'un fantôme. Elle ne dit rien, mais je pouvais sentir qu'elle m'évaluait.

– Tout va bien ? ai-je finalement demandé.

– Pourquoi es-tu ici, John ?

– Tu m'as déjà posé cette question.

– Je sais, dit-elle. Mais tu ne m'as pas donné une vraie réponse.

Je l'ai étudiée. Non, je ne l'avais pas fait. Je n'étais pas sûr si je pouvais l'expliquer et j'ai déplacé mon poids d'un pied à l'autre.

– Je ne savais pas où aller.

Me surprenant, elle hocha la tête.

– Uh-huh, a-t-elle reconnu.

C'était l'acceptation sans réserve de sa voix qui m'a fait continuer.

– Je le pense, ai-je dit. À certains égards, tu étais la meilleure amie que je n'ai jamais eue.

Je pouvais voir son expression

s’adoucir.

– D’accord, a-t-elle dit.

Sa réponse m’a rappelé mon père, et après qu’elle a répondu, peut-être qu’elle l’a réalisé. Je me suis forcé d’examiner la propriété.

– C’est le ranch de tes rêves, n’est-ce pas ? demandai-je. L’espoir et les chevaux c’est pour les enfants autistes ?

Elle passa une main dans ses cheveux, en mettant une mèche derrière son oreille. Elle semblait heureuse que je m’en souvienne.

– Oui, a dit-elle. Il l’est.

– Est-ce qu'il est comme tu as imaginé qu'il le serait ?

Elle rit et leva les mains.

– Parfois. Mais il prospère assez pour payer les factures. Nous avons tous les deux des emplois, et chaque jour, je me rends compte que je n'ai pas autant appris à l'école que je ne le pensais.

– Non ?

Elle secoua la tête.

– Certains des enfants qui se présentent ici, ou au centre, sont difficiles à atteindre.

Elle hésita, essayant de trouver les

mots justes. Finalement, elle secoua la tête.

– Je suppose que je pensais qu'ils allaient être comme à Alan, tu sais ? (Elle leva les yeux.) Tu te souviens quand je t'ai parlé de lui ?

Quand je hochai la tête, elle a repris.

– Il s'avère que la situation d'Alan était spéciale. Je ne sais pas, peut-être que c'était parce qu'il avait grandi sur un ranch, mais il s'est adapté beaucoup plus facilement que la plupart des enfants.

Quand elle n'a pas continué, je lui ai jeté un regard interrogateur.

– Ce n'est pas de cette façon dont je

me souviens que tu m'as parlé de ça. D'après ce dont je me souviens, Alan était d'abord terrifié.

– Oui, je sais, mais… il s'est habitué. Et c'est la chose. Je ne peux pas te dire combien d'enfants que nous avons ici qui ne s'adapteront jamais à tout cela, peu importe combien de temps nous travaillons avec eux. Ce n'est pas seulement une chose d'un week-end; certains enfants sont venus ici régulièrement pendant plus d'un an. Nous travaillons au centre d'évaluation de développement, nous avons donc passé beaucoup de temps avec la plupart des enfants, et quand nous avons commencé le ranch, nous

avons insisté à l'ouvrir pour les enfants, peu importe la gravité de leur état. Nous avons pensé que c'était un engagement important, mais avec quelques enfants… Je souhaite juste savoir comment passer au travers d'eux. Parfois, on se sent comme si nous faisons que tourner nos roues.

Je pouvais voir Savannah cataloguer ses souvenirs.

– Je ne veux pas dire que nous nous sentons comme si nous gaspillons notre temps, poursuivit-elle. Certains enfants bénéficient vraiment de ce que nous faisons. Ils viennent ici et passent quelques week-ends, et c'est comme… un bouton de fleur

s’épanouissant lentement dans quelque chose beau. Comme cela a fait avec Alan. C’est comme si tu peux sentir leur esprit s’ouvrir à de nouvelles idées et possibilités, et quand ils repartent avec un grand sourire sur leurs visages, c’est comme s’il n’y a plus de problème dans le monde. C’est un sentiment grisant, et tu veux que cela se produise encore et encore avec tous les enfants qui viennent ici. Je pensais que c’était une question de persistance, que l’on pourrait aider tout le monde, mais nous ne pouvons pas. Certains des enfants ne s’approchent jamais du cheval, et encore moins le monter.

– Tu sais que ce n’est pas ta faute. Je n’avais pas été trop emballé avec l’idée de monter, non plus, tu te souviens ?

Elle eut un petit rire, sonnant remarquablement jeune.

– Oui, je me souviens. La première fois que tu es monté sur un cheval, tu étais plus effrayé que beaucoup de ces enfants.

– Non, je ne l’étais pas, protestai-je. Et en plus, Pepper a été vif.

– Ha ! dit-elle en riant. Pourquoi penses-tu que je t’ai permis de le monter ? Il est à peu près le cheval le plus facile que tu puisses imaginer. Je

ne pense pas qu'il soit aussi vif.

– Il était vif, ai-je insisté.

– Tu parles comme un vrai bizut, a-t-elle taquiné. Mais même si tu te trompes, je suis touchée que tu t'en souviennes toujours.

Son enjouement a provoqué un raz-de-marée de souvenirs.

– Bien sûr que je me souviens, ai-je dit. Cela avait été un des plus beaux jours de ma vie. Jamais je ne les oublierai.

Par-dessus son épaule, je pouvais voir le chien errant dans le pâturage.

– C'est peut-être pourquoi je ne suis

toujours pas marié, ai-je ajouté.

À mes mots, son regard tomba.

– Je me souviens aussi de ces journées.

– Toi ?

– Bien sûr, dit-elle. Tu peux ne pas me croire, mais c'est vrai.

Le poids de ses paroles pesait dans l'air.

– Es-tu heureuse, Savannah ? ai-je finalement demandé.

Elle a offert un sourire désabusé.

– La plupart du temps. Et toi ?

– Je ne sais pas, ai-je dit, ce qui la fit

rire à nouveau.

– C’est ta réponse standard, tu sais. Quand te demande-t-on d’expliquer ta réponse ? C’est comme un avec toi. Ça l’a toujours été. Pourquoi tu ne me poses pas la question que tu veux vraiment me poser ?

– Ce que je veux vraiment te demander ?

– Si j’aime vraiment mon mari. N’est-ce pas ce que tu veux dire ? a-t-elle demandé, en détournant les yeux un instant.

Pendant un instant, je restai sans voix, mais je me suis rendu compte que ses instincts étaient corrects.

C’était la véritable raison de ma présence ici.

– Oui, dit-elle finalement en lisant de nouveau mes pensées. Je l’aime.

La sincérité évidente de son ton m’a piqué, mais avant que je puisse répliquer, elle se tourna vers moi à nouveau. L’anxiété vacillait dans son expression, comme si elle se souvenait de quelque chose de douloureux, mais cela est passé rapidement.

– As-tu déjà mangé ? a-t-elle demandé.

J’essayais toujours de donner un sens à ce que je venais de voir.

– Non, ai-je dit. Je n'ai pas mangé de la journée.

Elle secoua la tête.

– J'ai un restant de ragoût de boeuf dans la maison. As-tu le temps pour le dîner ?

Bien que je me questionnais à nouveau pour son mari, j'ai hoché la tête.

– Bien sûr, ai-je dit.

Nous avons commencé à marcher vers la maison et nous sommes arrêtés quand nous avons atteint un porche bordé de bottes de cowboy boueuses et usées. Savannah s'est agrippée à mon bras d'une manière qui m'a

frappé comme étant remarquablement facile et naturel, en m'utilisant pour garder l'équilibre, comme elle enleva ses bottes. C'était peut-être son toucher qui m'a réellement encouragé à la regarder, et si je vis côté mystérieux et sa maturité qui l'avait toujours rendue séduisante, j'ai remarqué un soupçon de tristesse et de la réticence. Pour mon coeur endolori, la combinaison la rendait encore plus belle.

CHAPITRE DIX-NEUF

Sa cuisine était plus petite à ce que l'on peut attendre d'une vieille maison qui avait probablement été rénovée une demi-douzaine de fois au cours du dernier siècle : les planchers de linoléum anciens pelaient légèrement près du mur; d'épaisses armoires blanches sans ornement avec d'innombrables couches de peinture, et un évier en acier inoxydable fixé sous une fenêtre de bois qui aurait probablement dû être remplacé depuis des années. Le comptoir était fissuré, et debout contre un mur se tenait un poêle à

bois aussi vieux que la maison elle-même. En certains endroits, il était possible de voir l'envahissement du monde moderne : un grand réfrigérateur et un lave-vaisselle près de l'évier; un micro-ondes calé près d'un cellier à moitié rempli de bouteilles de vin rouge. À certains égards, cet endroit me rappelait la maison de mon père.

Savannah a ouvert un placard et en sortit un verre de vin.

– Veux-tu un verre de vin ?

J'ai secoué la tête.

– Je n'ai jamais été un grand buveur de vin.

J’ai été surpris quand elle ne retourne pas le verre. Au lieu de cela, elle récupéré une bouteille à moitié vide, elle posa le verre sur la table et a pris une chaise devant moi.

Nous nous assis à la table pendant que Savannah a pris une gorgée.

– Tu as changé, ai-je observé.

Elle haussa les épaules.

– Beaucoup de choses ont changé depuis que je t’ai vu.

Elle ne dit rien de plus et a posé son verre sur la table. Quand elle parla de nouveau, sa voix était maîtrisée.

– Je n’ai jamais pensé que je serais le

genre de personne qui attend avec impatience un verre de vin le soir, mais je le fais.

Elle a commencé à faire tourner le verre sur la table, et je me demandais ce qui lui était arrivé.

– Tu sais le plus drôle ? dit-elle. Je me soucie réellement comment il goûte. Quand j'ai eu mon premier verre, je ne savais pas ce qui était bon ou ce qui était mauvais. Maintenant, quand je vais en acheter, je suis devenue assez sélective.

Je n'étais pas certain de reconnaître la femme qui était assise devant moi, et je n'étais pas sûr de savoir comment

réagir.

– Ne te méprends pas, poursuivit-elle. Je me souviens de tout ce que mes parents m'ont appris, et je ne bois jamais plus qu'un verre le soir. Mais puisque Jésus lui-même a transformé l'eau en vin, j'ai pensé que cela ne peut pas être un très gros péché.

J'ai souri à sa logique, en reconnaissant combien il était injuste de s'accrocher à cette version.

– Je ne demandais pas.

– Je sais, dit-elle. Mais tu te le demandais.

Pendant un instant, le seul son dans la cuisine fut le faible bourdonnement

du réfrigérateur.

– Je suis désolée pour ton père, dit-elle en soulignant du doigt une fissure dans la table. Je le suis vraiment. Je ne peux pas te dire combien de fois j'ai pensé à lui au cours des dernières années.

– Merci.

Savannah a recommencé à faire tourner son verre, apparemment perdue dans le tourbillon du liquide.

– Veux-tu en parler ? a-t-elle demandé.

Je n'étais pas sûr si je devais le faire, mais comme je me suis penché sur ma chaise, les mots sont venus

étonnamment facilement. Je lui ai parlé de la première crise cardiaque de mon père, et la deuxième, et les visites que nous avions partagées au cours des deux dernières années. Je lui ai parlé de notre amitié grandissante, et du confort que j'ai ressenti avec lui, les promenades qu'il a commencé à prendre pour finalement y renoncer. J'ai raconté mes derniers jours avec lui et l'agonie d'avoir dû le placer dans un établissement de soins prolongés. Lorsque j'ai décrit les funérailles et la photographie que j'ai trouvée dans l'enveloppe, elle a pris ma main.

– Je suis heureuse qu'il l'ait gardée

pour toi, dit-elle. Mais je ne suis pas surprise.

– Je m'en doutais, ai-je dit et elle se mit à rire.

C'était un son rassurant. Elle me serra la main.

– J'aurais aimé l'avoir vu. J'aurais aimé aller aux funérailles.

– Ce n'était pas grand-chose.

– Il ne devait pas l'être. C'était ton père et c'est tout ce qui importe.

Elle hésita avant de libérer ma main et a pris une autre gorgée de vin.

– Es-tu prêt à manger ? a-t-elle demandé.

– Je ne sais pas, ai-je dit, rougissant au souvenir de son commentaire plus tôt.

Elle se pencha en avant avec un sourire.

– Que dirais-tu que je te réchauffe un bol de ragoût et nous verrons ce qui se passera.

– Est-il bon ? demandai-je. Je veux dire… quand je te connaissais avant, tu n'as jamais mentionné que tu savais comment cuisiner.

– C'est notre recette familiale spéciale, dit-elle, feignant d'être offensée. Mais je dois être honnête – ma mère l'a fait. Elle l'a apporté hier.

– La vérité sort, ai-je dit.

– C’est une drôle de vérité, a-t-elle dit. C’est une habitude.

Elle se leva et ouvrit le réfrigérateur, se penchant comme elle balayait les étagères. Je me questionnais au sujet de la bague à son doigt et où était son mari comme qu’elle sortait un plat Tupperware. Elle versa un peu de ragoût dans le bol et le plaça dans le micro-ondes.

– Veux-tu autre chose avec ça ? Comme du pain et du beurre ?

– Ce serait très bien, ai-je accepté.

Quelques minutes plus tard, le repas était devant moi, et l’arôme m’a

rappelé pour la première fois combien j'étais réellement. Me surprenant, Savannah s'est rassise à sa place, tenant son verre de vin.

– Tu ne vas pas manger ?

– Je n'ai pas faim, dit-elle. En fait, je ne mange pas beaucoup ces derniers temps.

Elle but une gorgée comme j'ai pris ma première bouchée et je l'ai laissée passer à son commentaire.

– Tu as raison, ai-je dit. C'est délicieux.

Elle sourit.

– Maman est une bonne cuisinière.

On pourrait penser que j'aurais appris à cuisiner, mais je ne l'ai pas fait. Je suis toujours trop occupée. Trop étudier quand j'étais jeune, et puis ces derniers temps, trop de rénovations. (Elle fit signe vers la salle de séjour.) C'est une vieille maison. Je sais que cela ne ressemble pas à cela, mais nous avons fait beaucoup de travail ces dernières années.

– C'est très bien.

– Tu es juste poli, mais je l'apprécie, répondit-elle. Tu aurais dû voir l'endroit quand j'y suis arrivée. C'était un peu comme la grange, tu sais ? Nous avions besoin d'un nouveau toit, mais c'est drôle, personne ne

pense jamais aux toits quand ils imaginent ce qu'il faut rénover. C'est une de ces choses que tout le monde s'attend à ce qu'une maison ait, mais ne pense pas que cela pourrait un jour avoir besoin d'être remplacé. Presque tout le monde tombe dans cette catégorie. Les calorifères, les fenêtres thermiques, réparer les dommages des termites… il y avait beaucoup pour nous occuper pendant de longues journées. (Elle portait une expression rêveuse sur son visage.) Nous avons fait la majeure partie du travail nous-mêmes. Comme avec la cuisine. Je sais que nous avons besoin de nouvelles armoires et planchers,

mais quand nous avons emménagé, il y avait des flaques dans la salle de séjour et les chambres chaque fois qu'il pleuvait. Qu'est-ce que nous étions censés faire ? Nous avons dû établir des priorités, et une des premières choses que nous avons faites était d'arracher le vieux bardeau de la toiture. Il doit avoir fait une centaine de degrés là-haut, et j'étais là avec seulement une pelle, en raclant les bardeaux, récoltant des ampoules. Mais… c'était exactement ce qu'il fallait, tu sais ? Deux jeunes gens qui débutent dans le monde, travaillant ensemble et en réparant leur maison ? Il y avait un tel sens…

d'intimité à cela. C'était la même chose quand nous avons fait changer le plancher dans la salle de séjour. Cela a dû prendre quelques semaines pour enlever le vieux et le remplacer. Nous avons mis une couche supplémentaire de vernis, et quand nous avons finalement pu marcher dessus, nous avons senti comme si nous avions mis les bases pour le reste de nos vies.

– Tu parles de cela d'une façon presque romantique.

– Ça l'était, en quelque sorte, a-t-elle répondu avant de mettre une mèche de cheveux derrière son oreille. Mais dernièrement, ce n'est pas si

romantique. Maintenant, il est juste vieux.

J’ai ri de façon inattendue, a toussa et je me suis retrouvé à m’étendre pour un verre qui n’était pas là.

Elle repoussa sa chaise.

– Laisse-moi aller te chercher un peu d’eau, dit-elle.

Elle remplit un verre d’eau du robinet et l’a placé devant moi. En buvant, je pouvais sentir qu’elle me regardait.

– Quoi ? demandai-je.

– Je ne peux juste pas réaliser comment tu sembles différent.

– Moi ?

J’avais beaucoup de mal à le croire.

– Oui, toi, a-t-elle insisté. Tu es… plus vieux.

– Je suis plus vieux.

– Je sais, mais ce n’est pas ça. C’est tes yeux. Ils sont… plus graves qu’ils ne l’étaient avant. Comme s’ils ont vu des choses qu’ils n’auraient pas dû voir. Las, en quelque sorte.

À cela, je n’ai rien dit, mais quand elle vit mon expression, elle secoua la tête, l’air embarrassé.

– Je n’aurais pas dû dire cela. Je peux seulement imaginer ce que tu as vécu ces derniers temps.

J’ai mangé une autre bouchée de ragoût en pensant à son commentaire.

– J’ai quitté l’Irak au début de 2004, ai-je dit. Je suis en Allemagne depuis. Seulement une petite partie de l’armée est toujours là et à un moment donné, ils feront une rotation. Je vais probablement finir par y aller, mais je ne sais pas quand. En espérant que les choses se seront calmées d’ici là.

– N’es-tu pas censé en être sorti maintenant ?

– Je me suis enrôlé de nouveau, ai-je dit. Il n’y avait aucune raison de ne

pas le faire.

Nous savions tous les deux la raison à cela et elle hocha la tête.

– Combien de temps maintenant ?

– Jusqu'en 2007.

– Et ensuite ?

– Je ne suis pas sûr. Je pourrais rester pour quelques années de plus. Ou peut-être aller à l'université. Qui sait, je pourrais même suivre des cours pour avoir un diplôme en enseignement spécialisé. J'ai entendu de grandes choses à ce sujet.

Son sourire était étrangement triste, et pendant un moment, aucun de

nous deux n’a rien dit.

– Depuis combien de temps es-tu mariée ? demandai-je.

Elle se déplaça dans sa chaise.

– Ça fera deux ans en novembre prochain.

– Tu t’es mariée ici ?

– Comme si j’avais le choix, dit-elle en roulant ses yeux. Ma mère était entièrement dans le mariage. Je sais que je suis leur fille unique, mais en y repensant, j’aurais été tout aussi heureuse avec quelque chose de beaucoup plus petit. Une centaine de personnes aurait été parfait.

– Tu considères cela petit ?

– En comparaison avec ce nous avons fini par avoir ? Oui. Il n'y avait pas assez de places dans l'église pour tout le monde, et mon père tient à me le rappeler qu'il veut être remboursé depuis ce temps. Il est juste taquin, bien sûr. La moitié des invités étaient des amis de mes parents, mais je suppose que c'est ce tu obtiens quand tu te maries dans ta ville natale. Tout le monde à partir du facteur jusqu'à la coiffeuse reçoit une invitation.

– Mais tu dois être heureuse d'être de retour à la maison ?

– C'est confortable ici. Mes parents

sont tout près et j'en ai besoin, en particulier maintenant.

Elle n'a pas précisé, se contentant de laisser son commentaire se tenir debout. Je me demandais pourquoi et au sujet d'une centaine d'autres choses comme je me levai de la table et apporta mon bol à l'évier. Après le rinçage, je l'ai entendue m'appeler derrière moi.

– Laisse ça juste là. Je n'ai pas encore vidé le lave-vaisselle. Je le ferai plus tard. Tu veux autre chose ? Ma mère a laissé quelques tartes sur le comptoir.

– Comme un verre de lait ? ai-je dit.

Comme elle commença à se lever, j'ai

ajouté :

– Je peux me servir. Dis-moi juste où sont les verres.

– Dans l'armoire à gauche de l'évier.

Je pris un verre dans l'armoire et me rendit au réfrigérateur. Le lait était sur l'étagère du haut; sur les étagères en dessous, il y avait au moins une douzaine de plats Tupperware remplis de nourriture. J'ai versé un verre et suis retourné à la table.

– Qu'est-ce qui se passe, Savannah ?

Avec mes mots, elle est venue vers moi.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Ton mari.

– Qu’en est-il de lui ?

– Quand pourrai-je rencontrer ?

Au lieu de répondre, Savannah se leva de table avec son verre de vin. Elle verse les restes dans l’évier, puis récupéra une tasse de café et une boîte de thé.

– Tu l’as déjà rencontré, dit-elle en se retournant, puis elle carra les épaules. C’est Tim.

Je pouvais entendre la cuillère cogner contre la tasse de Savannah qui était

de nouveau assise devant moi.

– Qu’est-ce que tu es prêt à entendre ? murmura-t-elle, les yeux dans sa tasse de thé.

– Tout, ai-je dit en me penchant dans ma chaise. Ou rien. Je ne suis pas encore sûr.

Elle renifla.

– Je pense que cela fait un sens.

J’ai joint mes mains ensemble.

– Quand cela a-t-il commencé ?

– Je ne sais pas, dit-elle. Je sais que cela semble fou, mais ce n’est pas arrivé comme tu le penses probablement. Ce n’était pas comme

si l'un de nous l'avions prévu. (Elle a mis sa cuillère sur la table.) Mais pour te donner une sorte de réponse, je suppose que cela a commencé au début de 2002.

Quelques mois après que je me sois enrôlé de nouveau. Six mois avant que mon père ait sa première crise cardiaque et à cette époque, j'ai remarqué que ses lettres avaient commencé à changer.

– Tu sais que tu avons été amis. Même s'il était un étudiant diplômé, nous avons fini par avoir quelques cours dans le même bâtiment au cours de ma dernière année à l'université et ensuite, nous allions

prendre un café ou on se retrouvait pour étudier ensemble. Ce n'était pas comme si on sortait ensemble, ou même se tenir par la main. Tim savait que j'étais amoureuse de toi… mais il était là, tu comprends ? Il m'a écouté quand je disais combien tu me manquais et combien c'était difficile d'être séparés. Et c'était dur. J'ai pensé que tu serais à la maison d'ici là.

Quand elle releva la tête, ses yeux reflétaient… Quoi ? Du regret ? Je ne pouvais pas le dire.

– Quoi qu'il en soit, nous avons passé beaucoup de temps ensemble, et il était bon pour me consoler chaque

fois que j'avais de la peine. Il me rappelait toujours que tu serais de retour en permission avant même que je le sache, et je ne peux pas te dire combien je voulais te revoir. Et ensuite, ton père est tombé malade. Je sais que tu devais être avec lui – je ne t'aurais jamais pardonné si tu n'étais pas resté à ses côtés –, mais ce n'était pas ce dont nous avions besoin. Je sais comment ça peut sonner égoïste, et je me déteste même d'y penser. Je sentais juste que le destin complotait contre nous.

Elle posa sa cuillère dans le thé et l'agita à nouveau, rassemblant ses pensées.

– Avec cela, juste après que j'ai fini avec mes classes et suis retourné à la maison pour travailler au centre d'évaluation de développement ici en ville, les parents de Tim ont eu un horrible accident. Ils rentraient d'Asherville quand ils ont perdu le contrôle de leur voiture et fait une embardée dans la circulation sur l'autoroute. Un semi-remorque a foncé sur eux. Le conducteur du camion n'a pas été blessé, mais les parents de Tim sont morts sur le coup. Tim a dû quitter l'école – il essayait d'obtenir son doctorat – afin qu'il puisse revenir ici pour prendre soin d'Alan. (Elle s'arrêta.) C'était

horrible pour Tim. Non seulement il tentait de se réconcilier avec sa perte – il adorait ses parents –, mais Alan était inconsolable. Il criait tout le temps, et il a commencé à s'arracher les cheveux. Le seul qui pouvait l'empêcher de se blesser était Tim, mais il a pris toute l'énergie qu'avait Tim. Je suppose que c'est lorsque j'ai commencé à venir ici. Tu sais, pour lui donner un coup de main.

Quand je fronçai les sourcils, elle a ajouté :

– C'était la maison des parents de Tim. Où Tim et Alan ont grandi.

Dès qu'elle l'a dit, le souvenir m'est

revenu. Bien sûr, c'était chez Tim. Elle m'a une fois dit que Tim vivait sur le ranch à côté du sien.

– Nous avons fini pour nous consoler mutuellement. J'ai essayé de l'aider, et il a essayé de m'aider, et nous avons tous les deux essayé d'aider Alan. Et petit à petit, je suppose que nous avons commencé à tomber en amour.

Pour la première fois, elle a rencontré mes yeux.

– Je sais que tu pourrais être fâché contre Tim ou moi. Probablement tous les deux. Et je suppose que nous le méritons. Mais tu ne sais pas ce

que c'était à l'époque. C'était tellement émotif tout le temps. Je me sentais coupable de ce qui se passait, Tim se sentait coupable aussi. Mais après un certain temps, nous avons juste commencé à réaliser que nous étions déjà un couple. Tim a commencé à travailler au même centre d'évaluation de développement que moi et il a ensuite décidé qu'il voulait lancer un programme au ranch le week-end pour des enfants autistes. Ses parents ont toujours voulu le faire, alors j'ai commencé à travailler sur le ranch. Après cela, nous étions ensemble presque tout le temps. L'organisation

du ranch nous a donné à tous les deux quelque chose pour se concentrer, et il a aussi aidé Alan. Il aime les chevaux, et graduellement, il s'est habitué au fait que ses parents n'étaient plus là. C'est comme si nous étions tous à nous appuyer sur l'autre… Il m'a proposé de l'épouser plus tard cette année-là.

Quand elle s'arrêta, je me suis détourné, en essayant de digérer ses paroles. Nous sommes restés assis en silence pendant un certain temps, chacun aux prises avec nos pensées.

– Quoi qu'il en soit, c'est l'histoire, a-t-elle conclu. Je ne sais pas si tu veux encore en entendre parler.

Je n’étais pas sûr non plus.

– Est-ce que Alan vit toujours ici ? demandai-je.

– Il a une chambre à l’étage. C’est la même chambre qu’il a toujours eue. Il n’est pas aussi dur que cela puisse paraître, cependant. Après qu’il a fini de nourrir et brosser les chevaux, il passe habituellement le plus clair de son temps seul. Il aime les jeux vidéos. Il peut jouer pendant des heures. Dernièrement, je n’ai pas été capable de l’arrêter. Il jouerait toute la nuit si je le laissais faire.

– Est-il ici présentement ?

Elle secoua la tête.

– Non, dit-elle. En ce moment, il est avec Tim.

– Où ?

Avant qu'elle ait pu répondre, le chien griffa avec insistance à la porte, et Savannah se leva pour l'ouvrir. Le chien est entré, la langue pendante, et en remuant la queue. Il trotta vers moi puis a senti ma main.

– Il m'aime, ai-je dit.

Savannah était toujours près de la porte.

– Elle aime tout le monde. Son nom est Molly. Aucune efficacité comme chien de garde, mais plus gentille qu'un bonbon. J'essaye simplement

d’éviter la bave. Elle va te tremper si tu la laisses faire.

Je regardai mes jeans.

– Je vois ça.

Savannah fit signe par-dessus son épaule.

– Écoute, je viens de réaliser je n’ai pas terminé de ranger mes choses. Il est censé pleuvoir ce soir. Cela ne devrait pas être long.

J’ai noté qu’elle n’avait pas répondu à ma question à propos de Tim. Ni compris ce qu’elle planifiait.

– Tu as besoin d’un coup de main ?

– Pas vraiment. Mais tu es le bienvenu

de venir. C'est une belle soirée.

Je l'ai suivie et Molly trottait devant nous, oubliant complètement le fait qu'elle venait de prier pour entrer à l'intérieur. Lorsqu'un hibou s'envola des arbres, Molly a disparu en courant dans l'obscurité.

Savannah remit ses bottes à nouveau. Nous marchions vers la grange. J'ai pensé à tout ce qu'elle m'avait dit et je me demandais encore pourquoi j'étais venu. Je n'étais pas sûr si j'étais heureux qu'elle eût épousé Tim – puisqu'ils semblaient si parfaits ensemble – ou si j'étais contrarié pour exactement la même raison. Je n'étais pas content de finalement connaître

la vérité; en quelque sorte, je me suis rendu compte qu'il était plus facile de ne pas tout savoir. Soudainement, je me sentais fatigué.

Et pourtant… il y avait quelque chose que je savais qu'elle ne voulait pas me dire. Je l'ai entendu dans sa voix, dans la pointe de tristesse qui ne partait pas. Comme l'obscurité nous entourait, j'étais très conscient de sa proximité tandis que nous marchions ensemble, et je me demandais si elle sentait la même chose. Si elle l'a fait, elle ne donnait aucun signe.

Les chevaux étaient de simples ombres dans la distance, des formes reconnaissables. Savannah a récupéré

quelques brides et les apporta à la grange, les accrocha sur des piquets au mur. Alors qu'elle faisait cela, je ramassais les pelles que nous avions utilisées et les a rangées avec le reste des outils. Sur notre chemin pour sortir, elle s'est retournée pour fermer la porte.

Jetant un regard sur ma montre, j'ai vu qu'il était presque vingt-deux heures. Il était tard, et étions tous deux conscients de l'heure.

– Je suppose que je devrais sans doute y aller, ai-je dit. C'est une petite ville. Je ne veux pas commencer des rumeurs.

– Tu as probablement raison.

Molly errait, apparaissant de nulle part, et s’assit entre nous. Quand elle a bavé sur la jambe de Savannah, elle se déplaça.

– Où restes-tu ? a-t-elle demandé.

– Quelque chose qui ressemble à un motel. Juste sur le bord de l’autoroute.

Son nez plissa, si ce n’est que pour un instant.

– Je connais l’endroit.

– C’est un endroit bizarre , ai-je admis.

Elle sourit.

– Je ne peux pas dire que je suis surprise. Tu as toujours eu le tour de trouver les endroits uniques.

– Comme la Cabane de la Crevette ?

– Exactement.

J'ai poussé mes mains dans mes poches, me demandant si c'était la dernière fois que je la verrais. Si c'était le cas, cela m'a frappé aussi absurdement décevant; je ne voulais pas que cela se termine dans une petite conversation, mais je ne pouvais pas penser à quelque chose d'autre à dire.

Au bout de la route, les phares d'une voiture qui se rapprochait flashèrent

ses lumières sur la propriété comme elle a accéléré devant la maison.

– Je suppose qu'il est temps de partir, ai-je dit. C'était bon de te revoir.

– Toi aussi, John. Je suis contente que tu sois venu.

J'ai hoché la tête à nouveau. Quand elle regarda au loin, je l'ai pris comme mon signe pour partir.

– Au revoir, ai-je dit.

– Au revoir.

Je me suis tourné du porche et me dirigea vers ma voiture, hébété à la pensée que c'était bel et bien fini. Je n'étais pas sûr que je m'attendais à

quelque chose de différent, mais la finalité rapportait à la surface tous ces sentiments que j'avais réprimés depuis que j'avais lu sa dernière lettre.

J'ai ouvert la porte quand je l'ai entendue crier.

– Hé, John ?

– Oui ?

Elle descendit du porche et se dirigea vers moi.

– Seras-tu dans les alentours demain ?

Comme elle approchait, son visage était à moitié dans l'ombre, et je savais avec certitude que j'étais

toujours en amour avec elle. Malgré la lettre, en dépit de son mari. Malgré le fait que nous ne pourrions jamais être ensemble.

– Pourquoi ?

– Je me demandais si tu souhaiterais nous rendre visite. Vers dix heures. Je suis sûre que Tim aimerait te voir…

Je secouais ma tête avant même qu'elle ait terminé.

– Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée…

– Pourrais-tu le faire pour moi ?

Je savais qu'elle voulait me faire voir que Tim était toujours le même

homme dont je me souvenais, et dans un sens, je savais qu'elle me le demandait parce qu'elle voulait être pardonnée.

Elle tendit la main pour prendre la mienne.

– S'il te plaît. Cela voudrait dire beaucoup pour moi.

Malgré la chaleur de sa main, je n'avais pas envie de revenir. Je n'avais pas envie de voir Tim, je ne voulais pas les voir tous les deux ensemble ou assis autour d'une table et prétendre que tout semblait juste dans le monde.

Mais il y avait quelque chose de

plaintif dans sa demande qui a fait qu'il était impossible de lui refuser.

– OK, ai-je dit. Dix heures.

– Je te remercie.

Un instant plus tard, elle se tourna. Je suis resté en place, en regardant son ascension sur le porche avant que je monte dans la voiture. J'ai tourné la clé et ai reculé. Savannah alluma le porche, en agitant la main une dernière fois. J'ai fait un signe de la main, puis je me suis dirigé vers la rouge, la regardant rapetisser dans le rétroviseur. À la regarder, j'ai senti une sécheresse soudaine dans ma gorge. Non pas parce qu'elle était

mariée à Tim, et non à la pensée de les voir ensemble tous les deux demain. C'est venu en regardant Savannah, debout sur son porche, en pleurant dans ses mains.

CHAPITRE VINGT

Le matin suivant, Savannah se tenait debout sur le porche, et elle agita la main comme je stationnais la voiture. Elle s'avança comme je sortais la voiture. Je m'attendais à ce que Tim apparaisse dans la porte derrière elle, mais il n'était nulle part.

– Hey, dit-elle en me touchant le bras. Merci d'être venu.

– Ouais, ai-je dit en donnant un haussement d'épaules réticent.

J'ai cru voir un éclair de compréhension dans ses yeux avant qu'elle demande :

– As-tu bien dormi ?

– Pas vraiment.

À cela, elle a donné un sourire désabusé.

– Es-tu prêt ?

– Comme je ne le serai jamais.

– D’accord, a-t-elle dit. Permets-moi de récupérer les clés. Sauf si tu veux conduire.

Je n’ai pas compris dans un premier temps.

– Nous partons ? ai-je demandé en hochant la tête vers la maison. Je pensais que nous allions voir Tim.

– Nous y allons, dit-elle. Il n’est pas

ici.

– Où est-il ?

C’était comme si elle ne m’avait pas entendu.

– Veux-tu conduire ?

– Oui, je pense que oui, ai-je dit sans me donner la peine de cacher ma confusion, mais en sachant qu’elle allait éclaircir les choses quand elle serait prête.

J’ai ouvert la porte pour elle et j’ai fait le tour vers le côté conducteur me glisser derrière le volant. Savannah glissait sa main sur le tableau de bord, comme si elle essayait de prouver à elle-même que c’était réel.

– Je me souviens de cette voiture, dit-elle avec une expression nostalgique. C'est à ton père, n'est-ce pas ? Wow, je ne peux pas croire qu'elle fonctionne toujours.

– Il ne l'a pas beaucoup conduite, ai-je dit. Juste pour travailler et aller au magasin.

– Bien sûr.

Elle a mis sa ceinture de sécurité, et malgré moi, je me demandais si elle avait passé la nuit seule.

– Quelle direction ? demandai-je.

– Sur la route, prend à gauche, dit-elle. Dirige-toi vers la ville.

Aucun de nous ne parlait. Au lieu de cela, elle regarda par la fenêtre du passager, les bras croisés. J'aurais pu être offensé, mais il y avait quelque chose dans son expression qui m'a dit que sa préoccupation n'a rien à voir avec moi, et je l'ai laissée seule avec ses pensées.

À la périphérie de la ville, elle secoua la tête, comme si elle prenait tout à coup conscience comment c'était calme dans la voiture.

– Je suis désolée, dit-elle. Je suppose que mon comportement laisse beaucoup à désirer.

– Ce n'est rien, ai-je dit en essayant

de masquer ma curiosité croissante.

Elle pointe vers le pare-brise.

– Au coin suivant, tourne à droite.

– Où allons-nous ?

Elle ne répondit pas tout de suite. Au lieu de cela, elle se retourna et regarda par la fenêtre.

– À l'hôpital, a-t-elle finalement dit.

Je la suivais à travers des couloirs interminables, avant de finalement s'arrêter à l'enregistrement des visiteurs. Derrière le bureau, un bénévole âgé tendait une planchette

à pince. Savannah a pris un stylo et commença à signer son nom automatiquement.

– Vous tenez le coup, Savannah ?

– J'essaie, murmura-t-elle.

– Tout ira bien. Vous savez que toute la ville prie pour lui.

– Merci, dit Savannah.

Elle rendit le presse-papiers, puis me regarda.

– Il est au troisième étage. Les ascenseurs sont juste là-bas.

Je la suivis de nouveau, mon estomac se serrant. Nous sommes arrivés à l'ascenseur comme quelqu'un en

descendait, et entra. Lorsque les portes se sont fermées, je me sentais comme si j'étais dans un tombeau.

Quand nous sommes arrivés au troisième étage, Savannah a commencé à marcher dans le couloir avec moi à la traîne. Elle s'arrêta devant une chambre avec une porte entrouverte, puis se tourna vers moi.

– Je pense que je devrais probablement y aller en premier, dit-elle. Tu peux m'attendre ici ?

– Bien sûr.

Elle sourit, puis se détourna. Elle poussa un long soupir avant d'entrer dans la chambre.

– Hey, chéri, l'ai-je entendue dire d'un ton vif. Tu vas bien ?

Je n'ai plus rien entendu pendant les deux prochaines minutes. Au lieu de cela, je me tenais debout dans le corridor, en absorbant le même environnement stérile et impersonnel que j'avais remarqué lors d'une visite avec mon père. L'air empestait d'un désinfectant sans nom, et je regardais un chariot de nourriture sur roues dans une chambre plus loin. À mi-chemin dans le couloir, j'ai vu un groupe d'infirmières regroupées dans le bureau. Derrière la porte de l'autre côté, je pouvais entendre quelqu'un vomir.

– OK, dit Savannah en me rejoignant.

Sous son apparence courageuse, je pouvais toujours voir sa tristesse.

– Tu peux entrer. Il est prêt pour toi.

Je la suivis à l'intérieur, en me préparant au pire. Tim était assis dans le lit avec un IV relié à son bras. Il avait l'air épuisé, et sa peau était si pâle qu'elle était presque translucide. Il avait perdu du poids, encore plus que mon père, et comme je le regardais, tout ce que je pouvais penser était qu'il allait mourir. Seule la bonté dans ses yeux n'a pas été affectée. De l'autre côté de la pièce, il y avait un jeune homme, fin de

l'adolescence ou début de la vingtaine, qui tournait sa tête de droite à gauche, et j'ai su immédiatement que c'était Alan. La pièce était remplie avec des fleurs : des dizaines de bouquets et cartes de souhaits empilés sur chaque table disponible et corniche. Savannah était assise sur le lit à côté de son mari et avait pris sa main dans la sienne.

– Hey, Tim, ai-je dit.

Il avait l'air trop fatigué pour sourire, mais il a réussi.

– Hey, John. C'est bon de te revoir.

– Toi aussi. Comment vas-tu ?

Dès que je l'ai dit, je savais comment

ça sonnait ridicule. Tim devait être habitué, car il ne broncha pas.

– Je vais bien, a-t-il dit. Je me sens mieux maintenant.

J'ai hoché la tête. Alan a continué à tourner sa tête, et je me suis retrouvé à le regarder, me sentant comme un intrus dans les événements que je voulais avoir pu éviter.

– C'est mon frère, Alan, a-t-il dit.

– Salut, Alan.

Lorsque Alan n'a pas répondu, j'ai entendu Tim lui murmurer :

– Hé, Alan ? Ce n'est pas grave. Il n'est pas un médecin. C'est un ami. Allez,

dis salut.

Il a fallu quelques secondes, mais Alan se leva finalement debout. Il marchait avec raideur à travers la pièce, et bien qu'il ne répondrait pas à mes yeux, il tendit la main.

– Salut, je suis Alan, a-t-il dit d'un ton monotone étonnamment profond.

– Enchanté, ai-je dit en prenant sa main.

Elle était molle; il l'a secouée une fois, puis l'a lâché et retourna à sa chaise.

– Il y a une chaise si tu veux t'asseoir, a déclaré Tim.

J'ai erré plus loin dans la pièce et pris

une chaise. Avant même que je puisse le demander, j'ai entendu Tim répondre déjà à la question dans mes pensées.

– Le mélanome, a-t-il dit. En cas où tu poserais la question.

– Mais tout ira bien, n'est-ce pas ?

La tête d'Alan tourna encore plus vite, et il commença à frapper ses cuisses. Savannah se détourna. Je savais déjà que je n'aurais pas dû demander.

– C'est ce que les médecins disent, a répondu Tim. Je suis entre de bonnes mains.

Je savais que la réponse était plus pour Alan que moi, et Alan a

commencé à se calmer.

Tim ferma les yeux, puis les rouvrit, comme s'il essayait de concentrer sa force.

– Je suis heureux que tu sois revenu en un seul morceau, a-t-il dit. J'ai prié pour toi pendant tout le temps que tu étais en Irak.

– Merci.

– Que fais-tu ? Toujours dans l'armée, je suppose.

Il hocha la tête vers ma coupe en brosse, et j'ai passé ma main dessus.

– Ouais. On dirait que je suis condamné à y rester à perpétuité.

– Bien, dit-il. L'armée a besoin de gens comme toi.

Je n'ai rien dit. La scène me semblait surréaliste, comme si vous la regardez dans un rêve. Tim se tourna vers Savannah.

– Ma chérie, irais-tu avec Alan et lui acheter un soda ? Il n'a rien à boire depuis tôt ce matin. Et si tu le peux, peut-être pourrais-tu lui parler en mangeant.

– Bien sûr, dit-elle.

Elle l'embrassa sur le front et se leva du lit. Elle s'arrêta dans l'embrasure de la porte.

– Viens, Alan. Allons nous chercher

quelque chose à boire, d'accord ?

Pour moi, il me semblait qu'Alan traitait lentement les mots. Il se leva finalement et suivit Savannah; elle plaça une douce main sur son dos sur le chemin vers la porte. Quand ils furent partis, Tim m'a regardé à nouveau.

– Tout cela est très dur pour Alan. Il ne le prend pas très bien.

– Comment le pourrait-il ?

– Ne laisse pas son tournage de tête te tromper. Cela n'a rien à voir avec l'autisme ou son intelligence. Cela ressemble plus à un tic quand il est nerveux. La même chose quand il a

commencé à se frapper sur les cuisses. Il sait ce qui se passe, mais cela l'affecte d'une manière qui rend habituellement les gens mal à l'aise.

Je serrais mes mains.

– Il ne m'a pas rendu mal à l'aise, ai-je dit. Mon père avait ses choses, aussi. C'est ton frère, et il est évident qu'il est inquiet. Il est logique.

Tim sourit.

– C'est gentil de ta part. Beaucoup de gens sont effrayés.

– Pas moi, ai-je dit en secouant la tête. Je sais que je pourrais le prendre.

Fait étonnant, il se mit à rire, mais cela semblait prendre beaucoup de lui.

– Je suis sûr que tu le peux, a-t-il dit. Alan est doux. Probablement trop doux. Il ne donnerait même pas une tape aux mouches.

J'ai hoché la tête, reconnaissant que ce petit exposé était juste sa façon de me faire sentir plus à l'aise. Mais cela ne fonctionnait pas.

– Quand l'as-tu découvert ?

– Il y a un an. Un grain de beauté derrière mon mollet a commencé à me démanger, et quand je l'ai gratté, il a commencé à saigner. Bien sûr, je

n’y ai plus repensé jusqu’à ce qu’il saigne de nouveau la fois suivante où je l’ai gratté. Il y a six mois, je suis allé chez le médecin. C’était un vendredi. J’ai subi une chirurgie le samedi et commencé l’interféron le lundi. Maintenant, je suis ici.

– Tu as toujours été hospitalisé depuis ce temps ?

– Non. Je suis sors et je reviens ici. D’habitude, l’interféron est fait sur une base ambulatoire, mais moi et l’interféron on ne s’entend pas. Je ne le tolère pas très bien, alors maintenant ils le font ici. Dans le cas où je viens trop malade et déshydraté. Comme je l’ai fait hier.

– Je suis désolé, ai-je dit.

– Je le suis aussi.

J'ai regardé autour de la pièce, mes yeux atterrissant sur une photo de chevet bon marché de Tim et Savannah debout avec les bras autour d'Alan.

– Comment Savannah tiens le coup ? demandai.

– Comme on pouvait s'y attendre. (Tim traça un pli de sa feuille de l'hôpital avec sa main libre.) Elle a été formidable. Pas seulement avec moi, mais avec le ranch aussi. Elle a eu à gérer tout dernièrement, mais elle ne se plaint jamais. Et quand elle est

autour de moi, elle essaie d'être forte. Elle continue de me dit que tout va s'arranger. (Il a formé le fantôme d'un sourire.) La moitié du temps, je la crois.

Quand je n'ai pas répondu, il a lutté pour s'asseoir plus haut dans le lit. Il grimaça, mais la douleur passa, et il devint lui-même à nouveau.

– Savannah m'a dit que tu as dîné au ranch hier soir.

– Oui, j'ai dit.

– Je parie qu'elle était contente de te voir. Je sais qu'elle s'est toujours sentie mal de comment votre histoire s'est terminée, et moi aussi. Je te dois

des excuses.

– Ne fais pas ça, dis-je en levant les mains. C’est correct.

Il a formé un sourire ironique.

– Tu dis ça parce que je suis malade, et nous le savons très bien tous les deux. Si j’étais en santé, tu voudrais probablement me casser le nez à nouveau.

– Peut-être, admis-je, et il rit encore, mais cette fois, je pouvais entendre le bruit de la maladie.

– Je le mérite, a-t-il dit, oublieux de mes pensées. Je sais que tu pourrais ne pas le croire, mais je me sens mal à propos de qui s’est passé. Je sais que

vous deux vous vous souciez réellement l'un de l'autre.

Je me suis penché en avant, me soutenant sur mes coudes.

– L'eau a coulé sous le pont, ai-je dit.

Je n'arrivais pas à le croire, et il ne m'a pas cru quand je l'ai dit. Mais c'était assez pour nous permettre de passer à autre chose.

– Qu'est-ce qui t'amène par ici ? Après tout cela ?

– Mon père est décédé, ai-je dit. La semaine dernière.

Malgré son état, son visage refléta une véritable sympathie.

– Je suis désolé, John. Je sais combien il était important pour toi. Était-ce soudain ?

– Non, mais il avait été malade pendant un certain temps.

– Ça ne rend pas cela plus facile.

Je me demandais s'il faisait allusion juste à moi ou à Savannah et Alan.

– Savannah m'a dit que tu as perdu tes parents.

– Un accident de la route, a-t-il dit en faisant ressortir les mots. C'était… incroyable. Nous venions de dîner avec eux une ou deux soirs avant, et la prochaine chose que tu sais, je devais faire des arrangements pour

leurs funérailles. Cela ne me semble toujours pas réel. Chaque fois que je suis à la maison, je continue de m'attendre à voir ma mère dans la cuisine ou mon père bricoler dans le jardin.

Il hésita, et je savais qu'il était à rejouer ces images.

Enfin, il secoua la tête.

– Est-ce que ça t'est arrivé ? Quand tu étais à la maison ?

– Chaque minute.

Il se pencha la tête en arrière.

– Je suppose que ç'a été des années difficiles pour nous deux. Pour essayer

de tester notre foi.

– Même pour toi ?

Il eut un rictus tiède.

– J’ai dit essayer. Je n’ai pas dit qu’elle a pris fini.

– Non, je ne pense pas que cela arrive.

J’ai entendu la voix d’une infirmière s’approcher, et même si je pensais qu’elle allait entrer, elle passa à sa façon dans une autre chambre.

– Je suis content que tu sois venu voir Savannah, a-t-il dit. Je sais que cela semble banal en considérant tout ce que vous deux avez vécu, mais elle a besoin d’un ami en ce moment.

Ma gorge était serrée.

– Ouais, fut tout ce que je pouvais penser dire.

Il se calma, et je savais qu'il n'en dirait pas plus à ce sujet. Après un moment, il s'endormit, et j'étais assis là à l'observer, mon esprit curieusement vide.

– Je suis désolée de ne pas te l'avoir dit hier, m'a dit Savannah une heure plus tard.

Quand elle et Alan étaient revenus dans la chambre pour trouver Tim endormi, elle avait signe pour que je

la suivre jusqu'à la cafétéria.

– J'ai été surprise de te voir, et je savais que j'aurais dû dire quelque chose, mais chaque fois que j'ai essayé, je ne pouvais juste pas.

Deux tasses de thé étaient sur la table, mais aucun de nous n'avait envie de manger. Savannah a levé sa tasse et l'a reposée à nouveau.

– Cela devait arriver un de ces jours, tu sais ? Je passais des heures à l'hôpital, et les infirmières s'empêchaient de me donner ces regards pitoyables et… eh bien, elles m'ont juste donné l'impression qu'il mourrait petit à petit. Je sais que cela

semble ridicule compte tenu ce qui se passe avec Tim, mais ça été si difficile de le regarder tomber malade. Je déteste ça. Je sais que je dois être là pour le soutenir, et la chose est que je tiens à être là, mais c'est toujours pire que je le pense. Il était tellement malade après son traitement d'hier, que je pensais qu'il allait mourir. Il ne pouvait pas arrêter de vomir, et quand rien d'autre ne sortait, il a juste gardé une toux sèche. Toutes les cinq ou dix minutes, il se mettait à gémir et à se déplacer dans le lit, et j'essayais de l'empêcher, mais il n'y avait rien à faire. Je le tenais et le réconfortait, mais je ne peux même

pas commencer à décrire comment cela m'a fait sentir impuissante. (Elle a levé son sac de thé de l'eau.) C'est comme ça à chaque fois, dit-elle

Je jouais avec la poignée de ma tasse.

– Je souhaite que je puisse savoir quoi dire.

– Il n'y a rien que tu puisses dire, et je le sais. C'est pourquoi je m'adresse à toi. Parce que je sais que tu peux gérer ça. Je ne peux pas en parler à personne d'autre. Aucun de mes amis ne peut même imaginer ce que je vis. Ma mère et mon père ont été formidables… Je sais qu'ils feraient n'importe quoi et ils s'offrent toujours

pour aider, et ma mère apporte nos repas, mais chaque fois qu'elle apporte de la nourriture, elle est juste un paquet de nerfs. Elle est toujours sur le point de pleurer. C'est comme si elle a peur de dire ou faire quelque chose de mal, alors quand elle essaie d'aider, c'est comme si je dois la soutenir, elle aussi, au lieu de l'inverse. Ajouter à tout le reste, c'est presque trop parfois. Je déteste dire cela à son sujet parce qu'elle fait de son mieux et elle est ma mère et je l'aime, mais je voudrais qu'elle soit plus forte, tu comprends ?

Me souvenant de sa mère, j'ai hoché la tête.

– Qu’en dis-tu de ton père ?

– La même chose, mais d’une manière différente. Il évite le sujet. Il ne veut pas du tout en parler. Quand nous sommes ensemble, il parle du ranch ou mon travail, mais pas de Tim. C’est comme s’il essaie de rattraper l’incessante inquiétude de maman, mais il ne demande jamais ce qui se passe ou comment je me sens. (Elle secoua la tête.) Et puis il y a Alan. Tim est si bon avec lui, et je voudrais penser que je m’améliore avec lui, mais… il y a des moments où il commence à se faire mal ou casser des choses, et je finis par pleurer parce que je ne sais pas quoi faire. Ne

te méprends pas, j'essaie, mais je ne suis pas Tim, et nous le savons tous les deux.

Ses yeux tenaient les miens un instant avant que je ne détourne les yeux. J'ai pris une gorgée de thé en essayant d'imaginer ce qu'était sa vie maintenant.

– Tim t'a raconté ce qui se passe ? Avec son mélanome ?

– Un peu, ai-je dit. Pas assez pour connaître toute l'histoire. Il m'a dit qu'il avait trouvé un grain de beauté et qu'il saignait. Il l'a oublié pendant un certain temps, puis il est finalement allé consulter un médecin.

Elle hocha la tête.

– C'est une de ces choses folles, n'est-ce pas ? Je veux dire, si Tim a passé beaucoup de temps au soleil, peut-être j'aurais pu le comprendre. Mais c'était derrière sa jambe. Tu le connais, peux-tu l'imaginer en bermuda ? Il ne porte presque jamais de short, même à la plage, et il est toujours celui qui nous harcèle au sujet de la crème solaire. Il ne boit pas, il ne fume pas, il est prudent avec ce qu'il mange. Mais pour une raison quelconque, il a eu le mélanome. Ils ont coupé la zone autour du grain de beauté, et en raison de sa taille, ils ont enlevé dix-huit de ses ganglions

lymphatiques. Sur les dix-huit, un était positif pour le mélanome. Il a commencé l'interféron – c'est le traitement standard et cela a duré un an – et nous avons essayé de rester optimistes. Mais alors, les choses ont se sont gâtées. D'abord avec l'interféron, et puis quelques semaines après la chirurgie, il a eu une cellulite près de l'incision à l'aine.

Quand j'ai froncé les sourcils, elle se reprit.

– Désolée. Je suis tellement habituée de parler aux médecins ces jours-ci. La cellulite est une infection de la peau, et celle de Tim était assez grave. Il a passé dix jours dans l'unité des soins

intensifs pour cela. Je pensais que j'allais le perdre, mais c'est un combattant, tu sais ? Il a passé à travers et a continué avec son traitement, mais le mois dernier, nous avons trouvé des lésions cancéreuses près du lieu de son mélanome d'origine. Cela, bien sûr, signifiait une autre chirurgie, mais pire encore, cela signifiait que l'interféron ne marchait probablement pas aussi bien qu'il le devrait. Donc, il a obtenu un scan et un IRM, et bien sûr, ils ont trouvé des cellules cancéreuses dans son poumon.

Elle regarda dans sa tasse de thé. Je me sentais sans voix et dégoûté, et

pendant un long moment, nous étions tranquilles.

– Je suis désolé, ai-je finalement chuchoté.

Mes mots l'ont encouragée.

– Je ne vais pas abandonner, dit-elle, sa voix commençant à se fissurer. C'est un homme bon. Il est doux et patient, et je l'aime tellement. Ce n'est pas juste. Nous sommes mariés depuis moins que deux ans.

Elle m'a regardé et pris quelques respirations profondes, en essayant de retrouver son sang-froid.

– Il doit sortir d'ici. Sortir de cet hôpital. Tout ce qu'ils peuvent faire

ici, c'est l'interféron et comme je l'ai dit, ça ne marche pas comme il se doit. Il doit aller quelque part, comme MD Anderson ou la clinique Mayo, ou Johns Hopkins University. Il y a une recherche de pointe en continu dans ces endroits. Si l'interféron ne fonctionne pas, il pourrait y avoir un autre médicament qu'ils peuvent ajouter – ils sont toujours à essayer différentes combinaisons– même s'ils elles sont expérimentales. Ils font des chimiothérapies et des essais cliniques à d'autres endroits. MD Anderson est censé commencer à tester un vaccin en novembre. Pas pour la prévention comme la plupart

des vaccins, mais pour le traitement, et les données préliminaires ont montré de bons résultats. Je veux qu'il fasse partie de cela.

– Alors, allez-y ! l'ai-je invité.

Elle eut un rire bref.

– Ce n'est pas aussi simple que ça.

– Pourquoi ? Ça me semble assez clair. Une fois qu'il est sorti d'ici, vous sautez dans la voiture et vous y allez.

– Notre assurance ne paiera pas pour ça, a-t-elle dit. Pas maintenant, de toute façon. Il obtient les soins standards appropriés – et crois-le ou pas, la compagnie d'assurances a été assez réactive à ce jour. Ils ont payé

pour toutes les hospitalisations, tout l'interféron, et toutes les dépenses supplémentaires sans tracas. Ils m'ont même attribué une aide sociable personnelle, et crois-moi, elle est sympathique à notre sort. Mais il n'y a rien qu'elle peut faire, car notre médecin pense qu'il vaut mieux que nous donnons un peu plus de temps à l'interféron. Aucune compagnie d'assurance dans le monde ne paiera pour des traitements expérimentaux. Et pas un assureur ne consentira à payer pour des traitements en dehors de la norme standard des soins, en particulier s'ils sont dans d'autres États, et tentent de nouvelles choses

à tout hasard qui pourrait fonctionner.

– Poursuivez-les en justice.

– John, notre assureur n'a pas battu un cil à tous les coûts pour les soins intensifs et les hospitalisations supplémentaires, et la réalité, c'est que Tim obtienne le traitement approprié. La chose est que je ne peux pas prouver que Tim irait mieux dans un autre endroit, en recevant des traitements alternatifs. Je pense que ça pourrait l'aider, j'espère que ça lui viendra en aide, mais personne ne le sait avec certitude. (Elle secoua la tête.) Quoi qu'il en soit, même si je les poursuivais en justice et que la

compagnie d'assurances finit par payer tout ce que j'ai demandé, cela prendrait du temps... et c'est ce que nous n'avons pas. (Elle soupira.) Mon point est que ce n'est pas seulement un problème d'argent, c'est un problème de temps.

– De combien parles-tu ?

– Beaucoup. Et si Tim finit à l'hôpital avec une infection et dans l'unité de soins intensifs comme c'est déjà arrivé, je ne peux même pas commencer à l'imaginer. Plus que je ne pourrais jamais espérer payer, c'est sûr.

– Que vas-tu faire ?

– Trouver de l'argent, dit-elle. Je n'ai pas le choix. Et la communauté a été favorable. Dès que le mot au sujet de Tim s'est répandu, il y a eu un reportage aux nouvelles locales et dans le journal, et toute la population de la ville a promis de commencer à collecter de l'argent. Ils ont ouvert un compte bancaire spécial et tout. Mes parents ont aidé. L'endroit où nous avons travaillé a aidé. Les parents de certains des enfants avec qui nous avons travaillé ont aidé. J'ai entendu dire qu'ils ont même mis des bocaux dans plusieurs commerces.

Mon esprit a flashé à la vue du bocal au bout du comptoir du bar Hal, le

jour de mon arrivée à Lenoir. J'avais jeté quelques dollars, mais soudain, j'ai senti que c'était insuffisant.

– Êtes-vous proche ?

– Je ne sais pas, dit-elle en secouant la tête, comme si elle était réticente à y penser. Tout cela a commencé il y a peu de temps, et depuis que Tim a eu son traitement, je suis ici et au ranch. Mais nous parlons de beaucoup d'argent. (Elle écarta sa tasse de thé et a offert un sourire triste.) Je ne sais même pas pourquoi je te dis tout cela. Je veux dire, je ne peux pas garantir que n'importe quels de ces endroits peuvent même l'aider. Tout ce que je peux te dire c'est que si

nous restons, je sais qu'il ne va pas survivre. Il pourrait ne pas survivre ailleurs non plus, mais au moins, il y a une chance… et en ce moment, c'est tout ce que j'ai.

Elle s'arrêta, incapable de continuer, regardant aveuglément la table tachée.

– Tu veux savoir ce qui est le plus fou ? demanda-t-elle finalement. Tu es le seul à qui j'ai dit cela. D'une certaine façon, je sais que tu es la seule personne qui peut probablement comprendre ce que je vis, sans avoir à me sentir de faire attention à ce que je dis. (Elle leva sa tasse, puis la reposa.) Je sais que c'est injuste

compte tendu de ton père…

– C’est correct, l’ai-je rassurée.

– Peut-être, dit-elle. Mais c’est égoïste pareil. Tu essaies d’avancer à travers tes propres émotions de la perte de ton père, et je suis ici à te surcharger avec les miennes de quelque chose qui pourrait arriver ou pas.

Elle se retourna pour regarder par la fenêtre de la cafétéria, mais je savais qu’elle ne voyait pas la pelouse s’étalant devant.

– Hey, ai-je dit en prenant sa main. Je te l’ai dit. Je suis content que tu me l’aies dit, ne serait-ce que pour soulager ton coeur.

Après un moment, Savannah haussa les épaules.

– Donc, c'est nous, hein ? Deux soldats blessés en quête de soutien.

– Cela semble à peu près exact.

Elle leva ses yeux pour rencontrer les miens.

– Nous sommes chanceux, murmurait-elle.

Malgré tout, je sentais mon coeur sauter un battement.

– Ouais, ai-je dit. Nous sommes chanceux.

Nous avons passé la plupart de l'après-midi dans la chambre de Tim. Il dormait quand nous sommes arrivés, s'est réveillé pendant quelques minutes, puis se rendormit. Alan veillait au pied du lit, ignorant ma présence alors qu'il se concentrait sur son frère. Savannah restait en alternance à côté de Tim sur le lit ou assise dans le fauteuil à côté du mien. Quand elle était proche, nous avons parlé de l'état de Tim, du cancer de la peau en général, des spécificités des traitements de remplacement possibles. Elle avait passé des semaines à faire des recherches sur Internet et connaissait les détails de

chaque essai clinique en cours. Sa voix n'a jamais dépassé le murmure; elle ne voulait pas qu'Alan l'entende. Au moment où elle a terminé, j'en savais plus sur le mélanome que je l'imaginais possible.

Il était un peu après l'heure du dîner quand Savannah est finalement partie. Tim avait dormi pendant la plupart de l'après-midi, et par la façon tendre qu'elle l embrassa avant de partir, je savais qu'elle croyait qu'il dormirait ainsi toute la nuit. Elle l'embrassa une seconde fois, puis lui serra la main et fit signe vers la porte. Nous sommes sortis tranquillement.

– Allons à la voiture, dit-elle une fois

que nous étions à l'extérieur.

– Vas-tu revenir ?

– Demain. S'il se réveille, je ne veux pas lui donner une raison de penser qu'il doit rester éveillé. Il a besoin de repos.

– Qu'en est-il d'Alan ?

– Il est monté avec son vélo, dit-elle. Il vient ici chaque matin et revient tard en soirée. Il ne viendra pas avec moi, même si je lui demande. Mais peu importe. Il fait la même chose depuis des mois maintenant.

Quelques minutes plus tard, nous avons quitté le parking de l'hôpital et nous tourna dans le trafic du soir. Le

ciel était d'un gris épais et de lourds nuages étaient sur l'horizon, ce qui présageait les mêmes types d'orages de la côte. Savannah était perdue dans ses pensées et parlait peu. Dans son visage, je voyais le même épuisement que je sentais. Je ne pouvais pas imaginer d'avoir à revenir le lendemain, et le surlendemain, tout en sachant qu'il existait une possibilité qu'il puisse aller mieux ailleurs.

Lorsque nous sommes arrivés, j'ai regardé Savannah et j'ai remarqué une larme couler lentement sur sa joue. Voir cela a presque brisé mon coeur, mais quand elle m'a vu la

regarder, elle a balayé à toute volée la larme d'un air surpris. J'ai stationné la voiture sous le gros arbre à côté de la vieille camionnette. À ce moment-là, les premières gouttes de pluie commençaient à frapper le pare-brise.

Comme nous restions là sans rien dire, je me demandais encore si c'était un au revoir. Avant que je ne puisse penser à dire quelque chose, Savannah se tourna vers moi.

– As-tu faim ? Il y a une tonne de nourriture dans le réfrigérateur.

Quelque chose dans son regard m'a prévenu que je devrais refuser, mais je me suis retrouvé à hocher la tête.

– J’aimerais avoir quelque chose à manger, ai-je dit.

– J’en suis heureuse, dit-elle d’une sa voix douce. Je ne veux pas vraiment être seule ce soir.

Nous sommes sortis de la voiture comme la pluie a commencé à tomber plus durement. Nous avons pris un élan vers la porte d’entrée, mais le temps d’avoir atteint le porche, je pouvais sentir l’humidité à travers le tissu de mes vêtements. Molly nous a entendus, et comme Savannah poussa la porte, le chien a bondi devant moi par la cuisine à ce que j’ai supposé être la salle de séjour. Comme je regardais le chien, j’ai pensé à mon

arrivée la veille et combien le temps avait changé depuis que nous avions été séparés. C'en était trop à traiter. Comme lorsque j'étais en patrouille en Irak, je me suis endurci pour me concentrer uniquement sur le présent tout en restant attentif à ce qui pourrait arriver après.

– Nous avons un peu de tout, a-t-elle lancé sur son chemin vers la cuisine. C'est ainsi que ma mère traite tout cela. En faisant de la cuisine. Nous avons du ragoût, du chili, du pâté au poulet, du porc grillé, de la lasagne…

Elle passa la tête hors du réfrigérateur tandis que je suis entré dans la cuisine.

– Est-ce que quelque te semble appétissant ?

– Cela n’a pas d’importance, ai-je dit. Tout ce que tu voudras.

À ma réponse, j’ai vu un flash de déception sur son visage et su immédiatement qu’elle était fatiguée d’avoir à prendre des décisions. Je me suis raclé la gorge.

– Les lasagnes sonnent bien.

– D’accord, a-t-elle dit. Je prépare cela tout de suite. Es-tu super affamé ou juste affamé ?

J’y ai pensé.

– Affamé, je suppose.

– Salade ? J’ai quelques olives noires et des tomates que je pourrais ajouter. C’est génial avec de la vinaigrette ranch et des croûtons.

– Cela semble parfait.

– Très bien, dit-elle. Ce ne sera pas long.

J’ai regardé Savannah comme elle sortait une tête de laitue et une tomate dans le tiroir du bas du réfrigérateur. Elle les rinça sous le robinet, coupa les tomates en dés et la laitue, puis les ajouta dans un bol en bois. Puis elle couronna la salade avec des olives et la posa sur la table. Elle déposa de généreuses portions de

lasagnes sur deux assiettes puis passa la première au micro-ondes. Il y avait une qualité constante de ses mouvements, comme si elle trouvait cette simple tâche à portée de la main.

– Je ne sais pas pour toi, mais je pourrais prendre un verre de vin, dit-elle en soulignant un petit support sur le comptoir près de l'évier. J'ai un agréable Pinot Noir.

– Je vais essayer cela, ai-je dit. As-tu besoin de moi pour l'ouvrir ?

– Non, ça va aller. Mon tire-bouchon est très efficace.

Elle ouvrit la bouteille et en versa

dans deux verres. Bientôt, elle était assise en face de moi, nos assiettes devant nous. Les lasagnes dégageaient de la vapeur, et l'arôme m'a rappelé combien j'étais affamé. Après avoir pris une première bouchée, je fis signe vers elle avec ma fourchette.

– Wow ! C'est délicieux.

– Ça l'est, n'est-ce pas ?

Au lieu de prendre une bouchée, cependant, elle a pris une gorgée de vin.

– C'est aussi le repas préféré de Tim. Après que nous nous sommes mariés, il suppliait toujours ma mère pour lui en faire un plat. Elle adore cuisiner, et

ça la rend heureuse de voir les gens aimer sa nourriture.

De ma place, je la regardais alors qu'elle passait son doigt autour du bord de son verre. Le vin rouge se refléta par la lumière comme la facette d'un rubis.

– Si tu en veux encore, j'en ai encore beaucoup, a-t-elle ajouté. Crois-moi, tu me ferais une faveur. La plupart du temps, la nourriture se perd. Je sais que je devrais lui dire d'en apporter moins, mais elle ne le prendrait pas bien.

– C'est difficile pour elle, ai-je dit. Elle sait que tu es malheureuse.

– Je sais.

Elle a pris un autre verre de vin.

– Tu vas manger, n’est-ce pas ? dis-je en faisant signe à son assiette intacte.

– Je n’ai pas faim, dit-elle. C’est toujours comme ça quand Tim est à l’hôpital… je réchauffe quelque chose, je me réjouis de manger, mais dès que c’est devant moi, mon estomac se ferme.

Elle regarda son assiette comme si elle essayait, puis secoua la tête.

– Fais-moi plaisir, ai-je exhorté. Prends une bouchée. Tu dois manger.

– Ça va bien aller.

Je me suis arrêté, ma fourchette à mi-chemin.

– Fais-le pour moi, alors. Je ne suis pas habitué à ce que les gens me regarde manger. Ça me fait sentir bizarre.

– Très bien.

Elle ramassa sa fourchette, coupa un minuscule morceau et a pris une bouchée.

– Heureux maintenant ?

– Oh oui, ai-je reniflé. C'est exactement ce que je voulais dire. Cela me fait sentir beaucoup plus à l'aise. Pour le dessert, peut-être pouvons-nous diviser deux ou trois

miettes. D'ici là, cependant, continue de tenir ta fourchette et faire semblant.

Elle se mit à rire.

– Je suis heureuse que tu sois ici, dit-elle. Ces jours-ci, tu es la seule personne à qui viendrait l'idée de me parler comme ça.

– Comme ça ? Honnêtement ?

– Oui, dit-elle. Crois-le ou pas, c'est exactement ce que je voulais dire, a-t-elle dit en posa sa fourchette puis repoussa son assiette, ignorant ma demande. Tu as toujours été bon avec ça.

– Je me rappelle la même chose de

toi.

Elle jeta sa serviette sur la table.

– C'était de bons jours, hein ?

La façon dont elle me regardait a fait que le passé s'est précipité dans ma tête, et pendant un moment, j'ai revécu chaque émotion, chaque espoir et le rêve que je n'avais jamais eus pour nous. Elle était une fois de plus la jeune femme que j'avais rencontrée sur la plage avec sa vie devant elle, une vie dont je voulais faire partie.

Puis elle passa une main dans ses cheveux, faisant refléter la bague à son doigt à la lumière. Je baissai les

yeux, en me concentrant sur mon assiette.

– Quelque chose comme ça.

Je pris une bouchée en essayant d'effacer ces images. Dès que j'ai été capable, je me suis de nouveau attaqué à la lasagne.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? a-t-elle demandé. Est-ce que tu es fâché ?

– Non.

– Tu sembles fâché.

Elle était la même femme que je me suis souvenu – sauf qu'elle était mariée. J'ai pris une gorgée de vin d'un trait, et j'ai remarqué qu'elle

était l'équivalente de toutes les gorgées qu'elle avait prises. Je me suis penché sur ma chaise.

– Pourquoi suis-je ici, Savannah ?

– Je ne sais pas ce que tu veux dire.

– Ceci, ai-je dit, faisant signe autour de la cuisine. Me demander de venir dîner, même si tu ne mangeras pas. Se souvenir des vieux jours. Qu'est-ce qui se passe ?

– Rien, a-t-elle insisté.

– Alors qu'est-ce que c'est ? Pourquoi m'as-tu invité ?

Au lieu de répondre à la question, elle se leva et remplis de nouveau son

verre de vin.

– Peut-être que j'avais juste besoin de parler à quelqu'un, murmurait-elle. Comme je l'ai dit, je ne peux pas en parler à ma mère ou mon père; je ne peux même pas parler à Tim comme ça. (Elle avait l'air presque vaincue.) Tout le monde a besoin de quelqu'un à qui parler.

Elle avait raison, et je le savais. C'était la raison pour laquelle j'étais venu à Lenoir.

– Je comprends, ai-je dit en fermant les yeux, et lorsque je les rouvris, je pouvais sentir Savannah m'examiner. C'est juste que je ne suis pas sûr de

quoi faire de tout cela. Le passé. Nous. Toi étant mariée. Même ce qui arrive à Tim. Rien de tout cela ne fait beaucoup de sens.

Son sourire était plein de chagrin.

– Et tu penses que cela fait un sens pour moi ?

Lorsque je n'ai rien dit, elle a mis de côté son verre.

– Tu veux savoir la vérité ? a-t-elle demandé, n'attendant pas une réponse. Je ne fais qu'essayer de passer à travers la journée avec suffisamment d'énergie pour faire face à demain. (Elle ferma les yeux comme si l'admettre était douloureux,

puis les rouvrit.) Je sais ce que tu sens toujours pour moi, et je serais ravie de te dire que j'ai un certain désir secret de savoir tout ce que tu as vécu depuis que je t'ai envoyé cette terrible lettre, mais pour être honnête ? (Elle hésita.) Je ne sais pas si je veux réellement le savoir. Tout ce que je sais, c'est que lorsque tu es apparu hier, je me sentais… eh bien. Pas géniale, pas bien, mais pas trop mal non plus. Et c'est la chose. Pendant les six derniers mois, tout ce que j'ai fait me faisait sentir mal. Je me réveille tous les jours nerveuse, tendue, en colère, frustrée et terrifiée que je vais perdre l'homme que j'ai

épousé. Je me sens ainsi jusqu'à ce que le soleil se couche, poursuivit-elle. Chaque jour, au cours des six derniers mois. C'est ma vie en ce moment, mais le plus dur, c'est qu'à partir de maintenant, je sais que ça ne fera qu'empirer. Maintenant, il y a la responsabilité supplémentaire d'essayer de trouver un moyen de sauver la vie de mon mari. D'essayer de trouver un traitement qui pourrait l'aider. D'essayer de sauver sa vie.

Elle s'arrêta et me regarda de près, en essayant de mesurer ma réaction.

Je savais qu'il y avait des mots pour réconforter Savannah, mais comme d'habitude, je ne savais pas quoi dire.

Tout ce que je savais c'était qu'elle était toujours la femme de qui je suis une fois tombé amoureux, la femme que j'aimais toujours, mais que je ne pourrais jamais avoir.

– Je suis désolée, a-t-elle finalement dit, sonnant dépassée. Je ne veux pas te mettre sur la sellette. (Elle eut un sourire fragile.) Je voulais juste que tu saches que je suis contente que tu sois ici.

Je me suis concentré sur le grain du bois de la table, en essayant de garder mes sentiments cachés.

– Bien, ai-je dit.

Elle errait vers la table. Elle a ajouté

un peu de vin à mon verre, comme si j'allais encore boire après cette confession.

– Je vide mon coeur et tout ce que me dit est « bien » ?

– Que veux-tu que je te dise ?

Savannah se détourna puis se dirigea vers la porte de la cuisine.

– Tu aurais pu dire que tu es content d'être venu aussi, dit-elle d'une voix à peine audible.

Avec cela, elle avait disparu. Je n'ai pas entendu la porte s'ouvrir, donc j'ai supposé qu'elle était partie dans la salle de séjour.

Son commentaire m'a dérangé, mais je n'étais pas sur le point de la suivre. Les choses avaient changé entre nous, et il n'y avait aucun moyen qu'elles puissent être ce qu'elles étaient autrefois. J'ai englouti les lasagnes dans ma bouche avec un mépris obstiné, me demandant ce qu'elle voulait de moi. Elle était la personne qui avait envoyé la lettre, elle était celle qui avait tout arrêté. Elle était celle qui s'est mariée. Étions-nous supposés de faire comme si rien de tout cela ne s'était passé ?

J'ai fini de manger et ai amené les deux assiettes à l'évier et les ai rincées. Par la fenêtre éclaboussée par

la pluie, j'ai vu ma voiture et je savais que je devrais simplement partir sans regarder en arrière. Ce serait plus facile de cette façon pour nous deux. Mais quand j'ai atteint mes poches pour prendre les clés, je me suis figé. Au crépitement de la pluie sur le toit, j'ai entendu un son de la salle de séjour, un son qui a désamorcé ma colère et ma confusion. J'ai réalisé que Savannah pleurait.

J'ai essayé d'ignorer le son, mais je ne pouvais pas. En prenant mon vin, je suis entré dans la salle de séjour.

Savannah était assise sur le canapé, s'agrippant au verre de vin dans ses mains. Elle leva les yeux comme je

suis entré.

Dehors, le vent avait commencé à prendre de la vigueur, et la pluie a commencé à tomber de plus en plus fort. Au-delà de la vitre de la salle de séjour, la foudre a étincelé, suivi par le grondement régulier du tonnerre, long et bas.

Prenant une place à côté d'elle, j'ai mis mon verre sur la table basse et regarda autour de la pièce. Au sommet du manteau de la cheminée était posées des photographies de Savannah et Tim le jour de leur mariage : une où ils coupaient le gâteau et une autre prise à l'église. Elle rayonnait, et je me suis retrouvé à

souhaiter que j'étais à côté d'elle dans la photo.

– Désolée, dit-elle. Je sais que je ne devrais pas pleurer, mais je ne peux pas m'en empêcher.

– C'est compréhensible, ai-je murmuré. Tu as enduré beaucoup de choses.

Dans le silence, j'ai écouté la pluie s'abattre sur les vitres.

– C'est tout qu'une tempête, ai-je observé en lâchant des mots dans un silence tendu.

– Oui, dit-elle en écoutant à peine.

– Penses-tu qu'Alan va pouvoir

revenir ?

Elle tapa ses doigts contre le verre.

– Il ne sortira pas jusqu'à ce qu'il arrête de pleuvoir. Il n'aime pas la foudre. Mais cela ne devrait pas durer longtemps. Le vent poussera la tempête vers la côte. Au moins, c'est ainsi que ça se passe ces derniers temps. (Elle hésita.) Tu te rappelles de cette tempête quand nous nous étions assis ? Quand je t'ai emmené à la maison que nous avons construite ?

– Bien sûr.

– Je pense toujours à cette nuit. C'était la première fois que je t'ai dit que je t'aimais. Je me souvenais de

cette nuit, l'autre jour. J'étais assise ici comme je le suis maintenant. Tim était à l'hôpital, Alan était avec lui, et tandis que je regardais la pluie, tout m'est revenu. Le souvenir était si vif que j'ai pensé qu'il venait d'arriver. Et puis, la pluie s'est arrêtée et je savais qu'il était temps que j'aille nourrir les chevaux. J'étais de retour dans ma vie normale, et j'ai immédiatement pensé que je venais d'imaginer tout cela. Comme si cela était arrivé à quelqu'un d'autre, quelqu'un que je ne connais même plus désormais. (Elle se pencha vers moi.) De quoi tu te rappelles ?

– De tout, ai-je dit.

Elle me regarda en dessous de ses cils.

– Rien ne se perd ?

La tempête a l'extérieur a paraître la pièce sombre et intime, et je sentais un frisson d'anticipation coupable en pensant à où tout cela pourrait nous mener. Je la voulais autant que je n'ai jamais voulu quelqu'un, mais dans le fond de mon esprit, je savais que Savannah n'était pas la mienne. Je pouvais sentir la présence de Tim autour de moi, et je savais qu'elle n'était pas tout à fait elle-même.

J'ai pris une gorgée de vin, puis posa le verre sur la table.

– Non, ai-je dit en gardant ma voix ferme. Rien ne se perd. Mais c'est

pour cela que tu as toujours voulu que je regarde la lune, n'est-ce pas ? Pour que je puisse me souvenir de tout ?

Ce que je n'ai pas dit, c'est que je sors encore pour regarder la lune, et malgré la culpabilité que je ressentais d'être ici, je me demandais si elle le faisait aussi.

– Tu veux savoir ce dont je me souviens le plus ? a-t-elle demandé.

– Quand j'ai cassé le nez de Tim ?

– Non.

Elle rit puis redevint sérieuse.

– Je me souviens des fois où nous

sommes allés à l'église. Tu te rends compte que ce sont les seules fois où je ne t'ai vu porter une cravate ? Tu devrais t'habiller ainsi plus souvent. Tu avais bonne mine.

Elle semblait réfléchir avant de tourner ses yeux sur moi à nouveau.

– Vois-tu quelqu'un ?

– Non.

Elle hocha la tête.

– C'est ce que je pensais. J'ai supposé que tu en aurais parlé.

Elle se tourna vers la fenêtre. Dans la distance, je pouvais voir l'un des chevaux galoper sous la pluie

– Je vais aller les nourrir un peu plus tard. Je suis sûre qu'ils se demandent déjà où je suis.

– Ils vont bien, l'ai-je assurée.

– Facile à dire pour toi. Fais-moi confiance, ils peuvent devenir aussi de mauvaise humeur que les humains quand ils ont faim.

– Cela doit être difficile de tout gérer seule.

– Ça l'est. Mais qu'est-ce que je peux faire ? Au moins, notre employeur a été compréhensif. Tim est en congé de maladie, et chaque fois qu'il est à l'hôpital, ils m'ont laissé prendre le temps que j'ai besoin. (Puis, d'un ton

taquin, elle ajouta :) Comme dans l'armée, n'est-ce pas ?

– Oh, oui. C'est exactement la même chose.

Elle eut un petit rire, puis est devenue sobre à nouveau.

– Comment c'était en Irak ?

J'étais sur le point de faire ma blague habituelle sur le sable, mais au lieu de cela, j'ai dit :

– C'est difficile à décrire.

Savannah a attendu, et je me suis étendu pour prendre mon verre de vin. Même avec elle, je n'étais pas sûr que je voulais en parler. Mais quelque

chose se passait entre nous, quelque chose que je voulais et pourtant, que je ne voulais pas. Je me suis forcé à regarder la bague de Savannah et d'imaginer la trahison qu'elle ressentirait sans doute plus tard. Je fermai les yeux et j'ai commencé avec la nuit de l'invasion.

Je ne sais pas combien de temps j'ai parlé, mais c'était assez long pour que la pluie ait pris fini. Avec le soleil à la dérive dans sa lente descente, l'horizon brillait des couleurs d'un arc-en-ciel. Savannah a rempli son verre. Au moment où j'ai terminé, j'ai été entièrement dépassé et je savais que je n'en parlerais jamais de nouveau.

Savannah était restée calme pendant que je parlais, posant une question à l'occasion pour me faire savoir qu'elle écoutait tout ce que je disais.

– C'est différent de ce que j'avais imaginé, a-t-elle fait remarquer.

– Oui ? demandai-je.

– Lorsque tu parcours les titres ou lis les histoires, la plupart du temps, les noms des soldats et les villes en Irak sont juste des mots. Mais pour toi, c'est personnel… c'est vrai. Peut-être trop réel.

Je n'avais rien à ajouter, et je sentis sa main atteindre la mienne. Son toucher a fait sauter quelque chose

en moi.

– Je souhaite que tu n'aies jamais dû passer par tout cela.

J'ai serré sa main et senti sa réponse. Quand elle m'a finalement lâché, la sensation de son toucher s'attardait, et comme une vieille habitude retrouvée, je la regardais mettre une mèche de cheveux derrière son oreille. La vue me faisait mal.

– C'est étrange comment le destin fonctionne, dit-elle, sa voix presque un chuchotement. As-tu imaginé que ta vie se passerait ainsi ?

– Non.

– Moi non plus, dit-elle. Lorsque tu es

retourné en Allemagne la première fois, je savais juste que toi et moi allions nous marier un jour. J'étais plus sûre de cela que tout dans ma vie.

J'ai regardé mon verre comme elle continuait.

– Et ensuite, à ta deuxième permission, j'ai été encore plus sûre. En particulier après que nous ayons fait l'amour.

– Ne fais pas ça, ai-je dit en secouant la tête. Il ne faut pas parler de ça.

– Pourquoi ? a-t-elle demandé. Le regrettes-tu ?

– Non.

Je ne pouvais pas la regarder.

– Bien sûr que non. Mais tu es mariée, maintenant.

– Mais c'est arrivé, a-t-elle dit. Veux-tu que je l'oublie ?

– Je ne sais pas, ai-je dit. Peut-être.

– Je ne peux pas, dit-elle, surprise et blessée. C'était ma première fois. Je ne l'oublierai jamais, et à sa manière, ce sera toujours spécial pour moi. Ce qui s'est passé entre nous était beau.

Je n'avais pas confiance en moi pour répondre, et après un moment, elle semblait se replier sur elle-même. En se penchant en avant, elle a demandé :

– Quand tu as découvert que j'avais épousé Tim, qu'est-ce que tu as pensé ?

J'ai attendu pour répondre, voulant choisir mes mots avec soin.

– Ma première pensée fut que dans un sens, c'était logique. Il était en amour avec toi depuis des années. Je l'ai su à partir du moment où je l'ai rencontré. (J'ai passé une main sur mon visage.) Après cela, je me sentais… en conflit. J'étais heureux que tu aies choisi quelqu'un comme lui, parce qu'il est un gars sympa et vous avez beaucoup de choses en commun, mais j'étais juste… triste. Il ne nous restait plus beaucoup de

temps. J'aurais été libéré de l'armée depuis presque deux ans maintenant.

Elle serra les lèvres ensemble.

– Je suis désolée, murmurait-elle.

– Je le suis aussi. (J'ai essayé de sourire.) Si tu veux mon opinion honnête, je pense que tu aurais dû m'attendre.

Elle se mit à rire d'un air incertain, et j'ai été surpris par le regard d'envie sur son visage. Elle s'est étendue pour prendre son verre de vin.

– J'ai pensé à ça aussi. Où nous aurions été, où nous aurions vécu, ce que nous ferions de nos vies. En particulier dernièrement. La nuit

dernière, après que tu sois parti, c'est tout ce que je pouvais penser. Je sais comment ça semble épouvantable, mais les deux dernières années, j'ai essayé de me convaincre que même si notre amour était réel, il n'aurait jamais duré. (Son expression était désespérée.) Tu m'aurais vraiment épousée, n'est-ce pas ?

– En un clin d'oeil. Et je le ferais toujours si je pouvais.

Le passé semblait soudain peser sur nous, nous submergeant dans son intensité.

– C'était réel, n'est-ce pas ? (Sa voix avait un tremblement.) Toi et moi ?

La lumière grise du crépuscule se reflétait dans ses yeux alors qu'elle attendait ma réponse. Dans les instants qui se sont écoulés, j'ai senti le poids du pronostic de Tim suspendu au-dessus de nous deux. Mes pensées étaient morbides et mauvaises, mais elles étaient là quand même. Je me détestais pour penser à la vie après Tim, éloignant ensuite cette pensée.

Pourtant, je ne pouvais pas. Je voulais prendre Savannah dans mes bras, la tenir, reprendre tout ce que nous avions perdu dans nos années séparées. Instinctivement, j'ai commencé à me pencher vers elle.

Savannah savait ce qui allait arriver, mais n'a pas reculé. Pas au début. Comme mes lèvres s'approchaient des siennes, elle se retourna vivement et le vin qu'elle tenait nous éclaboussa.

Elle sauta sur ses pieds, posant son verre sur la table et éloignant son chemisier de sa peau.

– Je suis désolé, ai-je dit.

– Ça va, dit-elle. Je vais me changer. Je dois empêcher cette absorption. C'est l'un de mes favoris.

– D'accord, ai-je dit.

Je l'ai regardée quitter la salle de séjour et descendre le couloir. Elle se tourna dans sa chambre sur la droite,

et quand elle a disparu, j'ai maudit. J'ai secoué la tête à ma propre stupidité, puis j'ai alors remarqué le vin sur ma chemise. Je me resté debout et j'ai commencé à marcher dans le couloir à la recherche de la salle de bains.

En tournant une poignée de porte au hasard, je suis tombé nez à nez avec moi-même dans le miroir de la salle de bains. Dans son reflet, je pouvais voir Savannah par la porte entrouverte de sa chambre. Elle était torse nu, son dos à moi, et même si j'ai essayé, je ne pouvais pas me détourner.

Elle dut sentir mon regard sur elle, car

elle regarda par-dessus son épaule. Je pensais qu'elle allait tout à coup fermer la porte ou se couvrir, mais elle n'a rien fait. Au lieu de cela, elle a attrapé mes yeux et les a tenus, tandis que je continuais de la regarder. Et puis, lentement, elle se retourna vers moi.

Nous étions là en face de l'autre à travers le reflet dans le miroir, avec seulement le chemin étroit du couloir qui nous séparait. Ses lèvres ont été séparées un peu, et elle releva un peu son menton; je savais que si je vivais mille ans, je n'oublierais jamais à quel point elle était exquise à ce moment-là. Je voulais traverser le couloir et

aller vers elle, sachant qu'elle me voulait autant que je la voulais. Mais je suis resté là où j'étais, figé par la pensée qu'elle allait un jour me haïr pour ce que nous voulions si évidemment.

Et Savannah, qui me connaissait mieux que quiconque, baissa les yeux comme si tout à coup elle en venait à la même conclusion. Elle se retourna comme la porte d'entrée s'est soudainement ouverte et j'ai entendu un hurlement percer l'obscurité.

Alan…

Je me suis tourné et me précipita vers la salle de séjour; Alan avait déjà

disparu dans la cuisine, et je pouvais entendre les portes d'armoires s'ouvrir et claquer pendant qu'il continuait à hurler, presque comme s'il était en train de mourir. Je me suis arrêté, ne sachant pas quoi faire. Un instant plus tard, Savannah se précipita devant moi, tirant sa chemise en place.

– Alan ! J'arrive ! a-t-elle crié, sa voix frénétique. Tout va bien aller !

Alan a continué à hurler et les armoires ont continué à claquer.

– As-tu besoin d'aide ? ai-je demandé.

– Non. Laisse-moi gérer cela. Ça arrive parfois quand il rentre de l'hôpital.

Comme elle se précipita dans la cuisine, je pouvais à peine l'entendre commencer à lui parler. Sa voix était presque perdue dans la clameur, mais j'ai entendu la fermeté en elle, et en m'approchant, je pouvais la voir à côté de lui, en essayant de le calmer. Cela ne semblait pas avoir d'effet, et je sentais l'envie de l'aider, mais Savannah est restée calme. Elle continua à lui parler régulièrement, puis posa une main sur le dessus de la sienne, en suivant le claquement des armoires.

Finalement, après ce qui semblait une éternité, le claquement a commencé à ralentir et à devenir plus rythmé; puis

a ensuite lentement disparut. Les cris d'Alan ont suivi le même schéma. La voix de Savannah était plus douce maintenant, et je pouvais davantage entendre les mots.

Je me suis assis sur le canapé. Quelques minutes plus tard, je me levai et allai à la fenêtre. C'était sombre; les nuages avaient passé, et au-dessus des montagnes étaient un tourbillon d'étoiles. Curieux de savoir ce qui se passait, je me suis déplacé à un endroit dans la salle de séjour qui m'a donné un aperçu de la cuisine.

Savannah et Alan étaient assis sur le plancher de la cuisine. Son dos était appuyé contre les armoires, et Alan

posa sa tête sur sa poitrine comme elle passa une main dans ses cheveux. Il clignait rapidement des yeux, comme s'il était câblé pour être toujours en mouvement. Les yeux de Savannah brillaient avec des larmes, mais je pouvais voir son regard concentré, et je savais qu'elle était déterminée à ne pas lui faire savoir combien elle a été mal.

– Je l'aime, ai-je entendu dire Alan.

Fini la voix profonde de l'hôpital; ceci était la douloureuse affirmation d'un petit garçon effrayé.

– Je sais, mon chéri. Je l'aime aussi. Je l'aime tellement. Je sais que tu as

peur et j’ai peur aussi.

Je pouvais entendre dans sa voix à quel point elle le pensait.

– Je l’aime, répétait Alan.

– Il sera sorti de l’hôpital dans quelques jours. Les médecins font tout ce qu’ils peuvent.

– Je l’aime.

Elle l’embrassa sur le sommet de sa tête.

– Il t’aime aussi, Alan. Et moi aussi. Et je sais qu’il a hâte de monter à cheval avec toi à nouveau. Il me l’a dit. Et il est si fier de toi. Il me le dit tout le temps que tu fais un bon travail ici.

– J’ai peur.

– Moi aussi, mon chéri. Mais les médecins font tout ce qu’ils peuvent.

– Je l’aime.

– Je sais. Je l’aime aussi. Plus que tu ne peux l’imaginer.

J’ai continué à les regarder, sachant tout à coup que je n’avais rien à faire ici. Tout le temps que je me tenais là, Savannah n’a jamais levé les yeux, et je me sentais hanté par tout ce que nous avions perdu.

J’ai tapoté ma poche, pris mes clés, et me retourna pour partir en sentant des larmes brûlantes l’arrière de mes yeux. J’ai ouvert la porte, et malgré le

fort grincement, je savais que Savannah n'entendrait rien.

Je suis parti en me demandant si je n'avais jamais été aussi fatigué de toute ma vie. Et plus tard, alors que je roulais vers mon motel et écoutait la voiture ralentir comme j'attendais à un feu de circulation pour changer, je savais que les passants verraient un homme pleurer, un homme qui pensait que ses larmes ne s'arrêteraient jamais.

J'ai passé le reste de la soirée seul dans ma chambre de motel. À

l’extérieur, je pouvais entendre des étrangers passer devant ma porte, des bagages roulant derrière eux. Lorsque des voitures tournaient dans le parking, ma chambre s’illuminait momentanément par des phares lançant des images fantomatiques contre les murs. Des gens sur la route, des gens avançant dans la vie. Comme j’étais allongé sur le lit, je pensais à cela avec envie et je me demandais si je ne pourrais jamais faire la même chose.

Je n’ai pas pris la peine d’essayer de dormir. J’ai pensé à Tim, mais bizarrement, au lieu de la figure émaciée que j’avais vue dans la

chambre d'hôpital, je ne voyais que le jeune homme que j'avais rencontré à la plage, l'étudiant avec un sourire facile pour tout le monde. J'ai pensé à mon père et je me demandais à quoi avaient ressemblé ses dernières semaines. J'ai essayé d'imaginer la personne l'écouter parler de ses pièces de monnaie et priait que le directeur avait eu raison quand il m'a dit que mon père était décédé paisiblement dans son sommeil. J'ai pensé à Alan et au monde étranger qui habitait son esprit. Mais surtout, j'ai pensé à Savannah. J'ai rejoué la journée que nous venions de passer ensemble, et revenant sans cesse sur

le passé, en essayant d'échapper à un vide qui ne partirait pas.

Dans la matinée, j'ai regardé le soleil se lever, un marbre d'or émergeant de la terre. J'ai pris une douche et chargé le peu de biens que j'avais apporté à l'arrière dans la voiture. Au restaurant de l'autre côté de la rue, j'ai commandé un petit-déjeuner, mais quand l'assiette est arrivée en dégageant une vapeur d'eau devant moi, je l'ai poussée de côté et me suis nourri d'une tasse de café en me demandant si Savannah était déjà debout, à nourrir ses chevaux.

Il était neuf heures du matin quand je suis arrivé à l'hôpital. Je me suis

inscrit et pris l'ascenseur jusqu'au troisième étage; je marchais dans le même couloir que j'avais emprunté la veille. La porte de Tim était à moitié ouverte, et je pouvais entendre la télévision. Il m'a vu et a souri de surprise.

– Hé, John, a-t-il dit en éteignant la télévision. Entre. J'étais justement à tuer le temps.

Comme je me suis assis dans la même chaise que la veille, j'ai remarqué qu'il avait meilleure mine. Il a lutté pour s'asseoir plus haut dans le lit avant de se concentrer sur moi.

– Qu'est-ce qui t'amène ici si tôt ?

– Je me prépare à partir, ai-je dit. Je dois prendre un vol demain pour l'Allemagne. Tu sais comment c'est.

– Oui, je sais, a-t-il dit en hochant la tête. J'ai bon espoir de sortir d'ici plus tard aujourd'hui. J'ai eu une assez bonne nuit la nuit dernière.

– Bien, ai-je dit. Je suis heureux de l'entendre.

Je l'ai étudié, à la recherche de n'importe quel signe de suspicion dans son regard, la moindre idée de ce qui avait faillir arriver la veille au soir, mais je n'ai rien vu.

– Pourquoi es-tu réellement ici, John ?

– Je ne suis pas sûr, avouai-je. Je me

sentais comme si j'avais besoin de te voir. Et que peut-être tu voulais me voir aussi.

Il hocha la tête et se tourna vers la fenêtre. De sa chambre, il n'y avait rien à voir, sauf une grande unité de climatisation.

– Tu veux savoir la pire chose au sujet de tout cela ? (Il n'a pas attendu une réponse.) Je m'inquiète pour Alan, a-t-il dit. Je sais ce qui m'arrive. Je sais que les chances ne sont pas bonnes et qu'il y a une bonne chance que je ne passe pas au travers. Je peux accepter cela. Comme je te l'ai dit hier, j'ai toujours la foi ,et je sais, ou du moins je l'espère, qu'il y a quelque chose de

mieux qui m'attend. Et Savannah… Je sais que si quelque chose m'arrive, elle sera anéantie. Mais tu sais ce que j'ai appris quand j'ai perdu mes parents ?

– Que cette vie n'est pas juste ?

– Oui, c'est bien sûr. Mais j'ai aussi appris qu'il est possible de continuer, peu importe comment cela semble impossible, et qu'avec le temps, le douleur… diminue. Elle ne peut jamais disparaître complètement, mais après un certain temps, elle n'est pas aussi écrasante. C'est ce qui va arriver à Savannah. Elle est jeune et forte, et elle pourra avancer. Mais Alan… Je ne sais pas ce qui va lui arriver. Qui va

prendre soin de lui ? Où va-t-il vivre ?

– Savannah va prendre soin de lui.

– Je sais qu'elle le ferait. Mais est-ce juste pour elle ? De s'attendre à ce qu'elle assume cette responsabilité ?

– Ça ne comptera pas si c'est juste. Elle ne laissera rien lui arriver.

– Comment ? Elle va devoir travailler, qui va s'occuper d'Alan, alors ? Souviens-toi qu'il est jeune. Il a seulement dix-neuf ans. Dois-je m'attendre à ce qu'elle prenne soin de lui pendant les cinquante prochaines années ? Pour moi, c'était simple. C'est mon frère. Mais Savannah… (Il secoua la tête.) Elle est

jeune et belle. Est-ce qu'il est juste de s'attendre à ce qu'elle ne me remarie pas à nouveau ?

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Voudras-tu être son nouveau mari et prendre soin d'Alan ?

Lorsque je n'ai rien dit à cela, il haussa les sourcils.

– Le souhaites-tu ? a-t-il ajouté.

J'ai ouvert ma bouche pour répondre, mais aucun mot n'est sorti. Son expression s'est adoucie.

– C'est à cela que je pense quand je suis allongé ici. Quand je ne suis pas malade, je veux dire. Je pense

réellement à beaucoup de choses. Toi y compris.

– Moi ?

– Tu l'aimes toujours, non ?

J'ai gardé mon expression régulière, mais il m'a lu de toute façon.

– C'est bien, a-t-il dit. Je le savais déjà. Je l'ai toujours su. (Il avait l'air presque mélancolique.) Je peux me rappeler le visage de Savannah la première fois qu'elle a parlé de toi. Je ne l'avais jamais vue comme ça. J'étais heureux pour elle, car il y avait quelque chose de toi en quoi j'ai fait confiance tout de suite. Pendant toute la première année où tu es

parti, tu lui as tellement manqué. Il semblait que son coeur se brisait un peu plus chaque jour. Tu étais tout ce qu'elle pouvait penser. Et ensuite, elle a découvert que tu ne rentrerais pas à la maison et nous avons fini à Lenoir, et mes parents sont morts et… (Il n'a pas terminé.) Tu as toujours su que j'avais été amoureux d'elle, n'est-ce pas ?

J'ai hoché la tête.

– Je m'en doutais. (Il se racla la gorge.) Je l'aime depuis que je suis âgé de douze ans. Et progressivement, elle est aussi tombée en amour avec moi.

– Pourquoi tu me dis cela ?

– Parce que, a-t-il dit, ce n'était pas la même chose. Je sais qu'elle m'aime, mais jamais elle ne m'aimera comme elle t'aimait. Elle n'a jamais eu cette passion brûlante pour moi, mais nous faisions une bonne vie ensemble. Elle était tellement heureuse quand nous avons commencé le ranch… et cela m'a fait sentir si bien que je pouvais faire quelque chose comme ça pour elle. Puis je suis tombé malade, mais elle est toujours ici, prenant soin de moi de la même manière que je prendrais soin d'elle si cela lui arrivait.

Il s'arrêta, luttant pour trouver les mots justes, et je pouvais voir l'angoisse dans son expression.

– Hier, quand tu es venu, j'ai vu la façon dont elle te regardait, et je savais qu'elle t'aimait toujours. Plus que cela, je sais qu'elle t'aimera toujours. Cela me brise le coeur, mais tu sais quoi ? Je serai toujours amoureux d'elle, et pour moi, cela signifie que je ne veux rien de plus pour qu'elle soit heureuse dans la vie. Je le veux plus que tout. C'est tout ce que je n'ai jamais voulu pour elle.

Ma gorge était si sèche que je pouvais à peine parler.

– Qu'est-ce que tu racontes ?

– Je dis de ne pas oublier Savannah s'il m'arrive quelque chose. Et me

promettre qu'elle te sera aussi précieuse qu'un trésor comme elle l'est pour moi.

– Tim…

– Ne dis rien, John. (Il leva une main, soit pour m'arrêter, soit me dire adieu.) Rappelle-toi juste ce que j'ai dit, d'accord ?

Quand il se détourna, je savais que notre conversation était terminée.

Je me suis alors levé et marchait tranquillement hors de la chambre, fermant la porte derrière moi.

À l’extérieur de l’hôpital, je louchais la dure lumière du soleil du matin. Je pouvais entendre le gazouillis des oiseaux dans les arbres, mais même si je les cherchais, ils sont restés cachés de moi.

Le parking était à moitié plein. Ici et là, je pouvais voir les gens marcher vers l’entrée ou retourner à leurs voitures. Tous semblaient aussi las que je me suis senti, comme si l’optimiste qu’ils ont montré à leurs proches à l’hôpital a disparu au moment où ils étaient seuls. Je savais que les miracles sont toujours possibles, peu importe la façon dont une personne pourrait être malade, et

que les femmes à la maternité ressentaient de la joie en tenant leurs nouveau-nés dans leurs bras, mais je sentais que, comme moi, la plupart des visiteurs retenaient leur chagrin.

Je me suis assis sur un banc devant l'hôpital, en me demandant pourquoi j'étais venu et souhaitant n'y être pas allé. J'ai rejoué ma conversation avec Tim à plusieurs reprises, et l'image de son angoisse me faisait fermer les yeux. Pour la première fois depuis des années, mon amour pour Savannah semblait en quelque sorte… mal. L'amour devrait apporter de la joie, devrait accorder une paix aux personnes, mais ici et maintenant, il

apportait seulement de la douleur. À Tim, à Savannah, même à moi. Je n'étais pas venu pour tenter Savannah ou ruiner son mariage… ou le voulais-je ? Je n'étais plus sûr si j'étais aussi noble que je pensais l'être, et le réaliser me laissait aussi vide comme une peinture rouillée puisse l'être.

J'ai enlevé la photo de Savannah de mon porte-feuille. Elle était froissée et décolorée. Comme je regardais son visage, je me demandais ce que l'année à venir apporterait. Je ne savais pas si Tim allait vivre ou mourir, et je ne voulais pas y penser. Je savais que peu importe ce qui se

passerait, la relation entre Savannah et moi ne serait jamais ce qu'elle était autrefois. Nous nous étions rencontrés à un moment sans souci, un moment rempli de promesses; maintenant, le moment était rempli des dures leçons du monde réel.

J'ai frotté mes tempes, frappé par la pensée que Tim savait ce qui s'était presque passé entre Savannah et moi la nuit dernière, que peut-être il s'y était même attendu à cela. Ses paroles firent que ce soit clair, comme l'a fait sa demande de promettre de l'aimer avec la même dévotion qu'il ressentait. Je savais exactement ce qu'il a laissé entendre que je fasse s'il

mourait, mais de toute façon, sa permission me faisait sentir encore plus mauvais.

Je me suis finalement levé et commencé à marcher lentement à ma voiture. Je ne savais pas où je voulais aller, autre que j'avais besoin de m'éloigner de l'hôpital autant que je le pouvais. J'avais besoin de quitter Lenoir, si ce n'est que pour me donner une chance de penser. J'ai enfoui mes mains dans mes poches et sorti mes clés.

C'était seulement quand je suis arrivé près de ma voiture que j'ai réalisé que la camionnette de Savannah était garée à côté de la mienne. Savannah

était assise dans le siège avant, et quand elle m'a vu arriver, elle ouvrit la porte et est sortie.

Elle m'attendit, lissant son chemisier comme je me suis approché. Je me suis arrêté quelques mètres.

– John, a-t-elle dit, tu es parti sans me dire au revoir hier soir.

– Je sais.

Elle hocha la tête légèrement. Nous avons tous deux compris la raison.

– Comment as-tu su que j'étais ici ?

– Je ne le savais pas, dit-elle. Je suis passé par le motel et ils m'ont dit que tu avais réglé la note. Quand je suis

arrivée ici, j'ai vu ta voiture et j'ai décidé de t'attendre. As-tu vu Tim ?

– Oui. Il va mieux. Il pense qu'il pourra sortir de l'hôpital plus tard aujourd'hui.

– Voilà de bonnes nouvelles, dit-elle, puis a fit signe à ma voiture. Tu quittes la ville ?

– Je dois rentrer. Ma permission est terminée.

Elle croisa ses bras.

– Allais-tu venir me dire au revoir ?

– Je ne sais pas, admis-je. Je n'avais pas pensé à cela.

J'ai vu un flash de douleur et de

déception sur son visage.

– De quoi avez-vous parler, toi et Tim ?

J'ai regardé l'hôpital par-dessus mon épaule, puis de nouveau elle.

– Tu devrais probablement lui poser la question.

Sa bouche formait une ligne serrée, et son corps semblait se raidir.

– Alors, c'est un au revoir ?

J'ai entendu le klaxon d'une voiture sur la route à l'avant et vu qu'un certain nombre de voitures qui ont soudainement ralenti. Le conducteur d'une Toyota rouge a viré sur l'autre

voie, faisant de son mieux pour se déplacer dans la circulation. Comme je le regardais, je savais que j'étais lâche et qu'elle méritait une réponse.

– Oui, ai-je dit, en tournant lentement le dos. Je pense que ça l'est.

Ses articulations ont blanchi sur ses bras.

– Puis-je t'écrire ?

Je me suis forcé à ne pas détourner le regard, souhaitant à nouveau que les cartes soient tombées différemment pour nous.

– Je ne suis pas si sûr que ce soit une bonne idée.

– Je ne comprends pas.

– Oui, tu comprends, ai-je dit. Tu es mariée à Tim, pas à moi. (J'ai pris une longue respiration en rassemblant mes forces pour ce que je voulais ensuite lui dire.) C'est un homme bon, Savannah. Un meilleur homme que moi, ça c'est sûr, et je suis heureux que tu l'aies épousé. Autant que je t'aime, je ne suis pas prêt de briser un mariage pour cela. Et au fond de moi, je ne pense pas que tu l'es non plus. Même si tu m'aimes, tu l'aimes aussi. Il m'a fallu un peu de temps pour m'en rendre compte, mais j'en suis sûr.

Le non-dit sur l'avenir incertain de

Tim, et je pouvais voir ses yeux commencer à se remplir de larmes.

– Nous n'allons plus jamais nous revoir ?

– Je ne sais pas. (Les mots brûlaient dans ma gorge.) Mais j'espère que non.

– Comment peux-tu dire ça ? a-t-elle demandé, sa voix commençant à se fissurer.

– Parce que cela signifie que Tim va bien aller. Et j'ai le sentiment que tout va tourner comme il le devrait.

– Tu ne peux pas dire ça ! Tu ne peux pas le promettre !

– Non, ai-je dit. Je ne le peux pas.

– Alors pourquoi mettre fin à cela maintenant ? Comme ça ?

Une larme roula sur sa joue, et malgré le fait que je savais que je devais tout simplement m'éloigner, j'ai avancé d'un pas vers elle. Quand je fus proche, je l'ai doucement essuyée. Dans ses yeux, je pouvais voir la peur et la tristesse, la colère et la trahison. Mais plus que tout, j'ai vu qu'elle me suppliait de changer d'avis.

J'ai avalé durement.

– Tu es mariée à Tim, et ton mari a besoin de toi. Tout de toi. Il n'y a pas de place pour moi, et nous savons

tous les deux qu'il ne devrait pas y en avoir.

Comme plus de larmes ont commencé à couler sur son visage, je sentais mes yeux se remplir d'eau. Je me suis penché et j'ai doucement embrassé Savannah sur les lèvres, puis l'a prise dans mes bras et l'a serrée.

– Je t'aime, Savannah, et je t'aimerai toujours, ai-je soufflé. Tu es la meilleure chose qui ne me soit jamais arrivée. Tu étais ma meilleure amie et mon amante, et je ne regrette pas un seul moment. Tu m'as fait sentir vivant à nouveau, et tu m'as redonné mon père. Je ne t'oublierai jamais pour cela. Tu seras toujours la

meilleure partie de moi. Je suis désolé que cela se passe de cette façon, mais je dois partir, et tu dois aller voir ton mari.

Comme je parlais, je pouvais la sentir secouée de sanglots, et j'ai continué à la tenir pendant une longue période par la suite. Quand nous nous sommes finalement séparés, je savais que ce serait la dernière fois que je la serrais dans mes bras.

Je reculai, mes yeux tenant ceux de Savannah.

– Je t'aime aussi, John, dit-elle.

– Au revoir.

Je levai une main. Et avec cela, elle

essuya son visage et se mit à marcher vers l'hôpital.

Lui dire au revoir a été la chose la plus difficile que j'ai jamais eu à faire. Une partie de moi voulait revenir à l'hôpital, lui dire que je serais toujours là pour elle, de lui confier les choses que Tim m'avait dites. Mais je ne l'ai pas fait.

Sur le chemin pour sortir de la ville, je me suis arrêté dans un petit dépanneur. J'avais besoin de gaz pour ma voiture. À l'intérieur, j'ai acheté une bouteille d'eau. Comme j'ai

approché du comptoir, j'ai vu un bocal que le propriétaire avait mis pour collecter de l'argent pour Tim, et je l'ai regardé. Il était rempli de monnaie et de quelques billets d'un dollar; sur l'étiquette, il était inscrit le numéro de compte d'une banque locale. J'ai demandé quelques dollars supplémentaires, et l'homme derrière le comptoir s'est exécuté.

J'étais abasourdi comme j'ai fait mon chemin vers la voiture. J'ai ouvert la porte et commencé à pêcher dans les documents que l'avocat m'avait donnés, en cherchant également un crayon. Quand j'ai trouvé ce dont j'avais besoin, je me suis ensuite

rendu à la cabine téléphonique. Elle était située près de la route, avec des voitures rugissant derrière. J'ai composé le numéro et dû appuyer le récepteur durement contre mon oreille pour entendre la voix informatisée me donner le numéro que j'avais demandé.

Je l'ai gribouillé sur les documents, puis a raccroché. J'ai laissé tomber quelques pièces de monnaie dans la fente, composa un le numéro longue distance, et entendu une autre voix informatisée demander de mettre plus d'argent. J'ai encore laissé tomber quelques pièces de monnaie. Bientôt, je pus enfin entendre la

sonnerie du téléphone.

Quand il a répondu, j'ai dit à l'homme qui j'étais et lui a demandé s'il se souvenait de moi.

– Bien sûr que je me souviens, John. Comment allez-vous ?

– Très bien, merci. Mon père est décédé.

Il y eut une courte pause.

– Je suis désolé de l'entendre, a-t-il dit. Vous vous en remettez bien ?

– Je ne sais pas, ai-je dit.

– Est-ce qu'il y a quelque chose que je puisse faire ?

Je fermai les yeux, en pensant à

Savannah et Tim et en espérant en quelque sorte que mon père me pardonne pour ce que je m'apprêtais à faire.

– Oui, ai-je dit au négociant de pièces de monnaie. Je tiens à vendre la collection de pièces de monnaie de mon père, et j'ai besoin d'argent aussi rapidement que vous pourrez m'en obtenir.

ÉPILOGUE

Lenoir, 2006

Qu’est-ce que le véritable amour veut vraiment dire ?

Je pense à nouveau à la question, comme je suis assis sur le côté de la colline et regarde Savannah se déplacer parmi les chevaux. Pendant un instant, je me rappelle la nuit où je me suis présenté au ranch pour la retrouver… mais cette visite, il y a un

an maintenant, ressemble à un rêve pour moi.

J’ai vendu les pièces de monnaie pour moins que ce qu’elles valaient, et pièce par pièce, je savais que les restes de la collection de mon père seraient distribués aux gens qui n’auraient jamais autant pris soin d’elles comme mon père l’a fait. En fin de compte, j’ai gardé seulement la pièce avec la tête de buffle, car je ne pouvais tout simplement pas y renoncer. Mis à part la photo, c’est tout ce que j’ai de mon père, et je le porte toujours avec moi. C’est une sorte de talisman, celle qui porte tous mes souvenirs de mon père; de temps

en temps, je la sors de ma poche et la regarde. Je passe mes doigts sur le boîtier en plastique qui maintient la pièce de monnaie, et parfois, je peux voir mon père lire le Greysheet dans son repaire ou sentir l'odeur du bacon qui grésille dans la cuisine. Je constate que cela me fait sourire, et pendant un moment, je ne me sens plus seul.

Mais je le suis, et une partie de moi sait que je le serai toujours. Je tiens cette pensée comme je recherche les visages de Savannah et Tim au loin, se tenant par la main comme ils marchent vers la maison; je vois qu'ils se touchent d'une manière qui parle de leur véritable affection pour

l’autre. Ils ont bonne mine comme couple, je dois l’admettre. Tim appela Alan pour qu’il se joigne à eux, et ils sont tous les trois entrés à l’intérieur. Je me demande pendant un instant de quoi ils parlent et comme ils entrent, car je suis curieux de connaître les petits détails de leur vie, mais je suis pleinement conscient que cela ne me regarde pas. J’ai su, toutefois, que Tim ne reçoit plus aucun traitement et que la plupart des habitants de la ville s’attendent à ce qu’il s’en remette.

J’ai appris cela par l’avocat de la ville que j’ai embauché à ma dernière visite à Lenoir. Je suis entré dans son

bureau avec un chèque de la banque et lui demanda de le déposer dans le compte qui avait été ouvert pour le traitement de Tim. Je connaissais le lien de confidentialité avocat-client, et je savais qu'il ne dirait rien à personne en ville. Il était important de ne pas laisser savoir à Savannah ce que j'avais fait. Dans n'importe quel mariage, il y a de la place pour seulement deux personnes.

J'ai cependant demandé à l'avocat de me tenir informé, et au cours de la dernière année, j'ai parlé avec lui à plusieurs reprises de l'Allemagne. Il m'a dit que quand il a contacté Savannah au téléphone pour lui dire

qu'un client avait fait un don anonyme, mais qu'il voulait être tenu informé des progrès de Tim, elle s'est effondrée et a pleuré quand il lui a dit le montant. Il m'a dit qu'une semaine plus tard, elle avait emmené Tim au MD Anderson et a appris que Tim était un candidat idéal pour l'essai du vaccin que MD Anderson planifiait de débuter en novembre. Il m'a dit qu'avant de joindre l'essai clinique, Tim a été traité avec une thérapie adjuvant et une chimiothérapie, et que les médecins avaient bon espoir que les traitements allaient tuer les tumeurs cancéreuses qui se massaient dans ses poumons. Il y a quelques

mois, l'avocat m'a appelé pour me dire que le traitement avait eu plus succès que les médecins avaient même espéré, et que maintenant, Tim était techniquement en rémission.

Cela ne garantit pas qu'il vivra jusqu'à un âge très avancé, mais cela lui garantit vraiment une chance de gagner son combat, et c'est tout ce que je voulais pour eux. Je voulais qu'ils soient heureux. Je voulais qu'elle soit heureuse. Et à partir de ce que j'avais vu aujourd'hui, ils l'étaient. Je suis venu parce que j'avais eu besoin de savoir que j'avais fait le bon choix en vendant les pièces de monnaie pour le traitement de

Tim, que j'avais fait la bonne chose de ne jamais la contacter à nouveau, et d'où j'étais assis, je savais que j'avais bien fait.

J'ai vendu la collection parce que j'ai finalement compris ce que signifiait le véritable amour. Tim m'avait dit – et m'avait montré – que l'amour signifie que vous vous souciez du bonheur d'une autre personne plus que le vôtre, peu importe combien ces choix auxquels vous êtes confrontés peuvent être douloureux. J'avais quitté la chambre d'hôpital de Tim en sachant qu'il avait eu raison. Mais faire la bonne chose n'était pas facile. Ces jours-ci, je mène ma vie avec le

sentiment qu'il manque quelque chose pour que ma vie soit complète. Je sais que mon sentiment pour Savannah ne changera jamais, et je sais que je vais toujours m'interroger sur les choix que j'ai faits.

Et parfois, malgré moi, je me demande si Savannah ressent cela de la même manière. Ce qui explique bien sûr l'autre raison pour laquelle je suis venu à Lenoir.

Je regarde fixement le ranch comme la soirée s'installe. C'est une nuit de pleine lune, et pour moi, les souvenirs

reviendront. Ils reviennent toujours. Je retiens mon souffle comme la lune commence sa lente remontée sur la montagne, son éclat laiteux bordant un peu plus l'horizon. Les arbres deviennent argent liquide, et si je veux revenir sur ces souvenirs doux-amers, je me détourne et regarde à nouveau le ranch.

Pendant longtemps, j'attends en vain. La lune continue son arc lent à travers le ciel, et une à une, les lumières de la maison s'allument. Je me retrouve à me concentrer avec anxiété sur la porte d'entrée en espérant l'impossible. Je sais qu'elle n'apparaîtra pas, mais je ne peux

toujours pas me forcer de partir. Je respire lentement, comme si l'espoir allait la faire sortir.

Et quand je la vois finalement sortir de la maison, je ressens un picotement étrange dans ma colonne vertébrale, quelque chose que je n'ai jamais connu auparavant. Elle fait une pause sur les marches, et je la regarde comme elle se retourne et semble regarder dans ma direction. Je me fige pour aucune raison – je sais qu'elle ne peut pas me voir. De mon perchoir, je regarde Savannah fermer doucement la porte derrière elle. Elle descend lentement les marches et se promène au centre de la cour.

Elle fait une pause et croise ses bras, regardant par-dessus son épaule pour s'assurer que personne ne l'a suivie. Finalement, elle semble se détendre. Et puis je me sens comme si je suis témoin d'un miracle, comme elle lève lentement son visage vers la lune. Je bois la vue, en détectant un flot de souvenirs qu'elle a déchaîné et ne veux rien de plus que lui laisser savoir que je suis ici. Mais au lieu de cela, je reste où je suis et regarde aussi la lune. Et pendant le plus bref l'instant, je me sens comme si nous étions à nouveau ensemble.